3 1761 07589041 8

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sciencesociale04coli

SCIENCE SOCIALE

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, rue Jacob, 56

COLINS

SCIENCE SOCIALE

ADSIT MENS POPULIS!

TOME QUATRIÈME.

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

BESTEL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DE LA BOURSE, 7.

1857

Droit de traduction et de reproduction réservé.

H
33
C685
t4

SCIENCE SOCIALE.

SUITE DU CHAPITRE VIII : DIVISION DES LANGUES.

Résumons : les vices fondamentaux de Condillac :

1° Appeler *perception :* l'impression occasionnée dans l'âme, par l'action des sens. Cette impression est une sensation; qui, n'existe pas encore dans le temps. Le temps n'existe : que, par la mémoire relative aux signes; et, Condillac convient : que, la mémoire n'existe pas, avant les signes (§ 18).

2° Appeler *conscience :* une sensation qui n'existe pas encore, dans le temps. Avoir *conscience d'une sensation ;* c'est, raisonner; c'est, dire : je compare cette sensation avec une autre; c'est moi qui les ai eues toutes les deux; et, ce raisonnement ne peut exister : que, par le développement du verbe; que, par la mémoire des signes.

3° Appeler *attention :* une sensation, qui n'existe

pas encore dans le temps. Condillac dit lui-même : qu'avant, le développement de la mémoire des signes ; avant, l'établissement des signes ; une sensation de mille ans ne diffère pas d'une sensation d'un moment. Or, l'attention se compose essentiellement de deux moments : la sensation ; et, la connaissance que l'on a cette sensation. Avant le temps : l'attention n'existe pas.

4° Appeler *pensées :* des sensations, qui n'existent pas encore dans le temps.

5° Donner le nom d'idées : à des sensations, qui n'existent pas encore dans le temps.

6° Juger de l'homme, qui n'existe pas encore dans le temps ; par l'homme, qui existe dans le temps.

7° Accorder à l'homme, qui n'existe pas encore dans le temps ; de la *mémoire,* sous le nom de *réminiscence,* après avoir dit : que, la mémoire n'existe pas avant les signes.

— « Lorsque, dit Condillac, les objets attirent notre attention... »

—Voilà, la confusion reprochée au n° 6. Avant les signes, il n'y a : ni attention ; ni perception ; ni conscience. A cet égard, mille expériences confirment ce raisonnement ; et, ces expériences, Condillac les connaissait.

— « .... les perceptions, continue Condillac, qu'ils occasionnent en nous se lient avec le sentiment de notre être... »

— C'est faux. Avant les signes, les sensations se

lient exclusivement au cerveau, à l'organisme ; rien ne se lie à notre être réel, à notre âme : que, par les signes. Le lien, la relation, appartiennent au temps. Et, le temps est exclusif aux signes.

— « ... et, continue Condillac, avec tout ce qui peut y avoir quelque rapport. De là il arrive que non-seulement la conscience nous donne connaissance de nos perceptions... »

— La conscience n'est pas un être et ne donne rien. La conscience est la connaissance : de soi ; des modifications du soi ; du soi raisonnant ; et, avant les signes, il n'existe : aucune espèce de connaissances.

— « ... mais encore, continue Condillac, si elles se répètent, elle nous avertit souvent... »

— La conscience est donc un être qui raisonne ; car, avertir, c'est raisonner ? Et nous, nous comprenons l'avertissement ; ce qui est aussi raisonner. Et, tout cela sans signes ? De pareils raisonnements, sont bons à faire à des enfants qui admettent : que, Dieu est au ciel ; en la terre ; et, en tout lieu.

— « ... que nous les avons déjà eues, continue Condillac, et nous les fait connaître comme étant à nous, ou comme affectant, malgré leur variété et leur succession, un être qui est constamment le même *nous*. »

— Et tout cela, sans mémoire, sans signes, sans raisonnement ? N'est-ce point là abuser : de la simplicité de ceux, qui ont la bonté d'accepter, de pareilles folies ?

— « La conscience, continue Condillac, considérée par rapport à ces nouveaux effets, est une nouvelle opération qui nous sert à chaque instant (1) et qui est le fondement de l'expérience. Sans elle chaque moment de la vie nous paraîtrait le premier de notre existence... »

—C'est vrai. Alors, essayez donc de faire cette opération; ou, que cette opération se fasse sans signes; les sourds-muets-aveugles de naissance sont toujours au premier moment de leur existence : jusqu'à ce que le verbe, la mémoire, soient développés en eux, par le tact.

— « ... et, continue Condillac, notre connaissance ne s'étendrait jamais au delà d'une première perception (2). Je la nommerai *réminiscence*. »

— Qu'importe le nom; si, c'est la mémoire que vous décrivez. C'est-à-dire : que, vous refusez à l'homme la mémoire et le raisonnement, avant l'usage des signes; et, que vous lui accordez : la mémoire, sous le nom de réminiscence; et, le raisonnement, sous le nom de conscience; ce qui suppose l'usage des signes; puis, vous lui faites inventer les signes. En vérité : cette invention ne mérite pas un brevet.

— « Il est évident, continue Condillac, que si la liaison qui est entre les perceptions que j'éprouve actuellement, celles que j'éprouvais hier et le sentiment de mon être, était détruite... »

— Que signifie cette escobarderie, dans l'emploi du

(1) Autre confusion : de l'homme qui existe dans le temps; avec celui qui n'y existe pas encore.

(2) C'est vrai; et, c'est ce qui existe avant le développement du verbe.

mot *détruite?* C'est : *n'existait pas encore,* qu'il fallait dire. Car, tel est l'état de l'enfant avant le développement du verbe ; à moins, que vous ne le fassiez raisonner, comme Descartes, dans le ventre de sa mère. Toute la question, de l'origine du langage, consiste à savoir : comment se fait cette liaison ; que, vous commencez par supposer. C'est là, l'artifice des philosophes, depuis leur origine : supposer résolu ; ce qui est en question.

— « ... je ne saurais reconnaître, continue Condillac, que ce qui m'est arrivé hier soit arrivé à moi-même (1). Si, à chaque nuit, cette liaison était interrompue, je commencerais, pour ainsi dire, une nouvelle vie (2), et personne ne pourrait me convaincre qae le *moi* d'aujourd'hui fût le *moi* de la veille. »

— Si, cependant, il vous était prouvé : que, votre moi est éternel ; il faudrait bien que vous convinssiez que votre moi existait la veille ; et, s'il vous était prouvé : que le mal-être, dans cette vie d'aujourd'hui, est la conséquence de mauvaises actions dans votre vie d'hier ; et, que vous éprouvassiez du mal-être ; vous sauriez : que, votre moi a mal agi dans une vie antérieure ; et, vous agiriez bien dans cette vie ; sachant : que, le bien-être ou le mal-être, du *même moi,* dépend : du bien ou mal agir, dans cette vie.

— « La réminiscence, continue Condillac, est donc produite par la liaison que conserve la suite de nos perceptions. »

(1) C'est, précisément là ; ce qui constitue : la non-existence dans le temps.

(2) C'est, précisément, ce qui arrive à chaque mort.

— Avant les signes, avant le temps, il n'y a pas de perception ; et les sensations n'ont de liaison, en tant que perçues, que par la mémoire des signes. Toujours, le même système : supposer résolu, ce qui est en question.

— « Dans les chapitres suivants, continue Condillac, les effets de cette liaison se développeront de plus en plus (1). Mais si l'on me demande comment elle peut elle-même être formée par l'attention (2), je réponds que la raison en est uniquement dans la nature de l'âme et du corps. »

— C'est, répondre comme le *Médecin malgré lui : Et, voilà pourquoi votre fille est muette*. La mémoire, et ce qu'il plaît, à Condillac, d'appeler réminiscence : est si peu, dans la nature de l'âme et du corps ; qu'un homme, élevé dans l'isolement, n'a jamais ni réminiscence ni mémoire. Condillac savait cela. Chez lui c'est donc : mauvaise foi ou folie.

— « Afin, continue Condillac, de mieux analyser la réminiscence, il faudrait lui donner deux noms : l'un en tant qu'elle nous fait reconnaître notre être ; l'autre en tant qu'elle nous fait reconnaître les perceptions qui s'y répètent ; car ce sont là des idées bien distinctes. »

— Mais, c'est absolument la même chose. Nous reconnaissons notre être, par la mémoire qui lie ces modifications ; et, la connaissance de cette liaison n'est autre : que, la connaissance de la répétition de modifi-

(1) Dans ce cas, il n'y a que le premier pas qui coûte ; c'est toujours : comme, saint Denis portant sa tête.

(2) Encore une folie. Avant le verbe, l'attention n'existe pas. Quand l'attention existe ; la mémoire des signes est déjà en action.

cations. Le temps n'est autre : que, la connaissance de cette liaison.

— « Mais, continue Condillac, la langue ne me fournit pas de terme dont je puisse me servir, et il est peu utile pour mon dessein d'en imaginer (1). Il suffira d'avoir fait remarquer de quelles idées simples la notion complexe de cette opération est composée. »

— Tout cela est du verbiage, qui n'a pas le sens commun; et, c'est de ce verbiage, dont le dix-huitième siècle s'est enthousiasmé. Il n'y a pas d'idées simples, et pas d'opérations, avant le verbe. Dans tous les cas, il n'y a qu'une opération, le raisonnement. Le reste appartient à l'organisme ; et, n'est opération : que, *figurément*.

— « Le progrès des opérations dont, continue Condillac, je viens de donner l'analyse et d'expliquer la génération, est sensible (2). D'abord il n'y a dans l'âme qu'une simple perception (3), qui n'est que l'impression qu'elle reçoit à la présence des objets. De là naissent, dans leur ordre, les trois autres opérations (4). Cette impression, considérée comme avertissant l'âme de sa présence (5), est ce que j'appelle conscience (6). Si la connaissance qu'on en prend (7) est telle qu'elle paraisse la seule percep-

(1) Comment! vous faites une distinction que vous croyez utile; et, vous ne la fixez point par des noms? Vous ne voulez donc point vous en servir? Alors, elle est inutile.

(2) Si, sensible signifie : contraire à l'expérience; et contraire au raisonnement; le mot *sensible* est bien placé.

(3) C'est faux; il n'y a qu'une sensation, qui n'est pas encore dans le temps.

(4) Encore une fois, il n'y a pas d'opération, avant le verbe. Jusque-là, l'organisme seul est en jeu. Là, où l'on croit qu'il existe de l'attention réelle, le cerveau seul est en jeu ; il n'y a qu'une opération apparente.

(5) Tout cela est du verbiage, nous le répétons.

(6) Il n'y a pas de conscience avant le développement du verbe !

(7) On ne prend, ni ne reçoit, aucune espèce de connaissance; avant le développement du verbe.

tion dont on ait conscience, c'est attention (1). Enfin, quand elle se fait connaître (2) comme ayant déjà affecté l'âme (3), c'est réminiscence. »

— Le mot réminiscence, signifie : mémoire; ou, ne signifie rien du tout. Quand l'homme, chez lequel le verbe n'est pas encore développé, rêve; c'est, le cerveau qui fonctionne et rien de plus. Alors : rêver, ou pisser au lit, c'est toujours fonctionner. Dans le dernier cas, c'est l'appareil urinaire; dans le premier, c'est le cerveau.

— « La conscience, poursuit Condillac, dit en quelque sorte... »

— *En quelque sorte, pour ainsi dire,* etc. caractérisent des figures. Et, les figures, dans les sciences ne sont que du bavardage. Il faut laisser les figures, à ceux qui veulent faire passer les mensonges pour des vérités. Une conscience qui parle est toujours une sotte figure; et, encore une millième-fois, il n'y a pas de conscience; pas de mémoire; avant le développement du verbe.

— « ... voilà une perception, continue Condillac; l'attention, voilà une perception qui est la seule que vous ayez; la réminiscence, voilà une perception que vous avez déjà eue. »

— Nous venons de nous moquer de cette conscience

(1) Avant le développement du verbe, il n'y a : ni perception; ni conscience; ni attention.

(2) Qui, elle? L'impression? Quel jargon! Connaître ensuite appartient au temps; et avant le développement du verbe le temps n'existe pas encore.

(3) Le *déjà* appartient au temps, et, avant le développement du verbe, il n'y a pas de temps.

qui parle. C'est, qu'en effet, cette figure est fort sotte. Dès lors, si ce n'est la conscience, c'est l'âme. Alors, voilà l'âme qui raisonne avant d'avoir des signes. Dans ce cas, il n'est pas difficile de lui faire prendre l'usage des signes. C'est, comme si on présentait, à un organisme qui aurait faim, l'aliment vers lequel il serait attiré. Le malheur, de ces beaux raisonnements de Condillac; c'est, qu'ils sont : directement contraires à l'expérience.

Il n'est pas une page de l'*Essai sur l'origine des connaissances,* où il n'y ait mille erreurs. Nous laissons, à ceux de nos lecteurs qui voudront relire Condillac, le soin de les découvrir; et, d'en avoir pitié. Nous allons marcher plus rapidement.

— « Il est impossible, continue Condillac, de bien distinguer le point qui sépare l'imagination de la mémoire. Chacun en jugera par lui-même lorsqu'il verra quel jour cette différence, qui est peut-être trop simple pour paraître essentielle, va répandre sur toute la génération des opérations de l'âme. Jusqu'ici, ce que les philosophes ont dit à cette occasion est si confus, qu'on peut souvent appliquer à la mémoire ce qu'ils disent de l'imagination, et à l'imagination ce qu'ils disent de la mémoire. »

— Tout cela, est : parler pour ne rien dire. Avant le verbe, il n'y a rien d'actif. L'imagination passive n'est autre : qu'une fonction du cerveau. Après le verbe, la mémoire rappelle les signes conventionnels; l'imagination les signes naturels; ou, pour ne point employer de figures, les objets. Un amant voit, *physiquement,* sa maîtresse absente, par l'imagination, par le cerveau; il la voit, *moralement,* par la mémoire servant au raisonnement. Tout le reste est bavardage.

Condillac, écrit tout un chapitre, sur la liaison des idées ; avant d'avoir parlé des signes. C'est, mettre la charrue avant les bœufs.

— « Je distingue, continue Condillac, trois sortes de signes : 1° les signes accidentels ou les objets que quelques circonstances particulières ont liés avec quelques-unes de nos idées ; en sorte qu'ils sont propres à les réveiller (1) ; 2° les signes naturels, ou les cris (2) que la nature a établis (3) pour les sentiments de joie, de crainte, de douleur, etc. ; 3° les signes d'institution, ou ceux que nous avons nous-mêmes choisis, et qui n'ont qu'un rapport arbitraire avec nos idées. »

— Ceux-là seuls, sont des signes, proprement dits ; et, pour la millième fois, avant les signes, il n'y a pas d'idées ; comme, avant les idées, il n'y a pas de signes. Un signe, est une idée au dehors ; une, idée est un signe en dedans.

— « Ces signes, continue Condillac, ne sont point nécessaires pour l'exercice des opérations qui précèdent la réminiscence, car la perception et la conscience ne peuvent manquer d'avoir lieu tant qu'on est éveillé ; et l'attention n'étant que la conscience qui nous avertit plus particulièrement de la présence d'une perception, il suffit pour l'occasionner qu'un objet agisse sur les sens avec plus de vivacité que les autres. Jusque-là, les signes ne seraient propres qu'à fournir des occasions plus fréquentes d'exercer l'attention. »

— Et, comme avoir attention, conscience ; avoir des idées ; c'est, raisonner ; il s'ensuit : que, l'homme parle comme il respire, physiologiquement. Il était inutile

(1) Quand on mêle ainsi le propre et le figuré, on est certain de s'égarer. Voilà le monde physique tout entier devenu *signe*.

(2) Ceux-là ne sont pas plus des signes, proprement dits, que les autres. Puis, que signifie le mot *cris?* La respiration en fait-elle partie ?

(3) La nature n'est pas un être.

d'écrire des volumes, pour établir cette proposition, qui n'a que deux défauts : celui, d'être contraire au raisonnement; et, celui d'être contraire à l'expérience.

— « Mais, continue Condillac, supposons un homme qui n'ait l'usage d'aucun signe arbitraire, etc. (1).

« Quant aux cris naturels, cet homme les formera aussitôt qu'il éprouvera les sentiments auxquels ils sont affectés. Mais ils ne seront pas, dès la première fois, des signes à son égard, puisque, au lieu de lui réveiller des perceptions, ils n'en seront que des suites.

« Lorsqu'il aura souvent éprouvé le même sentiment et qu'il aura tout aussi souvent poussé le cri qui doit naturellement l'accompagner, l'un et l'autre se trouveront si vivement liés dans son imagination, qu'il n'entendra plus le cri qu'il n'éprouve le sentiment en quelque manière. »

— *En quelque manière* est une expression, qui n'est employée : que, lorsqu'on n'a pas d'idées claires; ce qui, selon Condillac, est n'en pas avoir. Lorsque, avant le verbe, un cri instinctif vient frapper le cerveau, il y a attraction ou répulsion. C'est une éternité qui succède à une éternité. Il n'y a là : ni perception, ni attention, ni réminiscence, ni conscience. Avant le verbe, l'animal seul est en jeu; et, non point l'homme.

— « C'est alors, continue Condillac, que ce cri sera un signe. Mais il ne donnera de l'exercice à l'imagination de cet homme que quand le hasard le lui fera entendre. Cet exercice ne sera donc pas plus à sa disposition que dans le cas précédent.

« Il ne faudrait pas m'opposer qu'il pourrait à la longue se servir de ces cris pour se retracer à son gré les sentiments qu'ils expriment. Je répondrais qu'alors ils cesseraient d'être des signes naturels dont le caractère est de faire connaître par eux-mêmes, et indépendamment du choix que nous en avons fait, l'impression que nous éprouvons en occasionnant quelque chose de semblable chez les autres. Ce seraient des sons que cet homme aurait choisis, comme nous avons fait ceux de crainte, de joie, etc. Ainsi il aurait l'usage de quelques signes d'institution... »

(1) Nous avons déjà réfuté ce paragraphe.

— Ainsi, Condillac admet, contre le raisonnement et l'expérience, qu'un homme isolé peut avoir : des signes d'institution. Alors, pourquoi écrire des volumes?

— « ... ce qui est, continue Condillac, contraire à la supposition dans laquelle je raisonne actuellement.

« La mémoire, comme nous l'avons vu, ne consiste que dans le pouvoir de nous rappeler les signes de nos idées ou les circonstances qui les ont accompagnés. »

— Condillac profite ici du vague qu'il a laissé exister entre les valeurs des mots : mémoire et imagination. Quand on veut être clair, on ne laisse pas de vague. Nous voyons : qu'un chien reconnaît, ou paraît reconnaître, son maître, son chemin; qu'il ne fait pas une action pour laquelle il a été battu, etc., etc. Que cela se fasse, avec ou sans raisonnement, nous disons: le chien a de la mémoire. Si, maintenant, nous voulons distinguer : une mémoire relative aux signes, au verbe, au raisonnement; de la mémoire, qui est commune au chien, à l'homme, qui n'a pas le verbe; nous pourrons appeler la dernière : *mémoire organique;* et, la première : *mémoire intellectuelle.* Nous reconnaîtrons encore : que, toutes les deux s'exercent par le cerveau; et, que sans cerveau, il n'y a : ni mémoire organique; ni mémoire intellectuelle. De plus, sans mémoire organique, il ne peut exister : de mémoire intellectuelle. En parlant ainsi, il n'y a rien de louche.

— « Et, continue Condillac, ce pouvoir n'a lieu qu'autant que, par l'a-

nalogie des signes que nous avons choisis (1) et par l'ordre que nous avons mis entre nos idées (2), les objets que nous voulons retracer tiennent à quelques-uns de nos besoins présents. »

— Il est clair : que, quand on parle, il y a une cause intellectuelle, une raison, un besoin; à moins, qu'on ne soit dans le délire, etc. Alors, la cause est seulement organique. L'expression *besoin présent* est du reste fort jolie. Un besoin passé serait une chose curieuse, en tant que besoin ; et un besoin futur, une chose tout aussi curieuse. Quand, on présente ainsi à ses lecteurs, des mots qui n'ont pas de sens raisonnable ; il faut, que les lecteurs s'en moquent ; ou qu'ils disent : C'est, si profond que je n'y entends goutte ! Et, peu de lecteurs osent se moquer : des grands hommes.

— « Enfin, continue Condillac, nous ne saurions nous rappeler une chose qu'autant qu'elle est liée par quelque endroit à quelques-unes des causes qui sont à notre disposition. »

— Quel pitoyable galimatias ! Avant le verbe, rien n'est à notre disposition; Condillac en convient. Après le verbe, nos signes sont à notre disposition; et, seulement alors nos actions. Mais, comment a-t-on le verbe ? pourquoi, les animaux ne l'ont-ils pas ? Parlez

(1) Quel galimatias ! Quand le signe existe, la mémoire intellectuelle existe ; et l'existence de cette mémoire implique : le pouvoir de rappeler le signe.

(2) L'existence des signes n'est autre : que, l'ordre qui existe entre les idées; et, encore une fois, les signes et les idées ne sont : qu'une seule et même chose ; les idées : sont des signes en dedans; et les signes : des idées au dehors.

donc ! dites : que vous le savez ; ou, que vous ne le savez pas. Vous êtes impatientant !

— « Or, continue Condillac, un homme qui n'a que des signes accidentels et des signes naturels n'en a point qui soient à ses ordres. Ses besoins ne peuvent donc occasionner que l'exercice de son imagination. Ainsi il doit être sans mémoire. »

— Voyez-vous cette tautologie ? Condillac appelle *mémoire :* le pouvoir de rappeler les signes ; puis, il vous dit très-sérieusement : que, ceux qui n'ont pas de signes n'ont pas de mémoire. Et, les badauds scientifiques, admirent ces belles choses !

— « De là, continue Condillac, on peut conclure que les bêtes n'ont point de mémoire... »

— Belle conclusion et digne de l'exorde ! Condillac s'imagine : que, les bêtes ne pensent pas ; et, il en conclut : qu'elles n'ont pas de mémoire. MM. tels et tels s'imaginent : qu'elles pensent ; et, ils leur trouvent : des mémoires admirables. Tout cela, est parler pour ne rien dire.

— « ... et, continue Condillac, qu'elles n'ont qu'une imagination dont elles ne sont point maîtresses de disposer. »

— Et, qu'est-ce que c'est qu'une imagination, dont on est le maître de disposer ? Une mémoire, n'est-ce pas ? Nous voilà retombés dans la tautologie. Tout cela est ennuyeux : pour ceux qui ne comprennent pas.

C'est, plus ennuyeux encore : pour ceux qui comprennent. Ce n'est amusant : que, pour les sots, qui s'imaginent comprendre.

— « Elles ne se représentent une chose absente, continue Condillac, qu'autant que dans leur cerveau l'image en est étroitement liée à un objet présent. Ce n'est pas la mémoire qui les conduit dans un lieu où, la veille, elles ont trouvé de la nourriture. »

— Condillac s'imagine-t-il : que, c'est la mémoire qui le conduit au restaurant, où il a dîné la veille? ou, est-ce lui-même qui a voulu y aller au moyen de la mémoire? S'il y va, sans mémoire; ce n'est pas lui qui y va; c'est, son cerveau qui y traîne son corps. Otez la mémoire, il n'y a plus de nécessité d'âme; et, si même alors il y a une âme, dans la bête; elle y est comme si elle n'y était pas. Voilà, les folies auxquelles on arrive : quand, on confond l'âme avec les forces vitales. Ce que dit ici Condillac des bêtes, peut se dire également : du mouvement des plantes; des mouvements électriques, magnétiques, etc.

— « Mais, continue Condillac, c'est que le sentiment de la faim... »

— Et, pourquoi pas aussi bien : l'*attraction* que le *sentiment?* C'est donc, le *sentiment* de la reproduction, qui oblige les plantes aquatiques, à sortir leurs fleurs de l'eau pour se féconder à l'air; et, les fait ensuite se retirer dans l'eau, pour y mûrir leurs graines?

— « ... est si fort lié, continue Condillac, avec les idées de ce lieu et du chemin qui y mène... »

— Et, si vous disiez : c'est, que « l'attraction de la « faim est tellement liée au chemin qui conduit au lieu « où elles ont trouvé leur nourriture, qu'elles y sont « ainsi conduites machinalement, » ne serait-ce pas aussi bon et moins absurde ? Vous voyez : que, les idées n'ont là, absolument rien à faire. Des idées sans signes réels sont aussi stupides, intellectuellement parlant ; que, des signes réels sans idées.

— « ... que celles-ci, continue Condillac, se réveillent aussitôt qu'elles l'éprouvent. Ce n'est pas la mémoire qui les fait fuir devant les animaux qui leur font la guerre; mais quelques-unes de leur espèce ayant été dévorées à leurs yeux, les cris dont à ce spectacle elles ont été frappées ont réveillé dans leur âme les sentiments de douleur dont ils sont les signes naturels, et elles ont fui. »

— Voilà bien les métaphysiciens, prédicateurs de l'expérience ! Ils veulent : que, les autres expérimentent ; mais, eux, ils sont ignorants comme des taupes, sur le sujet qu'ils traitent. Si, Condillac avait eu une ombre de connaissance en histoire naturelle, il aurait su : que, la souris, élevée dans l'isolement, se sauve du chat ; comme le chat, élevé dans l'isolement, se jette sur la souris. Tout ce passage fait pitié.

— « Lorsque, continue Condillac, ces animaux reparaissent, ils retracent en elles les mêmes sentiments, parce que ces sentiments ayant été produits la première fois à leur occasion, la liaison est faite. Elles reprennent donc encore la fuite. »

— Vous connaissez le canard de Rousseau, qui est attiré par le morceau de pain d'Émile. Vous pouvez

lui appliquer le raisonnement de Condillac : cet excellent canard de bois, avait des idées !

— « Quant à celles, continue Condillac, qui n'en auraient vu périr aucune de cette manière, on peut, avec fondement, supposer... »

— Nous voilà lancés dans les suppositions. Est-ce ainsi que l'on fait de la science réelle ? Remarquez aussi : cet *avec fondement* qui, pour Condillac, tient lieu de démonstration.

— « ... que leurs mères, continue Condillac, ou quelques autres... »

— Remarquez l'exactitude de Condillac ; ce *quelques autres* signifie : leurs tantes ou leurs cousines, nommées tutrices, par conseil de famille.

— « ... les ont, continue Condillac, dans les commencements, engagées à fuir avec elles, en leur communiquant par des cris la frayeur qu'elles conservent, et qui se réveille toujours à la vue de leurs ennemis. Si l'on rejette toutes ces suppositions, je ne vois pas ce qui pourrait les porter à prendre la fuite. »

— C'est, par cet aveu d'ignorance, qu'il aurait fallu commencer. Il était, cependant, si facile de comprendre : qu'elles ne fuient, pas plus qu'elles n'avancent, pour aller manger. Au propre : *fuir* et *s'approcher*, signifient : agir, par suite de raisonnement ; agir *réellement*. Dira-t-on que le canard du bateleur, fuyait le morceau de pain d'Émile : lorsque, le bateleur voulut punir le jeune métaphysicien ?

— « Peut-être, continue Condillac, me demandera-t-on qui leur a appris à reconnaître les cris qui sont les signes naturels de la douleur : l'expérience (1). Il n'y en a point qui n'ait éprouvé de la douleur de bonne heure, et qui, par conséquent, n'ait eu occasion d'en lier le cri avec le sentiment (2). Il ne faut pas s'imaginer qu'elles ne puissent fuir qu'autant qu'elles auraient une idée précise du péril qui les menace ; il suffit que les cris de celles de leur espèce réveillent en elles le sentiment d'une douleur quelconque. »

— Réveiller le sentiment d'une douleur qu'on n'éprouve pas ! quel jargon ! Et, comment trouvez-vous la douleur quelconque ?

— « On voit, continue Condillac, que si, faute de mémoire, les bêtes ne peuvent pas, comme nous, se rappeler d'elles-mêmes et à leur gré les perceptions (3) qui sont liées dans leur cerveau (4), l'imagination y supplée parfaitement (5) ; car, en *leur* retraçant... »

— Que signifie ce *leur :* où, il n'y a pas de mémoire intellectuelle ? Absolument rien que le cerveau. Appelez sensibilité, les mouvements du fer devant l'aimant ; et, le fer aura une personnalité comme la bête. Le fer se coupe en deux, direz-vous. Et la bête aussi, voyez le polype. C'est une jolie chose qu'une sensibilité qui se coupe en deux ! C'est dommage que nos matérialistes n'aient pas cette propriété. Ils se mettraient en hachis : pour jouir davantage.

(1) Il vaudrait mieux : ne point tant parler d'expérience ; et, en faire davantage.

(2) Et, les bêtes qui ne crient pas ; qu'en ferez-vous ?

(3) Et pourquoi pas : les attractions et les répulsions, renouvelées par la mémoire organique ?

(4) Est-ce que des attractions et des répulsions sont plus difficiles à lier : que, des perceptions ?

(5) Sans aucun doute. Mais cette imagination n'est autre : que, le cerveau ; ou, la force vitale qui le constitue.

— « Car, en leur retraçant les perceptions mêmes des objets absents, continue Condillac, elle les met dans le cas de se conduire comme si elles avaient ces objets sous les yeux, et par-là de pourvoir à leur conservation plus promptement et plus sûrement que nous ne faisons quelquefois nous-mêmes avec le secours de la raison. »

— Très-bien ! Mais, la raison n'est que la sensibilité, en exercice au moyen de la mémoire intellectuelle. Du moment, que cette mémoire n'existe pas ; la sensibilité est complétement inutile. Un cerveau, un ensemble d'attraction et de répulsion nommé *force vitale*, dont le résultat est la conservation de l'ensemble, pendant un espace de temps nommé *vie*, est aussi suffisant que possible.

— « Nous pouvons, continue Condillac, remarquer en nous quelque chose de semblable dans les occasions où la réflexion serait trop lente... »

— Nous avons déjà dit : qu'une malice, de ces Messieurs, est de séparer la réflexion du raisonnement ; comme ; si réfléchir n'était pas raisonner ; et comme, si raisonner, n'était pas réfléchir. Raisonner, c'est comparer ; et, comparer : c'est, réfléchir.

— « ... pour nous faire échapper à un danger, continue Condillac. A la vue, par exemple, d'un corps prêt à nous écraser, l'imagination nous retrace l'idée de la mort (1), ou quelque chose d'approchant (2) ; et cette idée (3) nous porte aussitôt à éviter le coup qui nous menace. Nous péririons infailliblement si dans ces moments nous n'avions que le secours de la mémoire et de la réflexion. »

(1) Et, tout cela : sans raisonner... Comme c'est joli !
(2) Quelque chose d'approchant, est : plus joli encore.
(3) Une idée, sans signes ; sans raisonnement. C'est, toujours très-joli !

— Et, qu'est-ce que c'est : qui n'est, ni mémoire ni réflexion ; ou mieux, qui n'est pas raison ; si, ce n'est : la force organique nommée *instinct?* Mais, ici, Condillac ne se servira pas du mot *instinct*. Il lui serait demandé ce qui sépare l'instinct de la raison ; et il ne pourrait le dire. Ce, qui sépare l'instinct de la raison ; c'est, la sensibilité développée ou le verbe. Aussi, avant de parler de l'instinct, Condillac met un paragraphe de répétitions. Puis il continue.

— « En suivant, poursuit Condillac, les explications que je viens de donner, on se fait une idée nette de ce qu'on appelle *instinct* (1). C'est une imagination... »

— Et, qu'est-ce qu'une imagination ; où, il n'y a pas de raison ; si ce n'est un cerveau ? si ce n'est une force vitale, un mécanisme, un automatisme enfin? L'homme lui-même, qu'il ait une âme ou qu'il n'en ait pas, n'est-il pas, avant le développement du verbe, un pur mécanisme, un pur automatisme ? Supposez : que, chez un homme élevé dans l'isolement, la sensibilité réelle soit supprimée ; et qu'il conserve toutes les attractions et répulsions organiques, se centralisant dans le cerveau et se réveillant par les yeux, les oreilles, la peau, etc., à propos des objets qui sont en rapport avec ces attractions et ces répulsions ; qu'y aura-t-il de changé ? *Absolument rien,* sinon : que, vous pourriez ensuite mettre ce prétendu homme en société, sans que le verbe vînt à se développer. Et, cependant, que serait cet

(1) C'est, ce que nous allons voir.

homme ; si, ce n'est une machine vivante ; un automate vivant? Ils sont singuliers ces Messieurs, tant prêtres que philosophes, reconnaissant un créateur, qu'ils disent infiniment juste. Ils lui font faire : des êtres souffrants ; et, n'ayant aucune espèce de moralité. Si, Vaucanson en avait fait autant : il aurait été roué par la justice humaine ; et certes, cette justice alors aurait mieux valu : que, la justice de Dieu.

— « C'est une imagination qui, à l'occasion d'un objet, continue Condillac, réveille les perceptions... »

— Encore une fois, et mille autres ; si, c'est nécessaire ; il n'y a de perception : qu'après l'existence des signes ; et, avant cette existence, une sensation, même pour l'être qui en est capable, n'est autre, quant à la conservation de l'organisme : qu'une attraction ou une répulsion. Supposez : que, la sensibilité réelle se trouve anéantie ; nous le répétons : il n'y aurait absolument rien de changé.

— « ... qui, continue Condillac, y sont immédiatement liées, et par ce moyen dirige, sans le secours de la réflexion, toutes sortes d'animaux. »

— Une imagination qui dirige ! Nouveau galimatias, résultant du figuré pris pour le propre. Au propre, *diriger* suppose le raisonnement. Où, il n'y a pas raisonnement, la direction n'est que figurée. Que dirait-on, de celui qui énoncerait sérieusement : que, le soleil dirige les planètes ; et, que la terre dirige la lune?

Il en est de même de l'imagination ou cerveau, dirigeant les bêtes.

— « Faute, continue Condillac, d'avoir connu les analyses que je viens de faire, et surtout ce que j'ai dit sur la liaison des idées, les philosophes ont été fort embarrassés pour expliquer l'instinct des bêtes. »

— Nous approuverions, peut-être, l'orgueil de Condillac, s'il avait raison ; chacun, sait ce qu'il vaut : quand, il vaut quelque chose. Mais, pour s'enorgueillir, il faut avoir raison; sinon : ce n'est plus : qu'une sotte vanité.

— « Il leur est arrivé, continue Condillac, ce qui ne peut manquer toutes les fois qu'on raisonne sans être remonté à l'origine des choses. »

— Que signifie ce galimatias ? Les origines sont exclusives aux formes de la matière ; aux corps. Condillac, s'imagine-t-il : que, des âmes réelles, peuvent avoir des origines ? Il faut être fou, pour dire des choses pareilles ; ou, encroûté de préjugés ; ce qui est la même chose.

— « Je veux dire, continue Condillac, qu'incapables de prendre un juste milieu (1), ils se sont égarés dans les deux extrémités. Les uns ont mis l'instinct à côté ou même au-dessus de la raison... »

— Et certes, si les animaux sentent, ce qui serait la preuve du matérialisme, ils auraient bien raison, s'ils pouvaient avoir raison sans raison. Ce serait au

(1) Si, c'est là, l'origine du célèbre juste milieu ; nous lui en faisons compliment.

moins une existence de malheur, adoucie par le continuel oubli des souffrances. Dans ce cas, il vaudrait infiniment mieux : être chien, que philosophe.

— «... les autres, continue Condillac, ont rejeté l'instinct et ont pris les bêtes pour de purs automates. »

— Assez ! Mais, vous perdez donc la tête ? L'instinct est, précisément : l'expression de l'automatisme. Où, il n'y a pas de raison, il ne peut y avoir qu'automatisme : quand même, l'automate aurait dix mille âmes, au lieu d'une. Le sot, dit la Bruyère, est un automate. Voilà, le mot automate pris au figuré. Le propre de ce figuré est une bête, qu'elle ait une âme ou qu'elle n'en ait pas, pour autant qu'on ne lui accorde pas le verbe. Si, une bête a le verbe, c'est un homme. Si, la bête souffre, elle est un homme.

— « Ces deux opinions, dit Condillac, sont également ridicules, pour ne rien dire de plus. »

— Dites, dites : ne vous gênez pas. Nous ne nous gênons pas pour vous dire : que, vos affirmations sont plus que ridicules ; ce qui signifie : absurde ; et, nous faisons plus que vous ; nous vous le prouvons.

— « La ressemblance, continue Condillac, qu'il y a entre les bêtes et nous, prouve qu'elles ont une âme (1), et la différence qui s'y rencontre prouve qu'elle est inférieure à la nôtre. »

(1) Ce sont de pareilles preuves, que l'on objectait à Galilée ; les sots : n'en ont jamais d'autres.

— Voilà, la phrase qui a valu, à Condillac, l'apothéose des philosophes du dix-huitième siècle ; et cela : parce qu'elle est la base du matérialisme. Nous la pardonnerions, à Condillac, s'il avait été matérialiste. Mais, donner, de gaieté de cœur, la preuve que l'on n'est qu'un sot ; est, d'une sottise, dont il serait difficile de trouver beaucoup d'exemples.

— « Mes analyses, continue Condillac, rendent la chose sensible, puisque les opérations de l'âme des bêtes se bornent à la perception (1), à la conscience (2), à l'attention (3), à la réminiscence (4) et à une imagination (5) qui n'est point à leur commandement... »

— Et qu'est-ce donc qui est à leur commandement? Avant le verbe, il n'y a pas de volonté ; et, il n'y a commandement, que là où il y a volonté. Alors, pourquoi dire que les âmes des bêtes opèrent? Opérer est exclusif aux volontés. C'est, fonctionner qu'il fallait dire ; et, le fonctionnement est exclusif à la matière.

— « ... et que la nôtre, continue Condillac, *a d'autres opérations*, dont je vais exposer la génération. »

— Il faut convenir : qu'avoir *des opérations* est une singulière expression. Ce barbarisme appartient, sans doute, à la langue philosophique.

(1) La perception, avant la verbe, est une sottise.
(2) La conscience, avant le verbe, est une sottise.
(3) L'attention, avant le verbe, est une sottise.
(4) La réminiscence, avant le verbe, est une sottise.
(5) Avant le verbe, une imagination, qui est autre chose que le cerveau, est une sottise.

— « Il faut, continue Condillac, appliquer à la contemplation ce que je viens de dire de l'imagination et de la mémoire, selon qu'on la rapportera à l'une ou à l'autre. Si on la fait consister à conserver les perceptions, elle n'a, avant l'usage des signes d'institution... »

— De la contemplation avant le verbe! Voyez-vous cette chrysalide qui contemple? Ou, aussi, cette aiguille aimantée, qui attend : qu'on la remue, pour se remuer?

— « ... qu'un exercice, continue Condillac, qui ne dépend pas de nous; et elle n'en a point du tout si on la fait consister à conserver les signes mêmes (1).

« Tant que l'imagination, la contemplation et la mémoire n'ont point d'exercice, ou que les deux premières n'en ont qu'un dont on n'est pas le maître (2), on ne peut disposer soi-même de son attention. En effet, comment en disposerait-on, puisque l'âme n'a point encore d'opération à son pouvoir? »

— Tout ce galimatias, provient de la supposition; qu'une âme peut raisonner sans être unie à un organisme. Une fois, que le point de départ est une absurdité; on ne peut se soutenir, qu'en s'appuyant continuellement sur l'absurde. Il en est de même : pour les anthropomorphistes.

— « Elle ne va donc, continue Condillac, d'un objet à un autre qu'autant qu'elle est entraînée par la force de l'impression que les choses font sur elle.

« Mais aussitôt qu'un homme commence à attacher des idées à des signes qu'il a lui-même choisis... »

(1) Tirez-vous de là si vous pouvez. C'est clair comme une prophétie. Et, cela s'appelle philosopher!

(2) Voyez-vous cette âme qui a des exercices, dont elle n'est pas la maitresse. Voilà une âme qui fonctionne. Quel jargon!

— Et, quand cela commence-t-il ; quand personne ne nous apprend à parler ? Comment cela commence-t-il ? Et, pourquoi cela ne commence-t-il pas chez les bêtes ? Vous dites : que, l'âme des bêtes ne peut parler : parce qu'elles ne peuvent parler. Voilà de belles raisons !

— « ... on voit, continue Condillac, se former la mémoire (1). Celle ci acquise, il commence à disposer par lui-même de son imagination... »

— Bien. Mais, comment s'acquiert-elle cette mémoire ; et, pourquoi les chiens ne l'acquièrent-t-ils pas ? Ils ne l'acquièrent pas, dit Condillac, parce que leur âme est inférieure à la nôtre ; et leur âme est inférieure à la nôtre, parce qu'ils n'acquièrent pas la mémoire. C'est puissamment raisonner. O dix-huitième siècle !

— « ... et, continue Condillac, à lui donner un nouvel exercice. Car, par le secours des signes qu'il peut rappeler à son gré, il réveille, ou du moins il peut réveiller souvent les idées qui y sont liées. Dans la suite, il acquerra d'autant plus d'empire sur son imagination, qu'il inventera davantage de signes... »

— Que signifie ce galimatias ? Que, plus il aura de signes ; plus, il aura de signes ? Si, ce n'est cette tautologie ; cela, ne signifie rien du tout ; ou, plutôt : c'est absurde. Car, si le cerveau ou la mémoire organique est faible ; plus, vous augmenterez le nombre des signes ; et, plus tôt : l'homme deviendra fou. L'imagi-

(1) Nouvelle tautologie.

nation n'est autre : que, la mémoire organique ; et celle-ci est du domaine des physiologistes ; et, non du domaine des bavards.

— « ... parce que, continue Condillac, il se procurera un plus grand nombre de moyens pour l'exercer. »

— Oui ; et, si vous exercez le cerveau, plus que ses forces ne le permettent ; vous ferez un idiot.

— « Voilà, continue Condillac, où l'on commence à apercevoir la supériorité de notre âme sur celle des bêtes. »

— Il n'y a de supériorité et d'infériorité : qu'entre des choses matérielles. L'immatériel, s'il existe, n'a ni plus ni moins. Il faut être anthropomorphiste, pour débiter de pareilles folies. Nous le répéterons mille fois : aussi longtemps que l'anthropomorphisme existe chez un homme, guérissez-le de cette maladie, avant de raisonner avec lui sur autre chose ; ou, abandonnez-le : tout ce que vous diriez serait inutile.

— « Car, d'un côté, continue Condillac, il est constant qu'il ne dépend point d'elles d'attacher leurs idées à des signes arbitraires... »

— D'abord, et pour la millième fois : il n'y a pas d'idées sans signes, pas d'idées sans âmes. Supposer des idées, supposer une âme aux bêtes et rester sans démontrer qu'elles en ont une, est d'un mauvais logicien. Les bêtes ont-elles tout ce qui est nécessaire pour

inventer des signes moins l'âme? Voilà ce qu'il faut examiner. Si, elles ont le tout moins l'âme; et, qu'elles n'inventent point de signes; voilà une preuve par l'absurde, une preuve indirecte : qu'elles n'ont point de sensibilité; point d'âme. Reste, ensuite, à trouver la preuve directe : qu'elles n'ont point de sensibilité, point d'âme; et, pour l'avoir, cette preuve, il n'y a qu'à démontrer : que, partout où il y a ce que vous convenez exister chez les bêtes, plus une sensibilité, une âme; le verbe se développe *nécessairement*. Faites cela et vous aurez prouvé : que, les bêtes n'ont pas d'âme; n'ont pas de sensibilité.

— «... et, de l'autre, continue Condillac, il *paraît* certain que cette impuissance ne vient pas uniquement de l'organisation. »

— Comment! il paraît? Vous, qui êtes si affirmatif, sur ce qui est en question; vous doutez : sur ce que vous connaissez le mieux. Vous savez : que, pour parler il suffit d'être sensible. On fait parler des sourds-muets-aveugles et privés d'odorat dès la naissance; et, vous mettez en doute : que, le chien puisse parler : s'il a de la sensibilité, s'il a une âme? Mais, il faut avoir été rendu fou, par l'éducation, pour raisonner ainsi! Qu'un matérialiste dise : les bêtes ne parlent point, par la même raison qu'un chien ne fait pas une toile d'araignée; ou, qu'une araignée ne chasse point les lièvres; à la bonne heure; il n'y a rien à lui dire, sinon à lui prouver : que, l'homme est sensible; et, que le chien ni l'araignée ne le sont pas. Mais, que l'on ac-

corde une sensibilité, une âme aux bêtes ; et, tout ce qu'il faut pour parler moins l'âme; puis, qu'on avoue qu'elles ne parlent pas, tout en continuant à soutenir : qu'elles ont une sensibilité, une âme ! cela n'est permis : qu'à Charenton.

— « Leur corps, ponrsuit Condillac, n'est-il pas aussi propre au langage d'action que le nôtre? »

— Alors, concluez, donc ! Et, pourquoi ne conclut-il pas ? Parce qu'il s'est mis dans la tête : qu'il pouvait y avoir des âmes de plusieurs espèces. Et, pourquoi croit-il cette calembredaine ? Parce qu'il parle sans avoir d'idées claires ; ou, comme il le dit, sans avoir d'idées; ou, ce qui est plus clair, sans avoir donné aux mots : des valeurs précises et non absurdes.

— « Plusieurs d'entre elles, continue Condillac, n'ont-elles pas tout ce qu'il faut pour l'articulation des sons? »

— Quelle folie nouvelle ! Condillac sait bien : que, la voix n'est pas nécessaire à l'existence du verbe.

— « Pourquoi donc, continue Condillac, si elles étaient capables des mêmes opérations que nous, n'en donneraient-elles pas des preuves? »

— Pourquoi? Parce que l'opérateur n'y est pas. Il faut être aveugle : pour ne pas le voir.

— « Ces détails, continue Condillac, démontrent comment l'usage des différentes sortes de signes... »

— Voilà le *da capo* ou la ritournelle. Alors, nous vous répéterons : qu'il n'y a qu'une espèce de signes proprement dits : *le verbe*.

— « ... concourt, continue Condillac, au progrès de l'imagination, de la contemplation, de la mémoire. Tout cela va encore se développer dans le chapitre suivant. »

— Allons ! du courage ! C'est, cependant, bien ennuyeux : que, de réfuter des folies.

— « Aussitôt, poursuit Condillac, que la mémoire est formée... »

— Oui ; mais, comment se forme-t-elle ? Pour vous, la mémoire c'est le verbe. Le verbe vient donc sans le concours de l'âme, puisque vous avez dit : qu'avant la mémoire, l'âme est dans la dépendance de tous les objets qui agissent sur elle ; et, vous allez le répéter. Le verbe vient donc : comme une envie de teter ? Alors, pourquoi les bêtes ne pensent-elles pas : comme elles tettent ?

— « ... et que l'exercice de l'imagination, continue Condillac, est à notre pouvoir... »

— Qu'est-ce que cela signifie *notre pouvoir?* Qui est le nôtre ? Vous dites : qu'avant la mémoire, l'âme est dépendante ? Où il y a dépendance, il n'y a pas de pouvoir.

— « ... les signes, continue Condillac, que celle-là rappelle... »

— Qui celle-là ? La mémoire ? La mémoire n'est pas un être ; et, d'ailleurs, elle ne peut exister que par l'âme; et, l'âme est incapable de rien faire, avant l'existence de la mémoire. Puis, à qui se rapporte ce *rappelle?* Avant la mémoire, l'âme ne peut entendre ; et avant qu'elle n'entende, il ne peut y avoir de mémoire. Tirez-vous donc de ce galimatias !

— « ... et les idées, continue Condillac, que celle-ci réveille... »

— Allons donc ! il n'y a pas d'idées avant le verbe; faut-il le répéter mille fois ?

— « ... commencent, continue Condillac, à retirer l'âme de la dépendance où elle était de tous les objets qui agissaient sur elle. »

— Ainsi, l'âme était dépendante. Et la mémoire, comment est-elle venue ? La mémoire qui, selon vous, n'est que le verbe? En tetant n'est-ce pas? Et, voilà les folies qui ont été admirées : par le dix-huitième siècle! Soyez donc avide de réputation : pour être classé parmi les fous.

— « Maîtresse, continue Condillac, de se rappeler les choses, elle y peut porter son attention.....

. . . . . .

« Cette manière d'appliquer de nous-mêmes notre attention, tour à tour à divers objets ou aux différentes parties d'un seul, c'est ce qu'on appelle *réfléchir.* »

—Eh ! non, M. de Condillac. C'est, comme si vous disiez : que, *calculer;* c'est, se servir de douzaines. Se

servir de douzaines est bien calculer ; mais, calculer n'est pas seulement se servir de douzaines ; c'est, se servir d'unités, qu'elles soient ou non en douzaines. Appliquer son attention, etc., c'est tout uniment raisonner ou comparer. On appelle réfléchir : comparer des raisonnements. La réflexion est une espèce de raisonnement et rien de plus. A cet égard, vous n'aviez qu'à ouvrir le dictionnaire ; et, vous auriez trouvé : que, *réfléchir* signifie : *penser mûrement*. Mûrement! Eh grand Dieu! jusqu'à présent : la pensée n'a pas encore eu le temps de mûrir !

— « Ainsi, continue Condillac, on voit sensiblement comment la réflexion naît de l'imagination et de la mémoire. »

— Selon vous, la mémoire, c'est l'existence des signes ou le verbe ; et, le verbe n'est autre : que, l'expression de la pensée, du raisonnement, de la réflexion. Puis, vous dites : que, la réflexion naît de la mémoire. C'est, comme si vous disiez : que, la mémoire sort de la mémoire. Jolie manière de raisonner! Si, c'est là réfléchir; c'est une mauvaise réflexion.

— « Mais, continue Condillac, il y a des progrès qu'il ne faut pas laisser échapper.

« Un commencement de mémoire suffit pour commencer à nous rendre maître de notre imagination. »

— Cela signifie : que, pour avoir le verbe, il faut avoir le verbe; que, pour avoir une volonté, il faut avoir une volonté; que, pour exister dans le temps, il faut sortir de l'éternité.

— « C'est assez, poursuit Condillac, d'un seul signe arbitraire pour pouvoir éveiller de soi-même une idée... »

— Le premier signe, est l'expression d'une première idée; mais auparavant il n'y a pas d'idée. L'idée, n'existe que dans le temps ; et, avant le premier signe, le temps n'existe pas encore. Un premier signe suffit, dites-vous. C'est vrai. Mais, comment vient ce premier signe? quelles sont les conditions nécessaires pour qu'il existe; et, quand les conditions nécessaires existent, apparaît-il nécessairement? Allons, répondez.

— « ... et, continue Condillac, c'est là certainement le premier et le moindre degré de la mémoire... »

— Cette malice! Vous appelez mémoire l'existence des signes; puis, vous dites : que, le premier signe est le commencement de la mémoire. Vous prenez donc vos lecteurs pour des imbéciles?

— « ... et, continue Condillac, de la puissance qu'on peut acquérir sur son imagination. »

— Même malice que la précédente. Si, vous aviez dit : que, le premier signe est le premier degré de la puissance qu'on peut acquérir sur sa mémoire organique; que, c'est le commencement de la mémoire intellectuelle ; tout le monde aurait compris.

— « Le pouvoir, continue Condillac, qu'il nous donne de disposer de notre attention... »

— Le premier signe n'est pas un être; et, ne nous donne rien du tout. Le premier signe est inventé par l'âme; et, l'âme s'en sert : pour en acquérir d'autres. Nous ne disposons pas, non plus, de notre attention ; nous sommes attentifs. Toutes ces manières de parler seraient pardonnables à un matérialiste; dans la bouche d'un spiritualiste, elles sont ridicules.

— « ... est, continue Condillac, le plus faible qu'il soit possible. Mais, tel qu'il est, il commence à faire sentir l'avantage des signes, et par conséquent il est propre à faire saisir au moins quelqu'une des occasions où il peut être utile ou nécessaire d'en inventer de nouveaux. Par ce moyen, il augmentera l'exercice de la mémoire et de l'imagination; dès lors, la réflexion pourra aussi en avoir davantage... »

— Dites donc le raisonnement; et, tout le monde vous comprendra. Cette rage de toujours chercher à embrouiller les choses! Et rien, n'est plus propre à embrouiller : que, cette mauvaise distinction entre la réflexion et la raison. Du reste, convenons : que, Condillac est, de tous les philosophes, celui qui a parlé le plus clairement ou le moins obscurément. Dans notre jeunesse, nous avons été idolâtre de Condillac; que, nous nous imaginions : être d'une lucidité parfaite. Il nous a fallu bien du temps et du travail : pour nous guérir de cette idolâtrie.

— « ... et, continue Condillac, réagissant sur l'imagination et la mémoire qui l'ont produite... »

— Comment! la réflexion ou la raison est le produit des signes? Les signes arrivent donc sans raison? Il

faut être fou pour avancer de pareilles choses. Signe, idée, raison, apparaissent en même temps et avec le temps. Un signe est une idée, une raison, une existence dans le temps; une idée est un signe, une raison, une existence dans le temps; une raison est un signe, une idée, une existence dans le temps; une existence dans le temps est un signe, une idée, une raison. Essayez donc de trouver : une existence, dans le temps, qui ne soit pas ces trois choses!

— « ...elle leur donnera à son tour, continue Condillac, un nouvel exercice. Ainsi, par les secours mutuels que ces opérations se prêteront... »

— Allons! nouvelle calembredaine. Des opérations ne sont pas des êtres et ne se prêtent pas de secours. C'est, l'âme qui opère, elle seule, exclusivement seule, lorsqu'elle est unie à un organisme, etc.; et, si elle n'opère pas essentiellement seule; s'il est un être au-dessus d'elle; si un anthropomorphe existe; elle n'opère plus, elle fonctionne. D'ailleurs, l'âme n'a pas d'opérations au pluriel; elle n'en a qu'une, une seule, exclusivement une : RAISONNER. Là, où le raisonnement n'existe plus, l'homme disparaît, il n'y a plus que la bête.

— « ... elles concourront réciproquement à leur gré, » continue Condillac.

— Comprenez-vous cela?

— « Si, poursuit Condillac, en réfléchissant sur les faibles commencements de ces opérations, on ne voit pas d'une manière assez sensible l'in-

fluence réciproque des unes sur les autres, on n'a qu'à appliquer ce que je viens de dire à ces opérations considérées sous le point de perfection où nous les possédons. Combien, par exemple, n'a-t-il pas fallu de réflexions pour former les langues! »

— Qu'est-ce que vous nous chantez? Est-ce qu'un signe n'est pas une langue? Quant au temps et à la civilisation, nous vous avons cité M. de Chateaubriand qui ne vous donne pas la langue huronne comme au-dessus de toutes les autres; mais, qui vous prouve : qu'elle l'est incontestablement. La perfection du langage dépend des besoins qu'on éprouve. L'humanité n'a pas eu encore besoin d'un langage, précis; et jusqu'àprésent, elle a parlé une langue de fous. L'anarchie va bientôt lui faire sentir, qu'il est nécessaire de donner aux mots des valeurs : qui. soient déterminées; et, non absurdes. Cette nécessité ne sera pas plutôt reconnue : que, son langage deviendra mathématique.

— « Et, continue Condillac, de quel secours les langues ne sont-elles pas à la réflexion? »

— Eh grand Dieu! dites donc à la raison. Puis, reconnaissez : que, parler et raisonner, c'est une seule et même chose. Cela, vous fera connaître, en mêmetemps : que, tout votre livre est une perpétuelle tautologie.

Plus loin Condillac dit :

— « Il n'est pas douteux qu'on ne puisse, selon la ma-
« nière dont on voudra concevoir les choses, multiplier
« plus ou moins les opérations de l'âme; on pourrait
« même les réduire à une seule, qui serait la *conscience*. »

— Dites donc : que, l'homme se borne exclusivement à

raisonner. Toutes vos opérations que vous appellez : « apercevoir ou avoir conscience, donner son atten- « tion, reconnaître, imaginer, se ressouvenir, réfléchir, « distinguer les idées, les abstraire, les comparer, les « composer, les décomposer, les analyser, affirmer, « nier, juger, raisonner, concevoir, » ne sont autre que raisonner. Et, vous aurez beau ajouter : « voilà « l'entendement : » l'entendement c'est la raison et exclusivement la raison; quant à la volonté, c'est l'âme, exclusivement l'âme.

Ailleurs, Condillac divise ses opérations d'une autre manière. « Il y a, dit-il, trois opérations qu'il est à « propos de rapprocher pour en faire mieux sentir la « différence. Ce sont l'instinct, la folie et la raison. » Que dire là-dessus? Rien. Se taire et avoir pitié.

Nous tenons de la Romiguière : que, Condillac, avant sa mort, aurait voulu brûler ses ouvrages; si, cela avait été en son pouvoir. En vérité, il avait raison.

— « Mais, continue Condillac, c'est là une matière à laquelle je destine plusieurs chapitres.

« Il semble, qu'on ne saurait se servir des signes d'institution si l'on n'était pas déjà capable d'assez de réflexion pour les choisir et pour y attacher des idées. Comment donc, m'objectera-t-on peut-être... »

— Pourquoi donc *peut-être?* Cela, est certain; à moins que, l'on ne soit fou.

— « ... l'exercice de la réflexion, » continue Condillac...

— Lisez : *la raison.*

— « ... ne s'acquerrait-il, continue Condillac, que par l'usage des signes?

« Je réponds que je satisferai à cette difficulté lorsque je donnerai l'histoire du langage. »

— Condillac n'a nullement répondu à cette objection, d'une manière satisfaisante. Et, en admettant ce qu'il donne comme vrai; il pourrait lui être demandé: pourquoi les animaux ne parlent-ils pas comme les hommes? La réponse : que, leur âme est inférieure à la nôtre; n'est bonne : que, pour satisfaire des enfants. Nous donnerons, du reste, la solution de Condillac.

— « Il me suffit ici, continue Condillac, de faire connaître qu'elle ne m'a pas échappé. (Sect. 2, § 42).....

.....

« J'ai encore une remarque à faire sur les mots d'*idée* et de *notion;* c'est que le premier signifiant une perception considérée comme image, et le second une idée que l'esprit a lui-même formée, les idées et les notions ne peuvent appartenir qu'aux êtres qui sont capables de réflexion. »

— Cela signifie : qu'après le développement du verbe; puisque, la réflexion n'a lieu : qu'après l'existence des signes réels. Alors, pourquoi Condillac a-t-il dit : « Considérons un homme au premier moment de « son existence, son âme éprouve d'abord différentes « sensations telles que la lumière, les couleurs, la « douleur, le plaisir, le mouvement, le repos : voilà « ses premières pensées? » Est-ce que des pensées ne sont pas des idées?

Et plus loin :

« Ainsi, selon que les objets extérieurs agissent sur

« nous, nous recevons différentes *idées* par les sens ;
« et selon que nous réfléchissons sur les opérations
« que les sensations occasionnent dans notre âme,
« nous acquérons toutes les idées que nous n'aurions
« pu recevoir des choses extérieures. »

Voilà les contradictions dans lesquelles on tombe quand on écrit avant d'avoir des idées claires.

— « Quant aux autres, continue Condillac, tels que les bêtes, ils n'ont que des sensations et des perceptions... »

— Une perception, *une sensation dans le temps* est accompagnée de l'idée : *je suis modifié de telle manière.* Si, les bêtes ont des perceptions, elles raisonnent. Alors, pourquoi, si elles raisonnent en dedans, ne raisonnent-elles pas au dehors ? Si, elles raisonnent bas, pourquoi ne raisonnent-elles pas haut ?

— « Ce qui, continue Condillac, n'est pour eux qu'une perception, devient idée à notre égard par la réflexion que nous faisons, que cette perception représente quelque chose. »

— Et, pourquoi les bêtes ne réfléchiraient-elles pas ? Parce que leur âme n'est pas capable de réfléchir, n'est-ce pas ? Jolie réponse !

— « Nous voyons, continue Condillac, dans ce jeune homme (1).. ..... quelques faibles traces des opérations de l'âme, continue Condillac ; mais si on excepte la perception, la conscience, l'attention, la

(1) Un jeune sourd-muet de naissance qui avait recouvré l'ouïe à vingt-trois ans.

réminiscence et l'imagination, quand elle n'est point encore en notre pouvoir, on ne trouvera aucun vestige des autres dans quelqu'un qui aurait été privé de tout commerce avec les hommes, et qui, avec des organes sains et bien constitués, aurait, par exemple, été élevé parmi des ours. »

— Il n'y aurait rien d'excepté pour cet homme. Condillac convient : qu'élevé isolément, il n'aurait pas l'usage du verbe. Or, avant le verbe, le temps n'existe pas; et l'âme peut exclusivement agir dans le temps. Auparavant, il n'y a que la bête, qui est dirigée par l'organisme ou l'instinct, ce qui est une seule et même chose. Du reste, Condillac va le dire.

— « Presque sans réminiscence, continue Condillac, il passerait souvent par le même état sans reconnaître qu'il y eût été. »

— Il ne le reconnaîtrait jamais : par la raison que, pour reconnaître, il faut connaître; et, qu'avant le verbe, il n'y a pas de connaissance.

— « Sans mémoire, continue Condillac, il n'aurait aucun signe pour suppléer à l'absence des choses. N'ayant qu'une imagination dont il ne pourrait disposer, ses perceptions ne se réveilleraient... »

— Pour se réveiller il faut s'endormir; et, avant le verbe, il n'y a pas de perception.

— « ... qu'autant, continue Condillac, que le hasard lui présenterait un objet avec lequel quelques circonstances les auraient liées; enfin, sans réflexion, il recevrait les impressions que les choses feraient sur ses sens, et ne leur obéirait que par instinct. »

— Alors, à quoi servent, perception, conscience, at-

tention, réminiscence et imagination? A rien du tout. Dès, que l'animal *obéit* à une règle, il se conserve; que voulez-vous de plus. C'est, par instinct que des plantes aquatiques viennent se féconder hors de l'eau. Que feraient de plus vos opérations, sans réflexion?

— « Il imiterait les ours en tout, continue Condillac, aurait un cri à peu près semblable au leur, et se traînerait sur les pieds et sur les mains. Nous sommes si fort portés à l'imitation, que peut-être Descartes, à sa place, n'essayerait pas seulement de marcher sur les pieds. »

— Si, Condillac avait étudié plus d'anatomie et moins de folies métaphysiques, il aurait reconnu : que, la position verticale est naturelle à l'homme, du moment qu'il est capable de marcher.

— « Mais quoi! me dira-t-on, poursuit Condillac, la nécessité de pourvoir à ses besoins et de satisfaire ses passions ne suffira-t-elle pas pour développer toutes les opérations de son âme?

« Je réponds que non, parce que tant qu'il vivra sans aucun commerce avec le reste des hommes, il n'aura point occasion de lier ses idées... »

—Il aura donc des idées. Pourquoi, alors, dites-vous : que, les idées ne peuvent exister : que, pour l'être capable de réflexion? Le *capable* signifie-t-il : capable dans l'avenir, capable dans de certaines circonstances données? Vous avez dit : que, les premières sensations, avant le verbe, sont des pensées. Et, si même ce que vous dites était admis; alors, pourquoi les animaux, non isolés, ne parlent-ils pas? Toujours : parce que, leur âme est inférieure à la nôtre, n'est-il pas vrai? Vous pouvez donner cette raison pour la toute-

puissance de Dieu ; c'est, qu'il a une âme supérieure à la nôtre. Mais, faites-y attention : pour parler, selon vous-même, il faut être deux. Si, votre Dieu est seul il ne parlera pas ; et, s'ils sont deux : comment s'accorderont-ils ?

— « ... de lier ses idées, continue Condillac, à des signes arbitraires. Il sera sans mémoire, par conséquent son imagination ne sera point en son pouvoir; d'où il résulte qu'il sera entièrement incapable de réflexion. »

— C'est-à-dire de raison. Voilà, l'état du Dieu anthropomorphe ; si même, on accordait la possibilité de son existence. A la vérité, Condillac dit : qu'avant le péché originel, les âmes parlaient toutes seules. Par conséquent, l'anthropomorphe peut aussi parler seul. Mais, une fois le péché originel admis ; la raison se sauve et devient muette.

— « Je suppose, continue Condillac, qu'un monstre auquel il a vu dévorer d'autres animaux... »

— *Il a vu* est une expression inexacte, un figuré pris pour un propre. Avant le verbe, l'homme ne voit pas au propre, intellectuellement. Voir, intellectuellement ; c'est, raisonner ; et, avant le verbe, le raisonnement n'existe pas encore. Pour être exact, il faudrait dire : qu'un monstre a dévoré devant son organisme.

— « ... ou, continue Condillac, que ceux avec lesquels il vit lui ont appris à fuir... »

— Autre inexactitude ; mais, celle-là est impardon-

nable : parce que, l'expérience pouvait l'instruire. Un animal, élevé dans l'isolement d'animaux de son espèce, fuit devant son ennemi, comme s'il avait été élevé au milieu de mille autres. La souris, fuit devant le chat; l'oisillon, devant l'épervier; par effet d'organisme, par instinct.

— « ... vienne à lui, continue Condillac; cette vue attire son attention... »

— Avoir de l'attention, c'est raisonner. Dire : que, l'enfant, au sein de la mère, a son attention attirée par les cahots de la voiture, dans laquelle peut se trouver sa mère; est absurde. Avant le verbe, il n'y a pas d'attention proprement dite.

— « ... réveille, continue Condillac, les sentiments de frayeur... »

— Avant le verbe, il n'y a pas de frayeur proprement dite. L'enfant n'a pas peur : quand il est cahoté dans le sein de sa mère; et, que sa mère est prête à tomber. Avant le verbe, il n'y a que des répulsions ou des attractions. C'est, seulement après le verbe : que. les différentes répulsions et les différentes attractions sont distinguées. Un cheval fuit devant un cheval mort. Dira-t-on : que, c'est la crainte des revenants. qui le fait fuir?

— « ... qui, continue Condillac, sont liés avec l'idée du monstre... »

—Voilà qui est clair : l'homme a des idées avant le

verbe. Et pourquoi? Parce que son âme, dans l'avenir, sera capable de réflexion. Et l'animal? Oh! l'animal, dans le même cas, n'aura pas d'idées.—Et pourquoi? Parce que son âme est d'une nature inférieure. Dites-nous donc : si, cette manière de raisonner diffère de celle des théologiens?

— « ... et, continue Condillac, le disposent à la fuite. Il échappe à cet ennemi, mais le tremblement dont tout son corps est agité lui en conserve quelque temps l'idée présente. »

— Encore l'idée!

— « Voilà, poursuit Condillac, la contemplation. »

— Et, si c'était une poule, qui se fût trouvée en face d'un renard, serait-elle en contemplation? Oh! non, dit Condillac. Les bêtes n'ont que la perception, etc., etc. — Et, pourquoi la poule ne contemple-t-elle pas? — Parce que son âme est inférieure à celle de l'homme. Peut-être aussi, l'âme de la poule est inférieure à celle du chien. Sans cela nous aurions la perception, la conscience, l'attention, la réminiscence, et l'imagination des éponges; puis, comme la distinction des règnes est purement scolastique, nous aurons la perception, la conscience, etc., etc., des laitues, des écritoires, etc., etc. Alors M. de la Mennais a raison : *tout parle*.

— « Peu après, continue Condillac, le hasard... »

— Le mot hasard est vide de sens ; un homme de science ne doit jamais s'en servir. N'empiétez pas sur le domaine des poëtes.

— « ... le conduit, continue Condillac, dans le même lieu ; l'idée du lieu... »

— Encore l'idée !

— « ... réveille, continue Condillac, celle du monstre avec laquelle elle s'était liée : voilà l'imagination. Enfin, puisqu'il se reconnaît pour le même être qui s'est déjà trouvé dans ce lieu... »

— Se reconnaître pour le même être qui a déjà été dans le même lieu ! Et, tout cela sans raisonner ! En vérité il vaut mieux être reconduit aux carrières : que, d'admettre de semblables balivernes.

— « ... il y a encore en lui, continue Condillac, réminiscence, etc...

.....

« Je n'avance pas de simples conjectures. Dans les forêts qui confinent la Lithuanie et la Russie, on prit, en 1694, un jeune homme d'environ dix ans, qui vivait parmi les ours ; il ne donnait aucune marque de raison, marchait sur ses pieds et sur ses mains... »

— Ce point est attesté comme les miracles du diacre Pâris. La conformation de l'homme ne lui permet pas de marcher à quatre pattes, aussitôt qu'il peut se tenir debout. Le chimpanzé est encore éloigné de l'organisation osseuse de l'homme ; et, cependant, la plus grande partie du temps qu'il est à terre, il marche : sur ses mains de derrière.

— « ... n'avait, continue Condillac, aucun langage, et formait des sons qui ne ressemblaient en rien à ceux d'un homme; il fut longtemps avant de pouvoir proférer quelques paroles : encore le fit-il d'une manière bien barbare. Aussitôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état, mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au berceau. »

— Et, pourquoi ne pas dire : au sein de la mère, voire même au premier moment de son existence, puisqu'alors il a des pensées? Et, le serin, avant que le jaune dans lequel il se trouve ne soit environné de blanc; avant qu'il ne soit dans sa coque; a-t-il aussi : perception, conscience, attention, etc.?

— « Ce fait, continue Condillac, prouve parfaitement la vérité de ce que j'ai dit sur le progrès des opérations de l'âme. Il était aisé de prévoir que cet enfant ne devait pas se rappeler son premier état. Il pouvait en avoir quelque souvenir... »

— Quelque souvenir? Et, avec quoi donc, puisque vous dites : qu'avant les signes, il n'y a pas de mémoire. C'est bien joli, un souvenir sans mémoire! Quand on est sur le chemin de l'absurde, il faut trébucher à chaque pas. Anthropomorphisme ou prétendue philosophie; c'est, folie de part et d'autre. Si, cependant, il faut choisir : l'anthropomorphisme est préférable. Vaut mieux goujat debout qu'empereur enterré; et, la prétendue philosophie; c'est : la puanteur des sépulcres.

— « ... au moment qu'on l'en retira, continue Condillac; mais ce souvenir, uniquement produit par une attention donnée rarement, et jamais fortifiée par la réflexion, était si faible, que les traces s'en effacèrent pendant l'intervalle qu'il y eut du moment où il commença à se faire des idées... »

— Comment, comment? Mais, selon vous, l'homme a des idées avant le verbe; il avait des idées dans le bois, toujours selon vous.

— « ... à celui, poursuit Condillac, où l'on put lui faire des questions. En supposant, pour épuiser toutes les hypothèses... »

— Des hypothèses! Au moral il n'en est qu'une seule d'utile : c'est, que l'homme est capable de moralité, capable de raisonner, réellement et non illusoirement; c'est, l'hypothèse qu'il n'est pas une pure machine, qu'il existe en lui un être réel, éternel, etc. Et, jusqu'à ce que cette hypothèse soit démontrée être une vérité, toute affirmation est une sottise.

— « ... qu'il se fût encore souvenu du temps qu'il vivait dans les forêts, continue Condillac, il n'aurait pu se le représenter que par les perceptions qu'il se serait rappelées. »

— Quel galimatias! Et, comment veut-il qu'on se rappelle : si, ce n'est par des perceptions? Est-ce que, pour se rappeler une chose, le signe ne doit pas en être perçu? Où donc en sommes-nous?

— « Ces perceptions, continue Condillac, ne pouvaient être qu'en petit nombre. »

— Encore une millième fois, et peut-être ce n'est pas assez : avant le verbe, il n'y a pas de perception. La perception n'existe que dans le temps; et, vous allez dire vous-même : qu'avant le verbe, il n'y a qu'éternité.

— « Ne se souvenant point, continue Condillac, de celles qui les avaient précédées... »

—Et pourquoi donc? Vous venez de dire : qu'il pouvait avoir *quelque* souvenir. Est-ce que *quelque* signifie : *rien du tout?*

— « ... suivies ou interrompues, continue Condillac, il ne se serait point retracé la succession des parties de ce temps. »

— Et, il aurait pu avoir quelque souvenir? Un souvenir, qui n'existe pas dans le temps, est une bien jolie chose !

— « D'où il serait arrivé, continue Condillac, qu'il n'aurait jamais soupçonné qu'elle ait eu un commencement, et qu'il ne l'aurait cependant envisagée que comme un instant. En un mot, le souvenir confus... »

— Condillac dit : que, des idées confuses ne sont pas des idées ; il aurait dû ajouter : que, des souvenirs confus, ne sont pas des souvenirs.

— « ... de son premier état, continue Condillac, l'aurait mis dans l'embarras de s'imaginer d'avoir toujours été, et de ne pouvoir se représenter son éternité prétendue que comme un moment, etc..... »

— Voilà l'éternité, avant le verbe, reconnue par Condillac. Or, le temps et l'éternité sont incompatibles ; et, la perception, la conscience, l'attention, la réminiscence sont exclusivement relatives au temps. Comment Condillac n'a-t-il pas remarqué : que, toutes les opérations de l'âme, avant l'existence du verbe, ne sont : que de pures folies ?

— « L'illustre secrétaire de l'Académie des sciences, continue Condillac, a fort bien remarqué que le plus grand fonds des idées des hommes est dans leur commerce réciproque. »

— L'illustre secrétaire de l'Académie des sciences, aurait bien dû porter son illustration, jusqu'à reconnaître : que, la société est la source exclusive des idées ; et, que l'homme, élevé dans l'isolement, en est absolument privé.

— « Cette vérité développée, continue Condillac, achèvera de confirmer tout ce que je viens de dire.

« J'ai distingué trois sortes de signes : les signes accidentels, les signes naturels et les signes d'institution. Un enfant élevé parmi les ours n'a que le secours des premiers. »

— Des accidents dans l'éternité ! N'est-ce pas que c'est harmonique ?

— « Il est vrai, continue Condillac, qu'on ne peut lui refuser les cris naturels à chaque passion ; mais comment soupçonnerait-il qu'ils soient propres à être les signes des sentiments qu'il éprouve ? »

— En effet : le soupçon est difficilement compatible avec l'éternité.

— « S'il vivait avec d'autres hommes, continue Condillac, il leur entendrait si *souvent* pousser des cris semblables... »

— Pendant combien de temps ? Du moment, qu'il n'y a pas une raison : pour, que le langage se développe immédiatement ; il n'y en a pas : pour, qu'il se développe, dans une suite de siècles. C'est une belle science

que celle qui laisse, à ce que ces Messieurs appellent hasard, le soin de la faire naître.

— « ... à ceux qui lui échappent, continue Condillac, que, *tôt* ou *tard*, il lierait ces cris avec les sentiments qu'ils doivent exprimer. Les ours ne peuvent lui fournir les mêmes occasions; leurs mugissements n'ont pas assez d'analogie avec la voix humaine. »

— Du moment, qu'il s'agit d'analogie ou de plus et de moins, le mugissement de l'ours peut ressembler au roucoulement de la colombe. Ce n'est point l'analogie, qui fait inventer le langage ; mais, l'identité. Du moment, que deux sensibilités sont en contact, ayant chacune une mémoire organique, un centre nerveux, et des besoins physiologiques, qui sont analogues par essence; le langage doit se développer. Si, un ours et un homme vivaient nécessairement ensemble; que, les organismes ne les séparassent point; et, que tous les deux fussent des êtres sensibles ; le langage naîtrait, nécessairement, de ce contact nécessaire.

— « Par le commerce que les animaux ont ensemble, continue Condillac, ils attachent vraisemblablement à leurs cris les perceptions dont ils sont les signes... »

— Voilà, les animaux qui parlent. Il n'y a pas de doute : que, si une girouette attachait, à chaque vent, une signification particulière ; elle parlerait.

— « ... ce que cet enfant ne saurait faire, continue Condillac. Ainsi, pour se conduire d'après l'impression des cris naturels, ils ont des secours qu'il ne peut avoir, et il y a apparence que l'attention, la réminiscence et l'imagination ont chez eux plus d'exercice que chez lui. »

— Ainsi, lorsque deux bêtes sont ensemble, leurs âmes se trouvent d'une nature supérieure à l'âme de l'homme isolé ? Quel gachis !

— « Mais, continue Condillac, c'est là à quoi se bornent toutes les opérations de leur âme.

« Locke, liv. II, ch. II, § 10 et 11 (1), remarque avec raison que les bêtes ne peuvent point former d'abstraction. »

— Pour quelqu'un qui raisonnerait juste, ce serait dire : que, les bêtes sont incapables de verbe; ou, ce qui alors revient au même, sont incapables de sensibilité. *Sentir,* dans le temps, c'est *abstraire*. C'est, abstraire la sensation du moment, pour la comparer à celle d'un autre moment. Le temps n'existe : qu'à ce prix.

— « Il leur refuse en conséquence, continue Condillac, la puissance de raisonner sur des idées générales. »

— Il n'y a pas d'idée générale qui ne soit particulière, pas d'idée particulière qui ne soit générale. La généralisation et la particularisation des idées sont relatives au point de vue. Il en est poúr les idées comme pour les êtres, lorsque la distinction absolue des règnes n'est plus admise. Alors, tout est animal; et, rien n'est animal. Le tout dépend : du point de vue.

— « Mais il regarde comme évident, continue Condillac, qu'elles raisonnent sur des idées particulières. Si le philosophe avait vu qu'on ne peut réfléchir qu'autant qu'on a l'usage des signes d'institution, il aurait reconnu que les bêtes sont absolument incapables de raisonnement. »

(1) Ce qui suit est une note de Condillac.

— Et, pourquoi donc s'il vous plaît? Sentir c'est raisonner. Vous dites : qu'elles sentent ; et, vous allez dire : qu'elles paraissent raisonner. Où donc peut on reconnaître : qu'elles ne raisonnent point? Elles n'ont point de signes d'institution, dites-vous; et, vous appelez raisonner : avoir l'usage de ces signes. Très-bien ! Mais, pourquoi n'ont-elles pas cet usage? Parce que, leur âme est inférieure à la nôtre, dites-vous encore. Alors, si vous faites l'âme immatérielle et non la résultante de l'organisme, vous dites une absurdité : puisque, des âmes de deux espèces sont absurdes. Vous allez dire : que, les bêtes paraissent raisonner et ne raisonnent pas. Pourquoi ne pas dire : qu'elles paraissent sentir et ne sentent pas? L'un est-il plus difficile que l'autre? Il est plus, contre le bon sens de sentir, sans raisonner; que, de paraître raisonner sans sentir. Un automate joueur d'échecs paraît raisonner. Qui diable a jamais dit : que, cet automate avait mal à la tête? Il n'y a qu'une manière de sortir de cette dispute d'enfants; c'est, de prouver : que, les bêtes ne sentent point; ou, de dire : que, l'âme des bêtes, comme l'âme des hommes, comme l'âme des laitues, ne sont : que, des résultantes d'organisme.

— « Et que par conséquent, continue Condillac, leurs actions qui paraissent raisonnées ne sont que les effets d'une imagination... »

— Et, pourquoi ne voulez-vous pas : que, ce que vous appelez imagination, soit un pur organisme? Si, les animaux sentent; les hommes sont de purs organismes.

Quelles difficultés trouvez-vous donc, alors, à ce que de purs organismes se conservent : dans ce que ces messieurs appellent le temps et l'espace ? Mais, l'homme sent, direz-vous. Cela, nous le savons. Mais, du moment que vous admettez la possibilité de se conserver sans raisonner; la sensibilité n'est plus : qu'une cinquième roue à un carrosse. Pour la conservation des espèces, des attractions et des répulsions, sans sensibilité, sont plus utiles : que, de la sensibilité, sans attraction ni répulsion. Mais, les bêtes paraissent sentir, dites-vous. Toujours très-bien. Mais, vous convenez aussi, qu'elles paraissent raisonner. Vous voyez donc bien : que, le *paraître* n'est que pour les sots.

— « ... dont elles ne peuvent disposer, » continue Condillac.

— Ici finit la note, et le texte reprend.

— « Puisque, continue Condillac, les hommes ne peuvent se faire des signes qu'autant qu'ils vivent ensemble, c'est une conséquence que le fonds de leurs idées, quand leur esprit commence à se former... »

— A se former ? Cette expression est-elle assez matérialiste !

— « ... est uniquement, continue Condillac, dans leur commerce réciproque. Je dis *quand leur esprit commence à se former*, parce qu'il est évident que lorsqu'il a fait des progrès, il connaît l'art de se faire des signes, et peut acquérir des idées sans aucun secours étranger. »

— Cela signifie-t-il : qu'un homme qui sait parler, peut avoir l'idée d'un animal qu'il voit pour la première

fois; et, qu'il peut l'appeler Pierrot ou Jacquot? Si, c'est cela; c'est, par trop niais. Si, c'est autre chose, nous ne comprenons pas.

— « Il ne faudrait pas m'objecter, continue Condillac, qu'avant ce *commerce l'esprit* a déjà des idées, puisqu'il a des perceptions; car des perceptions qui n'ont jamais été l'objet de la réflexion ne sont pas *proprement des idées.* »

— Ainsi, tout ce que vous nous avez dit *des idées* avant la réflexion, c'était pour rire? Et voilà, ce que vous appelez de la philosophie? En vérité une pareille philosophie est bien méprisable.

— « Elles ne sont, continue Condillac, que des impressions faites dans l'âme... »

— Et, pourquoi donc pas dans le cerveau? Que diable voulez-vous faire d'une âme qui ne raisonne pas? Une souris, qui recule devant un chat, est-elle donc plus étonnante : qu'un automate joueur d'échecs? Une souris est vivante, direz-vous. Et la laitue, qui se féconde, est-elle morte?

— « ... auxquelles, continue Condillac, il manque, pour être des idées, d'être considérées comme images. »

(Sect. IV, § 26.)

— Seulement cela? Comme c'est malin! Et croyez-vous : que, si l'automate considérait comme idée le ressort qui le pousse; cette considération ne serait pas une idée? En vérité : les philosophes sont de bien singulières gens!

Nous abandonnons une foule d'erreurs, qui n'ont avec le langage, qu'un rapport éloigné ; et, nous arrivons : à la seconde partie de l'*Essai sur l'origine des connaissances*.

— « Adam et Ève, dit Condillac, ne durent pas à l'expérience l'exercice des opérations de leur âme ; et en sortant des mains de Dieu..: »

— Voilà, l'anthropomorphisme établi en principe. N'oublions pas qu'il faut être fou, pour raisonner avec quelqu'un, avant d'avoir guéri ce quelqu'un : d'une pareille folie.

— « ... ils furent, par un secours extraordinaire, continue Condillac, en état de réfléchir et de se communiquer leurs pensées. Mais je suppose que quelque temps après le déluge, deux enfants de l'un et de l'autre sexe aient été égarés dans des déserts avant qu'ils connussent l'usage d'aucun signe. J'y suis autorisé par le fait que j'ai rapporté. Qui sait même s'il n'y a pas quelque peuple qui ne doive son origine qu'à un pareil événement ? Qu'on me permette d'en faire la supposition ; la question est de savoir comment cette nation naissante s'est fait une langue. »

— Vous ne mettez même pas en doute, si cela est possible; vous ne voulez savoir que le *comment*. Alors, votre anthropomorphe est inutile. Du moment, que cette possibilité; disons : ce développement nécessaire ; est démontré; l'immatérialité de l'âme en est, la conséquence immédiate ; et, c'est uniquement pour faire accepter cette immatérialité : que, l'anthropomorphisme ou le Dieu créateur, a été inventé.

— « Tant que les enfants dont je viens de parler, continue Condillac, ont vécu séparément, l'exercice des opérations de leur âme a été borné à celui de la perception et de la conscience, qui ne cesse point quand on

est éveillé; à celui de l'attention, qui avait lieu toutes les fois que quelques perceptions les affectaient d'une manière plus particulière; à celui de la réminiscence, quand des circonstances qui les avaient frappés se représentaient à eux avant que les liaisons qu'elles avaient formées eussent été détruites, et à un exercice fort peu étendu de l'imagination. »

— Vous vous répétez. Nous devons donc nous répéter aussi. Percevoir : c'est sentir dans le temps, c'est raisonner; avoir conscience : c'est exister dans le temps c'est raisonner. Être attentif : c'est raisonner; et, se rappeler : que, l'on a existé avant le moment présent, c'est encore raisonner; et, rien de tout cela n'a lieu avant le verbe.

— « La perception d'un besoin, » continue Condillac...

— Avant le verbe : il n'y a ni perception ni besoin. Le besoin est encore relatif au raisonnement. Ce n'est qu'au figuré qu'on dit : qu'une terre a besoin de fumier; ou, que l'homme a besoin de respirer.

— « ... se liait par exemple, continue Condillac, avec celle de l'objet qui avait servi à le soulager. »

— C'est, comme si vous disiez : qu'une plante, existant dans une cave, a perçu le besoin de lumière; et, que ce besoin s'est lié : avec le soupirail.

— « Mais, continue Condillac, ces sortes de liaisons, formées par hasard et n'étant pas entretenues par la réflexion, ne subsistaient pas longtemps. Un jour le sentiment de la faim... »

— Avant le verbe, il n'y a pas de sentiment de

faim ; il y a faim, attraction vers une nourriture. Les sentiments n'ont d'existence : que, dans le temps.

— « ... rappelait à ces enfants, continue Condillac, un arbre chargé de fruits... »

— C'est comme si vous disiez : que, le vent du soupirail rappelle la lumière à la plante. Avant le verbe, il n'y a pas de rappel proprement dit. Quand on passe ainsi continuellement du propre au figuré et *vice versa*, on ne peut produire : que, des ténèbres.

— « ... qu'ils avaient vu la veille, continue Condillac ; le lendemain cet arbre était oublié... »

— Autre emploi du figuré pris pour le propre. Pour oublier, il faut avoir une mémoire; et, vous même dites : qu'avant le verbe, il n'y en a pas. Vous voulez dire : que, l'impression cérébrale de l'arbre; et, la liaison de cette impression avec la faim; s'est détruite du jour au lendemain. C'est possible, cela dépend des organisations. Mais, l'âme n'a que faire dans ce fonctionnement organique.

— « ... et le même sentiment, continue Condillac, leur rappelait un autre objet. Ainsi, l'exercice de leur imagination n'était point en leur pouvoir... »

— Dites : l'exercice de leur cerveau n'était point en leur pouvoir. En effet, le pouvoir est relatif au temps; et, avant le verbe, il n'y a pas de temps.

— « ... il n'était que l'effet des circonstances où ils se trouvaient, » continue Condillac.

« Quand ils vécurent ensemble... »

— Quand ils vécurent ensemble, dites-vous ; et, là-dessus vous ne faites pas la moindre observation. D'abord, ces deux enfants ne se sont jamais vus et n'avaient vu personne avant d'être abandonnés dans le désert ; sinon, ils possédaient le verbe. Les voilà donc qu'ils se rencontrent avant d'être nubiles. Resteront-ils ensemble pour se prêter secours, ce qui, selon vous, est nécessaire pour que le verbe se développe ? Il y a mille à parier contre un pour la négative. S'ils trouvent un fruit, ils se battront pour l'avoir; et, le plus faible sera tué mille fois, s'il s'obstine à rester près du plus fort. En dehors de la famille, l'homme est insociable par essence ; il l'est plus encore en dehors de la raison. Alors, les coups seuls peuvent le soumettre; et les coups, dans une vue d'ordre social, ne peuvent se donner : que, par la raison. Sortez de là, il n'y a : que, les calembredaines, énoncées au dix-huitième siècle, par les sentimentalistes admirateurs de la nature. Le christianisme est bien plus raisonnable, il vous dit : que, la nature ou la chair, ou l'organisme, c'est le diable ; et, il dit vrai.

— « ... ils eurent occasion, continue Condillac, de donner plus d'exercice à ces premières opérations, parce que leur commerce réciproque... »

— Commerce réciproque ! Avant le verbe ! Alors

comment trouvez-vous le commerce réciproque des chiens ; et, alors, n'admirez-vous pas : pourquoi les chiens ne parlent point ? C'est, dit Condillac, parce que leur âme est inférieure à la nôtre. *Et, voilà pourquoi votre fille est muette.*

— « .:. leur fit attacher aux cris de chaque passion, continue Condillac, les perceptions dont ils étaient les signes naturels. Ils les accompagnaient ordinairement de quelque mouvement, de quelque geste ou de quelque action... »

— Pourquoi donc distinguer le geste, le mouvement de l'action ? Voilà encore le figuré pris pour le propre. Avant le verbe, il n'y a pas d'action proprement dite; il n'y a que mouvement : causé par l'organisme. Vous-même allez le dire.

— « ... dont l'impression était encore plus sensible, continue Condillac. Par exemple, celui qui souffrait parce qu'il était privé d'un objet que ses besoins lui rendaient nécessaire, ne s'en tenait pas à pousser des cris ; il faisait des efforts pour l'obtenir ; il agitait sa tête, ses bras et toutes les parties de son corps. L'autre, ému à ce spectacle, fixait les yeux sur le même objet ; et sentant passer dans son âme les sentiments... »

— Encore une fois, avant le verbe, il n'y a pas de sentiments. Et d'ailleurs, avant le verbe, si l'animal n'a pas faim, il se couche ; et, s'il a faim, au lieu d'aider l'autre, il l'étrangle. Voilà, la belle nature. Le reste est le jargon de la sensiblerie.

— « ... dont il n'était pas encore capable de se rendre raison, continue Condillac, il souffrait de voir souffrir ce misérable. »

— Et tout cela, avant le verbe ! Voyez-vous les bonnes pâtes d'enfants !

— « Dès ce moment, poursuit Condillac, il se sent intéressé... »

— Voyez-vous : cet intérêt avant le verbe ? Si, on raisonnait avant le verbe, son intérêt présent serait de l'étrangler. Du reste au lieu de deux enfants, mettez un enfant et un jeune singe de l'espèce la plus rapprochée de l'homme. Tout ce que vous venez de dire pourra avoir lieu. L'homme inventera-t-il le langage ? Mettez un orang-outang femelle et supposez : qu'ils aient des mulets; puis supposez encore : que, l'âme des mulets soit de l'*espèce* de la mère; inventeront-ils le langage ? Quand on n'a à donner : que, de pareilles explications; on ferait mieux de se taire.

— « ... à le soulager, continue Condillac, et il obéit à cette impression autant qu'il est en son pouvoir. »

— Voilà encore les mots *obéir* et *pouvoir :* employés au figuré, pris pour le propre. Avant le verbe, il n'y a : ni obéissance, ni pouvoir.

— « Ainsi par le seul instinct, continue Condillac, les hommes se demandaient et se prêtaient des secours. »

— Il n'y a pas de secours avant le verbe. Il y a des faits et non des raisons ; et, quand même les faits seraient comme vous le dites, ce qui n'est pas; ce n'est pas ainsi : que, le langage se développe.

— « Je dis, continue Condillac, *par le seul instinct...* »

— Si, le seul instinct ou l'organisme peut conserver les animaux, pourquoi voulez-vous y joindre une sensibilité réelle, qui n'est utile qu'au raisonnement ? En dehors du raisonnement, la sensibilité ne sert à l'instinct : que, comme une cinquième roue à un carrosse.

— « ... car la réflexion, poursuit Condillac, n'y pouvait encore avoir part. L'un ne disait pas : *Il faut m'agiter de telle manière pour lui faire connaître ce qui m'est nécessaire, et pour l'engager à me secourir ;* ni l'autre : *Je vois à ses mouvements qu'il veut telle chose, je vais lui en donner la jouissance ;* mais tous deux agissaient en conséquence du besoin qui les pressait davantage. »

— Soit : passons là-dessus. Jusque-là, il n'y a pas de langage.

— « Cependant, continue Condillac, les mêmes circonstances ne purent se répéter souvent sans qu'ils ne s'accoutumassent enfin à attacher aux cris des passions et aux différentes actions du corps des perceptions qui y étaient exprimées d'une manière si sensible. »

— Que signifie ce galimatias ? Attacher des perceptions aux cris des passions ! Ici, le mot *attacher* est actif; et, avant les signes, avant le temps il n'y a pas d'activité réelle. Les premiers signes, la première idée, la première volonté doivent coexister. Le passage de l'éternité au temps doit être clair. Le premier signe ne peut appartenir aux passions, aux modifications. Il faut

être pour être modifié ; il faut se connaître, comme existant, avant de se connaître, comme modifié.

Le chapitre que nous examinons a pour titre : *Le langage d'action et celui des sons articulés considérés dans leur origine*. Cette folle distinction a été la cause d'une foule d'erreurs. Le langage est absolu ; peu importe, pour qu'il soit langage, qu'il existe par la vue, par l'ouïe ou par le toucher. Deux aveugles-sourds-muets de naissance, mis en contact nécessaire, et pouvant s'être utiles : inventeraient nécessairement le langage.

— « Plus, continue Condillac, ils se familiarisèrent... »

—Dans quel sens est pris ce mot ? Avant l'existence du verbe, il se rapporte à l'organisme; et, ne peut rien avoir de commun avec le langage. Après le verbe et se rapportant au langage, il ne peut signifier : que, *raisonner*. Le premier raisonnement, *dire moi*, n'est ni plus ni moins difficile : que, l'ensemble de la mécanique céleste. La facilité du raisonnement dépend, après la méthode, d'une organisation plus ou moins heureuse; et, ici organisation signifie : cerveau, mémoire. Quant à la bonté du raisonnement, il dépend du besoin, de la nécessité, et non du temps. L'humanité, raisonnant depuis son origine, fait des raisonnements infiniment plus mauvais : que, n'en feraient deux enfants qui inventeraient le langage. Les langues de la mer du Sud et des Hurons, sont, sous bien des rapports, supérieures à toutes les langues des pays civilisés.

— « ... avec ces signes, continue Condillac, ils furent en état de se les rappeler à leur gré. »

— C'est faux. La facilité de se rappeler les signes tient au cerveau, à la mémoire qui existe avant le verbe. Avant le verbe, la mémoire est purement organique ; après le verbe, après que l'âme y a placé des signes, la mémoire devient intellectuelle. Il faut être fou pour affirmer : qu'un chien n'a pas de mémoire, organiquement parlant. Une tourmaline, qui n'a pas de centre nerveux, a de la mémoire dans tous ses atomes constituants. Elle reste *sensible*, pendant trente ou quarante jours, lorsqu'elle a été électrisée. Que d'âmes il doit y avoir : dans une tourmaline, grosse comme le petit doigt !

— « Leur mémoire commença, continue Condillac, à avoir quelque exercice. »

— Une mémoire n'a pas plus d'exercice qu'une roue de moulin. C'est l'âme qui, par le verbe, ou mieux au moyen du verbe, commence à avoir de l'exercice. Auparavant, elle n'en avait pas. Il serait joli de voir de l'exercice : dans l'éternité !

— « Ils purent, continue Condillac, disposer eux-mêmes de leur imagination... »

—Quelle expression! Auparavant c'étaient les pierres qui en disposaient. Toujours confusion du propre et du figuré.

— « ... et ils parvinrent insensiblement, continue Condillac, à faire avec réflexion ce qu'ils n'avaient fait que par instinct. »

— C'est-à-dire : qu'ils *firent* d'une manière *propre*, ce qu'ils n'avaient fait que d'une manière *figurée*. C'est, peut-être bon pour le fait; mais, pour l'explication, c'est comme si vous disiez : ils ne parlaient pas; puis, ils parlaient. Y a-t-il là rien qui explique la simultanéité nécessaire de l'idée, du signe, et de la volonté? Que répondrez-vous à l'objection : il faut penser sa parole, avant de parler sa pensée? Pour la rendre nulle, il faut prouver : que, penser et parler sont une seule et même chose. Le premier, est parler bas; le second, est penser haut.

Ici, Condillac met en note :

— « Cela répond à la difficulté que je me suis faite dans la première partie de cet ouvrage, sect. II, ch. v. Cette objection était : « Il semble qu'on ne saurait se servir des signes d'institution, si l'on n'était pas déjà capable d'assez de réflexion pour les choisir et pour y attacher des idées : comment donc, m'objectera-t-on peut-être, l'exercice de la réflexion ne s'acquerrait-il que par l'usage de ces signes?

« Je réponds que je satisferai à cette difficulté lorsque je donnerai l'histoire du langage. »

Maintenant, nous demanderons à nos lecteurs : si, la réponse est satisfaisante?

— « D'abord tous deux, continue Condillac, se firent une habitude de connaître... »

— La connaissance n'a pas d'habitude. On connaît ou on ne connaît pas. L'habitude est relative à l'orga-

nisme : on sait que un est un, la première fois comme la millième ; et, quand on s'habitue aux bonnes actions ; ce n'est point l'âme qui s'y habitue ; c'est, le cerveau. Le mérite consiste : à avoir ployé le cerveau, à cette habitude.

— « ... à ces signes, continue Condillac, les sentiments que l'autre éprouvait dans le moment ; ensuite ils s'en servirent pour communiquer les sentiments qu'ils avaient éprouvés. »

— Et cela : sans grammaire, sans distinction du présent, du passé, du futur ? Allons donc ! vous nous contez des sornettes.

— « Celui par exemple, continue Condillac, qui voyait un lieu où il avait été effrayé... »

— Celui qui voyait ce lieu : ou, n'éprouvait qu'une répulsion organique, sans rapport au temps ; ou bien, il raisonnait. S'il raisonnait, c'était avec des signes quelconques. Et, ces signes : il pouvait les manifester au dehors ; comme, il les assemblait au dedans. Voilà, les sottises où conduit l'expression : langage d'action. Articuler des sons, est un langage d'action ; comme, articuler ses doigts. Dès lors, le mot *action* est une cheville insupportable.

— « ... imitait, continue Condillac, les cris et les mouvements qui étaient les signes de la frayeur, pour avertir l'autre de ne pas s'exposer au danger qu'il avait couru. »

— Et, si l'autre avait vu, il y a huit jours, un lion ou

un ours qui n'y était plus, il fallait que son camarade comprît : que l'ours y était encore; ou plutôt : que, le danger y était encore. Les cris de l'instinct, de l'organisme, peuvent passer dans le langage; mais, quand ils restent isolés ils sont pris pour folie. Si Pierre dit : Aye! Jean lui demandera : Qu'as-tu? Et, si Pierre ne dit rien qu'aye, Jean devra en conclure : que, Pierre est fou. Le langage d'action, pris dans le sens de Condillac, ne peut conduire : qu'à Charenton. Et, d'où vient cette folie condillacienne? De s'imaginer, avec le dix-huitième siècle, qu'il faut des siècles : pour développer le raisonnement. Ces Messieurs vous parlent de peuplades où l'on ne compte que jusqu'à trois. D'abord est-ce vrai? Il y a des milliers à parier contre un : que, c'est faux. Ensuite, admettez le fait; il faudrait ensuite en chercher la cause. Il y a des peuplades, abruties par des usages qui, pour ainsi dire, paralysent la mémoire; comme, par exemple, d'aplatir la boîte osseuse du cerveau. Quand on veut étudier la physiologie, il ne faut point aller se placer : dans un cabinet de pathologie.

— « L'usage de ces signes, continue Condillac, étendit peu à peu l'exercice des opérations de l'âme... »

— Dites donc l'exercice de l'âme. Le raisonnement est l'exercice de l'âme; le reste, est le fonctionnement de la bête.

— « ... et à leur tour, continue Condillac, celles-ci, ayant plus d'exercice... »

— Des opérations qui ont de l'exercice! qui perfec-

tionnent! tout cela est déplorable. Et le tout: pour, ne pas vouloir parler comme tout le monde. Encore une fois, l'homme raisonne et ne fait rien autre; *vouloir* même est encore raisonner; hors le raisonnement, l'homme n'existe plus; il n'y a que la bête.

— « ... perfectionnèrent les signes, » continue Condillac...

— Les signes sont bons ou mauvais. Jusqu'à ce qu'ils puissent être parfaitement déterminés et non absurdes, ils sont mauvais. En dehors des mathématiques, il n'y en a pas encore un seul de bon; et, en physique, ils ne peuvent jamais être bons. Tâchez donc d'avoir du bleu ou du blanc ou du noir! Alors, la bonté du raisonnement consiste à savoir : qu'en physique, il ne peut y avoir de signes précis.

— « ... et en rendirent l'usage plus familier, continue Condillac. Notre expérience prouve que ces deux choses s'aident mutuellement. »

— Comment ces deux choses! L'exercice des opérations de l'âme, c'est le raisonnement ou l'exercice de l'âme; et, l'usage des signes : c'est encore le raisonnement ou l'exercice de l'âme. Vous vous imaginez donc : qu'on a raisonné, de mieux en mieux, depuis l'origine de l'humanité. C'est une grande erreur; on a raisonné de pire en pire. Et certes, on vous doit beaucoup : dans cette marche vers le pire. Vous avez, considérablement, aidé au matérialisme; qui est la source de l'anarchie actuelle.

— « Avant, continue Condillac, qu'on eût trouvé les signes algébriques... »

— Qu'est-ce que vous nous chantez encore là? Les signes algébriques ne sont pas des signes proprement dits, c'est une écriture. 3, 4, +, —, etc., ne sont pas des signes ; mais, des abréviations et des expressions de signes. Les signes réels sont : trois, quatre, plus et moins. Essayez donc de faire de l'arithmétique ou de l'algèbre avec des 3, des 4, des +, des —, etc., sans y attacher de valeur ? L'algèbre a été, pour les mathématiques, ce que l'écriture a été : pour la physique et la morale. Croyez-vous, qu'avant l'écriture, il eût été possible : d'avoir le code Napoléon ? Quand vous aurez, en physique et en morale, des signes aussi bien déterminés, en tant que parole, qu'ils le sont en mathématiques ; vous raisonnerez, avec plus de facilité et autant de certitude : qu'en mathématiques.

— « ... les opérations de l'âme, continue Condilllac, avaient assez d'exercice pour en amener l'invention ; mais ce n'est que depuis l'usage de ces signes qu'elles en ont eu assez. »

— Ne dirait-on pas : que, c'est le seul exercice qui fait arriver au but. Tournez donc, sur vous-même, au milieu de votre chambre, pendant un siècle, pour voir si vous arriverez à la porte ; ou, marchez jusqu'à la fin du monde, sur une ligne droite indéfinie, pour voir si vous arriverez à l'autre bout. Si, le point de départ est faux ; ou, si la méthode de raisonnement est mauvaise; plus vous raisonnerez ; et, plus vous déraisonnerez.

C'est, comme si vous marchiez en reculant, pour arriver devant vous.

— « Par ce détail, continue Condillac, on voit comment les cris des passions contribuèrent au développement des opérations de l'âme... »

— Le cri des passions ne contribue à rien du tout. Deux sourds-muets de naissance seraient en contact nécessaire et le verbe se développerait avec une égale facilité. Ce ne sont point les passions, qui développent le verbe; mais, la raison, ou mieux l'âme au moyen de la raison. Donnez une âme, une sensibilité à deux chiens; et, s'ils sont bien organisés, au bout de deux générations, leur raisonnement trébuchera moins : que, celui d'une académie actuelle.

— « ... en occasionnant, continue Condillac, naturellement... »

— Que signifie ici ce mot : *naturellement?* Dans le sens de ces messieurs, le naturel est indépendant du raisonnement. Alors, le langage n'a donc pas besoin du raisonnement pour naître? Partout, le langage de Condillac est celui d'un matérialiste. Sous ce rapport, c'était sans aucun doute : un grand hypocrite; ou, un grand sot.

— « ... en occasionnant naturellement, continue Condillac, le langage d'action... »

— Encore une fois! tout langage est d'action; et, quand on veut en faire un langage, qui ne dérive pas de la raison: on dit une sottise.

— « ... langage qui, continue Condillac, dans ses commencements, pour être proportionné au peu d'intelligence de ce couple... »

— Comment peu d'intelligence ! Ce couple pouvait être : le plus intelligent qui ait jamais existé. L'intelligence, en tant que bonne ou mauvaise, dépend d'une bonne ou mauvaise organisation de cerveau. Newton, n'eût jamais connu un chiffre, qu'il n'en eût pas moins été : une des plus belles intelligences qui aient existé. C'est, peu de *développement* d'intelligence que vous voulez dire. Bien ! Mais, n'oubliez pas : que, les plus belles intelligences, mal développées, sont celles qui font dire : les sottises les plus grandes et les plus dangereuses. Voyez, plutôt : toutes nos académies.

— « ... ne consistait vraisemblablement, continue Condillac, qu'en contorsions et en agitations violentes. »

— Était-ce le cri des passions ou la contorsion qui était le signe ? Tâchez donc d'être d'accord avec vous-même : dans un même alinéa.

— « Cependant, continue Condillac, ces hommes ayant acquis l'habitude... »

— Toujours l'habitude, qui tient à la matière ; au lieu du raisonnement, qui est l'exercice de l'âme. Toujours du matérialisme.

— « ... de lier, continue Condillac, quelques idées à des signes arbitraires... »

— Tout signe réel est arbitraire, vous l'avez dit

vous-même. Le signe *coucou*, pour désigner l'oiseau dont ce mot est le chant, est lui-même arbitraire : dès, qu'il est choisi à cet effet.

— « .... les cris naturels, continue Condillac, leur servirent de modèle pour se faire un nouveau langage. »

— Et, quels sont les cris naturels, qui servent de modèle, pour exprimer les verbes, ou le verbe ? Nous dirons même : les adverbes, les adjectifs, les prépositions, presque tous les substantifs, etc. A peine reste-t-il, aux cris naturels, le domaine des interjections ; et, encore celles-ci sont-elles, aussi indéterminées que possible, en dehors du raisonnement.

— « Ils articulèrent, continue Condillac, de nouveaux sons... »

— Toujours par hasard, vous allez voir.

— « ... et en les répétant plusieurs fois, continue Condillac, et les accompagnant de quelque geste qui indiquait les objets qu'ils *voulaient* faire remarquer... »

— Ne dirait-on pas : que, le présent, le passé, le futur, les qualités, etc., se trouvent sur des arbres, pour être montrés au doigt comme des perroquets ! Et puis ce *voulaient?* Condillac s'imagine sans doute : qu'il n'y a pas besoin de raisonnement pour vouloir; et, de signes pour raisonner. L'expression de la faim, avant le verbe, n'est pas une volonté réelle ; c'est, une tendance organique. Encore une fois, pour vouloir il faut se dire : je veux ; et, je veux : est un raisonnement.

— « ... ils s'accoutumèrent, continue Condillac, à donner des noms aux choses. »

— Que signifie ce galimatias? cette distinction des signes et des noms? Tout signe est un nom; tout nom est un signe. Nommer sa pensée; ou, parler sa pensée; c'est, une seule et même chose. Condillac s'imagine-t-il : que, *le sottement parler; le sottement expliquer;* ne soient pas des noms. Au propre, il n'y a : ni substantif, ni verbe, ni adverbe, ni tout le reste, considérés comme absolument distincts; pas plus qu'il n'y a de signes proprement dits. *Pierre* ne signifie pas seulement un homme; mais, un homme ayant telle ou telle qualité, avec telle et telle différence, etc., toute la grammaire est là. Il en est de même : pour le verbe, l'adverbe, etc., il n'est pas un seul nom, dont l'idée ne renferme : la grammaire tout entière. Prenez une interjection, si vous voulez; ce sera la même chose; et, peut-être plus; que, pour toute autre prétendue partie du discours.

— « Les premiers progrès de ce langage, continue Condillac, furent néanmoins très-lents. »

—Oh! oui, très-lents, si la chose s'est faite comme Condillac va vous l'expliquer. C'est bien le cas de s'écrier avec Cicéron : « Il n'y a rien de si absurde « qui n'ait été dit par quelque philosophe. » Cicéron cependant faisait une exception. Il disait : qu'il ne manquait, à la folie des hommes, que de prétendre manger Dieu. A peine, Cicéron était-il mort; que, les hommes firent voir : que, de ce côté, il ne leur manquait rien.

— « L'organe de la parole, continue Condillac, était si inflexible, qu'il ne pouvait facilement articuler que peu de sons fort simples. »

— Il n'y a pas de sons *fort simples*. Il y a des sons simples, ce sont les voyelles; et, il n'y a là ni plus ni moins; malgré ce qu'ont dit MM. les philosophes : que, le premier son d'un garçon était un *a;* et, le premier son d'une fille, un *e*. Les sons composés sont les consonnes; et, celles-ci ne sont pas plus difficiles à prononcer que les voyelles, si ce n'est pour quelques-unes : parce qu'elles sont un mélange de consonne et d'aspiration. Ne dirait-on pas : que, l'homme est comme le serin; qu'il ne peut plus apprendre à siffler, dès qu'il a fait sa seconde mue? Rendez l'ouïe, à un sourd-muet de naissance, ayant barbe grise; et, il parlera plus tôt : qu'un enfant qui vient de naître.

— « Les obstacles pour en prononcer d'autres, continue Condillac, empêchaient même de soupçonner que la voix fût propre à se varier au delà du petit nombre de mots qu'on avait imaginés. »

— Et, que l'on devait au hasard, au cri des passions! Ne dirait-on pas, qu'il faut être de l'Académie des sciences morales et politiques, pour prononcer : *caca,* ou *dada,* ou *papa*.

— « Ce couple, continue Condillac, eut un enfant... »

— Lecteurs! soyez attentifs, nous arrivons au merveilleux.

— « ... qui, continue Condillac, pressé par des besoins qu'il ne pouvait faire connaître que difficilement... »

— Condillac oublie : que, pour vouloir faire connaître, il faut conaître soi-même. Avant le verbe, un enfant ne veut rien. Il a des tendances organiques ; et, rien de plus. Pour *vouloir* satisfaire ces tendances, il faut aussi raisonner ; et, pour raisonner, il faut avoir des signes. Le reste appartient : à l'instinct, à la bête.

— « ... agita, continue Condillac, toutes les parties de son corps. Sa langue fut flexible, se replia d'une manière extraordinaire, et prononça un mot tout nouveau. Le besoin continuant, donna encore lieu aux mêmes effets : cet enfant agita sa langue comme la première fois, et articula encore le même son. Ses parents, surpris... »

— Il paraît que Condillac n'est pas, comme ses confrères, qui veulent : que, dans l'état de nature, les femmes furent fécondées à la course, à peu près comme certaines plantes monoïques le sont par le vent. Alors, sans doute, les femmes aussitôt accouchées, abandonnaient leurs petits, qui étaient nourris par des louves ; tandis, qu'elles allaient se faire teter : par des couleuvres.

— « ... ayant enfin, continue Condillac, deviné... »

— Voyez-vous : l'emploi du mot *deviné*, pour éviter celui de raisonner, ou de conclure. Comme, s'il ne fallait pas des signes pour deviner ; comme, si l'enfant pouvait avoir besoin d'une chose, dont ses parents n'avaient pas déjà éprouvé le besoin de l'avoir ; et, le besoin de le nommer.

— « ... ayant enfin deviné ce qu'il voulait, continue Condillac, essayèrent, en le lui donnant, de répéter le même mot. »

— Voyez-vous cet enfant qui est le maître; et, les pères et mères qui sont les perroquets, qui répètent après lui. Nous défions, tout le dix-neuvième siècle : d'inventer une plus jolie absurdité. Et, cependant, il est fécond, dans ce genre d'invention.

— « La peine qu'ils eurent à le prononcer, continue Condillac, fit voir qu'ils n'auraient pas été d'eux-mêmes capables de l'inventer. »

— Voyez-vous cette raison. Mais, admettez cette folie; il n'y avait donc pas d'autre son. Condillac ne sait donc pas qu'on ne peut remuer : ni les lèvres, ni les dents, ni le palais, ni la langue, ni la gorge sans prononcer des consonnes, quand ces mouvements accompagnent des émissions de voix ?

— « Par un semblable moyen, continue Condillac, ce nouveau langage... »

— En fait de langage proprement dit, il n'y a ni neuf ni vieux. Le langage est bon ou mauvais; et le bon est à naître. On parle maintenant : au moyen des oreilles, au moyen des yeux, au moyen de la peau. On parlerait, au moyen du nez ou du palais, que ce serait toujours parler. Il y a des idiomes plus récents les uns que les autres. Le verbe est aussi ancien que l'humanité : ni plus ni moins. Avant le verbe, l'humanité est à naître.

— « ... ce nouveau langage, continue Condillac, ne s'enrichit pas beaucoup. Faute d'exercice, l'organe de la voix perdit bientôt dans l'enfant toute sa flexibilité. »

— Allez donc voir s'il y a la moindre différence : entre le larynx, d'un sourd-muet de naissance devenu barbon ; et, le larynx du premier charlatan de l'Europe.

— « Ses parents, continue Condillac, lui apprirent à faire connaître ses pensées par des actions... »

— Selon Condillac, il aurait fallu dire par la danse ; car, plus loin il dit : que, le langage d'action, le langage primitif est la danse ; et, que c'est pour cela : que, David dansait devant l'arche. Voilà, de beaux titres de noblesse : pour l'Opéra.

— « ... manière de s'exprimer, continue Condillac, dont les images sensibles étaient bien plus à sa portée que des sons articulés. »

— Imaginez-vous donc : une déclaration d'amour faite en gambades. Pour dire je vous aime : on dansait le cancan.

— « On ne peut attendre, continue Condillac, que du hasard... »

— Faut-il avoir la rage du matérialisme, pour faire dériver le langage du hasard. Le hasard est un sot ; ainsi, que tous ceux qui l'adorent.

— « .., la naissance de quelque nouveau mot, continue Condillac ; et, pour en augmenter, par une voie aussi lente, considérablement le nombre, il fallut sans doute plusieurs générations. »

— C'est juste. Probablement les enfants ne peu-

vent être maîtres de langue : que, de douze à quinze mois. C'est, trois mois de leçons par génération. Mais, si le premier enfant donne à sa nourriture, à sa bouillie le nom de *papa ;* et, le second celui de *maman ;* comment s'arrangera t-on ? Et, voilà les sornettes, avec lesquelles on a bercé : le dix-huitième siècle.

— « Le langage d'action, continue Condillac, alors si naturel... »

—Oh ! oui, bien naturel ! Rien de plus naturel que de se donner du talon dans les fesses pour dire : donnez-moi à boire. Dans ce cas, porter le pied en avant serait : une monstruosité.

— « ... pouvait-on l'abandonner, continue Condillac, pour un autre dont on ne prévoyait pas encore les avantages, et dont la difficulté se faisait si bien sentir ?

« A mesure que le langage des sons articulés devint plus abondant, il fut plus propre à exercer de bonne heure l'organe de la voix, et à lui conserver sa première flexibilité. Il parut alors aussi commode que le langage d'action. »

— Aussi commode est très-joli. Ces malheureux philosophes n'ont jamais reconnu : que, la pantomime est tout ce qu'il y a de plus difficile à comprendre ; qu'il faut un esprit très-exercé, pour y attacher un sens suivi ; et, que pour être même faiblement compris, il faut : que, danseurs et spectateurs aient les mêmes préjugés. Qu'un habitué des boulevards, aille voir une pantomime à Pékin ; il y a mille contre un à parier : que, à l'exception de ce qui tient à la bestialité, il n'y comprendra absolument rien.

— « On se servit également, continue Condillac, de l'un et de l'autre; enfin, l'usage des sons articulés devint si facile, qu'il prévalut. »

— C'est, probablement, depuis cette époque : que, l'on ne sait plus danser. *Faute d'exercice, l'organe de la danse perdit bientôt toute sa flexibilité.*

Si, quelqu'un trouve : qu'il y a une meilleure manière de réfuter de pareilles folies, qu'en se moquant de leur auteur; nous lui cédons la plume.

Nous abandonnons Condillac; nos lecteurs doivent déjà en avoir assez.

Et, cependant, nous ne cesserons de répéter : que, Condillac est une des plus belles intelligences, qui aient traité de philosophie. Mais, du moment qu'au sein de l'argumentation, on laisse pénétrer une seule indétermination; plus on a d'esprit; et, plus tôt on est conduit : à un absurde masqué de sophisme. C'est bien pire encore, quand on part d'un absurde évident. La principale indétermination de Condillac est le mot *âme*, qu'il considère comme pouvant avoir des qualités proprement dites. Son principal absurde, est le point de départ : D'UN PREMIER PRINCIPE.

Arrivons à Rousseau. Au point de vue de l'origine du langage, Rousseau, ainsi qu'il le dit lui-même, est l'élève de Condillac. Si, le maître avait mis l'élève sur une bonne voie, personne, plus que Rousseau, n'était capable d'atteindre le but. Pénétré de l'amour du vrai, de la haine des préjugés; dévoué à l'humanité, jusqu'à l'héroïsme; doué de la plus belle intelligence; il est arrivé à toutes les erreurs possibles : et pourquoi?

Parce que, bercé au sein de l'anthropomorphisme, il n'a pas su secouer : la poussière de son éducation.

L'indétermination la plus capitale, chez Rousseau, est celle relative à l'expression *état de nature*. Tantôt, pour lui, c'est l'existence avant le verbe; tantôt, avec des idées sans le verbe; tantôt, il fait aller cet état, jusqu'à l'aliénation du sol. Rousseau, est un véritable kaléidoscope, toujours brillant par la forme et la couleur; mais, où le fond n'est absolument : que du limon desséché.

— « Une bonne solution du problème suivant, dit Rousseau, ne me paraîtrait pas indigne des Aristotes et des Plines de notre siècle :
« *Quelles expériences seraient nécessaires pour parvenir à connaître l'homme naturel?* »

—L'homme! que signifie cette expression? Le singe en fait-il partie? Rousseau, plus loin, dira lui-même qu'il n'en sait rien. Naturel! que signifie cette expression? Réunit-elle : ce qui est matière; et, ce qui n'est pas matière? Qu'est-ce qui est matière; qu'est-ce qui ne l'est pas? y a-t-il de la matière, plus qu'en apparence? y a-t-il plus que matière, etc., etc.? Avant, que tout cela soit résolu, le mot *homme* n'a pas de sens; et, l'expression *homme naturel* moins encore, s'il est possible.

— « *Et quels sont,* continue Rousseau, *les moyens de faire ces expériences au sein de la société?* Loin d'entreprendre de résoudre ce problème, je crois en avoir assez médité le sujet pour oser répondre d'avance que les plus grands philosophes ne seront pas trop bons pour diriger ces expériences, ni les plus puissants souverains pour les faire;... »

— Mettre deux hommes, pour diriger une chose, est aussi stupide : que, de mettre deux cochers, sur le même siége, pour diriger une voiture. Pour diriger : quarante génies, réunis, ne valent pas l'esprit d'un sot.

— « ... concours auquel il n'est guère raisonnable de s'attendre, continue Rousseau, surtout avec la persévérance ou plutôt la succession de lumières et de bonne volonté nécessaire de part et d'autre pour arriver au succès. »

(*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.* Préface.)

— Rousseau, en tête de ce galimatias si sottement couronné, a mis pour épigraphe :

« Non in depravatis, sed in his quæ benè secundum « naturam se habent, considerandum est quid sit na « turale. »

(Aristot. *Politic.*, lib. I.)

Voilà, Aristote qui avoue ne savoir pas lui-même : ce qui est *benè, réellement,* selon la nature. Nous le répéterons mille fois : quiconque emploie une expression, avant d'en avoir déterminé la valeur et reconnu qu'elle n'est pas absurde, n'est qu'un sot ; et si, dans ce cas, il se sert des expressions, *Dieu,* ou *nature;* c'est un sot : au suprême degré.

— « Ces recherches si difficiles à faire, continue Rousseau, et auxquelles on a si peu songé jusqu'ici, sont pourtant les seuls moyens qui nous restent de lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connaissance des fondements réels de la société humaine. »

— Il paraît que Rousseau reconnaît : des sociétés

qui ne sont pas humaines; des sociétés de bêtes. Alors, comment ces bêtes sont-elles donc sorties de l'état de nature, qui n'est pas l'état de société? Mettez-vous dans le chemin de l'absurde; et, à chaque pas, vous trébucherez.

— « C'est cette ignorance de la nature de l'homme, continue Rousseau, qui jette tant d'incertitude et d'obscurité sur la véritable définition du droit naturel. »

— Ainsi, vous n'avez aucune idée claire; c'est-à-dire : vous n'avez aucune idée, dit votre maître Condillac, du droit naturel? C'est, précisément dire : que, ce que vous appelez *droit naturel* est une sottise. Car, ce dont on n'a aucune idée claire, ne peut pas même être une hypothèse; et, toute hypothèse tenue pour vérité, n'est qu'une sottise.

— « Car, poursuit Rousseau, l'idée du droit, dit M. Burlamaqui, et plus encore, celle du droit naturel, sont manifestement des idées relatives à la nature de l'homme. »

— Quel galimatias! C'est bien dommage : que, le droit naturel ne soit pas une idée, relative à la nature du chien. Le droit, c'est l'expression de la raison; faut-il donc être sorcier pour dire ces choses-là? Mais, quel est le bon droit; et, comment le distingue-t-on du mauvais droit; quelle est l'expression de la bonne raison; et, comment la distingue-t-on de l'expression de la mauvaise? Voilà, ce que la force décide, aussi longtemps : que, de pareilles décisions peuvent suffire à l'existence de l'ordre; c'est-à-dire, à

l'existence de l'humanité. Quand, les décisions de la force deviennent insuffisantes; c'est alors : que, l'expression de la bonne raison devient nécessaire; c'est alors : qu'elle est cherchée, trouvée, et socialement inculquée à chacun; pour, que chacun la soutienne : dans son propre intérêt.

Vous venez de convenir : que, la société est encore dans l'ignorance de la nature de l'homme. Convenez donc : que, tout ce que vous allez dire, et qui n'aura point, pour résultat, de faire connaître cette nature d'une manière incontestable; ne sera : que du bavardage.

— « C'est donc de cette même nature de l'homme, continue Rousseau, de sa constitution et de son état, qu'il faut déduire les principes de cette science. »

— Ainsi, tous ces Messieurs ont déduit des principes : d'une chose, dont ils n'avaient aucune idée! Voilà, une science bien établie.

— « Ce n'est point sans surprise et sans scandale, poursuit Rousseau, qu'on remarque le peu d'accord qui règne sur cette importante matière entre les divers auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves écrivains, à peine en trouve-t-on deux qui soient du même avis sur ce point. »

— Cela seul devrait prouver : qu'il n'y a encore que des sots, qui aient traité de cette matière. Quiconque n'est pas un sot dit : *je ne sais pas*. Sinon il dit : *je sais;* et, alors il prouve. S'il prouve mal, il prouve : qu'il n'est qu'un sot.

— « Sans parler des anciens philosophes, continue Rousseau, qui semblent avoir pris à tâche de se contredire entre eux sur les principes les plus fondamentaux, les jurisconsultes romains assujettissent indifféremment l'homme et tous les autres animaux à la même loi naturelle, parce qu'ils considèrent plutôt sous ce nom la loi que la nature s'impose à elle-même, que ce qu'elle prescrit, ou plutôt à cause de l'acception particulière selon laquelle ces jurisconsultes entendent le mot *loi*, qu'ils semblent n'avoir pris en cette occasion que pour l'expression des rapports généraux établis par la nature... »

— Et, quelle est donc cette femme, qui s'appelle nature ; et, qui a tout fait ? Est-ce la femelle de cet autre être, qui a aussi tout fait ? Quand donc la folie cessera-t-elle d'être endémique : à notre globe ?

— « ... établis par la nature, continue Rousseau, entre tous les êtres animés pour leur commune conservation. »

— Et, pourquoi donc entre les êtres animés ; et, non point, entre tous les êtres phénoménaux ? Avez-vous une mesure pour distinguer : les êtres animés de ceux qui ne le sont point ? Quand *loi naturelle* signifie autre chose : que, loi de la matière, loi de l'ordre physique ; cette expression n'est qu'une sottise . propre, à amuser les sots.

— « Les modernes, continue Rousseau, ne reconnaissant, sous le nom de loi, qu'une règle prescrite à un être moral, c'est-à-dire intelligent, libre... »

— Rousseau connaissait peut-être des êtres intelligents, qui n'étaient pas libres ! L'intelligence suppose le verbe ; et partout où il y a verbe, il y a liberté. L'intelligence est réelle ou apparente. La liberté est réelle

ou apparente. Quand l'intelligence est-elle réelle? quand la liberté est-elle réelle? Question.

— « ... et, continue Rousseau, considéré dans ses rapports avec d'autres êtres... »

— Et, les êtres! y en a-t-il d'apparents; et, y en a-t-il de réels? Que voulez-vous dire, avant de les avoir distingués; si ce n'est : bavarder?

— « ... bornent conséquemment, continue Rousseau, au seul animal doué de raison, c'est-à-dire l'homme... »

— Admirez ces Messieurs! Quand vous leur demandez, ce que c'est que l'homme, ils vous disent : c'est un animal doué de raison; et, quand vous leur demandez : ce que c'est qu'un animal doué de raison, ils vous disent : c'est un homme. Demandez-leur ensuite : si, le chimpansé est doué de raison; ils vous répondront : ou, qu'ils n'en savent rien; ou, affirmativement. Et, ainsi : ou ils avouent, qu'ils ne savent ce qu'ils disent; ou ils avouent, qu'une bûche est un homme.

— « ... la compétence, continue Rousseau, de la loi naturelle. »

— Vous voyez bien : que, de toute manière, la compétence de la loi naturelle, arrive toujours à la bûche.

— « Mais, continue Rousseau, définissant cette loi chacun à sa mode, ls l'établirent tous sur des principes si métaphysiques...

— Qu'est-ce que c'est que des principes métaphy-

siques ? Et, surtout, qu'est-ce que des principes *si* métaphysiques ? Les principes métaphysiques ont donc : du plus et du moins ? Toujours : parler pour ne rien dire.

— « ... qu'il y a, même parmi nous, continue Rousseau, *bien peu* de gens en état de comprendre ces principes... »

— Dites donc personne ; puisque, vous convenez : qu'il n'y a pas, à cet égard, deux individus qui soient d'accord.

— « ... loin de pouvoir, continue Rousseau, les trouver eux-mêmes. De sorte que toutes les définitions de ces savants hommes, d'ailleurs en perpétuelle contradiction entre elles, s'accordent seulement en ceci, qu'il est impossible d'entendre la loi de nature... »

— Et, c'est précisément, en cela qu'elles ont toutes raison; parce qu'on ne peut entendre que ce qui parle ; et, une loi ne parle pas. Une loi est toujours l'expression, vraie ou fausse, d'un ordre, bon ou mauvais, reconnu par quelqu'un : capable de s'exprimer.

— « ... et par conséquent d'y obéir, continue Rousseau, sans être un très-grand raisonneur et un profond métaphysicien ; ce qui signifie précisément que les hommes ont dû employer pour l'établissement de la société des lumières qui ne se développent qu'avec beaucoup de peine, et pour fort peu de gens, dans le sein de la société même.

« Connaissant si peu la nature, et s'accordant si mal sur le sens du mot *loi*, il serait bien difficile de *convenir* d'une bonne définition de la loi naturelle. »

— On peut convenir d'une mauvaise définition ; on peut, par exemple, convenir : que, Dieu est également

un et plusieurs ; mais, on ne convient pas d'une bonne définition. Une bonne définition est l'expression de la vérité; et, on ne convient pas de la vérité : on l'ignore; ou, on la reconnaît.

— « Aussi, continue Rousseau, toutes celles qu'on trouve dans les livres, outre le défaut de n'être point uniformes, ont-elles encore celui d'être tirées de plusieurs connaissances que les hommes n'ont point naturellement... »

— Il y a donc des hommes qui ont des connaissances, qui ne sont point naturelles ? Quelles sont-elles, s'il vous plaît ? Puis, il y a donc des hommes, qui ont des connaissances naturellement ? Quelles sont-elles encore, s'il vous plaît ? Avant de parler de nature, la première chose serait d'attacher, à cette expression, un sens clair, précis, parfaitement déterminé et non absurde. Avant cela, parler sur la nature, et dire des sottises, c'est : une seule et même chose.

— « ... et des avantages dont ils ne peuvent, continue Rousseau, concevoir l'idée qu'après être sortis de l'état de nature. On commence par rechercher les règles dont, pour l'utilité commune, il serait à propos que les hommes convinssent entre eux; et puis on donne le nom de loi naturelle à la collection de ces règles, sans autre preuve que le bien qu'*on trouve* qu'il résulterait de leur pratique universelle. »

— Qu'on trouve, est très-bien ; chacun, trouvera une loi naturelle à sa guise. De manière : que, la première chose qui résulterait de ces belles trouvailles; serait de s'égorger. Telle est, en effet, la magnifique loi de nature. Et, voilà pourquoi les tigres et les lions vivent seuls. L'homme en ferait autant, s'il ne suivait : que,

la belle nature, la noble nature, l'organisme, le diable enfin. Heureusement, il est capable de dominer : la nature, l'organisme ou le diable; et voilà : pourquoi, il ne dévore point sa compagne ; quand il n'en a plus besoin; et, qu'il a faim.

— « Voilà assurément, poursuit Rousseau, une manière très-commode de composer des définitions et d'expliquer la nature des choses par des convenances presque arbitraires. »

— Et, voilà certainement une excellente critique, de toutes les sottises dites sur la nature. Malheureusement : Rousseau est, le fou et le sage; bientôt il va dire : C'est moi qui suis le Père éternel.

— « Mais, continue Rousseau, tant que nous ne connaîtrons point l'homme naturel... »

— Laissez-nous donc tranquille, avec votre homme naturel. L'homme naturel, vous le connaissez parfaitement. C'est l'homme, avant sa naissance; c'est l'homme, après sa naissance et avant le verbe; c'est l'homme, élevé isolément; et, comparé à l'homme réel, à l'homme ayant le verbe : l'homme naturel est un monstre. Qu'en voulez-vous faire de ce monstre; et, quelles connaissances voulez-vous en tirer?

— « ... c'est en vain, continue Rousseau, que nous voudrons déterminer la loi qu'il a reçue, ou celle qui convient le mieux à sa constitution. »

— On ne reçoit pas une loi, on la reconnaît ou on

l'ignore. Ce qu'on veut, qui soit tenu comme loi; n'est loi, que figurément. Une loi n'a ni père ni mère. Elle est; ou, elle n'est pas.

— « Tout ce que nous pouvons voir très-clairement, continue Rousseau, c'est que non-seulement, pour qu'elle soit loi, il faut que la volonté de celui qu'elle oblige... »

— Pourquoi dire la *volonté;* et, pas tout uniment *celui qu'elle oblige?* La volonté est donc un être? Certes, la volonté est un être, le seul être réel, l'âme. Mais, ce n'est pas, dans ce sens, que vous prenez le mot volonté. *La volonté de celui* serait alors une sottise.

— « ... puisse, continue Rousseau, s'y soumettre avec connaissance... »

— Avec connaissance! Et, tout cela avant le verbe! Que de belles phrases, pour ne dire que des folies!

— « ... mais il faut encore, continue Rousseau, pour qu'elle soit naturelle, qu'elle parle immédiatement par la voix de la nature. »

— La nature est donc un être? Elle a donc une voix? Et, vous voulez qu'on entende ses paroles : avant que le verbe soit développé! Pauvres philosophes, que vous êtes loin des théologiens! Au moins ceux-ci, une fois l'anthropomorphisme accepté, marchent de la manière la plus rationnelle. Mais, vous autres! vous ne faites qu'entasser : absurde sur absurde.

— « Laissant donc, continue Rousseau, tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits... »

— Et, qui diable voulez-vous donc qui les fasse, s'ils sont libres? Tout ce qui est libre, en tant que bon ou mauvais, se fait tel par soi-même? Il n'y a que ce qui est fait, qui ne fait rien d'une manière proprement dite. Avec votre manière de voir, vous en viendriez bientôt à exorciser : les rats et les souris.

— « ... et, continue Rousseau, méditant... »

— Allons! voilà le Père éternel qui va parler. Écoutons-le.

— « ... méditant, continue Rousseau, sur les premières et plus simples opérations de l'âme humaine... »

— D'abord, une âme, en dehors de toute enveloppe, n'opère rien du tout. Ensuite, quand elle est dans une enveloppe, ayant un centre et capable de mouvement, elle est toujours l'âme d'un homme. Enfin, une âme, dans une enveloppe quelconque, n'est capable que d'une opération, *penser;* car, agir n'est encore : que, la pensée en action; ou, l'âme agissant : conformément à ce qu'elle a pensé.

— « j'y crois, » continue Rousseau...

— Vous croyez. Et, c'est là-dessus que vous allez tout établir : religion, morale, société! Mais, voyons donc ce que vous croyez. Il y a mille à parier, contre un, que ce sera deux sottises.

— « ... j'y crois apercevoir, continue Rousseau, deux principes antérieurs à la raison... »

— Antérieurs à la raison! antérieurs au verbe! Dès lors, ces principes ne raisonneront pas. Allons, énoncez-les.

— « ... dont l'un, continue Rousseau, nous intéresse ardemment à notre bien-être... »

— A notre bien-être? Mais, avant le verbe, il n'y a : ni bien-être, ni mal-être. Le bien et le mal sont relatifs : au temps, à la mémoire : et, avant le verbe, il n'y a, ni temps, ni mémoire proprement dite. Vous voulez dire : qu'avant le verbe, nous avons des attractions et des répulsions; et, immédiatement, vous allez le confirmer. Mais, ces attractions et ces répulsions ont précisément pour but : d'égorger, ce qui s'oppose à nos tendances organiques.

— « ... et, continue Rousseau, à la conservation de nous-mêmes... »

— Si, la tendance à notre bien-être, ne peut être : que, la tendance vers la conservation de nous-mêmes; pourquoi donc cette répétition?

— « ... et, continue Rousseau, l'autre nous inspire une répugnance *naturelle*... »

— Ce serait bien plus drôle : si, la nature nous inspirait une tendance, qui ne fût point naturelle.

— « ... à voir, continue Rousseau, périr ou souffrir tout être sensible... »

— Tout cela est un véritable conte. L'homme est omnivore et par conséquent carnivore ; et, la tendance du carnivore : est, de tuer et de voir ce que nous appelons souffrir ; s'il était possible de voir, sans figure, avant le verbe. En général, tous les animaux ont une tendance à opprimer le faible. Dans une même espèce, dès qu'un individu est malade, il est bientôt : la victime de tous les autres.

— « ... et principalement nos semblables, continue Rousseau. C'est du concours et de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes... »

— Ainsi, c'est du concours et de la combinaison de deux principes faux ; que, Rousseau, va tirer toutes ses conséquences.

Et, que fait là notre esprit avant le verbe, s'il vous plaît, avant la raison ? Vous voulez donc · que, notre esprit combine, avant de raisonner. ? En vérité ! ceux qui vous ont couronné, étaient encore plus fous que vous.

— « ... sans qu'il soit nécessaire, continue Rousseau, d'y faire entrer celui de la sociabilité... »

— La sociabilité, avant le verbe, est une sottise. Il y a près de deux mille ans que votre maître, Cicéron, l'a répété. La tendance, d'un mâle vers une femelle, n'est pas de la sociabilité. Des attractions sont la cause

prédisposante au développement du verbe; mais, le verbe est, exclusivement, la source de la société. Avant le verbe, le mot *société* signifie, contact nécessaire; et là, le mot société : est figuré.

— « ... que me paraissent, continue Rousseau, découler toutes les règles du droit naturel... »

— Des règles, qui existent avant le verbe! Il faut être philosophe, pour dire ces choses-là; et, plus que philosophe, pour les écouter sans rire.

— « ... règles, continue Rousseau, que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondements, quand, par ses développements successifs, elle est venue à bout d'étouffer la nature. »

— Dire : que, la nature est précisément opposée à la raison; c'est, très-vrai. Dire : que, la raison, par ses développements successifs, vient à étouffer la nature, est encore très-vrai. Malheureusement, la nature est encore à étouffer; mais, heureusement, elle a déjà la corde au cou; et, socialement, elle exhalera bientôt son dernier sanglot. Ici, seulement, vous avez pris le négatif pour le positif; et, *vice versa*. Selon vous, il faudrait suivre la nature; et, c'est la source de tous les crimes. Selon vous, il faudrait fuir la raison; et, c'est exclusivement, la source des vertus.

— « De cette manière, continue Rousseau, on n'est point obligé de faire de l'homme un philosophe avant que d'en faire un homme ;... »

— Mais, c'est précisément vous, qui voulez cela.

Vous voulez faire raisonner, c'est-à-dire philosopher : un homme, avant qu'il ait le verbe. N'est-ce point là faire de l'homme un philosophe ; avant, que d'en faire un homme ?

— « ... ses devoirs envers autrui, » continue Rousseau...

— Des devoirs : avant le verbe, avant la raison ? Allons ! vous êtes complétement fou.

— « ... ne lui sont point dictés par les tardives leçons de la sagesse, continue Rousseau ; et tant qu'il ne résistera point à l'impulsion intérieure de la commisération, il ne fera jamais de mal à un autre homme, ni même à aucun être sensible... »

— Ainsi, philosophe, ne respirez point ; car, vous avalez des milliers d'êtres : prétendus sensibles.

— « ... excepté, continue Rousseau, dans le cas *légitime*... »

— Le légitime est excellent.

— « ... où, continue Rousseau, sa conservation se trouvant intéressée, il est obligé de se donner la préférence à lui-même. »

— Par exemple, alors : tuez, violez, faites les cent quatre-vingt-dix-neuf coups, vous faites bien ; et, c'est vous qui êtes le juge : de cette belle législation.

— « Par ce moyen, continue Rousseau, on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la loi naturelle ; car il est clair que, dépourvus de lumières et de liberté, ils ne peuvent reconnaître cette loi ;... »

— Tiens! Et pourquoi donc? Vous la reconnaissez bien, vous, avant la raison! Pourquoi diable ne voulez-vous pas qu'ils la reconnaissent : aussi bien que vous. Est-ce qu'il y a encore autre chose, que la raison, qui vous distingue des bêtes?

— « ... mais, continue Rousseau, tenant en quelque chose à notre nature... »

— Voyez-vous cette nature de l'homme : qui a du plus et du moins; et, qui va depuis le bon Dieu, jusqu'à la laitue et l'écritoire!

— « ... par la sensibilité dont ils sont doués, » continue Rousseau...

— Une fois, que la sensibilité est admise chez les bêtes, il est impossible de donner, à la société, d'autre base : que, la cruauté et la tyrannie.

— « ...on jugera qu'ils doivent aussi participer au droit naturel, continue Rousseau, et que l'homme est assujetti envers eux à quelque espèce de devoir. »

— Quand, vous entendez un homme parler de *quelque espèce de devoir;* soyez persuadé : que, vous avez affaire à un coquin, qui veut légitimer : quelque espèce de coquinerie.

— « Il semble en effet, continue Rousseau, que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible... »

— Mais, infâme coquin, vous ne pouvez avoir de

semblable qu'un être sensible ; ou sinon, vous direz bientôt; qu'un nègre n'est pas votre semblable; et, ensuite, si vous avez le bonheur d'être banquier : qu'un prolétaire n'est pas votre semblable.

— « ... qualité, continue Rousseau, qui, étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée *inutilement* par l'autre. »

— Lecteurs ! l'*inutilement* est la cause de l'expression *infâme coquin :* qui vous aura révolté. Si, après avoir lu l'*inutilement,* vous persistez à vouloir : que, l'expression *infâme coquin* soit effacée ; du même trait, faites-nous le plaisir de nous rayer : du nombre de ceux que vous nommez honnêtes gens. Nous rougirions de leur appartenir.

— « Cette même étude de l'homme originel, » continue Rousseau...

— De l'homme, avant le verbe, vous comprenez ; de l'homme, avant la raison.

— « ... de ses vrais besoins, » continue Rousseau...

— Il paraît, qu'à cette époque : il a déjà des besoins, qui ne sont pas vrais. Selon Rousseau, le caprice naît de bonne heure.

— « ... et des principes fondamentaux de ses devoirs, » continue Rousseau...

— Voyez-vous ces devoirs : ayant leurs principes en dehors de la raison ? Comme c'est joli ! Vous voyez : qu'il y a des devoirs pour les fous. Alors, le devoir de ces Messieurs serait : d'aller demander une place à Charenton.

— « ... est encore, continue Rousseau, le seul bon moyen qu'on puisse employer pour lever ces foules de difficultés qui se présentent sur l'origine de l'inégalité morale... »

— Ah ça ! vous rêvez donc ? La source de l'inégalité morale est la liberté. Il n'y a de morale que là où il y a inégalité morale. C'est, *inégalité sociale* que vous voulez dire. Cette inégalité existe nécessairement : aussi longtemps, que la force peut servir de base à l'existence de l'ordre. Quand, cela n'est plus possible ; cette inégalité disparaît : nécessairement aussi. Ces foules de difficultés, sont des difficultés pour des niais. Un Pygmée est arrêté par un fétu.

L'inégalité physique est relative à l'organisme ; l'inégalité morale est relative aux actions ; l'inégalité politique ou mieux sociale est relative : à l'époque d'ignorance, pendant laquelle la société ne peut exister : que, par cette inégalité.

— « ... sur les vrais fondements du corps politique, continue Rousseau, sur les droits réciproques de ses membres, et sur mille autres questions aussi importantes que mal éclaircies.

(Préface, *id.*)

« Les philosophes qui ont examiné les fondements de la société ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de nature ;... »

— Dans ce cas, tous les philosophes ont fait preuve

de bien peu d'intelligence. S'ils avaient voulu examiner l'origine du verbe, alors, si par état de nature, on comprend l'état avant le verbe, il est clair : qu'ils devaient remonter à l'état de nature. Quant aux fondements de la société, il y a des milliers d'années qu'ils sont connus, car le verbe, c'est le raisonnement.

Une fois, pour toutes, entendons-nous sur ce mot : *état de nature.*

La science démontre : que, les univers naissent et meurent. Des nébuleuses se forment.

Notre globe a commencé.

Les animaux et les végétaux se sont développés successivement : dans un ordre actuellement connu.

L'homme animal est apparu le dernier.

Quand, l'homme animal est apparu, avait-il la capacité du verbe?

Peu importe. Ce qu'il y a de certain; c'est : que, s'il s'il ne l'avait pas, il n'était pas homme intellectuel; il n'était homme : que figurément.

Dans ce cas, voilà un état de nature. C'est, un état exclusivement : relatif à l'organisme.

Quand, l'homme animal est apparu sur le globe, était-il seul, étaient-ils deux, cent, mille?

Peu importe, la capacité du verbe n'existant pas encore, l'état de nature restait le même.

Quand, la capacité du verbe est arrivée, n'est-elle arrivée qu'à un individu?

Qu'importe! un seul, pour le développement du du verbe, c'est comme aucun. Un homme avec la

capacité du verbe; et, élevé au milieu des singes, ne parle pas.

La capacité du verbe est-elle arrivée à deux, à cent, à mille à la fois?

Peu importe. A deux, c'est comme à mille : pourvu, que ces deux soient en contact, par nécessité organique.

Avec la capacité du verbe, sont-ils dans l'état de nature?

Oui, jusqu'à ce que le verbe soit développé.

Et, combien de temps l'humanité, avec la capacité du verbe, et le contact de l'homme et de la femme par nécessité organique, reste-t-elle dans l'état de nature? Peut-elle même en sortir?

Tel est le problème qu'il s'agit de résoudre. Nous le résoudrons. Ici, il s'agissait de déterminer la valeur de l'expression *état de nature;* et, nous venons de le faire.

— « ... mais aucun d'eux, continue Rousseau, n'y est arrivé. »

— Cependant, ce n'était pas difficile.

— « Les uns, poursuit Rousseau, n'ont point balancé à supposer à l'homme, dans cet état, la notion du juste et de l'injuste... »

— Cette absurdité était un peu moins évidente : que, celle de l'anthropomorphisme, qui dure depuis l'origine sociale.

— « ... sans se soucier, continue Rousseau, de montrer qu'il dût avoir cette notion... »

— Et vous, quelle est votre opinion à cet égard? Il faut convenir : qu'une notion, avant la raison, est une bien belle chose !

— « ... ni même, continue Rousseau, qu'elle lui fût utile. »

— L'utilité, avant la raison, est encore une jolie chose. Surtout : quand on voit les laitues se pommer; sans, qu'elles aient eu besoin de raisonner.

— « D'autres, continue Rousseau, ont parlé du droit naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient... »

— Le droit, avant la raison, est aussi une très-jolie chose !

— « ... sans expliquer, continue Rousseau, ce qu'ils entendent par appartenir. »

— Et à vous, que vous en semble-t-il ? Ne vous paraît-il pas : que, l'appartenance, avant la raison, est une véritable calembredaine ?

— « D'autres, continue Rousseau, donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus faible, ont aussitôt fait naître le gouvernement, sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité et de gouvernement pussent exister parmi les hommes. »

— Que nous dites-vous là ? Est-ce, ici, ce que l'on

appelle une feinte, en fait d'armes; ou, un tour de passe-passe, en fait de charlatanisme? Les mots autorité et gouvernement sont arrivés : immédiatement après le verbe. C'est du verbe dont il s'agit; et, vous l'avez dit vous-même; c'est, de la raison. A moins, que vous ne soyez d'avis : que, l'autorité et le gouvernement puissent être en question : avant le verbe, avant la raison.

— « Enfin tous, continue Rousseau, parlant sans cesse de besoin, d'avidité, d'oppressions, de désirs et d'orgueil, ont transporté à l'état de nature des idées qu'ils avaient prises dans la société; ils parlaient de l'homme sauvage... »

— Est-ce encore un tour de passe-passe, que vous nous faites ici? Il s'agit : de l'état de nature; de l'état avant la raison, avant le verbe; et, vous nous parlez de sauvage? Y avez-vous été, chez les sauvages? Leur avez-vous parlé, car ils parlent, si par hasard vous en doutiez. Si, vous y aviez été; vous auriez vu : que, chez eux, le verbe est souvent employé, avec plus de raison : qu'au sein d'une académie.

— « ... et, continue Rousseau, ils peignaient l'homme civil. »

— Est-ce que Rousseau s'imagine : qu'un homme ayant le verbe, n'est pas un homme civilisé? Est-ce qu'il s'imagine : que, les sauvages n'ont pas de civilisation? Mais, cela est impossible. C'est donc un tour de passe-passe, qu'il veut nous faire. Pour un ami de la vérité, ce n'est pas très-joli.

— « Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart des nôtres, continue Rousseau, de douter que l'état de nature ait existé, tandis qu'il est évident, par la lecture des livres sacrés, que le premier homme ayant reçu immédiatement... »

— Immédiatement signifie : *après*. Après, suppose *avant*. Et, cet avant : était l'état de nature.

— « ... de Dieu, continue Rousseau, des lumières et des préceptes, n'était point lui-même dans cet état. »

— Vous voyez : que, d'après Rousseau lui-même, des lumières sont incompatibles avec l'état de nature. Et, une notion, n'est-elle pas une lumière ? Bientôt vous verrez Rousseau : conduire l'état de nature jusqu'à l'aliénation du sol à des individus; état auquel ne sont pas encore arrivés, les peuples que nous nommons sauvages.

— « Et qu'en ajoutant aux écrits de Moïse, continue Rousseau, la foi que leur doit tout philosophe chrétien... »

— Tout philosophe chrétien est un sot. Car : philosophe signifie raisonneur; et, chrétien signifie croyant. Or, raisonneur croyant est une sottise. Donc, tout philosophe chrétien est un sot.

— « ... il faut nier, continue Rousseau, que, même avant le déluge, les hommes se soient jamais trouvés dans le PUR état de nature... »

— Il y a donc : un état de nature qui n'est pas pur ? C'est, sans doute un état : où il y a raison; et, où il n'y

a pas raison. Vous voulez peut-être dire : où, il y a raison, et, où l'on raisonne mal. Dans ce cas, l'état de nature existe depuis que le monde est monde; et, l'état de nature le plus pur se trouve sans contredit : à l'Académie des sciences morales et politiques. Si vous en doutez, assistez à une de ses séances; et, vous en sortirez converti.

— « ... à moins, continue Rousseau, qu'ils n'y soient retombés par quelque événement extraordinaire... »

—Extraordinaire, en effet. C'est, peut-être : absurde qu'il fallait dire.

— « ... paradoxe fort embarrassant, continue Rousseau, et tout à fait impossible à prouver. »

—Pourquoi cela? On prouve tout. M. Cousin nous a bien prouvé : l'existence de Dieu. Ne savez-vous pas, qu'il y a : prouver bien ; et, prouver mal?

— « Commençons donc, continue Rousseau, par écarter tous les faits, car ils ne touchent pas à la question. »

— Comment! vous voulez résoudre une question, sans toucher aux faits? Vous perdez donc la tête. Le fait, ici, est le verbe. Vous venez de dire et vous allez répéter : que, l'état de nature est l'absence du verbe; et, vous allez aussi répéter : que, l'état de nature ou l'absence du verbe a existé, même dans l'hypothèse de la révélation. N'est-ce donc point là toucher aux faits. Du reste, nous vous en félicitons. On ne peut raisonner sur

des faits A la vérité les faits sont bien vus ou mal vus. Mais, toujours ils sont des faits. Une apparence est un fait; une réalité est un fait. Le tout est de distinguer, parmi les faits, les apparences des réalités.

— « Il ne faut pas prendre, continue Rousseau, les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet pour des vérités historiques... »

— Ignorez-vous : que, beaucoup et beaucoup de prétendues vérités historiques, sont d'insignes mensonges?

— « ... mais seulement, continue Rousseau, pour des raisonnements hypothétiques... »

— Toute hypothèse, quand elle est prise pour vérité, est toujours une sottise. Quand, l'hypothèse est démontrée ; elle cesse d'être hypothèse.

— « ... et conditionnels, continue Rousseau, plus propres à éclaircir la nature des choses qu'à en montrer la véritable origine... »

— Que signifie : éclaircir la nature des choses, sans en connaître l'origine ? On n'éclaircit pas la nature des choses : tant, qu'on ne les connaît point parfaitement. De plus, les natures n'ont pas d'origine; elles sont éternelles; ou, ne sont que des formes.

— « ... et semblables, continue Rousseau, à ceux que font tous les jours nos physiciens sur la formation du monde. »

— Il est permis de faire des hypothèses. Mais, du moment qu'elles manquent en un seul point; il n'y a plus que les sots, qui en fassent usage.

— « La religion, continue Rousseau, nous ordonne... »

— Comment ! la religion ? Vous appelez donc votre religion, la religion; et, d'un coup de plume, vous donnez toutes les autres révélations, pour des sottises; qu'un théologien agisse ainsi, il fait bien, c'est son métier. Mais vous ?

— « ... nous ordonne, continue Rousseau, de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de l'état de nature, immédiatement après la création... »

—Vous avouez donc : que, même dans l'hypothèse de la révélation, l'état de nature a existé. Que ce soit peu ou prou, qu'importe à la réalité de l'existence. Aurez-vous, à cet égard, besoin de preuves historiques ? Quant à la création, que voulez-vous qu'on dise à un homme qui l'admet : comme possibilité ?

— « ... ils sont inégaux, continue Rousseau, parce qu'il a voulu qu'ils le fussent. »

— C'est dommage, qu'il ait eu ce caprice. Car, des hommes, qui seraient libres et égaux en morale, seraient bien plus curieux.

— « Mais elle ne nous défend pas, continue Rousseau, de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme et des êtres qui l'environnent, sur ce qu'aurait pu devenir le genre humain s'il fût resté abandonné à lui-même. »

— C'est très-bien. Mais, si le genre humain, abandonné à lui-même, peut parler; pourquoi les genres de

bêtes, abandonnés à eux-mêmes, ne parlent-ils pas? Parce que leur âme est d'une nature inférieure à la nôtre, n'est-ce pas? Toujours très-bien. C'est, le *quia facit dormire* de Molière. Et, voilà aussi pourquoi votre fille est muette.

— « Voilà, continue Rousseau, ce qu'on me demande... »

— Vous soutenez donc : que, l'origine du verbe est l'origine de l'inégalité, parmi les hommes. De quelle inégalité, s'il vous plaît? De l'inégalité physique? Il n'en est rien. De l'inégalité sociale? C'est, seulement, par le verbe : que, la société existe. Ainsi, inégalité et égalité lui sont dues. Le fait est : que, pendant toute l'époque d'ignorance, l'inégalité sociale est nécessaire à l'existence de l'humanité. Mais, il est également vrai : que, l'égalité sociale devient nécessaire à l'existence de l'humanité, du moment que l'inégalité devient incapable de servir de base à l'ordre ; et cette époque arrive. Déjà, elle se voit de la montagne. Montez-y, Jean-Jacques; et, vous la verrez poindre.

— « ... et, continue Rousseau, ce que je me propose d'examiner dans ce discours, etc.....

« En dépouillant cet être ainsi constitué (l'homme) de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir et de toutes les facultés artificielles qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès; en le considérant en un mot tel qu'il a dû sortir des mains de la nature... »

— Dites donc des mains de Dieu, puisque vous êtes philosophe chrétien. Est-ce que Dieu seul ne suffit pas? Est-ce qu'il n'est que le père ; et, que votre

dame nature est la mère? Tenez, votre nature fait pitié!

— « ... je vois, continue Rousseau, un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais, à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous. »

— Est-ce pour habiter dans l'eau? Certes non. Est-ce pour habiter dans l'air? Encore moins. Est-ce pour habiter sur les arbres? Pas davantage. Est-ce pour habiter sur la terre? Otez-lui le verbe; et, il sera la proie : des carnassiers, des rongeurs, des oiseaux de proie, des insectes, de la nature entière. Il n'arriverait pas à la troisième génération.

— « Je le vois, continue Rousseau, se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, et voilà ses besoins satisfaits. »

— Et la femelle? il n'en avait pas besoin, n'est-ce pas? Cela vous aurait embarrassé, pour reculer, pendant des siècles et des siècles, la naissance du verbe. Du reste, ce pauvre Rousseau ne pouvait parler de ce besoin. Voyez les détails de sa maladie si bien exposée par le docteur Lallemand et qui l'a conduit au suicide.

— « La terre, continue Rousseau, abandonnée à sa fertilité naturelle... »

— Au lieu de faire des discours qui n'ont ni queue ni tête, Jean-Jacques eût mieux fait d'étudier l'histoire naturelle. Il aurait appris : que, la terre est stérile par

nature; qu'elle ne sert qu'à supporter les plantes et à donner accès aux influences atmosphériques; et, que c'est seulement après avoir enseveli les dépouilles des premiers cryptogames qui prennent leur nourriture dans l'atmosphère, etc., etc., que la terre porte des forêts et commence à mériter le nom de fertile : non, par elle-même; mais, par l'humus qu'elle renferme.

— « ... et couverte, continue Rousseau, de forêts immenses que la cognée ne mutila jamais, offre à chaque pas des magasins et des retraites aux animaux de toute espèce. Les hommes, dispersés parmi eux... »

— Voyez-vous ces hommes dispersés, parmi les animaux, sans que mâles et femelles se soient unis par couples, ne fût-ce que comme les vautours et les pigeons! C'est, que les hommes n'ont pas d'instinct dans l'état de nature; vous allez voir.

— « ... observent, » continue Rousseau...

— Voyez-vous : ces hommes qui observent, avant le verbe!

— « ... imitent, continue Rousseau, leur industrie, et s'élèvent ainsi... »

—En observant sans verbe, ne l'oubliez pas. Devinez, maintenant, jusqu'où l'homme s'élève, en observant ainsi.

— « ... et s'élèvent ainsi, continue Rousseau, jusqu'à l'instinct des bêtes... »

— Voilà jusqu'où l'homme s'élève, par des observations, avant d'avoir le verbe; et voilà les sottises qu'une académie française a été assez sotte pour couronner. Que le bon Dieu pardonne à l'académie de Dijon ! nos académies en font bien d'autres.

— « ... avec cet avantage, continue Rousseau, que chaque espèce n'a que le sien propre, et que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne... »

— Ce doit être une belle machine, que l'homme de la nature qui n'a : ni instinct, ni verbe, et qui fait d'aussi belles choses ! Aussi, Jean-Jacques assure : que, cette machine n'est jamais malade. Savez-vous d'où viennent les maladies? Il vous le dira.

— « ... n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, continue Rousseau, se les approprie tous, etc.

.....

« Si la nature nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé. »

— Pauvre Rousseau ! Son jugement était bien dépravé : quand, il écrivait ces belles choses !

— « Je ne vois dans tout animal, continue Rousseau, qu'une machine ingénieuse à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même... »

— Ainsi, voilà l'animal une machine. C'est clair, c'est précis. Attendez à l'alinéa suivant et vous verrez. Auparavant, remarquez : que, des sens, chez une ma-

chine, ne peuvent être : que, des conduits d'attraction et de répulsion.

— « ... et, continue Rousseau, pour se garantir jusqu'à un certain point de tout ce qui tend à la détruire ou à la déranger. J'aperçois précisément la même chose dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête... »

— Les opérations d'une bête qui ne fait rien. Quelle justesse d'expression !

— « ... au lieu que l'homme, continue Rousseau, concourt aux siennes en qualité d'agent libre. »

— Sans instinct, et sans verbe, n'est-ce pas ? Voilà une liberté bien prouvée. Et tout cela, parce que l'âme de la bête est d'une nature inférieure. Admirez donc : l'âme de la machine !

— « L'une, poursuit Rousseau, choisit ou rejette par instinct... »

— Admirez donc : cet instinct qui choisit !

— « ... et l'autre, continue Rousseau, par un acte de liberté... »

— Avant le verbe, n'est-ce pas ? C'est, alors, par un acte de liberté : que, l'enfant qui vient de naître, prend le sein de sa mère.

— « ... ce qui, continue Rousseau, fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire. »

— Alors, les chiens, dans les rues de Paris, n'y ra-

massent point les boulettes ; et, les perroquets ne mangent pas de persil.

— « C'est ainsi, continue Rousseau, qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur un tas de fruits ou de grains, quoique l'un et l'autre pût très-bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer ; c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès qui leur causent la fièvre et la mort, parce que l'esprit déprave les sens.... »

— Voilà, encore, le figuré employé pour le propre. On ne déprave qu'un être moral. Les sens sont toujours des sens. Mais l'être moral, par la répétition d'un acte, prend des habitudes qui sont les passions acquises ; et, les organes des sens et le cerveau lui-même subissent des modifications qui occasionnent des tendances organiques : aussi fortes, ou plus fortes, que celles dues à l'organisation primitive. C'est, ainsi, que certain ivrogne arrive à ne pouvoir vivre : que, par des liqueurs fermentées, etc., etc.

— « ... et, continue Rousseau, que la volupté parle encore quand la nature se tait. »

— La nature est une sotte ; ou plutôt : tout ce qui est habitude est nature. La nature d'un anthropophage est de manger de la chair humaine.

— « Tout animal, poursuit Rousseau, a des idées, puisqu'il a des sens. »

— Ainsi, les machines ont des idées; puisque vous venez de dire : que, les animaux sont des machines ?

Alors, pourquoi l'homme ne serait-il pas une machine, comme le chien? Est-ce aussi : parce que l'âme de l'homme est supérieure à celle de la bête.

— « Il combine même ses idées, continue Rousseau, jusqu'à un certain point. »

— *Jusqu'à un certain point...* est presque toujours une marque d'ignorance. Combiner des idées, pour celui qui a des idées nettes, c'est raisonner.

— « Et, continue Rousseau, l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins. »

— Voilà Rousseau qui tire les conséquences des prémisses de Condillac. Arrangez-vous, comme vous voudrez; c'est toujours la philosophie qui conduit le monde. Platon, rendu orthodoxe par le sacerdoce, l'a régit deux mille ans; et, pendant cette époque, les disciples de son rival ont toujours formé les hérétiques. Depuis l'incompressibilité de l'examen, le matérialisme d'Aristote, peut être moins stupide que l'anthropomorphisme de Platon, règne à son tour. Le premier, produisait le despotisme; le second l'anarchie. L'ordre, maintenant, ne peut exister : que, par l'anéantissement des deux doctrines.

— « Quelques philosophes ont même avancé, continue Rousseau, qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête. »

— Nous avons déjà vu : que, c'est la doctrine ouver-

tement professée dans toutes nos écoles supérieures : *il y a plus de différence entre Newton, et le dernier des Australasiens; qu'entre le dernier des Australasiens, et le premier des singes*. Et, remarquons : que, cette doctrine est seule rationnelle, aussi longtemps que vous n'avez pas démontré : que, l'homme SEUL est sensible.

— « Ce n'est donc pas tant l'entendement, continue Rousseau, qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre. »

— Alors, un fou, un malade en délire, ne sont pas des hommes. Rousseau n'a pas réfléchi : que, partout où il y a entendement, combinaison d'idées, raisonnement, il y a liberté, et *vice versa*. Mais, son jugement était obscurci, par l'idée préconçue et absurde : qu'il peut exister des âmes de différentes espèces. Une fois cette absurdité admise, il n'y a pas de conséquence absurde qu'il ne soit possible d'en déduire logiquement.

— « La nature, continue Rousseau, commande à tout animal... »

— Encore une fois, la nature est une sotte; et, ne commande à rien du tout. Pour commander, il faut être un homme. Dites : que les organismes ont telles et telles tendances; et, vous parlerez juste.

— « ... et, continue Rousseau, la bête obéit. »

— Nous avons déjà dit : que, pour obéir il faut comprendre l'ordre; et que, pour comprendre un ordre, il faut avoir le verbe. Quand vous dites : que, le fer obéit

à l'aimant; vous dites une sottise, si ce n'est une figure; et, en science exacte, les figures sont l'origine de toutes les sottises.

— « L'homme éprouve la même impression, continue Rousseau, mais il se reconnaît libre d'acquiescer ou de résister... »

— Avant le verbe, n'est-ce pas? C'est faux. Souvent, même, c'est faux après le verbe.

— « ... et, continue Rousseau, c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme... »

—En voici d'une autre. Les âmes des bêtes ne sont donc pas spirituelles? Ici, Jean-Jacques, vous vous écartez de Condillac votre maître. Condillac avait bien vu : que, refuser une âme, une spiritualité aux bêtes, c'était leur enlever la sensibilité. Et, Rousseau voyait bien : qu'accorder une âme, une spiritualité aux bêtes, c'était en faire des hommes. Partez de l'absurde, pour raisonner; et, vous ne sortirez jamais de l'absurde.

— « ... car, continue Rousseau, la physique explique en quelque manière... »

—En quelque manière, jusqu'à un certain point, etc. Tout cela est expression d'ignorance; et, qui pire est, de vanité.

— « ... le mécanisme des sens, » continue Rousseau...

— La caractéristique du sens est la sensibilité; voilà la sensibilité, qui appartient à la mécanique.

— « ... le mécanisme des sens, continue Rousseau, et la formation des idées... »

— Voilà les idées, qui appartiennent aussi à la physique. Tout cela est logique. Le point de départ seul est absurde.

— « ... mais, continue Rousseau, dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir... »

— Comment plutôt? Vouloir, c'est choisir; et choisir, c'est vouloir.

— « ... et, continue Rousseau, dans les sentiments de cette puissance... »

— Embrouillez votre phrase, tant que vous voudrez, vous n'en obtiendrez pas davantage. En dehors du sentiment, de la connaissance de vouloir, de choisir, il n'y a de volonté, de choix qu'au figuré; ce qui signifie qu'il n'y a : ni volonté, ni choix.

— « on ne trouve, continue Rousseau, que des actes purement spirituels... »

— Et, vous avez dit : que, l'animal choisit!

— « ... dont on n'explique rien, continue Rousseau, par les lois de la mécanique. »

— Les animaux ont donc des âmes spirituelles? Soyez donc d'accord avec vous-même!

— « Mais, continue Rousseau, quand les difficultés qui environnent

toutes ces questions laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très-spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation : c'est la faculté de se perfectionner, faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres... »

— *A l'aide des circonstances?* Mais, les bêtes ont toutes ces circonstances. Pourquoi, alors, leurs facultés ne se développent-elles pas? Voyez : ou, vous êtes obligé de conclure : qu'elles n'ont pas d'âme, ce qui est pas de sensibilité; ou, vous êtes obligé d'avouer : qu'elles ont des âmes de la même nature que la nôtre; ce qui rend : les animaux des hommes; ou, les hommes des bêtes.

— « ... et réside parmi nous, continue Rousseau, tant dans l'espèce que dans l'individu... »

— Dans l'individu, c'est faux. Vous-même convenez : qu'un homme, élevé dans l'isolement, n'a pas l'usage des signes; et, en dehors des signes, il n'y a pas de perfectionnement. Cette difficulté, du perfectionnement, n'a pas échappé aux matérialistes. Aussi, M. Geoffroy Saint-Hilaire affirme-t-il : que, l'aboiement du chien est un perfectionnement, est un fruit de sa civilisation.

— « ... au lieu, continue Rousseau, qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie... »

— Et l'homme isolé est aussi, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie. Et, pourquoi le chien, qui n'est pas isolé, ne se perfectionne-t-il pas? Parce

que, dites-vous, il n'est pas libre. C'est, comme si vous disiez : parce qu'il ne se perfectionne pas. Encore une fois, pourquoi ne se perfectionne-t-il pas? S'il est sensible, s'il a une âme, il doit se perfectionner. Vous lui accordez la sensibilité. Prouvez donc pourquoi il ne se perfectionne pas. Nous vous disons qu'il ne se perfectionne pas, parce qu'il n'a pas de sensibilité; et, nous vous le prouverons.

— « „.. et son espèce au bout de mille ans, continue Rousseau, ce qu'elle était la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile? »

— L'imbécillité est relative au verbe. Ainsi, demander : pourquoi l'homme est seul sujet à devenir imbécile; c'est, demander, pourquoi l'homme seul a le verbe. Du reste, en dehors du verbe, beaucoup d'animaux ont le caractère : qui figure l'imbécillité. Allez voir un mouton qui a le tournis, vous direz qu'il est imbécile.

— « N'est-ce point, continue Rousseau, qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis... »

— Oui, mais pourquoi la bête n'a-t-elle rien acquis? Là, est la question. Ne cherchez pas à éluder. Si, du reste, vous appelez imbécillité, *absence du verbe*, vous trouverez difficilement un idiot, chez lequel le verbe soit absolument éteint. Si cela était, ce serait, du reste, une affaire cérébrale. Direz-vous : qu'un homme en léthargie est un imbécile?

— « ... et, continue Rousseau, qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme, en perdant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa *perfectibilité* lui avait fait acquérir, retourne ainsi plus bas que la bête même? »

— Est-ce de bonne foi que Rousseau compare : le pathologique au philosophique? Hélas! oui. Un sophiste, qui se noie, s'accroche de bonne foi à un brin d'herbe. S'il avait besoin de l'argument, il dirait : qu'un animal paralytique est au-dessous d'un végétal qui n'est pas malade. Toute comparaison, entre des ordres différents, peut servir en poésie : où, il s'agit de faire illusion. Mais, dans la science ; mais, lorsqu'il s'agit d'instruire ; cela prouve peu de jugement.

— « Il serait triste pour nous, poursuit Rousseau, d'être forcé de convenir que cette faculté distinctive et presque illimitée est la source de tous les malheurs de l'homme ;... »

— Est-il possible de dire de pareilles choses? De ne pas reconnaître : qu'il n'y a bonheur et malheur ; bien-être et mal-être : que, là où est le raisonnement? De ne pas *sentir :* que, jouir et souffrir, c'est raisonner ; et, qu'en dehors du raisonnement ; il n'y a, *dans le temps*, ni souffrance ni jouissance : quand même, il y aurait sensibilité?

—« ...que c'est elle, continue Rousseau, qui le tire, à force de temps...»

— A force de siècles, n'est-ce pas? C'est à force de siècles, en se dépravant, en se détériorant, que l'homme parvient à raisonner. Et de pareilles sottises

sont couronnées ! Mais, en vérité, tout homme sensé devrait se trouver injurié par de pareilles récompenses !

— « ... de cette condition originaire, continue Rousseau, dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents... »

— Sans raisonner, n'est-ce pas? Toujours sans remarquer : que, la tranquillité et l'innocence sont exclusivement relatives au raisonnement ; et, qu'en dehors du raisonnement, tranquillité et innocence ne sont qu'inertie et brutalité ; ou, si vous l'aimez mieux, bestialité.

— « ... que c'est elle, continue Rousseau, qui fait éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus... »

— En dehors du raisonnement, il n'y a donc : ni vice ni vertu ? Alors, comment voulez-vous : qu'il y ait innocence ? Parlerez-vous : de l'innocence d'une cruche ?

— « ... le rend à la longue, continue Rousseau, tyran de lui-même et de la nature. »

— Tyran de soi-même ! quelle expression ! Tyran de la nature : est pire encore.

— « Il serait affreux, continue Rousseau, d'être obligé de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfants, et qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité et de leur bonheur originel. »

— Que voulez-vous dire d'une société qui couronne de pareilles inepties?

— « L'homme sauvage, continue Rousseau, livré par la nature au seul instinct... »

— Tout à l'heure, l'homme sauvage n'avait pas d'instinct; et, la sauvagerie s'étendait : jusqu'à l'aliénation du sol aux familles. Maintenant, voilà l'homme sauvage, n'ayant que de l'instinct.

— « ... ou plutôt, continue Rousseau, dédommagé de ce qui lui manque peut-être... »

— Maintenant, a-t-il de l'instinct : ou, n'en a-t-il pas?

— « ... par des facultés capables, continue Rousseau, d'y suppléer d'abord... »

— Suppléer à l'instinct, avant d'avoir le verbe! Tout cela est pitoyable.

— « ... et de l'élever ensuite, continue Rousseau, fort au-dessus de celle-là... »

— Il n'y a, entre l'instinct, et l'intelligence ni au-dessus ni au-dessous. Les choses, de natures différentes, ne se comparent pas.

— « ... commencera donc, continue Rousseau, par les fonctions purement animales. »

— Voyez quelle langue nous avons : fonctions pu-

rement animales devrait signifier : des fonctions essentiellement relatives à l'âme. Pas du tout. Cela signifie : des fonctions qui n'ont aucun rapport à l'âme. Maintenant, vous allez voir les conclusions.

— « Apercevoir et sentir, continue Rousseau, sera son premier état...»

— Ainsi, pour apercevoir, pour sentir, il n'est pas nécessaire d'avoir une âme. Rousseau ne s'aperçoit même pas : que, pour apercevoir, pour sentir dans le temps, il ne suffit pas d'avoir une âme; il faut encore avoir le verbe.

— « ... qui lui sera commun, continue Rousseau, avec tous les animaux; vouloir et ne pas vouloir, désirer et craindre, seront les premières et presque les seules opérations de son âme... »

— Voilà, les opérations de l'âme inventées par Condillac; et cela : toujours sans le verbe.

— « ... jusqu'à ce que de nouvelles circonstances, continue Rousseau, y causent de nouveaux développements. »

— Et, dans une immense note, Rousseau ajoute :

— « Parmi les hommes que nous connaissons, ou par nous-mêmes, ou par des historiens, ou par les voyageurs, les uns sont noirs, les autres blancs, les autres rouges; les uns portent de longs cheveux, les autres n'ont que de la laine frisée; les uns sont presque tout velus, etc., etc.

. . . . . .

« Toutes ces observations sur les variétés que mille causes peuvent produire, et ont produites, en effet, dans l'espèce humaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des bêtes sans beaucoup d'examen, ou à cause de quelques différences qu'ils remarquaient dans la conformation extérieure, ou seulement

parce que ces animaux ne parlaient pas, ne seraient point, en effet, de véritables hommes sauvages dont la race dispersée anciennement dans les bois n'avait eu occasion de développer aucune de ses facultés véritables, n'avait acquis aucun degré de perfection, et se trouvait encore dans l'état primitif de nature. »

— Ici, Rousseau cite un passage de l'*Histoire des voyages,* relatif aux orangs-outangs ; puis, il ajoute :

— « On trouve dans la description de ces prétendus monstres des conformités frappantes avec l'espèce humaine, et *des différences* MOINDRES *que celles qu'on pourrait assigner d'homme à homme.* On ne voit point dans ces passages les raisons sur lesquelles les auteurs se fondent pour refuser aux animaux en question le nom d'hommes sauvages; mais il est aisé de conjecturer que c'est à cause de leur stupidité, et aussi parce qu'ils ne parlaient pas, *raisons faibles* pour ceux qui savent que quoique l'organe de la parole soit naturel à l'homme, la parole elle-même ne lui est pas naturelle... »

— Cela veut-il dire : que, les jambes sont naturelles à l'homme; et que, cependant, la marche ne lui est pas naturelle? Si, ce n'est pas cela; nous ne comprenons point. Rousseau veut-il dire : qu'un homme élevé, isolément, marche; et, qu'un homme, élevé isolément, ne parle pas? L'homme, élevé isolément, n'est un homme qu'au figuré ; l'homme, élevé isolément, est un monstre : au physique comme au moral. L'homme physique, complet, se compose de l'homme et de la femme ; et, l'homme physique, complet, parle naturellement, comme il marche naturellement.

— « ... et qui, continue Rousseau, connaissent jusqu'à quel point sa perfectibilité peut avoir élevé l'homme civil au-dessus de son état originel.....

.....

« Nos voyageurs font sans façon des bêtes sous le nom de *pongos,* de

mandrilles, d'*orangs-outangs*, de ces mêmes êtres dont, sous les noms de *satyres*, de *faunes*, de *sylvains*, les anciens faisaient des divinités. Peut-être, après des recherches plus exactes, trouvera-t-on que ce ne sont ni des bêtes ni des dieux, mais des hommes. »

— Revenons au texte.

— « Plus on médite sur ce sujet, continue Rousseau, plus la distance des pures sensations aux plus simples connaissances s'agrandit à nos regards. »

— Il y a si peu de distance : entre la plus pure sensation, dans le temps; et, la plus simple connaissance ; qu'elles sont absolument identiques.

— « Et il est impossible, continue Rousseau, de concevoir comment un homme aurait pu, par ses seules forces, sans le secours de la communication et sans l'aiguillon de la nécessité... »

— Ici, le mot *force* se rapporte au moral ; ainsi, que le mot *nécessité*. Eh bien ! avant les communications, avant le verbe, il n'y a pour l'homme : ni force, ni nécessité.

— « ... franchir un si grand intervalle, continue Rousseau. Combien de siècles se sont peut-être écoulés... »

— Il n'y a pas plus de raison, pour des siècles. que pour des milliers de siècles. Si, le verbe ne vient, point naturellement, comme le marcher ; il n'y a pas de raison, pour qu'il arrive jamais.

— « ... avant, continue Rousseau, que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du ciel ! Combien ne leur a-t-il pas fallu de

différents hasards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément! »

— Apprendre! avant le verbe! Comme tout cela est logique!

— « Combien de fois, continue Rousseau, ne l'ont-ils pas laissé éteindre avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire! »

— L'art! toujours avant le verbe, toujours avant de raisonner. En effet : l'araignée est artiste. Et, voilà où l'on arrive : en confondant le propre et le figuré.

— « Et combien de fois peut-être, continue Rousseau, chacun de ces secrets n'est-il pas mort avec celui qui l'avait découvert! »

— Découvrir! toujours avant le verbe! Si, vous ne le croyez pas; Rousseau, vous le dira tout à l'heure.

— « Que dirons-nous de l'agriculture, continue Rousseau, art qui demande tant de travail et de prévoyance, qui tient à tant d'autres arts, qui très-évidemment n'est praticable que dans une société au moins commencée... »

— Il n'y a pas de doute : que, pour semer du blé; dans l'intention de récolter : il faut penser, il faut parler, il faut raisonner.

— « ... et qui ne nous sert pas tant, continue Rousseau, à tirer de la terre des aliments qu'elle fournirait bien sans cela, qu'à la forcer aux préférences qui sont le plus de notre goût? Mais supposons que les hommes eussent tellement multiplié que les productions naturelles n'eussent plus suffi pour les nourrir, supposition qui, pour le dire en passant, montrerait un grand avantage pour l'espèce humaine dans cette manière de vivre... »

— Dans tous les cas, un excès de population sur le globe, avant le développement du verbe, serait une chose fort curieuse.

— « ... supposons, continue Rousseau, que sans forges et sans ateliers, les instruments de labourage fussent tombés du ciel entre les mains des sauvages... »

— Ce ne sont pas des sauvages, qui font des harangues, des traités de paix, qui connaissent le droit des gens, ne vous y trompez pas ; ce sont des sauvages : qui n'ont pas encore le verbe.

— « ... que ces hommes, continue Rousseau, eussent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu... »

— De la haine, proprement, dite avant le verbe ! c'est toujours curieux.

— « ... qu'ils eussent appris, continue Rousseau, à prévoir de si loin leurs besoins... »

— Toujours avant le verbe.

— « ... qu'ils eussent deviné, continue Rousseau, comment il faut cultiver la terre, semer les grains et planter les arbres; qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le blé et de mettre le raisin en fermentation, toutes choses qu'il leur a fallu faire enseigner par les dieux, faute de concevoir comment ils les avaient apprises d'eux-mêmes: quel serait, après cela, l'homme assez insensé... »

— Insensé avant le verbe.

— « ... assez insensé, continue Rousseau, pour se tourmenter à la

culture d'un champ qui sera dépouillé par le premier venu, homme ou bête *indifféremment...* »

— Vous le voyez, c'est avant le verbe. Mais, attendez ! on vous le dira plus clairement.

— « ... à qui, continue Rousseau, cette moisson conviendra... »

— Voyez-vous le *convenir*, appliqué également : à la bête et à l'homme !

— « ... et comment chacun pourra-t-il se résoudre, continue Rousseau, à passer sa vie à un travail pénible, dont il est d'autant plus sûr de ne pas recevoir le prix qu'il lui sera plus nécessaire? En un mot, comment cette situation pourra-t-elle porter les hommes à cultiver la terre *tant qu'elle ne sera point partagée entre eux*, C'EST-A-DIRE tant que l'état de nature ne sera point anéanti? »

— Vous le voyez : l'état de nature, l'état avant le verbe, s'étend, jusqu'à l'aliénation du sol aux individus. Tout cela est du galimatias, direz-vous. C'est vrai. Mais, c'est du galimatias couronné.

— « Quand nous voudrions, continue Rousseau, supposer un homme sauvage... »

— N'oubliez jamais : que, ce sauvage n'est ni un Huron ni un Hottentot; c'est : un homme avant le verbe. Ne vous fâchez point, vous allez le voir.

— « ... aussi habile, continue Rousseau, dans l'art de penser... »

— Penser avant le verbe !

— « ... que nous le font nos philosophes, continue Rousseau; quand

nous en ferions, à leur exemple, un philosophe lui-même, découvrant seul les plus sublimes vérités, se faisant, par des suites de raisonnements très-abstraits... »

— Comme vous lui en faites faire : pour l'empêcher d'être agriculteur.

— « ... des maximes de justice tirées de l'amour de l'ordre en général, continue Rousseau, ou de la volonté de son créateur ; en un mot, quand nous lui supposerions dans l'esprit autant d'intelligence et de lumières qu'il doit avoir et qu'on lui trouve, en effet, de pesanteur et de stupidité... »

— De la stupidité, proprement dite, avant le verbe !

— « ... quelle utilité retirerait l'espèce de toute cette métaphysique, continue Rousseau, qui ne pourrait se communiquer et qui périrait avec l'individu qui l'aurait inventée ? »

— Eh bien ! voyez-vous maintenant : que, tout cela est avant le verbe ?

— « Quel progrès, continue Rousseau, pourrait faire le genre humain épars dans les bois parmi les animaux ? Et jusqu'à quel point pourraient se perfectionner et s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni domicile fixe ni aucun besoin l'un de l'autre... »

— Pas même celui d'une tanière, pour y mettre ses petits, comme l'ours et la panthère ?

— « ... se rencontreraient peut-être à peine deux fois en leur vie, continue Rousseau, sans se connaître et sans se parler ? »

— C'est bien dommage : que, ces gens-là ne puissent se parler avant de penser. C'est cela, qui aurait été miraculeux ! Il faut être fou, pour dire de pareilles choses. Il faut être plus que fou, pour les admirer.

— « Qu'on songe, continue Rousseau, de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole... »

— Il y a donc des idées avant la parole ? Elles doivent être jolies ces idées.

— « ... combien la grammaire, continue Rousseau, exerce et facilite les opérations de l'esprit... »

— La grammaire et le verbe c'est tout un.

— « ... et qu'on pense, continue Rousseau, aux peines inconcevables et au temps *infini* qu'a dû coûter la première invention des langues. »

— Voulez-vous le pendant de cette belle phrase ? Allez au *Vicaire savoyard ;* et, cherchez-y : la comparaison de la mort de Socrate, avec la mort du Christ. Rousseau était né rhéteur. Voilà son talent.

— « Qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, continue Rousseau, et l'on jugera combien il eût fallu de milliers de siècles... »

— Vous le voyez : des milliers de siècles ! Et, l'homme, sur le globe, date de moins de cent siècles. Demandez-le plutôt à la géologie.

— « ... pour développer successivement dans l'esprit humain, continue Rousseau, les opérations dont il était capable.

« Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des langues. Je pourrais me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que M. l'abbé de Condillac a faites sur cette matière, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, et qui peut-être *m'en ont donné la première idée.* »

— Vous le voyez : Rousseau est l'élève de Condil-

lac, comme Voltaire l'était également. Tout le matérialisme, du dix-huitième, siècle ne vient ni de Voltaire ni de Rousseau, qui n'ont été que des échos; mais bien de Condillac, qui a été, pour la France, l'initiateur de cette doctrine.

— « Mais, continue Rousseau, la manière dont ce philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a supposé ce que je mets en question, savoir, *une sorte de société* déjà établie entre les inventeurs du langage... »

— *Une sorte de société* ne dit rien. Avant le langage, il n'y a pas de société proprement dite. Avant le langage, il y a la famille, société figurément dite. Condillac suppose l'homme et la femme, vivant ensemble par attraction organique, avant que le verbe ne les maintienne unis; et, Condillac, sous ce rapport, est incontestablement dans le vrai.

— « . . je crois, continue Rousseau, en renvoyant à ses réflexions, devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes difficultés dans le jour qui convient à mon sujet. »

— Ces Messieurs cherchent toujours, exclusivement, le jour qui convient à leur sujet; et, non le jour qui convient à la vérité.

— « La première qui se présente, continue Rousseau, est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires... »

— Il est deux espèces de nécessités : l'une morale, l'autre physique. Une pierre tombe, quand elle n'est pas soutenue. Voilà, une nécessité physique, démontrée

par l'expérience ; c'est-à-dire : par le raisonnement, sur les corps dits inertes. Deux individus, en contact nécessaire, inventent nécessairement le langage ; si même ils ne parlaient auparavant. Voilà, une vérité morale, qui peut être démontrée par le seul raisonnement : en se servant, pour la démonstration, des connaissances déjà acquises. C'est, en outre, une vérité morale qu'il est facile de démontrer, par une expérience directe : dès, que la société voudra la faire.

— « ... car les hommes, continue Rousseau, n'ayant nulle correspondance entre eux... »

— Que signifie cette parole ? Est-ce, nulle correspondance morale, que vous voulez dire ? Parbleu, il est bien certain : qu'avant le verbe, il n'y a pas de correspondance morale ; puisque, le moral est exclusivement relatif au temps ; et le temps au verbe. Quant, à la correspondance physique, elle existe de la manière la plus évidente. La famille physique est aussi incontestable chez l'homme : que, chez le lion, l'aigle ou le vautour. Il faut déjà descendre bien bas, dans la série animale, pour voir s'éteindre la famille physique ; et, encore peut-on dire : qu'elle existe dans l'instinct, qui fait que la mère ne place les œufs : que, dans les lieux propres à leur développement. Il serait curieux de voir : accorder la famille physique au crapaud accoucheur ; et, de la voir refuser à l'homme ! Cicéron dit bien vrai : il n'y a pas d'absurdité qui n'ait été dite par quelque philosophe.

Du reste, Rousseau lui-même dit ailleurs : que, la famille existe naturellement. Car, pour le combattre, toujours lui-même vous donne des armes.

— « A considérer, dit-il, l'espèce humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir, par la puissance bornée du mâle et par la tempérance de ses désirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle.... Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, et que n'ayant pas non plus de mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupèdes ; les enfants sont si longtemps rampants et faibles que la mère et eux se passeraient difficilement de l'attachement du père et des soins qui en sont l'effet. »

(*Émile.*)

— « ... n'ayant nulle correspondance entre eux, continue Rousseau, ni aucun besoin d'en avoir... »

— Encore une fois, avant le verbe, il n'y a pas de besoin proprement dit ; il n'y a que des tendances. Toujours employer le figuré pour le propre est le moyen de parler sans rien dire.

— « ... on ne conçoit, continue Rousseau, ni la nécessité de cette invention ni sa possibilité... »

— Ici, nécessité et possibilité sont une seule et même chose. Si le langage, entre des êtres qui n'ont pas le verbe, est nécessaire, est une suite inévitable de la sensibilité et du non-isolement ; il est possible. Et, s'il est possible dans ce cas, il est également nécessaire. Quand, on fait des distinctions inutiles, elles ne servent qu'à embrouiller. Une des conditions, nécessaires à la clarté, est la précision. Soyez aussi long que vous devez l'être ; mais, ne dites rien de trop. Quelques personnes nous

accuseront, peut-être, d'en dire trop. Tant mieux. Une fois que l'on comprend, le reste est ennuyeux. Que ceux qui nous comprennent déjà ne s'ennuient pas ; qu'ils nous abandonnent. Nous ne voulons être béquille : que pour les boiteux.

— « ... si, continue Rousseau, elle ne fut indispensable. »

— Si, le langage est la suite nécessaire, de la cohabitation de deux êtres sensibles, il est évident : qu'il est indispensable. Telle est la nécessité qu'il faut démontrer ; le reste est du bavardage.

— « Je dirais bien, comme beaucoup d'autres, continue Rousseau, que les langues sont nées dans le commerce domestique des pères, des mères et des enfants ; mais, outre que cela ne résoudrait point les objections... »

— Il n'y a pas de doute : que, cela ne résout pas les objections. Mais, avant de résoudre des observations ; avant de discuter un fait ; il faut l'établir. Rousseau a dit, en commençant, qu'il veut éloigner les faits de la question. Mais, c'est là une sottise impardonnable ; et, il faut être académicien, pour la couronner. Il n'est pas besoin de s'assurer de l'existence d'un prétendu état de nature, sottise pommée comme état constant, pour savoir qu'il y a : tendance de l'homme pour la femme, de la femme pour l'homme, protection du mâle pour une ou pour dix femelles si vous voulez ; mais, protection constante, jalousie, etc., ainsi qu'il en est pour le singe, et pour tous les autres animaux, qui

sont à la tête de la série. Nier cette attraction, cet effet de l'organisme, est ignorance ou mauvaise foi.

— « ... ce serait, continue Rousseau, commettre la faute de ceux qui, raisonnant sur l'état de nature, y transportent les idées prises dans la société, voient toujours la famille rassemblée dans une même habitation... »

—Encore une fois ; et, mille fois encore, s'il est nécessaire ; avant le verbe, il n'y a pas de famille proprement dite, de famille morale. Mais, il y a famille figurée, famille physique, famille organique si vous voulez. Il faut être fou pour le nier.

— « ... et ses membres, continue Rousseau, gardant entre eux une union aussi intime et aussi permanente que parmi nous... »

— Avant le verbe, il n'y a pas union, il y a cohabitation. Nul doute : que, si le verbe ne se développait ; l'homme quitterait une vieille femelle ; et, la femelle un grand enfant. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Une femme donnerait-elle à teter à ses petits ; et, son mâle les protégerait-il ? Voilà la question, et la réponse n'est pas douteuse. Nous vous accorderions même plus. S'il le fallait, nous vous laisserions disposer du mâle. La cohabitation entre la mère et les enfants, que vous ne nierez certainement pas, suffirait pour développer le verbe.

— « ... où, continue Rousseau, tant d'intérêts communs les réunissent; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni maisons, ni cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeait au hasard, et souvent pour une seule nuit. »

— Allez donc étudier l'histoire naturelle, avant de nous compter de pareilles calembredaines !

— « ... les mâles et les femelles, continue Rousseau, s'unissaient fortuitement, selon la rencontre, l'occasion et le désir. »

— Allons donc ! la promiscuité n'existe : que, dans votre sale philosophie. Il fallait un dévergondé, comme Platon, pour l'inventer ; et, celui-là méritait, mieux que tout autre, le nom de *cynique*. Ajoutez, pour l'honneur des chiens : que, la promiscuité n'existe point chez le loup, le renard, et le chacal, dont ils sont originaires. Tant que le rut dure, le mâle ne quitte point la femelle. Après le rut, quelquefois le mâle s'en éloigne ; mais, ce n'est : jamais, que pour les espèces où la mère peut soigner seule ses petits, immédiatement après leur naissance.

— « ... sans que la parole, continue Rousseau, fût un interprète nécessaire des choses qu'ils avaient à se dire. »

— Ceci, est une mauvaise plaisanterie ; et, indigne de la pudicité de Rousseau; il eût été mieux de rechercher : si, de cette tendance organique vers une famille physique, ne naissait point, *nécessairement*, le développement du verbe : partout, où la sensibilité *réelle* se trouvait : au sein de cette famille.

— « Ils se quittaient avec la même facilité, continue Rousseau. La mère allaitait d'abord ses enfants pour son propre besoin ; puis, l'habitude les lui ayant rendus chers... »

—Avant le verbe, il n'y a ni cher, ni odieux ; il y

a des tendances, et rien de plus. Du reste, vous convenez : qu'il y avait cohabitation, jusqu'à possibilité de vivre seul. Eh bien ! il fallait prouver : que, pendant cette cohabitation, il y avait impossibilité que le verbe se développât. Pourquoi donc passez-vous là-dessus, comme sur des charbons ardents !

— « ... elle les nourrissait ensuite pour le leur, » continue Rousseau.

— Elle raisonnait donc? Raisonner avant le verbe! n'est-ce pas comme c'est logique!

— « Sitôt qu'ils avaient la force de chercher leur pâture, continue Rousseau, ils ne tardaient pas à quitter la mère elle-même... »

—Sans avoir appris à parler, n'est-ce pas ? Vous allez voir : que, d'après Condillac : les enfants apprendront à parler, chacun une langue différente ; qu'ils ne s'entendront pas entre eux ; et, que la mère ne les entendra pas. O philosophes !

— « ... et comme il n'y avait pas d'autre moyen de se retrouver, continue Rousseau, que de ne pas se perdre de vue... »

—Vous savez : que l'homme n'a pas d'instinct, selon M. Rousseau. Le renard retrouve son trou et les petits y retournent. Mais l'homme ! vous sentez qu'il lui est impossible de retrouver sa cabane. O philosophie ! sotte philosophie !

— « ... ils en étaient bientôt au point, continue Rousseau, de ne pas même se reconnaître les uns les autres. »

— Le *même* est excellent ! Vous ne savez donc pas : que, pour se reconnaître, il faut se connaître ; et, qu'avant le verbe, il n'y a pas de connaissance proprement dite. Quand on affirme : qu'un chien reconnaît son maître : ou l'on parle d'une manière figurée ; ou l'on affirme qu'il a le verbe ; ou l'on dit une sottise. On dit aussi : que, les belles de nuit dorment pendant le jour. Vous êtes-vous jamais avisé, de demander à une belle de nuit, ce qu'elle avait rêvé ?

— « Remarquez encore, continue Rousseau, que l'enfant ayant tous ses besoins à expliquer... »

— On vous le répétera un million de fois : avant le verbe, il n'y a pas de besoin. C'est, comme si vous disiez : qu'une pierre a besoin de tomber.

— « ... et par conséquent, continue Rousseau, plus de choses à dire... »

— On n'a jamais à dire que ce que l'on pense ; et, pour penser il faut parler.

— « ... plus de choses à dire à la mère, continue Rousseau, que la mère à l'enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention, et que la langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage... »

—Voilà, la répétition de l'invention de Condillac, qui donne aux pères leurs propres enfants, pour leur apprendre à parler. Qu'un homme dans la fièvre poétique de l'invention, dise des folies ; cela se conçoit, il est sur

le trépied. Mais, qu'un homme de sang-froid les répète, cela n'a pas de nom.

— « ... ce qui multiplie, continue Rousseau, autant les langues qu'il y a d'individus pour les parler. »

— Voyez-vous les frères et les sœurs d'un même père, d'une même mère parler chacun une langue différente de celles de leurs père et mère qui, eux-mêmes, en ont chacun une différente, et de celles de leurs enfants? Il faut être archi-fou pour dire de semblables choses ; et, une génération de fous admire de pareilles folies ! Il faudrait être plus fou qu'eux pour prétendre les guérir. Heureusement les générations meurent ; et, il y a de l'espoir : pour celles qui s'élèvent et n'ont pas encore été pourries : par la gangrène de leurs pères.

— « A quoi contribue encore, continue Rousseau, la vie errante et vagabonde, qui ne laisse à aucun idiome le temps de prendre consistance; car, de dire que la mère dicte à l'enfant des mots dont il devra se servir pour lui demander telle ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des langues déjà formées, mais cela n'apprend point comment elles se forment. »

— Cela est vrai. Mais, nous apprendrez-vous : comment elles se forment? Nous allons voir.

— « Supposons, continue Rousseau, cette première difficulté vaincue. Franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de nature et le besoin des langues... »

— L'espace immense! pas la millième partie d'une seconde. Du moment : que l'homme est complet ; que les deux parties de l'homme physique sont réunies ou

plutôt unies ; le besoin des langues se fait sentir. Et, ne l'oublions pas, nous appelons HOMME : tout être réellement sensible, capable de se développer dans le temps.

— « ... et cherchons, en les supposant nécessaires, continue Rousseau, comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que les précédentes... »

— Allons ! nous allons voir. Mais hélas ! ce sera encore du Condillac réchauffé.

— « ... car, continue Rousseau, si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plus... »

— Bien plus... c'est faux. Autant, à la bonne heure. Ne faites pas le poëte. *Non erat hic locus.*

— « ... ils ont eu bien plus besoin encore, continue Rousseau, de savoir penser pour trouver l'art de la parole. »

— N'est-il pas vrai : que, voilà une effroyable difficulté ? Jamais, un philosophe ne pourra parvenir à la vaincre. Mais, donnez-la au premier gamin de Paris, pourvu que ce ne soit pas le fils d'un portier de philosophe, il la résoudra, sans même se distraire d'une malice. Pour parler il faut penser, dira-t-il ; et, pour penser il faut parler. Alors, on apprendra à parler et à penser en même temps. Et, là-dessus : le gamin vous fait la nique.

— « Et quand on comprendrait, continue Rousseau, comment les sons de la voix ont été pris pour les interprètes conventionnels de nos idées... »

—Qu'est-ce-que vous nous chantez avec votre voix ? Ne dirait-on pas : que pour parler, pour avoir le verbe, il est nécessaire d'avoir de la voix ? Les sourds-muets-aveugles et privés d'odorat dès leur naissance parlent. Est-ce pour embrouiller la question : que, vous faites ici intervenir la voix, comme condition nécessaire ? Puis, il n'y pas d'interprètes conventionnels des idées *primitivement*. Une idée est une pensée ; et idée, pensée, et parole doivent être simultanées. L'expression *conventionnel*, appliquée aux langues, n'a été jusqu'à présent qu'une expression figurée ; à moins qu'on ne parle de la nomenclature chimique, établie par l'Académie des sciences ; et, celle-là plus que toute autre : dérive du raisonnement. Jamais, il n'y a eu de convention pour le premier mot. L'un l'a prononcé, l'autre l'a accepté. Si on veut appeler cela une convention, soit. Mais alors : tout est convention.

— « ... il resterait toujours, continue Rousseau, à savoir quels ont pu être les interprètes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet sensible... »

— Nous voilà retombé sur le phébus, dont nous nous sommes moqué au chapitre v. Toutes les idées sont sensibles : l'idée de vertu comme l'idée de pomme de terre. L'idée de vertu est une sensation dérivant d'un raisonnement ; comme, l'idée de pomme de terre est une sensation dérivant d'un raisonnement. Une pomme de terre, vue par un être avant le verbe, n'est pas une idée ; ce n'est pas même une sensation dans le temps ; c'est une sensation dans l'éternité. Et encore :

pourvu, que l'animal qui est dit *voir,* sans distinction de propre ou de figuré, soit un être réellement sensible. Car, si ce n'est qu'un être sensible, figurément dit ; la pomme de terre dite *vue,* n'est qu'une attraction ou une répulsion.

— « ... ne pouvaient, continue Rousseau, s'indiquer ni par le geste ni par la voix. »

— Un geste, un son n'appartiennent au verbe : que, par un raisonnement. C'est au raisonnement, à l'idée, que l'on donne un signe, et, non à la vertu *être;* ni, à la pomme de terre *être.* Si l'homme, existant avant le verbe, est né dans le pays aux pommes de terre; peut-être, parlera-t-il de la pomme de terre, avant de parler de la vertu. Mais, ce n'est pas très-sûr. Car, la vertu n'est que l'affirmation d'un bon raisonnement ; et, l'homme raisonne sur le raisonnement, avant de raisonner sur le manger. Du reste, il vaut mieux mal raisonner, comme ces Messieurs : que, de se borner à s'engraisser de pommes de terre ; et, ne pas raisonner du tout.

— « De sorte, continue Rousseau, qu'à peine peut-on former des conjectures supportables... »

—Et, alors, pourquoi allez-vous en faire. A la vérité, quand on s'imagine : qu'il y a des objets insensibles; qu'il y a des idées avant le verbe; etc., il n'y a rien d'étonnant : que, les conjectures faites, avec de pareilles idées, soient insupportables.

— « ... sur la naissance de cet art de communiquer ses pensées, » continue Rousseau...

— Dites donc : sur la naissance du raisonnement. Il n'y apas de pensée, avant la communication de pensée. N'avez-vous pas dit : que, pour penser il faut parler? Eh bien! parler, c'est communiquer sa pensée. Soyez donc d'accord, avec vous-même, si vous pouvez.

— « ... et d'établir, continue Rousseau, un commerce entre les esprits... »

— Les esprits ne communiquent pas; voilà encore une autre bêtise. Les hommes seuls communiquent. Toute communication est relative au temps; et des esprits, en tant qu'esprits isolés, non unis à des organismes, n'existent pas dans le temps. Unis à des organismes, ils n'y existent même : qu'après le verbe.

— « ... art sublime, continue Rousseau, qui est déjà si loin de son origine, mais que le philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection... »

— Loin de son origine! Est-ce en pire ou en mieux? Un immense philosophe de votre époque disait, et disait bien : que, si le bon Dieu venait nous parler avec nos langues, personne ne l'entendrait. Quant à la perfection, pouvez-vous seulement en avoir une idée? Où donc est votre mètre. Vous ne savez donc pas : que, le perfectionnement, en fait de raisonnement, est une sottise. On raisonne bien ou mal, il n'y a là ni plus ni moins; et, la perfectibilité, considérée sous ce rapport,

est bonne à mettre à Charenton. C'est, de Condillac et de Rousseau, que vient la folie de vouloir : que, les sciences dépendent des langues. Les langues dépendent : des sciences, du raisonnement. Quand le raisonnement est bon, la langue est bien faite ; quand il est mauvais, elle est mal faite ; et, tant qu'on parlera : de Dieu, de cause première, de création, etc., les langues seront mal faites.

— « ... qu'il n'y a point d'homme assez hardi, continue Rousseau, pour assurer qu'il y arriverait jamais... »

—Allons, vous plaisantez, Monsieur Rousseau. Du moment qu'une vérité, une seule, est connue ; les langues sont faites ; comme, lorsque vous entrez dans un magasin de toile, toute la toile peut être mesurée : si, vous avez un mètre.

— « ... quand les révolutions que le temps amène nécessairement, continue Rousseau, seraient suspendues en sa faveur, que les préjugés sortiraient des académies... »

— Nous n'aimons pas plus les académies que vous, et probablement moins que vous ; car, elles sont maintenant plus sottes, qu'elles ne l'étaient de votre temps ; mais, avant de chasser les préjugés des académies ; il faut les chasser des académiciens ; car, les académies en sont composées. Il est cependant vrai de dire : que, dix hommes d'esprit, réunis, ne valent pas un sot isolé ; et, c'est peu de chose.

— « ... ou se tairaient devant elles, continue Rousseau, et qu'elles

pourraient s'occuper de cet objet épineux durant des siècles entiers sans interruption. »

— Tâchez donc de trouver quelque chose, qui ait été trouvé par une académie; on vous donnera la pierre philosophale.

— « Le premier langage de l'homme, poursuit Rousseau, le langage le plus universel, le plus énergique, et le seul dont il eût besoin avant qu'il fallût persuader les hommes assemblés, est le cri de la nature. »

— Il est fatigant de contrôler, continuellement, de pareilles inepties. Le cri de la nature, le cri de l'organisme, n'est pas un langage, vous le savez, vous l'avez dit : et, vous êtes ennuyeux au possible, pour quiconque a plus que des oreilles; et, ne se contente pas de votre musique.

— « Comme ce cri n'était arraché, continue Rousseau, que par une sorte d'instinct... »

— Il se souvient qu'il a dit : que, peut-être l'homme n'a pas d'instinct. Eh bien! dans tous les cas, l'expression une sorte d'*instinct* est une sottise. C'est, de l'instinct; ou, ce n'en est pas. Il n'y a, entre l'instinct et l'intelligence, aucune espèce de comparaison. S'il y en avait : il n'y aurait ni instinct ni intelligence; il y aurait *force* et rien de plus.

— « ... dans les occasions pressantes, continue Rousseau, pour implorer du secours dans les grands dangers... »

— Implorer, c'est raisonner; et, on ne raisonne pas

sans le verbe. Vous êtes ennuyeux comme une mouche : dont, on ne peut se débarrasser.

— « ... ou du soulagement dans les maux violents, continue Rousseau, il n'était pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie, où règnent des sentiments plus modérés. »

— Avant le verbe, il n'y a pas de sentiments au pluriel. Le pluriel du sentiment appartient au temps ; et, avant le verbe, il n'y a qu'éternité.

— « Quand, continue Rousseau, les idées des hommes... »

— Et les idées des bêtes, qu'en faites-vous ?

— « ... commencèrent, continue Rousseau, à s'étendre et à se multiplier, et qu'il s'établit entre eux une communication plus étroite... »

—Allons, voilà un homme qui va s'imaginer : que, la communication est maintenant plus étroite, entre deux rois qu'entre le premier couple. Communiquer sa pensée, c'est communiquer sa pensée ; il n'y a là : ni large ni étroit.

— « ... ils cherchèrent, continue Rousseau, des signes plus nombreux et un langage plus étendu. »

—Cela signifie tout bonnement : que, quand viennent des pommes de terre ou des patates, dans un pays où il n'y en avait pas auparavant ; on leur donne des noms. Quelle malice !

— « Ils multiplièrent, continue Rousseau, les inflexions de voix... »

—Allons ! nous voilà dans la musique. Probablement, nous allons voir danser le roi David ; car, Condillac le fait intervenir dans cette affaire.

— « ... et y joignirent, continue Rousseau, les gestes... »

—Ainsi, vous vous imaginez : que, les sons articulés ont précédé les gestes. Vous vous trompez, seigneur. L'homme s'est montré, pour dire *moi;* il a montré sa compagne, pour dire *toi;* et, avant d'articuler *moi* et *toi;* et, avant de se montrer mutuellement, les expressions *toi* et *moi,* signes de ces idées respectives, avaient été *une étreinte.* Vous imaginez-vous qu'ils vont montrer : un arbre, le ciel ou le bon Dieu, avant de se montrer eux-mêmes. Vous ne savez donc pas que tout raisonnement, tout, tout, tout sans exception, se rapporte au *moi;* et, qu'*égoïser,* passez-nous le terme, ou *raisonner;* c'est, la même chose.

— « ... qui, par leur nature, continue Rousseau, sont plus expressifs... »

—Les sons, ni les gestes, ne sont expressifs en rien et pour rien. Il n'y a d'expressif : que, le sens qu'on y attache. En dehors du sens, le geste ou le son n'affecte que l'organisme.

— « ... et dont, continue Rousseau, le sens dépend moins d'une détermination antérieure. »

— Antérieure ou présente, n'importe. Dès qu'il y a

détermination, il y a raisonnement ; et, où il n'y a pas raisonnement, il n'y a qu'organisme.

— « Ils exprimaient donc les objets visibles et mobiles par des gestes, continue Rousseau, et ceux qui frappent l'ouïe par des sons imitatifs. »

— Il n'y a pas de différence, entre les sons et les gestes, du moment qu'un sens leur est attaché. Le moindre signe, la moindre exclamation contiennent toute une phrase ; et, si le sens de la phrase n'y est attaché tout entier, le signe ou l'exclamation cessent d'être signe ou exclamation ; et, ne sont plus que des mouvements : causant attraction ou répulsion. Vouloir expliquer l'origine de la pensée, par la parole, est une sottise. Primitivement, la pensée et la parole ; ou, pour être plus précis, la parole et le verbe ; naissent simultanément. C'est ensuite le raisonnement qui fait pensée et parole ; ou plutôt l'âme : au moyen du raisonnement.

— « Mais, continue Rousseau, comme le geste n'indique guère que les objets présents ou faciles à décrire... »

— Le geste n'indique rien du tout. C'est, le sens : qui y est attaché, qui donne l'indication. Un moulin à vent ferait le même geste qu'on n'y ferait pas attention. Allez-vous, quand un perroquet vous appelle ?

— « ... et, continue Rousseau, les actions visibles... »

— Il n'y a pas d'actions visibles aux yeux seuls. Les yeux ne voient pas, c'est l'âme ; et, l'âme ne voit

qu'au moyen du verbe. Avant le verbe, la vue réelle n'existe pas ; il n'y a qu'attraction et répulsion. Pour l'âme qui voit, elle voit la vertu comme un oignon.

— « ... qu'il n'est pas, continue Rousseau, d'un usage universel... »

— Allez donc demander aux sourds-muets de naissance, dont l'instruction est faite ; si, le geste n'est pas d'un usage universel.

— « ... puisque, continue Rousseau, l'obscurité ou l'interposition d'un corps le rendent inutile... »

— Et aux sourds ! le son se fait-il entendre? Le verbe n'a besoin : que, d'un contact quelconque. Toute cette amplification n'a de rapport : qu'aux espèces de verbes ; et, n'a rien de commun avec le verbe : proprement et généralement dit.

— « ... et qu'il exige l'attention, continue Rousseau, plutôt qu'il ne l'excite... »

— Allez donc crier aux oreilles d'un sourd : et, vous verrez : comme vous exciterez son attention. Toute cette discussion est celle d'un mauvais avocat, disputant sur un mur mitoyen.

— « ... on s'avisa enfin, continue Rousseau, de lui substituer les articulations de la voix... »

— Il ne s'agit pas, ici, du changement de signes ; il s'agit : de l'établissement des signes, de l'établissement

du verbe, du premier mot enfin. Dès qu'un mot existe, tout le dictionnaire existe; le reste, est l'affaire du raisonnement. Mais, comment naît le verbe? comment naît le raisonnement? voilà, ce qu'il faut dire.

— « ... qui, continue Rousseau, sans avoir le même rapport avec certaines idées... »

— Tous ces rapports sont des billevesées. Il n'y a à considérer, dans le verbe, que le sens qu'on attribue au signe : qu'il soit de la main ou de la voix. Tout cela est verbiage, d'un mauvais avocat.

— « ... sont plus propres, continue Rousseau, à les représenter toutes comme signes institués, substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement... »

— Ne dirait-on pas : que, des nations ont dû exister des milliers d'années, avec le verbe relatif aux yeux, avant d'avoir le verbe relatif aux oreilles ; et, que le passage, d'un verbe à un autre, a été discuté en assemblée démocratique ou aristocratique, comme le cens au marc d'argent, par la constituante?

— « ... et, continue Rousseau, d'une manière assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers... »

— Et, pourquoi grossiers, s'il vous plaît? Ne dites-vous pas : que, l'homme de la nature les a plus exquis?

— « ... n'avaient encore, continue Rousseau, aucun exercice... »

— Quant au défaut d'exercice, passe, cela est dans l'hypothèse. Il n'y a pas de doute qu'il est difficile de comprendre, comment, une assemblée de muets, n'ayant aucune idée des avantages de la parole, se serait décidée à abandonner des signes, complétement suffisants s'ils étaient bien choisis ; pour en prendre d'autres : qui, selon eux, devaient valoir moins.

— « ... et plus difficile encore à concevoir en elle-même, continue Rousseau, puisque cet accord unanime dut être motivé, et que la parole paraît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole. »

— Il est très-curieux d'observer ici : que, Condillac, et son imitateur le citoyen de Genève, s'imaginent : qu'un langage, par signes, n'est pas : une parole proprement dite, un langage grammatical ayant toutes les parties de l'oraison, sans en excepter une seule. C'est, ce qu'il donne à entendre quand il dit : que, la parole paraît avoir été nécessaire, pour établir l'usage de la parole. Cela signifie : que, la pensée, le raisonnement, la grammaire étaient nécessaires : pour établir le verbe. Car, dire sans figure : que, la parole est nécessaire, pour établir l'usage de la parole, est une absurdité qui n'a pas de nom. Pour ces messieurs, il y avait donc : des assemblées nationales, qui discouraient avant le verbe. Seigneur, ayez pitié d'eux !

— « On doit juger, poursuit Rousseau, que les premiers mots dont les hommes firent usage eurent dans leur esprit une signification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on emploie dans les langues déjà formées, et qu'ignorant la division du discours en ses parties constitutives... »

— Ne dirait-on pas : qu'il faut aussi une assemblée

nationale, d'imbéciles qui n'ont pas le verbe, pour trouver la division du discours. Au second instant du verbe, le présent, le passé, le futur, les personnes, le nombre, etc., etc., sont reconnus ; il n'y a plus rien à découvrir. Vous viendrez nous parler de peuplades, qui ne savaient pas compter jusqu'à quatre. Quel est donc le moqueur qui vous a fait ce puff? Il était de bonne foi, direz-vous? C'est possible. Pline et saint Augustin et Buffon étaient aussi de bonne foi ; et, vous trouvez chez eux : des contes de vieilles, qui sont de la même force. Nous vous avons déjà dit : que, les miracles de saint Médard sont bien mieux attestés : que, ceux de Jésus-Christ.

— « ... ils donnèrent d'abord à chaque mot, continue Rousseau, le sens d'une proposition entière. »

— Il n'y a pas de mot, qui n'ait le sens d'une proposition entière. *Moi*, signifie : l'homme que je suis ; qui ne suis : ni toi, ni lui, ni eux, etc. On pourrait vous faire un volume là-dessus. Il en est de même : de tous les mots possibles ; il n'en est pas un seul, qui ne contienne : toute la grammaire.

— « Quand ils commencèrent à distinguer le sujet de l'attribut, continue Rousseau, et le verbe d'avec le nom... »

— Le *quand ils commencèrent* est très-joli. Rousseau s'imagine-t-il : que, primitivement, l'homme caressant, s'imaginait : être la femme caressée ? Il faut avoir perdu toute espèce de jugement, pour dire de pareilles

choses. Quant au verbe, il n'y en a pas qui ne renferme le nom; comme, il n'y a pas de nom qui ne renferme le verbe. *Pierre* signifie : être (substantif) phénomène, auquel je donne le nom de *Pierre*. *Être* (verbe) signifie : *un quelconque*, une affirmation, tout, excepté le néant, qui est la négation. Homme est caressant; femme est caressée ; il n'y a pas besoin d'une seconde aurore : pour trouver cette grammaire.

— « ... ce qui ne fut pas un médiocre effort de génie, continue Rousseau. Les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres... »

— Cherchez donc un nom propre qui ne renferme pas toute la grammaire? J'appelle Pierre : l'être qui n'est pas moi, qui n'est pas lui, qui n'est pas elle, qui a des yeux bleus, bruns, etc., qui n'a pas de crinière, pas de cornes, pas de queue, qui ne mord pas, qui va vers cette rivière, etc.

— « ... le présent de l'infinitif, continue Rousseau, fut le seul temps des verbes... »

— Rousseau dira-t-il : que, les Espagnols sont des sauvages, parce qu'ils disent aussi souvent : *estar dormiendo* que dormir; *estar comiendo*, etc. Est-ce ainsi, grand Dieu ! qu'on développe l'origine du langage ? Dites donc comment sont venus : la première idée, le premier signe ; et, vous aurez trouvé l'origine du verbe. Ici, comme pour saint Denis portant sa tête, il n'y a que le premier pas qui coûte. Mais, prenez garde à ce premier pas ; et, surtout dites-nous : pourquoi le chien ne

le franchit pas aussi bien que nous, sans venir nous parler de la calembredaine : d'une âme inférieure.

— « ... et à l'égard des adjectifs, continue Rousseau, la notion ne dut s'en développer que fort difficilement... »

— En effet, comment trouver une différence : entre une morsure et un baiser ; entre l'incarnat du désir et la pâleur de la crainte. Tout cela se ressemble comme deux gouttes d'eau. Si, un père raisonnait ainsi, sur ses affaires de commerce, ses enfants le feraient enfermer.

— « ... parce que, continue Rousseau, tout adjectif est un mot abstrait... »

— Trouvez donc un mot : qui ne soit pas abstrait, qui ne soit pas une abstraction? Le mot *pomme de terre* est l'abstraction, la copie de l'idée que vous avez de la pomme de terre ; laquelle idée est, elle-même, l'abstraction, la copie de la sensation produite par une force que vous appelez *pomme de terre*. Tout cela est pitoyable ; et, le siècle qui accepte de pareilles balourdises : est, plus pitoyable encore.

— « ... et que les abstractions, continue Rousseau, sont des opérations pénibles et peu naturelles. »

— Pénible ! Abstraire, c'est raisonner. Le raisonnement est donc pénible? Quant, au *peu naturel*, il est charmant. Certes, il est peu naturel à une pierre de parler. Mais, si un être sensible existait en société ; cela est si naturel : qu'il est impossible qu'il ne parle

pas. Ce serait un bien plus beau miracle que de voir : deux êtres sensibles, se trouver en contact nécessaire ; et, ne point parler. Essayez donc de nous donner ce spectacle ! Nous l'attendrons longtemps.

— « Chaque objet, continue Rousseau, reçut d'abord un nom particulier, sans égard aux genres et aux espèces... »

— Vous verrez : que, le père et la mère ne distinguaient point leur enfant, du petit d'un chien ; que, s'il leur naissait un garçon, ils le prenaient pour une fille. Pitié !

— « ... aux genres et aux espèces que ces premiers instituteurs, continue Rousseau, n'étaient pas en état de distinguer ; et tous les individus se présentèrent isolés à leur esprit comme ils le sont dans le tableau de la nature. »

— Toujours comme Condillac, faire du matérialisme sans le savoir ; prendre le cerveau d'un homme, comme un miroir capable de réfléter ; et, ne tenir aucun compte du raisonnement. Eh malheureux ! le premier homme raisonnait mieux que vous ; il n'était pas entaché d'autant de préjugés.

— « Si une chose s'appelait A, continue Rousseau, une autre chose s'appelait B. »

— Avant, de donner des noms aux autres ; il faut s en être donné un, à soi-même ; au complément de soi-même ; et, après cela, aux nécessités physiques. On n'appelait pas telle pomme ou telle banane *Perrette*,

telle autre *Françoise*, telle autre *Margot;* on disait : une pomme ou une banane ; ni mieux ni pire qu'à l'Académie.

— « Car la première idée qu'on tire de deux choses, continue Rousseau, c'est qu'elles ne sont pas la même. »

— Quelle malice !

— « Et il faut souvent beaucoup de temps, continue Rousseau, pour observer ce qu'elles ont de commun. »

— Ces malheureux étaient capables de croire : que, la banane qu'ils mangeaient aujourd'hui, était la même que celle qu'ils avaient mangée hier. Il faut être de l'Académie pour découvrir : cette différence de banane ; et cette identité de fruit.

— « De sorte, continue Rousseau, que plus les connaissances étaient bornées, et plus le dictionnaire devint étendu. »

— Rousseau s'imagine-t-il : qu'un nom commun anéantit tous les noms particuliers ; et, qu'une fois que le mot HOMME existe; les mots Pierre, Gille ou François ne sont plus d'aucune utilité, dans le vocabulaire ?

— « L'embarras de toute cette nomenclature ne put être levé facilement, continue Rousseau ; car, pour ranger tous les êtres sous des dénominations communes et génériques, il en fallait connaître les propriétés et les différences. »

— Rousseau oublie que lui-même a dit : qu'il y avait

plus de distance, de tel homme à tel homme; que, de tel homme à telle bête; et, que cette proposition est l'anéantissement de tous les genres, pris comme absolus. La série continue des êtres, expression de l'état actuel de la science, a pour conséquence : que, les genres et les espèces, ainsi que les règnes, ne sont : que, des séparations arbitraires, établies pour faciliter l'étude du TOUT.

— « Il fallait, continue Rousseau, des observations et des définitions, c'est-à-dire de l'histoire naturelle et de la métaphysique... »

— Il serait curieux de savoir : ce que Rousseau entend, ici, par métaphysique.

— « ... beaucoup plus, continue Rousseau, que les hommes de ce temps n'en pouvaient avoir. »

— Quant à l'histoire naturelle ou l'étude de la matière, il y a, actuellement, infiniment plus de connaissances, qu'au sortir du noble état de nature. Quant à la métaphysique, si par là on entend : l'étude de ce qui n'est pas physique, de ce qui n'est pas matière ; il est évident : qu'on n'en sait pas plus que le premier homme.

— « D'ailleurs, poursuit Rousseau, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots... »

— On ne raisonne qu'avec des mots ; et, il n'y a d'idée que par le raisonnement. Mot, idée, verbe, raisonnement, c'est tout un. Mais, une fois qu'on s'est

mis dans la tête : qu'il y a des idées, avant qu'il y ait des mots ; des idées avant le verbe, ce qui est absurde ; il faut soutenir l'absurde par l'absurde ; ce n'est qu'à ce prix : qu'il est possible de le soutenir.

— « ... et l'entendement, continue Rousseau, ne les saisit que par des propositions. »

— Tout verbe, tout mot, tout signe, toute idée, toute pensée est une proposition ; et, l'entendement n'existe : que, par l'existence d'une proposition. Ce serait joli : qu'un entendement sans proposition !

— « C'est, continue Rousseau, une des raisons pourquoi les animaux ne sauraient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. »

— Celle de n'avoir pas de mots, n'est-ce pas ? Bien. Mais, pourquoi n'ont-ils pas de mots ? Que leur manque-t-il donc : pour en avoir ? Leur âme est inférieure à la nôtre, n'est-ce pas ? Et, vous ne rougissez pas de donner pour raison : une semblable billevesée.

— « Quand, continue Rousseau, un singe va, sans hésiter... »

— D'abord, pour aller sans hésiter, il faut raisonner ; à moins que vous ne disiez : que, le tonnerre va, sans hésiter, sur telle ou telle girouette.

— « ... va sans hésiter, continue Rousseau, d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit... »

— Et, pensez-vous qu'il ait les idées particulières des noix nommées : Françoise, Perrette, Jeannette, etc.

— « ... et, continue Rousseau, qu'il compare son archétype... »

— Un archétype est une bêtise. Allez donc pêcher : l'archétype de la noix ou de la vertu! Tout cela est du galimatias.

— « ... à ces deux individus? Non, sans doute, continue Rousseau; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre... »

— Votre maître Condillac vous a appris : qu'avant le verbe, il n'y a pas de mémoire proprement dite. Pourquoi, alors, donnez-vous une mémoire au singe. Rappeler des sensations à la mémoire : c'est raisonner; c'est comparer.

— « ... et ses yeux, continue Rousseau, modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. »

— Quel galimatias! Des yeux qui annoncent au goût! Si le singe est sensible, pourquoi ne parle-t-il pas, puisqu'il est en société, qu'il a des idées, une mémoire et des membres pour exprimer, au moyen de gestes établis en signes, tout ce qu'il éprouve? C'est : qu'il a une âme d'une espèce inférieure, n'est-ce pas? O manie de l'absurde!

— « Toute idée générale, continue Rousseau, est purement intellectuelle. »

— Que signifie ce purement intellectuelle? Est-ce qu'il y a des idées : qui, ne dérivent point de l'intelligence; est-ce qu'il y a des idées : qui, ne dérivent que de la matière? Alors, à quoi sert donc l'immatérialité?

— « Pour peu, continue Rousseau, que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. »

— Autre galimatias. Voyez-vous cette imagination, qui se mêle à une idée générale, pour en faire une idée particulière, comme on fait du gris : en mettant de l'encre dans du lait?

— « Essayez, continue Rousseau, de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout : malgré vous il faudra le voir, petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé; et s'il dépendait de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressemblerait plus à un arbre. »

— Après cela, essayez de vous tracer l'image d'un arbre en particulier : sans raisonner, sans vouloir; et, vous verrez ce que vous aurez. Tout cela est du galimatias; et, c'est à cela qu'on doit arriver, nécessairement; quand, en se supposant, dans le temps, avant le verbe; on veut raisonner, sur l'origine du verbe.

— « Les êtres purement abstraits, » continue Rousseau...

— Il y a donc des êtres : moitié abstraits, moitié concrets? On ne voit, on ne conçoit, ce qui est la même chose, d'êtres : que, par le moyen du raisonne-

ment. Les phénomènes, supposés êtres, sont-ils des êtres réels ; ou, de pures apparences? Question ; et, question qui est encore à résoudre. Elle sera résolue : avant la fin de ce chapitre.

— « ... se voient de même, continue Rousseau, ou ne se conçoivent que par le discours. »

— Une pomme de terre ne se voit, ne se conçoit : que, par le discours ; que, par le raisonnement. Avant le raisonnement, elle n'est pas vue : d'une manière proprement dite ; elle est : attraction ou répulsion. Faut-il le répéter mille fois?

— « La définition seule du triangle, continue Rousseau, vous en donne la véritable idée. »

— La définition seule de la pomme de terre, vous en donne la véritable idée. Essayez donc : d'avoir l'idée d'une pomme de terre quelconque ; sans y attacher, des idées quelconques?

— « Sitôt que vous en figurez un dans votre esprit, continue Rousseau, c'est un tel triangle et non pas un autre... »

— Cela est faux. C'est, quand vous vous figurez un triangle dans le cerveau, dans l'imagination, que c'est tel triangle, et non pas tel autre. Quand vous vous figurez un triangle dans l'esprit, c'est-à-dire dans l'intelligence, c'est-à-dire dans la mémoire intellectuelle ; vous pensez : à une figure définie par trois côtés ; et,

peu importe alors : que, le triangle soit rectangle, aigu, ou obtus.

— « ... et, continue Rousseau, vous ne pouvez éviter d'en rendre les signes sensibles ou le plan coloré. »

— Rousseau ignore : qu'il y a très-peu de personnes qui soient capables de se figurer un triangle, ou tout autre objet, *à volonté*, ainsi que cela se fait involontairement dans les rêves. Plus, même, l'intelligence est exercée, c'est-à-dire plus la mémoire intellectuelle est exercée par le raisonnement ; moins, la mémoire matérielle est propre à représenter les objets absents, indépendamment des idées. On dit : qu'il n'y a que les fous; ou mieux les sots, qui ne rêvent jamais. Si, c'est rêver en raisonnant ; cela est vrai. Si, c'est rêver en voyant les objets, en raisonnant peu ; si, c'est rêver en ne voyant que des tableaux; alors, il n'y a guère que les sots qui rêvent; ou mieux : ceux qui font peu d'usage du raisonnement.

— « Il faut donc, poursuit Rousseau, énoncer des propositions ; il faut donc parler pour avoir des idées générales... »

— Il faut parler pour avoir une idée quelconque. Avant le verbe, loin que des idées existent, il n'y a pas même de sensations dans le temps ; et, ce que vous appelez une idée particulière, existant en dehors du verbe, n'est qu'une sensation dans l'éternité. Avec des mots, dont la valeur est fausse, on ne peut faire : que, de faux raisonnements.

— « ... car sitôt que l'imagination s'arrête, continue Rousseau, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. »

— Que l'imagination, qui est le cerveau, s'arrête ou ne s'arrête pas; l'esprit ne marche : qu'à l'aide du discours, qui est le verbe.

— « Si donc, continue Rousseau, les premiers inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avaient déjà... »

— Est-ce que Rousseau s'imagine : que, les seconds inventeurs pouvaient donner des noms, aux idées qu'ils n'avaient pas? Les philosophes ont parfois : de singulières idées!

— « ... il s'ensuit, continue Rousseau, que les premiers substantifs n'ont jamais pu être que des noms propres. »

— Les premiers substantifs sont : moi et toi. Dire : que ce sont là des noms propres; c'est dire : que, l'être est un nom propre. Ces Messieurs partent de l'idée biscornue : que, les bêtes ont des idées; et cela : parce qu'ils n'attachent aucun sens précis au mot *idée;* et, qu'ils confondent sa valeur, avec celle d'une modification quelconque du cerveau. C'est, sur cette base baroque, qu'ils établissent leurs théories : sur l'origine du langage.

— « Mais lorsque, continue Rousseau, par des moyens que je ne conçois pas... »

— Voilà, Rousseau qui fait le pendant de cet aveugle, qui affirmait : avoir une idée claire de l'écarlate. L'écar-

late, disait-il, est l'analogue du son d'une trompette. Les Esquimaux disaient aussi : que, les navires des Européens étaient de grands animaux. Quand on raisonne, en pédagogue, sur ce qu'on ne connaît pas : on ne peut dire : que des bêtises.

— « ... nos nouveaux grammairiens, continue Rousseau, commencèrent à étendre leurs idées et à généraliser leurs mots, l'ignorance des inventeurs dut assujettir cette méthode à des bornes fort étroites ; et comme ils avaient d'abord trop multiplié les noms des individus faute de connaître les genres et les espèces, ils firent ensuite trop peu d'espèces et de genres, faute d'avoir considéré les êtres par toutes leurs différences. »

— Depuis Rousseau, les différences ont été étudiées ; et, on est parvenu à se retrouver au point de départ, en démontrant : qu'il n'y a ni genre, ni espèce d'une manière proprement dite ; et, qu'il n'y a que des groupes relatifs : aux temps, aux climats, aux circonstances, etc. On doit beaucoup de reconnaissance à MM. Geoffroy-Saint-Hilaire qui ont rendu cette thèse *incontestable :* jusqu'à ce que la série des êtres puisse être tranchée, d'une manière absolue, en deux groupes : l'un, où il y a sensibilité réelle, immatérialité, unie à de la matière, à un organisme, à de la force ; l'autre, où il y a exclusivement matière.

— « Pour pousser les divisions assez loin, continue Rousseau, il eût fallu plus d'expérience et de lumières qu'ils n'en pouvaient avoir, et plus de recherches et de travail qu'ils n'y en voulaient employer. Or, si même aujourd'hui l'on découvre chaque jour de nouvelles espèces qui avaient échappé jusqu'ici à nos observations, qu'on pense combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeaient des choses que sur le premier aspect. Quant aux classes primitives et aux notions les plus générales, il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore. Comment,

par exemple, auraient-ils imaginé ou entendu les mots de matière, d'esprit, de substance, de mode, de figure, de mouvement, puisque nos philosophes, qui s'en servent depuis si longtemps, ont bien de la peine à les entendre eux-mêmes... »

— Bien de la peine! Dites donc : qu'ils ne les entendent pas du tout ; puisqu'il n'en est pas deux qui, à cet égard, aient des idées communes.

— « ... et que les idées qu'on attache à ces mots, continue Rousseau, étant purement métaphysiques... »

— Comment voulez-vous que Rousseau ait une idée nette des mots physique et métaphysique, lorsqu'il attache : au mot *physique*, le sens de corporel ; et, au mot *métaphysique*, le sens d'incorporel ? Il est remarquable : que, Condillac et Rousseau qui, eux-mêmes, n'étaient point matérialistes, se soient fait, sans le savoir, les plus fermes appuis des matérialistes.

— « ... ils n'en trouvaient, continue Rousseau, aucun modèle dans la nature ? »

— Ils sont excellents : avec leurs modèles dans la nature ! Y a-t-il, dans la nature, des modèles du doux, de l'aigre, etc. ? Vous allez voir : que, les premiers raisonneurs n'eurent aucune idée du doux et de l'aigre. Et, y a-t-il, dans la nature, un modèle de l'*idée* pomme de terre ? Pas davantage. Il n'est, dans la nature physique, aucun modèle de raisonnement ; et, une fois le raisonnement établi ; tous les modèles en découlent.

— « Je m'arrête, continue Rousseau, à ces premiers pas, et je supplie mes juges de suspendre ici leur lecture pour considérer sur l'invention des seuls substantifs physiques... »

— Voilà encore le mot *physique* signifiant exclusivement *corporel*. Tout substantif est physique, tout substantif est un être phénoménal, fût-il même hypothétique, dont la réalité ou l'illusion doit être décidée : au moyen du raisonnement.

— « ... c'est-à-dire, continue Rousseau, sur la partie de la langue la plus facile à acquérir... »

— Le verbe ne s'acquiert point par parties ; mais, tout d'une pièce. Toute la grammaire se trouve, implicitement, dans le mot *moi*. Une fois le mot *moi* pensé, leraisonnement existe ; et, il n'est pas de pensée, que le raisonnement ne puisse développer de ce mot, et ne développe : quand le besoin l'exige. Il faut, maintenant : que, toutes les âneries s'anéantissent ; et, elles s'anéantiront.

— « ... le chemin qui lui reste à faire pour exprimer toutes les pensées des hommes, continue Rousseau, pour prendre une forme constante, pour pouvoir être parlée en public et influer sur la société. »

— Du moment que le verbe existe, il exprime toutes les pensées de l'homme. Ce ne sont point les mots, qui font naître les pensées, mais le raisonnement ; et, quand une pensée existe, les signes, qui ont servi à la faire naître, existent déjà. Il ne s'agit que d'en inventer de plus commodes ; et, cela n'est point l'affaire de l'ori-

gine du langage; mais, du besoin qui existe : d'un meilleur outil. Une fois que l'homme a dit *moi,* il a dit *toi,* il a dit *lui :* le temps et le verbe existent.

— « Je les supplie de réfléchir, continue Rousseau, à ce qu'il a fallu de temps et de connaissances pour trouver les nombres, etc... »

— Ici, Rousseau fait une note, si singulière, que nous allons la donner, avant de continuer le texte.

— « Platon, dit-il, montrant combien les idées de la quantité discrète « et de ses rapports sont nécessaires dans les moindres arts, se moque avec « raison des auteurs de son temps, qui prétendaient que Palamède avait « inventé les nombres au siége de Troie, comme si, dit ce philosophe, « Agamemnon eût pu ignorer jusque-là combien il avait de jambes. »

— Les jambes, ni les mains, ni les doigts ne sont l'origine des nombres. Quand l'homme a dit *moi,* il a dit *un ;* quand il a dit *moi* et *toi,* il a dit deux. Dire, qu'une peuplade n'a jamais pu compter que jusqu'à trois; c'est dire : qu'ils n'ont jamais été que trois. Il faut être fou, pour écouter les contes de voyageurs : qui, n'ont aucune idée de la langue du peuple qu'ils observent; qui doivent s'en rapporter à des interprètes, qu'ils ne comprennent pas et dont ils sont mal compris; et qui, enfin, sont toujours menteurs : même, sans le vouloir ni le savoir.

— « En effet, continue Rousseau, on sent l'impossibilité que la so- « ciété et les arts fussent parvenus où ils étaient déjà du temps du siége de « Troie, sans que les hommes eussent l'usage des nombres et du calcul ; « mais... »

— Écoutez Rousseau, tout ce qu'il va dire décou-

lera du préjugé : que, les mots sont nécessaires pour avoir les pensées ; c'est-à-dire : que, le mot *trois* soit inventé, avant de pouvoir avoir l'idée de trois. C'est là le préjugé, qui a retenu le dix-huitième siècle dans les fers de l'ignorance; et, y retient encore le dix-neuvième. L'idée de trois est composée de moi, plus toi, plus lui. Que le *toi* et le *lui* soient des êtres identiques au *moi,* ou qu'ils ne soient que des êtres hypothétiques, peu importe. Dès que l'être raisonnant a dit : moi, toi, et lui ; il a eu l'idée de trois ; et, bientôt un mot est inventé, pour remplacer : les mots *moi, toi et lui.* Et, quand nous disons *mot,* nous disons *signe;* que le signe soit fait : avec le geste, avec le son, ou avec le toucher sur la peau générale ; au lieu de l'être, sur la peau des yeux; ou, sur la peau des oreilles ; peu importe.

— « ... mais, continue Rousseau, la nécessité de connaître les nom-« bres avant que d'acquérir d'autres connaissances... »

— Les nombres sont les premières connaissances que l'homme acquiert. Car, moi et toi sont les premières connaissances ; et, *moi* et *toi* sont *un* et *un ;* ou deux. Pour aller de là, jusqu'à l'indéfini, il n'y a qu'à raisonner ; et, le développement du raisonnement est relatif aux besoins. Quand on a besoin : d'un ou de plusieurs Dieux ; d'un ou de plusieurs anthropomorphes ; on les invente. Quand, l'anthropomorphisme devient incompatible, avec l'existence de la société ; parce que, l'examen ne peut plus être comprimé ; l'anthropomorphisme est anéanti.

— « ... n'en rend pas l'invention plus aisée à imaginer, continue « Rousseau. Ces noms de nombres une fois connus, il est aisé de s'en « expliquer le sens... »

— Comment ! expliquer le sens d'un mot qui n'a pas de sens ? Il faut être d'un siècle, qui n'a pas de sens commun, pour dire de pareilles choses.

— « ... et d'exciter, continue Rousseau, les idées que ces noms repré- « sentent. »

— Après en avoir expliqué le sens, qu'ils n'avaient pas auparavant, n'est-ce pas ? Pitié !

— « Mais, continue Rousseau, pour les inventer... »

— Écoutez, lecteurs !

— « ... il a fallu, continue Rousseau, avant que de concevoir ces mêmes « idées... »

— Avant de dire : moi, toi, et lui.

— « ... s'être pour ainsi dire familiarisé, continue Rousseau, avec les « méditations philosophiques... »

— Les premières méditations philosophiques, proprement dites, ont eu pour but : le maintien de l'ordre social et l'invention de l'anthropomorphisme. Les premières méditations philosophiques ont donc eu pour but : de faire accepter l'hypothèse, comme vérité. C'est dire : que, les premières méditations philosophiques

ont eu pour but : le mensonge. Et, cela doit être : pour toute l'époque d'ignorance.

— « ... s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence, con-
« tinue Rousseau, et indépendamment de toute autre perception... »

— Toute cette phrase pompeuse consiste à dire : moi, toi et lui. Que d'étalage inutile ou plutôt nuisible!

— « ... abstraction très-pénible, continue Rousseau, très-métaphy-
« sique, très-peu naturelle... »

— Toute abstraction est un raisonnement ; et, tout raisonnement est une abstraction ; aucun bon raisonnement, aucune abstraction bien faite ne sont possibles, il n'y a de possible que les mauvais raisonnements : quand on veut s'efforcer de les prendre pour bons. De plus, il n'y a ni raisonnement, ni abstraction métaphysiques ; il n'y a que l'âme de métaphysique, si métaphysique il y a. Un raisonnement, une abstraction, une idée est un mouvement, une modification de l'âme, un ébranlement du cerveau qui la modifie ; et, cet ébranlement, ce mouvement, quoique causé par l'âme, n'en est pas moins un mouvement ; n'en est pas moins physique. De plus, un raisonnement, une abstraction est une chose tellement naturelle à l'homme ; que, l'homme ne fait que cela, exclusivement que cela ; et, que tout ce qui n'est pas raisonnement ou abstraction, n'est fait que par la bête. Aussi, que de folies! que d'absurdités en quelques mots!

— « ... et sans laquelle cependant, continue Rousseau, ces idées n'eus-

« sent jamais pu se transporter d'une espèce ou d'un genre à un autre, « ni les nombres devenir universels. »

— Quel jargon ! comme si jamais : *moi, toi* et *lui* avaient pu être pris : pour le même individu.

— « Un sauvage, » continue Rousseau...

— Laissez donc les sauvages tranquilles ! ils raisonnent infiniment mieux que vous. Dites un homme naturel, dites une bête, dites un homme avant le verbe si vous voulez ; mais, ne vous servez pas d'expression indéterminée.

— « ... pouvait considérer séparément, continue Rousseau, sa jambe « droite et sa jambe gauche... »

— Un sauvage, si par cette expression vous entendez un homme avant le verbe, ne considère rien du tout. Considérer, c'est raisonner, c'est exister dans le temps; et, avant le verbe, le temps n'existe pas.

— « ... ou, continue Rousseau, les regarder ensemble sous l'idée in- « divisible d'un couple... »

— Admirez donc : l'*idée indivisible d'un couple!* l'éclectisme n'a rien dit de plus joli. Cela équivaut : à un égale plusieurs.

— « ... sans jamais, continue Rousseau, penser... »

— Penser, avant le verbe ! Vous oubliez donc tout ce que vous avez dit ?

— « ... qu'il en avait deux, continue Rousseau ; car autre chose est « l'idée représentative qui nous peint un objet... »

— Une idée, proprement dite, ne représente pas un objet ; elle représente le raisonnement fait sur un objet. Quand un objet est vu, sans raisonnement, c'est une sensation, dont la cause peut même n'exister que dans l'organisme. Rien ne distingue une pomme de terre, vue par hallucination, vue pathologiquement ; d'une pomme de terre, vue physiologiquement. Le raisonnement pouvait seul faire dire à Pascal : que, le précipice n'était pas à ses pieds.

— « ... et autre chose, continue Rousseau, l'idée numérique qui le « détermine. »

— Si, vous voulez appeler idée numérique, la différentiation du toi avec le moi ; il ne tient qu'à vous. Ce qu'il y a de certain ; c'est, que cette différentiation, ou le raisonnement fait sur l'un et l'autre, sont la base de l'idée qui détermine l'objet. Ne dirait-on pas : qu'une idée numérique est d'une nature ; et, une idée de qualification d'une autre ? Toute idée est l'abstraction d'un raisonnement, quel qu'il soit. Est-il donc permis d'embrouiller des choses aussi simples !

— « Mais encore, continue Rousseau, pourrait-il calculer jusqu'à « cinq... »

— Calculer avant le verbe, n'est-ce pas ? Ni jusqu'à cinq, ni jusqu'à deux, ni jusqu'à un. Il y a autant de difficulté à dire un : qu'un million. Si, on ne dit pas un

million, quand on a dit un; c'est, que cela n'est pas nécessaire. Il en est de même, pour oublier les folies. L'adoration de Jupiter, n'est tombée dans le ridicule : que, par nécessité sociale. Il en avait été de même : pour l'adoration de l'oignon. Il en sera bientôt de même : pour l'adoration de l'anthropomorphe.

— « ... et quoique, appliquant ses mains l'une sur l'autre, continue « Rousseau, il eût pu remarquer... »

— On ne remarque point, avant le verbe.

— « ... que les doigts se répondaient exactement, continue Rousseau, « il était bien loin de songer... »

— Avant le verbe, on ne songe point : dans ce sens-là.

— « ... à leur égalité numérique, continue Rousseau ; il ne savait... »

— Avant le verbe, on ne sait rien ; pas même que l'on existe.

— « ... il ne savait pas plus le compte de ses doigts, continue Rous- « seau, que de ses cheveux ; et si, après lui avoir fait entendre... »

— Lui faire entendre, avant le verbe, n'est-ce pas ? Que de folies !

— « ... après lui avoir fait entendre, continue Rousseau, ce que c'est « que nombres... »

— Du moment, que le verbe existe; que, le moi est différencié du toi; le nombre est connu, avec autant

de netteté, qu'il pourrait l'être : par l'Académie des sciences.

— « ... quelqu'un lui eût dit, continue Rousseau, qu'il avait autant de « doigts aux pieds qu'aux mains, il eût peut-être été fort surpris, en les « comparant, de trouver que cela était vrai. »

— Il y a des milliers d'académiciens, auxquels il nous serait impossible de faire accepter comme vérité : que, *un* n'est pas la même chose que *plusieurs*.

— Maintenant revenons au texte, interrompu depuis la page 164.

— « Je les supplie de réfléchir, continue Rousseau, à ce qu'il a fallu de temps et de connaissances pour trouver les nombres, les mots abstraits, les aoristes et tous les temps des verbes, les particules, la syntaxe, lier les propositions, les raisonnements, et former toute la logique du discours. »

— Que d'emphase pour dire : parler ! Allez donc voir ces peuplades, que vous dites être comme dans l'état de nature ; et, vous y trouverez des langues, où il y a plus de délicatesses de pensées : que, toute votre ancienne Grèce n'a pu en avoir. Et, si les langues font tant de progrès, par le seul temps ; comment trouvez-vous donc : que, la langue française soit moins propre, à énoncer la pensée, que la langue grecque ?

— « Quant à moi, continue Rousseau, effrayé des difficultés qui se multiplient, et convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les langues aient pu naître et s'établir par des moyens purement humains... »

— Pendant toute l'époque d'ignorance, ce qu'on ne comprend pas, est le résultat d'un miracle. C'est ainsi : que, la création a été inventée.

— « ...je laisse, continue Rousseau, à qui voudra l'entreprendre la discussion de ce difficile problème, lequel a été le plus nécessaire de la société déjà liée à l'institution des langues, ou des langues déjà inventées à l'établissement de la société. »

— Tout ce qu'on ne sait pas, paraît impossible à savoir : surtout, à ceux qui s'imaginent : que, ce qu'ils ne savent pas, personne ne peut le savoir. M. Coriolis, avant sa mort directeur de l'École polytechnique, disait à quelqu'un, qui croyait avoir fait une découverte en mécanique : « Monsieur, s'il y avait eu quelque chose à trouver sur cette voie, je l'aurais trouvé. » Quant à l'embarras de Rousseau, il est facile à lever : la société et le verbe sont nés au même instant. Quant à l'espèce de société, c'est celle relative à l'ignorance, société qui dure encore. Quant à celle relative à la connaissance, elle est à naître; aussi bien : que, la langue ayant des expressions, dont les valeurs sont déterminées.

— « Quoi qu'il en soit de ces origines, continue Rousseau, on voit du moins, au peu de soin qu'a pris la nature de rapprocher les hommes par des besoins mutuels et de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé leur sociabilité... »

—La nature n'est pas un être, et ne prépare rien du tout. Le reproche s'adresserait à l'anthropomorphe. Si, du reste, il y avait eu des soins de pris par l'un ou l'autre, il serait possible de dire que rien n'a été épargné. Car, les attractions sont tellement fortes, pour rapprocher les hommes ; que, l'humanité peut seulement se perpétuer : par le rapprochement des individus.

Quant à l'usage de la parole, il est impossible : que, deux individus soient en contact nécessaire ; sans, que le verbe vienne à se développer. Ainsi, voilà une autre fois : autant de folies que de mots.

— « ... et combien, continue Rousseau, elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait pour en établir les liens. En effet, il est impossible d'imaginer pourquoi, dans cet état primitif... »

—Dans l'état primitif, dans l'état avant le verbe, il n'y a pas de pourquoi. Tout pourquoi, est relatif au temps ; et, avant le verbe, le temps n'existe pas. Pour nous qui parlons, nous dirons : qu'avant le verbe, le mâle et la femelle se rapprochent et demeurent rapprochés ; parce que ce rapprochement est une tendance organique, que chacun peut encore observer : soit chez les hommes ; soit chez les animaux ; dont les petits ne peuvent se passer de soins.

— « ... pourquoi, dans cet état primitif, continue Rousseau, un homme aurait plutôt besoin d'un autre homme qu'un singe ou un loup de son semblable... »

— En supposant même : que, par tendance organique, l'homme avant le verbe ne se rapproche pas d'un autre homme ; ce qui est bien certain : c'est, que l'homme se rapproche de la femme, par cette seule tendance ; et, qu'elle suffit au développement du verbe et de la société. Du reste, l'exemple des loups et des singes est mal choisi ; car, les loups vont souvent en troupe ; et, les singes toujours, sauf quelques espèces

qui paraissent faire exception ; mais, qui n'en ont pas moins des *familles naturelles*.

— « ... ni, ce besoin supposé, continue Rousseau, quel motif pourrait engager l'autre à y pourvoir... »

— Avant le verbe, il n'y a pas de motif ; il n'y a que des tendances ; et, la tendance, de ce qui après le verbe s'appelle secours mutuels, existe... parce qu'elle existe. Pour le savoir, ouvrez les yeux et voyez : des couples unis, par la force organique.

— « ... ni même, en ce dernier cas, continue Rousseau, comment ils pourraient convenir entre eux des conditions. »

— Voyez quelle malice ! Rousseau trouve : qu'avant le verbe on ne parle pas ; et, que pour faire des conditions, il faut parler.

— « Je sais, continue Rousseau, qu'on nous répète sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état... »

— Autre conte bleu. Avant le verbe, il n'y a ni misère ni bonheur. Misère et bonheur sont relatifs au temps ; et, avant le verbe, le temps n'existe pas.

— « ... et s'il est vrai, continue Rousseau, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu qu'après bien des siècles avoir le désir et l'occasion d'en sortir... »

— Il n'y a pas plus de raison, pour en sortir, après un millier de siècles, qu'après deux instants. Quant au

désir, il n'y en a point avant le verbe; il n'y a que des tendances.

— « ... ce serait, continue Rousseau, un procès à faire à la nature... »

— Dites donc à l'auteur de la nature, puisque cette pauvre nature a été faite.

— « ... et non, continue Rousseau, à celui qu'elle aurait ainsi constitué. »

— Dans ces deux hypothèses de matérialisme et d'anthropomorphisme, il n'y a pas plus de procès à faire : à l'homme qu'au tigre. Dans ces deux hypothèses, l'homme et le tigre tuent comme ils lèchent : naturellement.

— « Mais si, poursuit Rousseau, j'entends bien ce terme de *misérable*, c'est un mot qui n'a aucun sens, ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse, la souffrance du corps ou de l'âme. »

— Ils sont délicieux, ces messieurs, avec leurs souffrances du corps. Quand ils ont mal à la tête, s'imaginent-ils : que, c'est leur tête qui a mal ; et quand leur cerveau est affecté, par une mauvaise nouvelle, s'imaginent-ils aussi : que, ce soit leur cerveau qui souffre ?

— « Or, continue Rousseau, je voudrais bien qu'on m'expliquât quel peut être le genre de misère d'un être libre... »

— Libre avant le verbe! libre avant de penser,

avant d'exister dans le temps! Vous perdez donc la tête!

— « ... dont le cœur, continue Rousseau, est en paix... »

— Le cœur, ici, signifie la conscience. Une conscience avant le verbe! c'est, de plus fort en plus fort.

— « ... et le corps en santé, » continue Rousseau.

— Il paraît, qu'avant le verbe, on est exempt de se casser la jambe. Du reste, vous avez raison ; avant le verbe, on ne souffre pas : dans le sens que vous entendez. Pour souffrir, dans ce sens ; il faut exister dans le temps ; et, avant le verbe, il n'y a qu'éternité.

— « Je demande, continue Rousseau, laquelle, de la vie civile ou naturelle, est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent. »

— Sans contredit, c'est la vie civile. La vie naturelle, dans le sens d'existence avant le verbe, n'est ni supportable ni insupportable. Une vie, dans l'éternité, n'est ni l'un ni l'autre ; il en est de même : pour la jouissance. Dans l'éternité, il n'y a ni souffrance, ni jouissance ; dans le sens : que nous attachons à ces mots.

— « Nous ne voyons presque autour de nous, continue Rousseau, que des gens qui se plaignent de leur existence, plusieurs même qui s'en privent autant qu'il est en eux ; et la réunion des lois divines et humaines suffit à peine pour arrêter le désordre. Je demande si jamais on a ouï dire qu'un sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie et à se donner la mort. »

— Est-ce de bonne foi, ou de mauvaise foi, que Jean-Jacques affecte, à chaque instant, de confondre : l'homme que nous appelons *sauvage,* avec l'homme avant le verbe ? L'homme, avant le verbe, ne peut se plaindre ; pour se plaindre, il faut raisonner. Quant à ceux que nous appelons *sauvages,* parce que leur civilisation est différente de la nôtre, il y a, parmi eux : des plaintes, sur la vie, et des suicides. Il y en a moins que chez nous, à la vérité, parce que les injustices sociales y sont infiniment moins grandes.

— « Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misère, continue Rousseau. Rien, au contraire, n'eût été si misérable que l'homme sauvage ébloui par des lumières, tourmenté par des passions et raisonnant sur un état différent du sien. »

— Que de folies en peu de mots! Cette phrase signifie : que l'homme, avant le verbe, ébloui par le verbe, tourmenté avant le temps par des passions qui ne peuvent tourmenter que dans le temps, raisonnerait avant le verbe, ce que Rousseau sait être impossible ; et, qu'il raisonnerait sur un état différent du sien : quand les états sont relatifs au temps ; et, qu'avant le verbe il n'y a pas de temps.

— « Ce fut, poursuit Rousseau, par une providence très-sage... »

—La providence appartient : à l'anthropomorphisme, à l'ignorance, à l'erreur ; la justice éternelle appartient : à la religion démontrée, à la vérité. Mais, Rousseau l'ignorait ; et, cette ignorance doit excuser toutes ses

folies, moins sa vanité. Il aurait dû dire : je ne sais pas.

— « ... que les facultés qu'il avait en sa puissance, continue Rousseau, ne devaient se développer qu'avec les occasions de les exercer... »

— Les occasions, non pas d'exercer ses facultés; mais, d'exercer la seule faculté qu'il ait, celle de raisonner; se présentent aussitôt, que l'homme est complet au physique. Avant l'homme réel, l'homme moral n'existe pas encore.

— « ... afin, continue Rousseau, qu'elles ne lui fussent ni superflues et à charge avant le temps... »

— Avant quel temps? Avant le temps réel? Alors, il n'y a ni superflu ni charge. Avant le temps de sortir de l'ignorance? Il y est encore; et plus, au sein des académies que partout ailleurs.

— « ... ni tardives et inutiles au besoin, continue Rousseau. Il avait dans le seul instinct tout ce qu'il lui fallait pour vivre dans l'état de nature. »

— Dans le prétendu état de nature, il n'y a pas de vie humainement dite; il n'y a : qu'une vie organique, une vie de bête.

— « Il n'a, continue Rousseau, dans une raison cultivée... »

— Toute raison est cultivée; il n'y a pas de raison brute. Si, Rousseau s'imagine : avoir sa raison mieux cultivée que celle du Hottentot; il se trompe grossiè-

rement. Il a mille préjugés : quand le Hottentot n'en a qu'un.

— « ... que ce qu'il lui faut pour vivre en société, » continue Rousseau.

— Rousseau s'imagine : que, les Hottentots ne sont pas en société. Les Chinois aussi nous appellent des barbares, des sauvages ; et s'imaginent : qu'eux seuls sont en société.

— « Il *paraît* d'abord, continue Rousseau, que les hommes dans cet état... »

— Pour Rousseau, l'état de nature, tantôt s'étend jusqu'à l'aliénation du sol aux familles, et comprend l'état de chasseur, de pêcheur, de pasteur, etc. ; tantôt il est restreint à l'existence avant le verbe. Nous voilà de nouveau avec l'homme avant le verbe.

— « ... n'ayant entre eux, continue Rousseau, aucune sorte de relation morale... »

— Il serait curieux : qu'il y eût des relations morales avant le verbe. Dans ce cas il *paraît* est une expression : que nous laisserons à qualifier.

— « ... ni de devoirs connus, continue Rousseau, ne pouvaient être ni bons ni méchants, et n'avaient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un sens physique, on n'appelle vices dans l'individu les qualités qui peuvent nuire à sa propre conservation, et vertus celles qui peuvent y contribuer, auquel cas il faudrait appeler le plus vertueux celui qui résisterait le moins aux simples impulsions de la nature. Mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement que nous pourrions porter sur une telle situation... »

— Et, pourquoi le suspendre, s'il vous plaît? Puisque, de votre aveu, il n'y a pas de moral avant le verbe, il n'y a pas de raisonnement, il n'y a donc ni bien-être, ni mal-être; car, l'un et l'autre appartiennent au moral. Dans ce cas, il n'y a aucune espèce de comparaison à faire, entre les deux états. Des choses, de natures différentes, ne se comparent pas.

— « ... et, continue Rousseau, de nous défier de nos préjugés... »

— Hélas! voilà précisément où Rousseau a péché. Il ne s'est pas assez défié de ses préjugés.

— « ... jusqu'à ce que, continue Rousseau, la balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés... »

— Quand, on se défie suffisamment de ses préjugés; on reconnaît : qu'il n'y a que des hommes civilisés. Il n'y a pas d'autre civilisation que le raisonnement; et, avant la civilisation, le raisonnement, l'homme n'existe pas encore. Si, par civilisation, Rousseau avait voulu comprendre : l'état social, conforme au raisonnement incontestablement dépouillé de sophismes, il aurait reconnu : que, la civilisation, dans ce sens, est encore à naître.

— « ... ou si leurs vertus sont plus avantageuses, continue Rousseau, que leurs vices ne sont funestes... »

— Funestes à qui? Aux individus ou à la société? Si c'est aux individus, et qu'il y ait un ordre moral

réel, relatif à une autre vie, les vices sont funestes aux individus vicieux, et les vertus avantageuses aux individus vertueux. S'il n'y a pas d'ordre moral, les vices sont souvent avantageux aux individus vicieux, et les vertus presque toujours funestes. Du reste, s'il n'y a pas d'autre vie : il n'y a ni vertus ni vices ; à moins, qu'on ne parle, dans le sens physique, que Rousseau a énoncé. Relativement à la société, et si on appelle vice : le maintien, de la société dans l'erreur, au moyen de la force et du sophisme ; alors, le vice est tellement avantageux à la société, pendant toute l'époque d'ignorance : que, sans le vice, la société, l'humanité périraient. Il y a plus : si l'ordre moral existe, si la justice éternelle existe, il faut que les mauvaises actions soient punies; et, pour qu'elles le soient, il faut : qu'il y ait des mondes, où la somme des maux soit plus grande que celle des biens, et, que cette différence puisse exister, dans toutes les proportions possibles, comme les fautes commises ont, dans leur intensité, toutes les proportions possibles.

— « ... on, continue Rousseau, si le progrès de leurs connaissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devraient se faire... »

— A mesure, que les fausses connaissances se développent; la fausse instruction croit démontrer : que, faire du bien aux autres, à son détriment, est la plus grande des sottises. Aussi, pendant toute l'époque d'ignorance, le malheur des masses augmente, avec le développement des fausses connaissances : et, cela doit

être, s'il y a une justice éternelle ; puisque les hommes se servent mutuellement de bourreaux. A mesure, que l'expiation se fait, le mal augmente ; et, le remède sort : de l'excès du mal même. Quand, la société ne peut plus exister : basée sur le mensonge, sur le vice; elle finit par se baser : sur la vertu, sur la vérité.

— « ...ou, continue Rousseau, s'ils ne seraient pas, à tout prendre, dans une situation plus heureuse, de n'avoir ni mal à craindre ni bien à espérer de personne... »

— Et c'est un logicien, qui dit de pareilles folies! C'est, comme si on demandait : s'il vaut mieux exister que de ne pas exister. Certes, si l'ordre moral n'existe pas, il vaudrait mieux : ne pas exister que d'exister. Mais, qu'on y fasse attention. Si, l'ordre moral n'existe pas, en réalité ; nous n'existons pas, en réalité. Alors, tout est nécessaire ; il n'y a ni mieux ni pire. Nous sommes des illusions ; et, toute pensée et action est aussi : illusion.

— « ... que de s'être soumis, continue Rousseau, à une dépendance universelle... »

—Quelles rêveries, *s'être soumis!* Ne dirait-on pas : que, les hommes avant le verbe, sont convenus d'inventer le verbe? Il faut être malade : pour dire de pareilles choses.

— « ... et de s'obliger, continue Rousseau, à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner. »

— Ceci est un pur galimatias. Si Rousseau veut

dire : que, l'ordre social est criblé d'injustices, pendant toute l'époque d'ignorance ; qu'il réfléchisse à cet égard, et, il reconnaîtra : que, cela découle aussi : de la justice éternelle.

— « N'allons pas surtout conclure avec Hobbes, continue Rousseau, que, pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme soit naturellement méchant... »

— La bonté et la méchanceté sont relatives : aux idées que l'on en a, pour ce qui concerne les individus. Avant le verbe, il n'y a pas d'idées proprement dites ; avant le verbe, il n'y a ni bonté, ni méchanceté ; il n'y a que des tendances, privées de toute moralité, comme le reconnaît Rousseau.

— « ... qu'il soit vicieux, continue Rousseau, parce qu'il ne connaît pas la vertu ; qu'il refuse toujours à ses semblables des services qu'il ne croit pas leur devoir... »

—Quel galimatias ! Avant le verbe, il n'y a : ni don, ni refus, ni droit, ni devoir.

— « ... ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec raison aux choses dont il a besoin, continue Rousseau, il s'imagine follement... »

— S'imaginer : avant le verbe !

— « ... il s'imagine follement, continue Rousseau, être le seul propriétaire de tout l'univers. Hobbes a très-bien vu le défaut de toutes les définitions modernes du droit naturel... »

— Le droit naturel, le droit avant le verbe, est une sottise pommée ; et, toute sottise, si elle n'est définie sot-

tise, ne peut avoir qu'une sotte définition. C'est, cependant, sur cette sottise que repose : tout l'échafaudage encyclopédique.

— « ... mais les conséquences qu'il tire de la sienne, continue Rousseau, montrent qu'il la prend dans un sens qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur ces principes qu'il établit, cet auteur devrait dire que l'état de nature étant celui où le soin de notre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui... »

— Avant le verbe, il n'y a : ni soin, ni conservation dans le sens de prévision, ni préjudice, ni autrui. Tout cela est relatif : au temps, au raisonnement ; et, avant le verbe : il n'y a, ni temps, ni raisonnement. Il n'y a pas d'autrui pour une écritoire ; il n'y a pas d'autrui pour une laitue.

— « ... cet état était par conséquent, continue Rousseau, le plus propre à la paix... »

— Avant le verbe, il n'y a ni paix ni guerre. Direz-vous : que, les mauvaises herbes font la guerre aux laitues ?

— « ... et, continue Rousseau, le plus convenable au genre humain. »

— Avant le verbe, il n'y a pas de genre humain ; à moins qu'on ne veuille dire : qu'avant le verbe, le genre humain existait ; comme le monde, avant la création, existait dans la pensée de Dieu. Avec de pareilles billevesées, on justifie : tout ce qu'on veut.

— « Il dit précisément le contraire, » continue Rousseau...

— Et, ce contraire ne vaudra pas mieux.

— « ... pour avoir fait entrer mal à propos, continue Rousseau, dans le soin de la conservation... »

— Encore une fois, avant le verbe, il n'y a pas de soin ; il n'y a : que des tendances.

— « ... dans le soin de la conservation de l'homme sauvage, continue Rousseau, le besoin... »

— Avant le verbe, il n'y a pas de besoin ; il n'y a : que des tendances.

— « ... le besoin de satisfaire, continue Rousseau, une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la société... »

— Avant le verbe, il n'y a pas de passions proprement dites ; il n'y a : que des tendances. C'est, lorsque ces tendances, sont protégées ou combattues par le raisonnement, qu'elles deviennent passions proprement dites. Direz-vous : que, le chien de chasse a la passion de chasser les lièvres ?

— « ... et, continue Rousseau, qui ont rendu les lois nécessaires. »

—La nécessité des lois dérive : de l'existence du raisonnement. Partout, où il y a raisonnement, il faut : pour que l'ordre qui est l'existence sociale, l'existence des raisonneurs, l'existence du raisonnement, puisse persister : qu'un raisonnement, relatif aux actions, soit obligatoire. C'est, ce raisonnement obligatoire qui

porte le nom de loi. L'existence d'une loi, avant le raisonnement, est aussi stupide : que l'existence d'un droit.

— « Le méchant, dit-il, est un enfant robuste, » continue Rousseau.

— Si, cette proposition signifie : que, le méchant est un enfant qui raisonne mal ; la proposition est juste. Mais, si elle signifie : que, le méchant est un enfant qui ne raisonne pas ; c'est une sottise. En dehors du raisonnement, il n'y a : ni bonté ni méchanceté ; et un enfant qui, en naissant, étranglerait sa mère ; ne serait pas plus coupable : que, celui qui cause sa mort, par les douleurs de l'enfantement.

— « Il reste à savoir, continue Rousseau, si l'homme sauvage... »

— Dites donc, l'homme avant le verbe ; et, non pas l'homme sauvage !

— « ... si l'homme sauvage, continue Rousseau, est un enfant robuste. »

—Si, par enfant, vous entendez, un être qui ne parle pas, qui ne raisonne pas ; et, par robuste, un enfant aussi grand qu'un homme ; il est clair : qu'un homme, avant le verbe, est un enfant robuste.

— « Quand on le lui accorderait, poursuit Rousseau, qu'en conclurait-il ? Que si, quand il est robuste, cet homme était aussi dépendant des autres... »

—Relativement à l'individu, existant avant le verbe,

il n'y a : ni autres, ni dépendance ; pas plus qu'une pierre n'est un autre pour une autre pierre ; pas plus qu'un chêne ne dépend du tonnerre. Quand on mêle, continuellement, le propre et le figuré ; on ne peut faire : qu'un galimatias continuel.

— « ... était aussi dépendant des autres, continue Rousseau, que quand il est faible, il n'y a sorte d'excès... »

— Ici, le mot *excès*, se rapporte au raisonnement. On ne dit pas les excès de la foudre. Avant le raisonnement, il n'y a pas d'excès.

— « ... il n'y a sorte d'excès, continue Rousseau, auxquels il ne se portât ; qu'il ne battît sa mère lorsqu'elle tarderait trop à lui donner la mamelle... »

— C'est, ce que font tous les enfants ; sans, pour cela être méchants.

— « ... qu'il n'étranglât un de ses jeunes frères, continue Rousseau, lorsqu'il en serait incommodé... »

— A la force près, c'est ce que font tous les enfants. avant le verbe ; sans, pour cela être méchants.

— « ... qu'il ne mordît la jambe à l'autre, continue Rousseau, lorsqu'il en serait heurté ou troublé. »

— C'est, encore, ce que feraient tous les enfants ; s'ils avaient des dents avant le verbe ; et cela : sans être méchants.

— « Mais ce sont, continue Rousseau, deux suppositions contradictoires dans l'état de nature que d'être robuste et dépendant. »

— Encore une fois, avant le verbe la dépendance proprement dite n'existe pas. Direz-vous : qu'une laitue dépend de l'arrosoir ?

— « L'homme est faible quand il est dépendant, continue Rousseau, et il est émancipé avant d'être robuste. »

— Ceci est du galimatias.

— « Hobbes n'a pas vu, continue Rousseau, que la même cause qui empêche les sauvages d'user de leur raison... »

— Avant le verbe, il n'y a pas de *les ;* un pluriel humain est l'expression d'une société ; et, avant le verbe, il n'y a pas de société.

— « ... comme le prétendent nos jurisconsultes, continue Rousseau, les empêche en même temps d'abuser de leurs facultés... »

— Avant le verbe, il n'y a : ni temps, ni abus, ni faculté.

— « ... comme il le prétend lui-même, continue Rousseau ; de sorte qu'on pourrait dire que les sauvages... »

—Dites donc l'homme avant le verbe ! Il y a, entre nous et les sauvages, parité quant à l'ignorance de la vérité. Seulement, chez les sauvages, il y a, pour les masses : moins d'injustice sociale.

— « ... que les sauvages, continue Rousseau, ne sont pas méchants précisément parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'être bons. »

—Ceci est juste, pour l'homme avant le verbe. Or, n'être ni bon ni méchant, c'est moralement, humainement : n'être rien du tout.

— « Car ce n'est ni le développement des lumières, continue Rousseau, ni le frein de la loi, mais le calme des passions et l'ignorance du vice qui les empêche de mal faire. »

— Avant le verbe, il n'y a pas de lumières, pas de lois, pas d'ignorance, pas de savoir, pas de vice, pas de vertu. Toute cette tirade est un attrappe-sots.

— « *Tanto plus in illis provicit vitiorum ignoratio quam in his cognitio virtutis.* Il y a d'ailleurs, continue Rousseau, un autre principe que Hobbes n'a point aperçu, et qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir en certaines circonstances la férocité de son amour-propre ou le désir de se conserver avant la naissance de cet amour, tempère l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. »

— Il ne s'agit : ni de principe donné à l'homme, ni de causes finales, folies qui se rapportent également au matérialisme et à l'anthropomorphisme; il ne s'agit pas davantage : de férocité, de désir, ni d'amour-propre, proprement dits, qui se rapportent au raisonnement, et ne peuventexister avant le verbe ; il s'agit : d'une répulsion organique à la vue ou au son de ce que, après le verbe, l'homme appelle souffrance. Cette répulsion existe ; mais, elle se trouve vaincue : par toutes les tendances de conservation. C'est, sur cette simple et faible répulsion, qui n'empêcherait pas l'homme, avant le

verbe, de mordre ce qui s'oppose à ses tendances ; que, le dix-huitième siècle a échafaudé son droit naturel ; ce qui n'a pu l'empêcher de reconnaître ce qu'il appelle : la férocité de son homme naturel.

— « Je ne crois pas, continue Rousseau, avoir aucune contradiction à craindre... »

—Voilà, toujours, ce que dit un avocat ; quand il sait : qu'il a tout à craindre. On appelle, cela, une figure de rhétorique; ce qui signifie : un artifice dans le mensonge.

— « ... en accordant à l'homme, continue Rousseau, la seule vertu naturelle... »

—Une vertu naturelle, une vertu organique ,est une sottise. Avant le verbe, il n'y a : ni vice ni vertu.

— « ... la seule vertu naturelle, continue Rousseau, qu'ait été forcé de reconnaître le détracteur le plus outré des vertus humaines. »

— Vertus humaines ! Et les vertus de chien, comment sont-elles ? Les mots *vertu humaine, science humaine*, etc., ne peuvent être entendus, par le bon sens, sans exciter : un sourire de pitié.

— « Je parle de la pitié, continue Rousseau, disposition convenable à des êtres aussi faibles et sujets à autant de maux que nous le sommes... »

— Avant le verbe il n'y a ni bien ni mal, non-seulement au moral, qui n'existe pas alors ; mais, même au physique. Le bien et le mal sont relatifs au temps ; et, avant le verbe, le temps n'existe pas.

— « ... vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile à l'homme, continue Rousseau, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si naturelle que les bêtes mêmes en donnent des signes sensibles. »

—Quand même, les chiens bâtiraient des hôpitaux pour les enragés ; quand même, ils auraient des bureaux de nourrices, et des entrepreneurs de pompes funèbres ; si, tout cela existait sans le verbe ; ce ne seraient que des tendances organiques et non pas des vertus. Quand on fait de la science, il faut laisser de côté : tous les oripeaux poétiques. Le fait est : que, dans toute série animale, lorsqu'un individu est faible, malade, tous les autres s'en éloignent ; à moins que ce ne soit pour nuire à sa conservation. La nature, c'est le diable, c'est tout ce qu'il y a de pire : socialement parlant ; et, des hommes avant le verbe, des hommes naturels, forcés de vivre ensemble, se dévoreraient bientôt ; si, le développement du verbe ne venait enchaîner : leurs tendances organiques.

— « Sans parler, continue Rousseau, de la tendresse des mères pour leurs petits... »

— Allons ! encore de la poésie, encore des figures. Il n'y a pas de tendresse avant le verbe ; il y a tendance organique. Donnez des œufs de canne, à une poule ; elle sera folle de ses petits. Et, nous disons folle : puisque vous aimez les figures. Tout cela est du verbiage ; propre à amuser : des lectrices de romans.

— « ... et, continue Rousseau, des périls qu'elles bravent pour les en garantir... »

— Allons ! voilà les poules transformées en amazones. Prenez donc votre mouchoir, et courez au mélodrame.

— « ... on observe tous les jours, continue Rousseau, la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant. »

— Et ces horribles fauvettes, qui ne mangent que des êtres vivants ! Vous verrez que c'est la civilisation qui les a portées : à ne pas vivre de citrouilles !

— « Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espèce, continue Rousseau ; il y en a même qui leur donnent une espèce de sépulture... »

— Vous le voyez : les bêtes ont des entrepreneurs de pompes funèbres.

— « ... et les tristes mugissements du bétail entraînt dans une boucherie, continue Rousseau, annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe, etc.

. . . . . .

« ... Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate et aux esprits de sa trempe d'acquérir de la vertu par raison... »

— De la vertu sans raison ! de la vertu de chien, ou de la vertu d'un enfant qui tette, ou de la vertu du sauvage de l'Aveyron, sont de bien belles choses ! Et, tout un siècle a admiré ces folies ; et, la moitié de notre siècle les admire encore !

— « ... il y a longtemps que le genre humain ne serait plus, continue Rousseau, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnements de ceux qui le composent. »

— Ne dirait-on pas : que, ce ton dogmatique est l'expression de la vérité? Le fait est, cependant : que, sans le raisonnement, le genre humain n'existerait pas deux générations. Pour le savoir, ouvrez les yeux; et, étudiez l'histoire naturelle.

— « Concluons, continue Rousseau, qu'errant dans les forêts... »

— Ces Messieurs s'imaginent : que, là où l'homme n'a pas pénétré, il n'y a que forêts. Il serait bon d'avoir quelque peu voyagé, avant de parler du prétendu état de nature.

— « ... sans industrie, continue Rousseau, SANS PAROLE, sans domicile, sans guerre et sans liaison, sans nul besoin de ses semblables... »

— Pas même, pour lui donner à teter.

— « ... comme, continue Rousseau, sans nul désir de lui nuire... »

— Sans désir, bien. Avant le verbe, il n'y a pas de désir. Mais, sans tendance, c'est autre chose.

— « ... *peut-être* même, continue Rousseau, sans jamais en connaître aucun individuellement... »

— Le peut-être est inutile. Avant le verbe, il n'y a de connaissance qu'au figuré. Si, c'est au figuré, le peut-être est encore inutile : il n'y a pas de plante qui ne connaisse parfaitement la lumière; et, le fer connaît très-bien l'aimant.

— « ... l'homme sauvage, » continue Rousseau...

— Vous voyez : que, pour Rousseau, l'homme sauvage, c'est l'homme avant le verbe.

— « ... sujet à peu de passions, continue Rousseau, et se suffisant à lui-même, n'avait que les sentiments et les lumières... »

— Des sentiments, et des lumières, avant le verbe !

— « ... n'avait, continue Rousseau, que les sentiments propres à cet état... »

— C'est, comme si vous disiez : les lumières propres à un enfant qui est dans le sein de sa mère. Que de verbiage !

— « ... qu'il ne sentait que ses vrais besoins, continue Rousseau, ne regardait que ce qu'il croyait... »

— Croire, avant le verbe !

— « ... que ce qu'il croyait avoir intérêt de voir, continue Rousseau, et que son intelligence ne faisait pas plus de progrès que sa vanité. Si, par hasard, il faisait quelque découverte... »

— Des découvertes, avant le verbe !

— « ... il pouvait d'autant moins la communiquer, continue Rousseau, qu'il ne reconnaissait pas même ses enfants. L'art périssait avec l'inventeur. Il n'y avait ni éducation ni progrès ; les générations se multipliaient inutilement ; et chacune partant toujours du même point, les siècles s'écoulaient dans toute la grossièreté des premiers âges ; l'espèce était déjà vieille, et l'homme restait toujours enfant. »

— Il n'y a pas de doute : que, si une pierre restait un instant suspendue dans l'espace, elle n'y restât jusqu'à la consommation des siècles. Il n'y a pas de doute : que, si l'homme complet pouvait exister un instant, sans que le verbe se développât nécessairement, l'humanité resterait sans verbe : jusqu'à la fin des siècles. Comment Rousseau ne s'est-il pas aperçu : que, sa doctrine nécessitait un miracle ; et, qu'un miracle, vis-à-vis de la raison, ne peut être que l'expression de la folie. Tout se fait nécessairement, TANT AU MORAL QU'AU PHYSIQUE ; mais, ces deux nécessités se combattent continuellement, s'il est permis d'employer cette expression figurée. C'est même, dans ce combat, que consiste la liberté ; et, la liberté triomphe, ou plutôt l'âme triomphe sur l'organisme : quand elle se soumet à la nécessité morale, au raisonnement ; pour ne pas subir le joug de la nécessité physique, de l'organisme. La plupart des sophismes contre la liberté, n'ont de force : que, par l'ignorance de cette distinction.

— « Si je me suis étendu si longtemps sur la supposition de cette condition primitive, poursuit Rousseau, c'est qu'ayant d'immenses erreurs et des préjugés invétérés à détruire... »

— Si, nous avons suivi Rousseau aussi longtemps dans sa supposition ; c'est, que son éloquence avait établi de nouvelles erreurs, et des préjugés devenus invétérés. Le raisonnement sans figures, mais toujours rigide, suffira pour les détruire.

— « ... j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, continue Rousseau,

et montrer, dans le tableau du véritable état de nature, combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir, dans cet état, autant de réalité et d'influence que le prétendent nos écrivains, etc.....

.....

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire... »

— De dire, avant le verbe? Il faudrait être fou, pour dire cette chose-là. Est-ce après le verbe? Il faut être fou, pour dire qu'après le verbe, le *tien* et le *mien* n'existent pas, nécessairement. Le tien et le mien, sont aussi anciens que : *toi* et *moi;* et, *toi* et *moi,* ou plutôt *moi* et *toi,* sont aussi anciens, que le verbe.

— « ... s'avisa de dire : *Ceci est à moi,* continue Rousseau, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. »

— Comment! il n'y a pas de société civile, il n'y a pas de règle pour les actions, jusqu'à l'aliénation du sol aux familles; il n'y a pas de société civile, chez les peuples que nous appelons sauvages? Mais, il faut être fou, pour dire ces choses-là. Les États-Unis sont les peuples peut-être les plus avancés dans ce que nous appelons *civilisation;* et, chez eux, il n'y a pas encore de registres de naissances constatant l'état civil. Dira-t-on : qu'aux États-Unis, il n'y a pas société civile?

— « Que de crimes, continue Rousseau, de guerres, de meurtres... »

— Nous avons donné ce passage ailleurs. Il n'y a pas, dans toute cette tirade, une seule ligne qui ne contienne : le germe de mille erreurs.

— « ... que de misères et d'horreurs, continue Rousseau, n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables... »

— Eût crié avant de parler, n'est-ce pas? Nous disons : avant de parler; puisque, selon Rousseau, l'état de nature dure : jusqu'à l'aliénation du sol à des familles.

— ... « eût crié à ses semblables, continue Rousseau : Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdu si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne! »

— Voilà, comment on gâte une bonne cause, avec de mauvais arguments. Vis-à-vis de la raison; quand, la société peut, doit exister conformément à la raison; la terre est à tous ; mais, les fruits sont : à ceux qui les produisent.

— « Mais il y a grande apparence, continue Rousseau, qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient... »

— Sans langage, sans société civile.

— « ... car, continue Rousseau, cette idée de propriété dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement... »

— Avant que le temps existât, avant le verbe, avant la société civile!

— « ... ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain, continue Rousseau; il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge... »

— Toujours avant le verbe, avant la société civile.

— « ... avant, continue Rousseau, que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. »

— Vous le voyez, l'état de nature dure encore. Il faut être fou, pour dire ces choses-là ; mais, il faut être encore plus fou, pour les couronner ; et, il faut un siècle infiniment fou : pour ne point siffler de pareils juges.

— « Reprenons donc, poursuit Rousseau, les choses de plus haut, et tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'événements et de connaissances dans leur ordre le plus naturel.

« Le premier sentiment de l'homme fut celui de son existence... »

— Avant le verbe, il n'y a ni homme proprement dit, ni sentiment d'existence dans le temps ; il n'y a : que sensibilité, éternité.

— « ... son premier soin, continue Rousseau, celui de sa conservation. »

— Avant le verbe, il n'y a pas de soin, il n'y a que des tendances, des attractions et des répulsions. Avant le verbe, rien ne distingue l'homme de l'animal, sinon que, chez l'homme, il y a sensibilité réelle, éternité ; et, chez l'animal, sensibilité apparente. Le temps ni l'éternité n'existent point, pour l'animal ; plus qu'ils n'existent : pour le végétal ou le minéral.

— « Les productions de la terre, continue Rousseau, lui fournissaient tous les secours nécessaires... »

— Comme à l'insecte, comme au champignon, comme à l'atome.

— « ... l'instinct, continue Rousseau, le porta à en faire usage. »

— Comme l'insecte, comme le champignon, comme l'atome.

— « La faim, continue Rousseau, d'autres appétits, lui faisant éprouver tour à tour diverses manières d'exister... »

— La diversité est exclusive au temps. Avant le verbe, il n'y a pas diversité.

— « ... il y en eut une, continue Rousseau, qui l'invita... »

— Qui l'*invita*, quand il s'agit de l'homme avant le verbe est une mauvaise expression; c'est qui le *porta* qu'il fallait dire. L'invitation est relative au choix ; et, avant le verbe, il n'y a pas de choix.

— « ... qui l'invita à perpétuer son espèce, continue Rousseau; et ce penchant aveugle... »

— Si, le penchant était aveugle; le mot *invita* est donc mauvais.

— « ... dépourvu, continue Rousseau; de tout sentiment du cœur... »

— Le cœur est un sot; ou plutôt, les sots sont ceux

qui se servent du figuré pour le propre. Relativement aux actions, il n'y a pas de cœur dans l'homme : avant le verbe, il n'y a qu'un cerveau; après le verbe, il y a encore : le cerveau pour la bête; et, l'âme agissant au moyen du cerveau, pour l'homme.

— « ... ne produisait, continue Rousseau, qu'un acte purement animal... »

— Si ce n'était la mode, vous pourriez également dire végétal : il n'y a rien de plus, pour la copulation des étamines et des pistils d'une rose; que, pour la copulation d'un chien. De part et d'autre, il y a attraction. Il n'est pas plus étonnant : de voir un chien sortir de sa loge, pour courir après une chienne en chaleur; qu'il ne l'est de voir une plante aquatique sortir sa fleur de l'eau, pour qu'elle puisse être fécondée, quand les capsules de pollen sont prêtes à se briser.

— « Le besoin satisfait, continue Rousseau, les deux sexes ne se reconnaissaient plus... »

— Pour se reconnaître, nous l'avons déjà dit, il faut se connaître; et avant le verbe, il n'y a pas de connaissance. Si, ne plus se reconnaître signifie : se *séparer;* cela est faux, pour les espèces animales, dont les petits ont besoin des soins du père; et, l'animal, propre à devenir homme, est dans ce cas.

— « ... et, continue Rousseau, l'enfant même n'était plus rien à la mère sitôt qu'il pouvait se passer d'elle. »

— Cela serait ainsi, si, pendant que l'enfant, que les enfants ont besoin des soins de la mère, le verbe n'était inventé, mille fois, nécessairement. Si, les animaux avaient de la sensibilité ; non-seulement le temps nécessaire à élever les petits suffirait, pour développer le verbe ; mais, le seul temps du rut serait des millions de fois plus que suffisant. Nous le prouverons, et bientôt.

— « Telle fut, continue Rousseau, la condition de l'homme naissant. »

— C'est faux. Dites : telle fut la condition de l'homme avant de naître, lorsque, propre à devenir homme, il n'était encore qu'animal. Au propre, l'homme naît avec le verbe.

— « Telle fut, continue Rousseau, la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations... »

— C'est faux. Tout animal, capable de sensations, est capable de devenir un homme.

— « ... et, continue Rousseau, profitant à peine des dons que lui offrait la nature, loin de songer à lui rien arracher. »

— Tout cela est de la poésie. La nature est une sotte et ne donne rien ; et, avant le verbe, l'homme ne profite ni n'arrache.

— « Mais, continue Rousseau, il se présenta bientôt des difficultés... »

— Il n'y a pas de difficultés avant le verbe ; il y a des obstacles, et rien de plus.

— « ... il fallut, continue Rousseau, apprendre à les vaincre. »

— Avant le verbe, on n'apprend pas. L'apprentissage réel est relatif au verbe ; il n'y a que l'apprentissage figuré qui soit relatif à l'éducation. Quand on dit : qu'un chien apprend à marcher; on dit une sottise, si on prétend ne point parler figurément. C'est, comme si vous disiez que, pendant son enfance, un pommier apprend à porter des fruits.

— « La hauteur des arbres qui l'empêchait d'atteindre à leurs fruits, continue Rousseau, la concurrence des animaux qui cherchaient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en voulaient à sa propre vie, tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps : il fallut se rendre agile, vite à la course, vigoureux au combat. »

— Tout cela, ce sont de véritables contes. Avant le verbe, c'est l'instinct qui fait mouvoir ces organes ; et l'instinct n'apprend pas, ne raisonne pas.

— « Les armes naturelles, continue Rousseau, qui sont les branches d'arbres et les pierres, se trouvèrent bientôt sous sa main. »

— Des voyageurs ont dit : que, des singes se servent de bâtons et de pierres. C'est très-douteux. Mais, quand même ils feraient du feu, par instinct; quand même ils feraient des palais par instinct, cela ne dirait absolument rien : pour la sensibilité. C'est le verbe, et le verbe seul : qui est l'expression de la sensibilité ; l'expression de l'incarnation.

— « Il apprit, continue Rousseau, à surmonter les obstacles de la nature... »

— Encore une fois, et encore mille : le mot *apprendre,* avant le verbe, est une sottise.

— « ... à combattre au besoin les autres animaux, continue Rousseau, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il fallait céder au plus fort.

« A mesure que le genre humain s'étendit, les peines se multiplièrent avec les hommes. »

— Encore une fois, et encore mille : avant le verbe, il n'y a pas de peines, il n'y a que des obstacles ; et, quand les obstacles s'accumulent, l'espèce périt. Nous avons encore des plumes du dronte ; et, sur le globe, il n'y a plus de dronte.

— « La différence des terrains, des climats, des saisons, continue Rousseau, put les forcer à en mettre dans leurs manières de vivre. »

— Il n'y a pas de doute que les terrains, les climats, les saisons, etc., n'influent sur l'organisme, et ne changent l'organisme. Mais, comme l'instinct n'est que l'organisme en action ; quand l'organisme change, l'instinct change également. Mais, l'instinct ne fait pas venir le verbe.

— « Des années stériles, continue Rousseau, des hivers longs et rudes, des étés brûlants qui consument tout, exigèrent d'eux une nouvelle industrie. »

— Le mot *industrie,* pris au propre avant le verbe, est délicieux !

— « Le long de la mer et des rivières, continue Rousseau, ils inventèrent la ligne et l'hameçon, et devinrent pêcheurs et ichtyophages. »

— Et pourquoi les chiens, qui mangent fort bien le poisson, ne vont-ils pas pêcher à la ligne : quand on les met sur une île ; et, qu'ils y ont mangé tout ce qui s'y trouve ? Tout cela est pitoyable. Et le tout : parce que ces Messieurs ne veulent pas étudier l'histoire naturelle ; ou, qu'ils dédaignent d'y penser, quand il s'agit de métaphysique. Ne faut-il pas être fou, pour s'imaginer : qu'il est possible d'arriver à la connaissance du métaphysique, si métaphysique il y a, à moins de connaître, et de pouvoir distinguer : ce qui est physique, de ce qui ne l'est pas ?

— « Dans les forêts, continue Rousseau, ils se firent des arcs et des flèches, et devinrent chasseurs et guerriers. »

— Avant le verbe, n'est-ce pas ? Et, pourquoi les singes ne font-ils pas des arcs et des flèches ? En vérité, de pareilles aberrations font mal au cœur ; et, ces dégoûtantes rapsodies ont été couronnées ; et, on a élevé des statues à leur auteur ! Mais, après cela, un homme de sens commun se trouvèrait avili, s'il pouvait jamais penser : qu'on voulût lui élever une statue.

— « Dans les pays froids, continue Rousseau, ils se couvrirent des peaux de bêtes qu'ils avaient tuées. »

— Et, qu'ils avaient écorchées, sans raisonnement ; afin : de se servir de leurs peaux, quand le besoin s'en présenterait. Et, personne n'a sifflé ; et, les quatre-

vingt-dix-neuf centièmes des sots, nous siffleront : pour avoir osé siffler ce Monsieur.

— « Le tonnerre, continue Rousseau, un volcan ou quelque heureux hasard leur fit connaître le feu... »

— C'est bien dommage, qu'avant le verbe, l'invention du feu n'ait pas été mise au concours ; il y aurait eu des couronnés.

— « ... nouvelle ressource, continue Rousseau, contre la rigueur de l'hiver. »

— Une ressource, avant le verbe ! C'est délicieux.

— « Ils apprirent, continue Rousseau, à conserver cet élément... »

— Et, probablement, avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas se brûler : le tout avant le verbe. *E sempre bene !*

— « ... puis, continue Rousseau, à le reproduire, et enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoraient crues. »

— Les scélérats ! Alors, ils mangeaient un homme comme un chien, puisqu'ils n'y faisaient pas de différence. Voyez-vous cet état de nature, qui est anthropophage ? Dans l'état de nature, on ne devrait manger : que, de la crême fouettée, et des petits pâtés.

— « Cette application réitérée des êtres divers à lui-même, continue Rousseau, et les uns aux autres, dut naturellement... »

— Faites attention à ce *naturellement*, il est admirable !

— « ... dut naturellement, continue Rousseau, engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports. »

— Un esprit, des perceptions, et des rapports, avant de raisonner ! Comme c'est joli !

— « Ces relations, continue Rousseau, que nous exprimons par les mots de grand, de petit, de fort, de faible, de vite, de lent, de peureux, de hardi et d'autres idées pareilles... »

— Quel dommage de ne pas avoir cité : tout le dictionnaire !

— « ... comparées au besoin, » continue Rousseau...

— Des idées et des comparaisons, avant le verbe !

— « ... et, continue Rousseau, presque sans y songer... »

— Quel dommage, d'avoir inventé le verbe ! En vérité, il était plus commode de s'en passer.

— « ... produisirent enfin sur lui, continue Rousseau, quelque sorte de réflexion... »

— Toujours avant le verbe ! C'est charmant !

— « ... ou plutôt, continue Rousseau, une espèce de prudence machinale... »

— Ah ! monsieur Rousseau ! que l'on vous em-

brasse pour la prudence machinale! Si, l'Académie des sciences morales et politiques avait existé de votre temps, vous auriez eu : deux couronnes au lieu d'une.

— « ... qui lui indiquait, continue Rousseau, les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

« Les nouvelles lumières qui résultèrent de ce développement... »

— Vous le voyez, les lumières s'accumulent même sans le verbe. Que le diable emporte celui qui a inventé le verbe! C'était tout à fait inutile.

— « ... augmentèrent, continue Rousseau, sa supériorité sur les autres animaux... »

— Vous le voyez. Même sans le verbe, l'homme est supérieur aux autres animaux. Quels sont donc les sots, qui ont dit le contraire?

— « ... en la lui faisant connaître, » continue Rousseau.

— Toujours sans le verbe. En vérité ce verbe est bien inutile!

— « Il s'exerça à leur dresser des piéges, continue Rousseau; il leur donna le change en mille manières... »

— Toujours sans raisonner et par le seul moyen de la prudence machinale. Cette prudence vaut, à elle seule : dix médailles.

— « ... et, continue Rousseau, quoique plusieurs le surpassassent en force au combat, ou en vitesse à la course, de ceux qui pouvaient lui

servir ou lui nuire, il devint, avec le temps, le maître des uns et le fléau des autres. »

— Voilà, l'homme de la nature qui a des esclaves ; et, qui plus est, devient tyran. En vérité! il ne valait pas la peine de se civiliser.

— « C'est ainsi, continue Rousseau, que le premier regard qu'il porta sur lui-même... »

— Le tout : sans miroir et sans raisonner.

— « ... y produisit, continue Rousseau, le premier mouvement d'orgueil. »

— Certes, il n'y avait pas de quoi. Le diable raisonnait, et il était excusable : pourquoi, son maître ne lui avait-il pas appris à mieux raisonner? Mais l'homme, et avant le verbe?

— « C'est ainsi, continue Rousseau, que, sachant encore à peine distinguer les rangs... »

— Enfin, il les distinguait. Sans le verbe, c'était beaucoup; c'était même infiniment.

— « ... et, continue Rousseau, se contemplant au premier par son espèce... »

— Voyez-vous : la contemplation exister avant le raisonnement? Ma foi, l'écolier vaut mieux que le maître ; Condillac n'allait pas aussi loin.

— « ... il se préparait de loin, continue Rousseau, à y prétendre par son individu. »

— A-t-il de l'esprit cet homme de la nature! Il connaît les qualités de l'espèce, avant de connaître celles de l'individu ; et tout cela : sans le verbe. La sainte Trinité n'est rien, auprès de pareils mystères.

— « Quoique ses semblables ne fussent pas pour lui ce qu'ils sont pour nous, poursuit Rousseau, et qu'il n'eût guère plus de commerce avec eux qu'avec les autres animaux... »

— Ce plus de commerce, qu'il avait avec ses semblables, était-ce pour les manger?

— « ... ils ne furent pas oubliés, continue Rousseau, dans ses observations. »

— Il aurait dû les communiquer à l'Académie des sciences.

— « Les conformités que le temps, continue Rousseau, put lui faire apercevoir entre eux, sa femelle et lui-même... »

— Sa femelle! Mais, il n'en avait pas, dites-vous. Pour *distinguer* un mâle d'une femelle, il faut raisonner. Il n'y a que la raison qui distingue. L'aimant ne distingue pas le fer du cuivre. Il attire le premier, il n'attire pas le second.

— « ... le firent *juger*, continue Rousseau, de celles qu'il n'apercevait pas... »

—Juger! Jugez-vous : combien ce jugement est délicieux?

— « ... et, continue Rousseau, voyant qu'ils se conduisaient tous

comme il aurait fait en de pareilles circonstances, *il conclut* que leur manière de penser et de sentir était entièrement conforme à la sienne ; et cette importante vérité, bien établie dans son esprit, lui fit suivre, par un pressentiment aussi sûr et plus prompt que la dialectique, les meilleures règles de conduite que, pour son avantage et sa sûreté, il lui convînt de garder avec eux. »

— Puis, vous direz : que, le verbe est utile pour raisonner! Vous voyez bien que non. Bientôt, il faudra demander, à un concours universel : s'il n'y aurait pas moyen d'anéantir le verbe ?

— « Instruit par l'expérience, » continue Rousseau...

— Vous voyez : que, l'expérience peut instruire sans le verbe. Alors, à quoi sert-il ? A bas le verbe !

— « ... que l'amour du bien-être, continue Rousseau, est le seul mobile des actions humaines, il se trouve en état de distinguer les occasions rares où l'intérêt commun devait le faire compter sur l'assistance de ses semblables, et celles plus rares encore où la concurrence devait le faire défier d'eux. Dans le premier cas, il s'unissait avec eux en troupeau... »

— S'ils raisonnaient, s'ils distinguaient, ce n'était pas un troupeau ; s'ils ne raisonnaient pas, ils ne se mettaient pas en troupeau ; puisque vous dites : que, l'instinct de l'homme est d'aller seul ; et même, de ne pas rester plus qu'un instant avec sa femme.

— « ou tout au plus, continue Rousseau, par quelque sorte d'association libre... »

— Une association non libre est donc un troupeau? Alors, cette quelque sorte d'association libre était la

suite d'un raisonnement. Et, comment raisonnaient-ils avant le verbe ?

— « ... qui, continue Rousseau, n'obligeait personne... »

— Une association libre, qui n'oblige personne, est une association raisonnée sans raison. C'est, aux seuls philosophes, qu'il est permis de dire : de pareilles choses.

— « ... et qui ne durait, continue Rousseau, qu'autant que le besoin qui l'avait formée. »

— Que signifie ce mot *besoin?* Est-il pris au propre ou au figuré? Signifie-t-il tendance organique, ou tendance rationnelle? Si, c'est tendance organique, il n'est pas causé par une distinction. Si, c'est une tendance rationnelle, l'instinct solitaire a donc changé? L'instinct ne change que par cause physique. Quelle est la cause qui l'a fait changer?

— « Dans le second, continue Rousseau, chacun cherchait à prendre ses avantages, soit à force ouverte s'il croyait le pouvoir, soit par adresse et subtilité s'il se sentait le plus faible. »

— Mais, tout cela est raisonner; ou, tout ce que vous dites n'a pas le sens commun. Il est bien ennuyeux de toujours répéter : que, vous-même convenez qu'avant le verbe, il n'y a pas de raison possible; et que, cependant, à chaque instant, vous faites raisonner avant le verbe. Si l'on veut conserver quelque

estime pour vous, il est impossible de le faire, sans vous taxer de folie.

— « Voilà comment, poursuit Rousseau, les hommes purent avoir insensiblement... »

— Vous avez dit vous-même : qu'à la fin, d'une longue suite de siècles, il était le même qu'au commencement. Soyez donc d'accord avec vous-même.

— « ... purent avoir insensiblement, continue Rousseau, quelque idée grossière des engagements mutuels... »

— Grossière ou non, une idée d'engagement mutuel est relative au temps, au verbe. Comment l'homme a-t-il eu le verbe? Une seule idée appartient au verbe, tout aussi bien que la *Mécanique céleste*.

— « ... et, continue Rousseau, de l'avantage de les remplir... »

— Il faut toute une grammaire : pour avoir de pareilles idées.

— « ... mais seulement, continue Rousseau, autant que pouvait l'exiger l'intérêt présent et sensible... »

— Cela entrait-il dans le contrat? Il paraît aussi : qu'il y a des intérêts présents et insensibles. Rousseau aurait bien dû nous en donner un exemple.

— « ... car, continue Rousseau, la prévoyance n'était rien pour eux... »

— Exister, en dehors de la prévoyance ; c'est, ne

pas encore exister dans le temps ; c'est, n'avoir pas le verbe ; c'est, ne pas raisonner. Vous le voyez : Rousseau en convient à chaque instant ; et, à chaque instant il l'oublie. Pour lire Rousseau, et ne pas le trouver absurde à chaque instant, il faut avoir autant de foi, autant de répulsion pour le raisonnement : que, pour lire la Bible. Et, ce n'est pas seulement à son discours sur l'inégalité des conditions, que ceci s'applique ; c'est, au *Contrat social*, à l'*Émile*, à tout ce qui, de lui, est le plus admiré.

— « ... et, continue Rousseau, loin de s'occuper d'un avenir éloigné... »

— Un avenir est un avenir : qu'importe, pour être avenir, qu'il soit près ou éloigné ? Il n'y a pas d'avenir sans verbe.

— « ... ils ne songeaient pas même au lendemain, » continue Rousseau.

— La mort est le lendemain de la vie. Combien peu d'hommes, qui se disent philosophes, pensent sérieusement à ce lendemain ? Et combien peu, parmi eux, qui se disent y croire, se conduisent : comme si ce lendemain existait !

— « S'agissait-il, continue Rousseau, de prendre un cerf ? Chacun sentait bien qu'il devait pour cela garder fidèlement son poste. »

— Le tout sans verbe, sans raisonnement !

— « Mais, continue Rousseau, si un lièvre venait à passer à la portée

de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le poursuivît sans scrupule, et qu'ayant atteint sa proie, il ne se souciât fort peu de faire manquer la leur à ses compagnons. »

— Et certes, si *la quelque sorte d'association libre n'avait pas de sanction*, il faisait très-bien ; ce qui signifie : qu'il raisonnait très-bien.

— « Il est aisé de comprendre, poursuit Rousseau, qu'un pareil commerce n'exigeait pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des corneilles ou des singes qui s'attroupent à peu près de même. »

— Un langage est un langage, peu importe son degré de raffinement. Les corneilles ont donc un langage? Alors, la laitue parle, l'écritoire parle, et tout parle : comme dit M. de la Mennais. Puis, comme tout ce qui parle, tout ce qui a le verbe, est homme, il s'ensuit : qu'une laitue et une écritoire sont des hommes. De pareilles conclusions, tirées par analogie, font pitié.

— « Des cris inarticulés, continue Rousseau, beaucoup de gestes et quelques bruits imitatifs durent composer pendant longtemps la langue universelle... »

— Que dire : à des gens qui, à chaque instant, vous donnent le figuré pour le propre; qui appellent *langue*, l'expression de l'instinct ; qui trouvent que les croassements des corneilles sont des verbes? Rien. Que dire : à ceux qui admirent de pareilles folies? Pas davantage. Alors, pourquoi écrire? Pour les générations qui s'élèvent. Celles qui sont élevées sont incorrigibles, à l'exception peut-être d'un individu, sur cent mille.

— « ... à quoi, continue Rousseau, joignant dans chaque contrée quelques sons articulés... »

— Allons! voilà la langue universelle à tous les iables.

— « ... et conventionnels, dont, comme je l'ai dit, continue Rousseau, il n'est pas trop facile d'expliquer l'institution... »

— Alors, taisez-vous donc; car, tout est là. C'est, de l'origine du verbe qu'il s'agit; et une fois qu'un seul signe conventionnel existe, le verbe existe dans toute son intégralité. Dites : comment ce signe existe; et, comment il vient aux corneilles, puisque les corneilles ont un langage.

— « ... on eut, continue Rousseau, des langues particulières, mais grossières, imparfaites, et telles à peu près qu'en ont aujourd'hui diverses nations sauvages. »

— Et, après tout ce long verbiage plein de non-sens; voilà, toutes les explications que vous donnez, sur l'origine du verbe? Lequel donc faut-il le plus admirer : ou, votre vanité; ou, la sottise de ceux qui vous admirent? Quant aux langues des nations sauvages, allez donc les étudier; et, vous en trouverez, dont les grammaires sont au-dessus : de vos grammaires grecques et latines.

— « Je parcours comme un trait, continue Rousseau, des multitudes de siècles... »

— Toujours des multitudes de siècles. A chaque

instant, il oublie qu'il a formellement énoncé : qu'après des multitudes de siècles, on n'était pas plus avancé qu'au premier jour. Du reste, vous allez voir : que, l'origine du verbe est due au déluge. On ne s'attendait pas : à trouver le déluge dans cette affaire.

— « ... forcé par le temps qui s'écoule, continue Rousseau, par l'abondance des choses que j'ai à dire et par le progrès presque insensible des commencements ; car plus les événements étaient lents à se succéder, plus ils sont prompts à décrire. »

— Connaissez-vous des gens qui vont à l'Opéra et ne font attention qu'à la musique? Vous avez le pendant de ceux qui ne s'occupent que du style et non des pensées; vous avez le dix-huitième siècle, et aussi une grande partie du dix-neuvième. La musique parlée de Rousseau est de toute beauté.

— « Ces premiers progrès, poursuit Rousseau, mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclairait, et plus l'industrie se perfectionnait. Bientôt, cessant de s'endormir sous le premier arbre ou de se retirer dans des cavernes... »

— Après des multitudes de siècles ! Il serait curieux de savoir : si, les oiseaux sont restés des multitudes de siècles, avant d'inventer les nids. Ce serait, du reste, moins absurde que pour l'homme. Car, les oiseaux sont, en effet, depuis une multitude de siècles sur le globe; et, tous les monuments géologiques attestent : qu'il n'y en a point quatre-vingts, que l'homme s'y trouve.

— « ... on trouva quelques sortes de haches de pierres dures et tranchantes, continue Rousseau, qui servirent à couper du bois, creuser la

terre et faire des huttes de branchages qu'on s'avisa ensuite d'enduire d'argile et de boue. Ce fut là l'époque d'une première révolution qui forma l'établissement et la distinction des familles... »

— Ainsi, la hache est l'origine de la famille ; et, non la famille l'origine de la hache. On croirait que Rousseau, dans ce discours, s'est efforcé d'affirmer : tout ce qui est contre le sens commun.

— « ... et qui, continue Rousseau, introduisit une sorte de propriété... »

— Toujours *une sorte,* ou *quelque espèce*. ou toute autre indétermination. Quand on a des idées claires, ce n'est point ainsi qu'on s'exprime. La propriété est, ou n'est pas. La propriété est : le droit de disposer d'une chose conformément à la loi, conformément au raisonnement. Avant la loi, avant le raisonnement, il n'y a pas de propriété ; après le raisonnement, après le verbe, après la loi, ce qui est tout un, tout est propriété. Vient ensuite la distinction : de bon et de mauvais raisonnement, de bonne et de mauvaise loi ; mais, cette distinction ne fait rien à l'existence de la propriété. La propriété est aussi ancienne que le verbe ; et, également indestructible.

— « ... d'où peut-être, continue Rousseau, naquirent déjà bien des querelles et des combats. »

— Les querelles et les combats, proprement dits, naquirent avec le verbe. Auparavant, il n'y a pas de querelles ; et, il n'y a que des combats figurés ; comme,

lorsqu'on dit : que, les vents se combattent. Les querelles et les combats durent ensuite, tant pour les sociétés que pour les individus : aussi longtemps qu'il y a des opinions ; aussi longtemps que l'ordre peut exister par la force ; aussi longtemps que le raisonnement, rendu incontestable, ne domine pas socialement et individuellement. Après cette époque, les querelles et combats n'ont plus d'existence qu'au figuré. Car, les querelles et les combats, de maniaques échappés d'un hôpital, ne sont querelles et combats que figurément : ce sont des organismes qui se heurtent.

— « Cependant, continue Rousseau, comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des logements qu'ils se sentaient capables de défendre... »

— Mauvaise observation. Les plus forts sont toujours ceux qui font le moins. Ils font travailler les autres. Remarquez, en outre, qu'avant le raisonnement il n'y a pas de force socialement, proprement dite; un parasite tue un colosse. Après le verbe, la force proprement, socialement dite, ne consiste point dans les muscles ; mais, dans le cerveau, dans le raisonnement, qui fait mouvoir les hommes et les muscles.

— « ... il est à croire, continue Rousseau, que les faibles trouvèrent plus court et plus sûr de les imiter que de tenter de les déloger... »

— Depuis que la société existe, les faibles n'ont jamais fait ce qu'ils ont voulu; mais, ce que les forts ont voulu ; et, cela uniquement pour le bien des forts.

Lorsque le raisonnement domine, il n'y a plus, socialement, ni forts, ni faibles; tous sont placés : conformément à la raison.

— « ... et quant à ceux qui avaient déjà des cabanes, continue Rousseau, aucun d'eux ne dut chercher à s'approprier celle de son voisin, moins parce qu'elle ne lui appartenait pas que parce qu'elle lui était inutile... »

— Inutile! Nous voilà dans le fourriérisme. Là, il n'y a plus de crimes, parce qu'ils sont devenus inutiles. Les crimes sont toujours utiles : aux passions des plus forts, tant qu'ils sont les plus forts. Les crimes sont seulement inutiles : lorsque, la raison démontre qu'ils sont nuisibles.

— « ... et qu'il ne pouvait s'en emparer, continue Rousseau, sans s'exposer à un combat très-vif avec la famille qui l'occupait..... »

— Comment, très-vif! S'il est le plus fort, ce sera bientôt fait; et s'il est reconnu le plus fort, il n'y aura pas même combat.

— « On entrevoit un peu mieux ici, continue Rousseau, comment l'usage de la parole *s'établit*... »

— Comment s'établit? Est-ce que vous ne nous avez pas dit : que, la langue des corneilles existait déjà; et, de plus, des signes conventionnels? Est-ce que des signes conventionnels ne sont pas des paroles? Vous trouveriez donc : qu'un élève de l'abbé Sicard ne parle pas; et, qu'un perroquet parle?

— « ... ou se perfectionna, » continue Rousseau...

— Encore une indétermination. Quant au perfectionnement, ne vous en vantez point. Votre langage est certainement plus indéterminé, et par conséquent plus mauvais, que celui du premier homme. Pour que la langue soit parfaite, c'est-à-dire claire, il faut : que, la société, l'humanité, ait besoin de cette perfection. Quand, cette nécessité existe ; et, se trouve socialement sentie ; la perfection se trouve : immédiatement.

— « ... insensiblement dans le sein de chaque famille, continue Rousseau, et l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particulières purent étendre le langage et en accélérer le progrès en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations... »

— Nous voilà au déluge.

— « ... ou des tremblements de terre, continue Rousseau, environnèrent d'eau ou de précipices des cantons habités ; des révolutions du globe détachèrent et coupèrent en îles des portions du continent. On conçoit qu'entre des hommes ainsi rapprochés et forcés de vivre ensemble, il dut se former un idiome commun... »

— Vous le voyez : auparavant il n'y avait pas d'idiome commun à deux personnes ; car, un idiome commun à deux personnes, est bien un idiome commun ; à moins, que le français ne soit pas un idiome commun, parce que les Hottentots ne le comprennent pas. Vous figurez-vous, maintenant, ce que c'est qu'un idiome relatif à un individu ; quand, de l'aveu de l'auteur, un individu isolé ne peut parler? Et, cependant, de pareilles balivernes ont été couronnées !

— « ... plus tôt, continue Rousseau, qu'entre ceux qui erraient librement dans les forêts de la terre ferme. Ainsi il est très-possible qu'après

les premiers essais de navigation, des insulaires aient porté parmi nous l'usage de la parole; et il est au moins très-vraisemblable que la société et les langues ont pris naissance dans les îles, et s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le continent. »

— En voilà assez sur Rousseau. Casti, fait perdre la parole aux animaux, par suite d'un déluge. Rousseau, veut que ce soit un déluge, qui ait donné la parole à l'homme. Nous préférons Casti : il est plus amusant.

Passons, maintenant, à l'auteur de l'*Histoire comparée des philosophies, relativement aux principes des connaissances humaines* (de Gérando).

— « Platon, dit-il, considérait le langage comme un art trop profond pour n'avoir pas été produit et réglé par une intelligence. »

— D'après cet énoncé, il paraîtrait : que, pour Platon, il y aurait des arts moins profonds, qui n'auraient point été produits par l'intelligence. On aurait bien dû : en donner un petit échantillon.

— « Il se demande, continue de Gérando, s'il doit son origine à une intelligence divine ou à une intelligence humaine. »

— Il est bien singulier : que le divin Platon n'ait pas eu l'esprit de deviner : *qu'intelligence divine* et *intelligence humaine* sont absolument INCOMPATIBLES. Si l'intelligence divine existe, l'intelligence humaine n'est intelligence que pour rire; et, si l'intelligence humaine existe, rien n'est moins sérieux : que l'intelligence divine.

— « La première de ces deux solutions, continue de Gérando, ne lui paraît qu'une supposition commode à l'ignorance et imaginée par elle,

tanquam Deus ex machinâ, et il attribue l'origine du langage à l'invention humaine. (Cratyle, p. 296, 316, 343, etc.)

« Quelques écrivains affectent aujourd'hui de présenter l'opinion de *la possibilité de l'invention du langage*, comme un système imaginé par ceux qu'ils appellent *les philosophes modernes*. Ces écrivains me paraissent bien peu connaître eux-mêmes *les philosophes de l'antiquité*. »

— Les écrivains anthropomorphes et instruits n'ont point dit : que, la possibilité de l'invention du langage était un système imaginé par la philosophie moderne ; mais, par la philosophie. Et, ils ont dû le dire : parce qu'en effet, l'existence de l'anthropomorphe repose exclusivement : sur l'impossibilité de cette invention. C'est, ce que nous verrons : dans le courant de ce chapitre.

— « Les citations auxquelles nous venons de les renvoyer, continue de Gérando, suffisent pour leur répondre.

« On affecte également de présenter cette opinion comme irréligieuse. »

— Si, par opinion irréligieuse il faut entendre : opinion qui nie l'existence de Dieu ; il n'y a pas de doute : que, cette opinion est éminemment irréligieuse ; car, du moment qu'il est démontré : que, l'invention du langage est nécessaire au sein de la famille ; l'utilité de Dieu, considérée comme base sociale, s'évanouit complétement.

— « J'espère, continue de Gérando, qu'ici encore l'autorité de Platon, le plus religieux des philosophes... »

— Nous avons déjà donné mille preuves : que, Platon était le moins religieux des philosophes ; si, par religieux on comprend : anthropomorphiste. Platon, dans

tous ses ouvrages, se sert de la religion comme d'un moyen politique; et, il se moque des dieux et de Dieu : bien plus encore que des hommes.

— « ... doit suffire, continue de Gérando, pour repousser une pareille accusation.

« Ceux qui prétendent *que le langage n'a pu être inventé,* ont coutume de confondre *la faculté* du langage avec *le langage* lui-même. »

— Cela est faux. Bonald a dit : *il faut penser sa parole avant de parler sa pensée.* Et, tant que vous n'aurez point détruit la valeur de cet argument, tout ce que vous direz : ne sera que paroles.

— « Sans doute, continue de Gérando, l'homme a reçu en naissant la faculté de parler. »

— Recevoir une faculté! quel langage. On reçoit une propriété. Une faculté est ou n'est pas. Le langage est une propriété de l'union de l'âme à un organisme. La faculté de parler appartient à l'âme, dans certaines conditions, dont l'une est son union à un organisme.

— « Sans quoi, continue de Gérando, il ne parlerait jamais; et c'est en cela qu'il doit rendre grâce à la libéralité de son auteur. »

— Si l'homme a un auteur, il ne peut : ni parler, ni rendre grâce d'une manière proprement dite. Dans ce cas, il parle comme le vent siffle; et, il rend grâce comme le lion rugit.

— « Mais, continue de Gérando, il ne s'ensuit pas de là qu'il n'ait pu *user* ensuite de cette *faculté*... »

— Si l'homme a un auteur, il n'use pas, il s'use. A-t-on jamais dit : qu'une horloge use de la faculté de sonner.

— « ... pour inventer, continue de Gérando, le *langage* et s'en servir ; et nous ne voyons pas que l'auteur de la nature en soit moins admirable dans ses œuvres pour nous avoir donné la *faculté de parler*, comme celle de *penser*, d'*agir*, d'inventer les arts libéraux et industriels, au lieu de nous avoir donné nos idées toutes développées, nos arts entièrement créés et nos paroles déjà formées. »

— Effectivement : que ce soit lui qui sonne la cloche ; ou, qu'il la fasse sonner ; c'est toujours lui qui sonne.

— « Un autre argument ordinaire aux mêmes écrivains, continue de Gérando, est d'assurer qu'ils ne conçoivent pas comment le langage a pu être inventé. »

— Ceci est encore faux. Ils vous disent : qu'il n'a pu être inventé ; et, comme preuve, ils vous disent : il faut penser sa parole avant de parler sa pensée. Détruisez cet argument ; ou, taisez-vous.

— « Nous le croyons sans peine, » continue de Gérando...

— Si vous le croyez ainsi, restez donc dans le doute ; affirmer sans savoir, en fait de science, est d'un sot. Ces affirmations ne sont permises qu'au fidèle disant : *credo quia absurdum.*

— « ... mais, continue de Gérando, ce n'est ici qu'un argument tiré de l'ignorance, et ils nous apprennent souvent eux-mêmes, dans d'autres occasions, qu'il n'est pas juste de nier une chose, parce qu'on ne comprend pas comment elle peut avoir lieu. »

— Bien. Mais, il n'est pas plus juste : de l'affirmer ; que, de le nier.

— « Cependant, poursuit de Gérando, s'ils veulent trouver le *comment* un peu moins difficile à concevoir,... »

— Voyons. Cela va devenir curieux.

— « ... qu'ils veulent bien examiner, continue de Gérando, de quelle manière nos enfants sont initiés chaque jour aux langues existantes. Ils ne font que répéter rapidement les mêmes opérations par lesquelles ces langues ont pu être longuement inventées. »

— En vérité, il faut être philosophe : pour dire de pareilles choses. Comment : un enfant invente la parole ! C'est, comme si vous disiez : qu'un bambin a inventé la mécanique céleste.

— « Un enfant, continue de Gérando, n'apprend sa langue maternelle ue parce qu'il l'invente en quelque sorte avec sa mère. »

— Toutes les fois qu'un homme vous dira en *quelque sorte,* soyez persuadé : qu'il ne sait ce qu'il dit, en aucune sorte.

— « Il faut, continue de Gérando, qu'il essaye avec elle un premier langage commun donné par la nature ;... »

— Il n'y a pas de langage donné par la nature. La nature c'est l'organisme ; et, un homme isolé ne parle pas. Respirer, peu ou prou, n'est point parler ; et, crier c'est respirer : aspirer ou expirer ; et, rien de plus.

— « ... il faut, continue de Gérando, que, par son secours, il forme avec sa mère certaines conventions secondaires... »

— Des conventions secondaires sont très-jolies !

— « ... pour l'adoption, continue de Gérando, du langage articulé. »

— Les articulations ne sont pas nécessaires au langage, pas plus qu'elles ne constituent le langage. Au propre : un perroquet ne parle pas.

— « Les mêmes conventions, continue de Gérando, auraient suffi pour faire naître. »

(De Gérando, *Histoire comparée de la philosophie*, t. III, p. 35, etc.)

— Oui. Mais, pour convenir, il faut parler. Et, sans paroles : adieu les conventions.

---

§ 2.

Si Dieu est l'auteur du langage (1).

« Les mots, il faut le dire, ne représentent plus les mêmes idées pour tous (2); il en est même, s'il est permis de parler ainsi, qui sont devenus de simples sons vides de sens, auxquels on n'ajoute plus aucune idée, le signe d'aucun sentiment (3). »

M. Ballanche, *Essai sur les institutions*, t. II des *Œuvres*, p. 87.

— « On aura beau se récrier sur ce qu'on appelle des disputes de mots, tant que les hommes n'auront que des mots pour exprimer leurs pensées, il faudra peser les mots (4). »

Mirabeau, *États généraux*, mai 1789.

(1) La démonstration, que l'anthropomorphisme est absurde, suffirait, pour anéantir la valeur du titre de ce paragraphe. Mais, il était nécessaire de laisser subsister cette hypothèse, qui repose exclusivement sur la nécessité d'une révélation pour que le langage puisse exister; afin, de pouvoir citer tout ce qui a été dit de mieux : en faveur de cette hypothèse. Ce mieux appartient à Bonald. C'est donc lui que nous examinerons, principalement : après avoir rapporté quelques autres citations, qui se rattachent au même sujet.

(2) Il en a été de même dans tous les temps. Avant l'incompressibilité de l'examen, on ne pesait pas la valeur de beaucoup d'expressions; par la bonne raison : que, ceux qui osaient se permettre de les examiner, et de publier les résultats de leur examen, étaient grillés. Aujourd'hui, qu'il y a impossibilité de griller personne, on examine, on publie ses examens; et, l'on commence à s'apercevoir : qu'en dehors des mathématiques, il n'y a pas encore d'expressions parfaitement déterminées.

(3) M. Ballanche oublie : qu'il n'est pas permis de parler ainsi. Un son n'est pas un mot; et, ce qui n'a aucun sens n'est qu'un son. M. Ballanche a voulu dire : que, beaucoup de mots examinés n'avaient qu'un sens absurde. A cet égard le mot *Dieu*, comme expression anthropomorphique, peut être mis : en tête de la série.

(4) L'indétermination des expressions est la source de toutes les er-

— « Les noms représentent les idées (1) et sont toujours aussi clairs qu'elles; ils ne peuvent l'être *ni plus ni moins*, puisqu'ils ne sont dans le vrai que *des idées parlées* (2)..... Les mots ne sont point faits pour exprimer ou définir les choses, mais seulement les idées que nous en avons; autrement nous ne pourrions parler. Les modernes que e contredis ici de front, voudraient-ils, par hasard, condamner l'espèce humaine au silence jusqu'à ce que les essences lui soient connues (3)? »

De Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. I, p. 130.

reurs; et, aussi longtemps qu'il existe un seul mot indéterminé, et dont la valeur est absurde ou conduit à l'absurde; partout, où ce mot sera entré comme élément; l'ensemble, où il se trouvera, sera absurde; ou, conduira à l'absurde. Aussi longtemps que le mot *Dieu*, anthropomorphiquement parlant, n'est point absolument banni du langage, il est impossible de raisonner d'une manière exacte. Que dirait-on d'un mathématicien, s'il lui était demandé : quel sens il attache à tel ou tel signe; et, qu'il répondit : j'y attache le sens de tant d'unités *plus ou moins*? Il en est de même de l'homme auquel on demande quel sens : il attache au mot *Dieu;* et, qui répond : j'y attache le sens d'un être : qui fait quelque chose de rien; qui rend ce qu'il a fait libre, etc., etc. Avec des gens qui répondent ainsi, soit en mathématiques, soit en morale, il faut se taire. Essayez donc de trouver : une proposition mathématique où, l'unité ne se trouve pas : implicitement ou explicitement? Essayez ensuite de trouver : une proposition morale; où, la liberté ne se trouve pas : implicitement ou explicitement? Les deux sont impossibles.

Parler, c'est-à-dire : discuter avec des gens qui affirment l'existence de Dieu; ou, qui nient l'immatérialité de l'âme, comme nécessaire à l'existence de la liberté; est, une folie égale de part et d'autre. On ne raisonne point avec des fous, avant de les avoir guéris. Quand on ne le peut, il faut, laisser au temps le soin de la cure; ou, se résigner à les voir mourir fous. Ajoutons : qu'il y a des double-fous. Ce sont ceux qui affirment également : et, l'anthropomorphisme et le matérialisme.

(1) Nous avons déjà cité cet admirable passage de de Maistre au ch. II, § 3, du présent livre. A l'époque où nous nous trouvons, nous le répéterions mille fois, et ce ne serait pas assez.

(2) Que l'on n'oublie jamais : que, verbe et idée sont inséparables. L'IDÉE EST LE VERBE EN DEDANS; LE VERBE EST L'IDÉE EN DEHORS.

(3) Si, dès son apparition sur le globe, l'espèce humaine avait eu le sens commun, elle ne se serait point condamnée au silence, mais au doute : jusqu'à ce que les essences lui fussent connues. Mais, comme on est fou, aussi longtemps qu'on est ignorant; et, que d'ailleurs le doute social, a l'anarchie pour conséquence inévitable; les législateurs ont, fort

— « Une des commodités du christianisme moderne (1) est de s'être fait un certain jargon de mots sans idées (2) avec lequel on satisfait à tout, hors à la raison. »

J. J. Rousseau, *Lettre à M. de Beaumont.*

— « J'ai cherché la vérité dans les livres, je n'y ai trouvé que le mensonge et l'erreur (3). »

Id., ibid.

— « *Le langage humain* n'est pas assez clair (4). Dieu lui-même, s'il daignait nous parler dans nos langues (5), ne nous dirait rien sur quoi l'on ne pût disputer (6)... Il n'y a point de vérité si clairement énoncée, il n'y a point de si grossier mensonge qu'on ne puisse étayer de quelque fausse raison (7). »

Id., ibid.

sagement, anéanti le doute : en affirmant et en envoyant à l'échafaud : quiconque se permettait d'exprimer son scepticisme. Quand, l'incompressibilité de l'examen vient rendre la liberté au doute social ; l'anarchie redevient endémique sur le globe ; et, alors, la vérité doit apparaître ; ou, l'humanité s'évanouir.

(1) Rousseau est ici dans l'erreur. Ce n'est point du christianisme moderne, qu'il fallait dire ce qu'il va énoncer ; c'est, de toutes les révélations possibles ; et, de toutes les législations possibles : jusqu'à ce que la vérité soit découverte.

(2) *Sans idées* est mauvais ; il fallait dire : sans idées, dont les conséquences ne conduisent point à l'absurde.

(3) Et, comme tout ce qui a été dit se trouve dans les livres ; il fallait en conclure : que, depuis l'origine de l'humanité, il n'y a eu que mensonge et erreur. Mais, Jean-Jacques s'imaginait : que, les folies qu'il débitait sur dame nature, qui n'est autre que le diable de toutes les révélations, n'avaient pas été dites avant lui.

(4) Rousseau s'imaginait, sans doute, qu'il pouvait exister : un langage non humain. Aussi longtemps, qu'on se sert de pareilles expressions ; on ne peut que déraisonner.

(5) Voyez-vous ce Dieu, transformé en grand seigneur, qui daigne parler à ses esclaves ? Jamais la raison n'apparaîtra sur notre globe ; tant, que les expressions : *Dieu, cause première, créateur, intelligence suprême*, etc., etc., appartiendront au dictionnaire terrestre.

(6) Au lieu de toutes ces circonlocutions, ne valait-il pas mieux dire : l'humanité est encore une sotte, l'humanité ne sait pas encore parler ; jusqu'à présent elle n'a fait que bégayer : sottises sur sottises ?

(7) Et, comment distinguez-vous : les fausses raisons des vraies ? Si, vous le pouvez, les langues sont bonnes : si, vous ne le pouvez, comment supposez-vous : qu'il y ait des vérités, déjà énoncées ?

— « Herder a recours à des explications mystiques en contradiction avec la théorie générale et l'esprit de son ouvrage. Ainsi, pour avoir fait l'homme trop passif et presque exclusivement sensitif, il ne sait plus comment résoudre le problème des langues (1); et comme Rousseau, et depuis M. de Bonald, il le résoud par le *Deus ex machina*. L'institution du langage, selon Herder, est d'institution divine : cela peut être (2), mais ce n'est pas moins un contre-sens dans l'ouvrage de Herder (3), où tout est expliqué humainement (4). Si Dieu intervient dans cette difficulté, il faudra le faire intervenir dans d'autres difficultés qui ne sont pas moins grandes (5), et c'en est fait de l'idée fondamentale du livre (6). »

M. Cousin, *Introduction à l'histoire de la philosophie*, p. 349.

— « Sitôt qu'on accoutume les gens à dire des mots sans les entendre, il est facile après cela de leur faire dire tout ce qu'on veut (7). »

Rousseau, *Émile*, t. II, p. 223.

(1) Et vous, M. Cousin, l'avez-vous résolu ? C'est, cependant, le premier qu'il faut résoudre : avant de pouvoir rien affirmer. Jusque-là, il n'y a de rationnel : que, négation, scepticisme, et hypothèse.

(2) Comment, cela peut être ? Si, le Dieu créateur existait ; cela ne serait pas un peut être : mais, une nécessité. Qu'un ouvrier ait mis, dans une machine, la nécessité du développement d'une propriété, avant de la mettre en place ; ou, qu'il vienne l'y insérer, après qu'il l'a mise au clou ; peu importe ; c'est toujours à lui que se doit : le développement de la propriété. Ce, qu'il y a de sûr ; ce, qui ne souffre pas de peut être ; c'est, que si le Dieu créateur existe ; ce n'est pas nous qui raisonnons, c'est Dieu. Quand une horloge sonne ; ce n'est pas elle qui se fait sonner ; c'est, l'ouvrier qui l'a construite.

(3) Ce n'est pas seulement dans l'ouvrage de Herder, que le mot Dieu est un contre-sens ; c'est, dans les ouvrages de M. Cousin ; et, dans tous les ouvrages possibles : ou ce non-sens est supposé être : une réalité.

(4) Essayez donc de faire une explication, qui ne soit pas humaine ? Ce sera joli !

(5) Ce n'est pas de cette seule difficulté, qu'il faut éliminer Dieu ; c'est, du langage : sous peine de ne pouvoir parler réellement ; sous peine de ne produire que des sons forcés comme ceux d'un tuyau d'orgue, quand l'air vient le frapper.

(6) Il fallait dire : et, c'en est fait du raisonnement.

(7) Et, comme le mot *Dieu* est un non-sens ; et, renferme tous les non-sens possibles ; c'est le premier : qu'il faut éliminer.

— « Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité (1), de toute-puissance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses et aussi obscures qu'elles le sont, et qui n'ont rien d'obscur pour le peuple, parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment se présentent-elles dans toute leur *force*, c'est-à-dire dans toute leur obscurité (2), à de jeunes esprits? etc. »

ROUSSEAU, *Émile*, t. II, p. 226.

— « Au fond que sont les mots, sinon les images des choses (3)? Et ces images, si la vigueur des raisons ne leur donne de l'âme et de la vie, s'y attacher si fort, c'est être amoureux d'une statue (4). »

BACON, *Dignité et accroissement des sciences*, liv. I, p. 29.

— « En effet, Socrate, parmi les sectateurs d'Héraclite, ou comme vous dites, d'Homère ou de quelque auteur plus ancien, ceux d'Éphèse qui se donnent pour savants, sont tels qu'il n'est pas plus possible de disputer avec eux qu'avec des furieux. Il n'y a réellement rien de fixe dans leurs écrits. S'arrêter sur une matière, sur une question, et interroger à son tour paisiblement, est une chose qui est en leur pouvoir moins que rien, et infiniment moins que rien, tant ils ont peu de consistance.

(1) Il est bien singulier : que, ces Messieurs aient toujours donné l'idée d'éternité, comme difficile à comprendre ; tandis, qu'il est impossible de se figurer quelque chose de réel, ou même exempt de forme, qui ne soit éternel. Rousseau vient de donner l'idée de la création comme absurde. Si, l'idée de création est absurde ; l'idée d'éternité est tellement naturelle : qu'il est impossible de raisonner sans l'avoir.

(2) Ainsi les idées de création, de toute-puissance, des attributs divins, de Dieu enfin n'ont de force : que, leur obscurité ? C'est dire implicitement : que, l'idée de Dieu est absurde. Mais, il fallait le dire explicitement. Il est toujours lâche de fléchir le genou devant le mensonge : quelque dissimulée que soit la génuflexion.

(3) C'est, l'image des idées qu'il fallait dire.

(4) Le mot Dieu est, de tous, le plus dépourvu : de vigueur, de raison. Que ceux qui ne veulent pas se soumettre à la raison ; s'en servent, rien de mieux. Avec ces gens-là, il ne faut pas raisonner. Mais, que ceux qui prétendent raisonner, se servent de cette expression, dont la conséquence est l'anéantissement du raisonnement réel ; c'est, à sourire de pitié.

Si vous les interrogez, ils tirent aussitôt de leurs carquois quelques petits mots énigmatiques qu'ils vous décochent. Essayez-vous de demander raison de ce qu'ils viennent de dire, vous serez sur-le champ frappé d'un autre mot détourné à un sens nouveau. Enfin vous ne conclurez jamais rien avec eux. Ils n'avancent pas davantage entre eux, mais ils prennent garde par-dessus tout de ne laisser rien de fixe dans leurs discours, ni dans leurs pensées, persuadés, ce me semble, que c'est là cette stabilité à laquelle ils font la guerre et qu'ils excluent de tous les lieux autant qu'ils peuvent (1).»

PLATON, *Théétète*, p. 105.

— « Les mots destinés à représenter les idées *n'ont jamais tort;* ils sont aussi clairs qu'ils doivent l'être, c'est-à-dire aussi clairs que la pensée, et même ils ne sont que la pensée : de manière qu'il n'y a d'autres moyens de perfectionner une langue que celui de perfectionner la pensée (2). »

DE MAISTRE, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. I, p. 131.

— « Qui nie l'Église et croit en Dieu est un INSENSÉ (3). »

M. DE LA MENNAIS, *Nouveaux mélanges*, Paris, 1826, Préface, p. 2.

— « Nous l'avons déjà dit : si l'on prouve qu'il est impossible, d'une impossibilité physique et morale, que l'homme, tel qu'il est constitué, eût pu

(1) Le dialogue intitulé Théétète, est l'exploration de la science; la recherche de savoir : si, toute sensation est science; si tout est en mouvement, ou si tout est en repos; si la justice est absolue ou relative; s'il y a des vérités ou s'il n'y a que des opinions. Pourtant Platon, sous le nom de Socrate, tout en condamnant les sophistes, joue lui-même le rôle de sophiste; et, le portrait qu'il vient de faire, des partisans d'Héraclite, lui est parfaitement applicable. Pour lui les mots : *chose*, *âme*, *homme*, *sensation*, *connaissance*, *science*, DIEU, *vérité*, *justice*, etc., n'ont aucun sens déterminé.

(2) C'est, par le seul perfectionnement de la pensée ; que, les mots : *Dieu*, *cause première*, *créateur*, etc., peuvent être éliminés : du langage.

(3) Depuis cette époque, M. de la Mennais nie l'Église. Voyez, à cet égard, ses discussions critiques.

Maintenant, nous arrivons à Bonald ; et, nous prions nos lecteurs : de l'étudier avec le plus grand soin. Il renferme, en lui seul, tout ce qui a été dit de plus fort; en faveur : de l'anthropomorphisme ; et, des révélations.

de lui-même, et par les seules forces de son esprit, inventer l'art de parler (1), on aura rigoureusement démontré l'existence d'une cause intelligente, supérieure à l'homme et antérieure au genre humain (2). Il y a même lieu de s'étonner que les différentes académies de l'Europe n'aient pas appelé l'attention des savants sur cette question plutôt que sur une foule de sujets inutiles à éclaircir, ou même dangereux à traiter (3). On ne peut pas croire qu'elles en aient été détournées par la considération de tout ce qui a été écrit en faveur de l'opinion contraire, ou de l'invention du langage. Rien de plus romanesque, de moins philosophique, de plus faible, en un mot, de principes, d'observations et de raisonnement, que tout ce que les idéologues modernes ont publié sur la possibilité du langage inventé par l'homme, et les moyens qu'ils ont dû employer pour y parvenir (4). J. J. Rousseau, dans quelques pages, a soufflé sur ces

(1) Pour Bonald, l'expression *parler* signifie : tantôt *penser :* tantôt communiquer ses pensées d'une manière quelconque ; et, tantôt communiquer sa pensée au moyen de sons articulés. Quand, on donne plusieurs valeurs, à un même signe, c'est une preuve que, la valeur de ce signe n'est point suffisamment déterminée : par celui qui l'emploie.

(2) Il faudrait être complétement fou : pour opposer, l'ombre d'un doute, à cette assertion. Mais aussi, il faut : que, la preuve de cette im possibilité, soit incontestable. Car, aussi longtemps : que, cette impossibilité n'est point parfaitement démontrée; ou, que les adversaires ne démontrent point cette possibilité; l'hypothèse de l'anthropomorphisme, abstraction faite de son absurdité démontrée, doit rester : dans le doute.

(3) Et, pourquoi les anthropomorphistes, n'ont-ils pas mis les académies, ou le matérialisme, au défi sur la solution de cette question, *base de l'anthropomorphisme?* C'est, que, de part et d'autre, l'absurdité de la doctrine craignait toute discussion serrée. Chaque parti craignait la lumière. Il n'appartient qu'à la vérité, de ne craindre ni objection ni discussion. Pour elle, rien n'est dangeureux à traiter. Dans l'ignorance, il n'est rien qui ne le soit. Aussi, l'ignorance sociale n'a de base : qu'une inquisition.

(4) Cela est parfaitement vrai. C'est, que du moment : que, vous admettez le sentiment de l'existence, ou la sensibilité réelle, chez les animaux ; il est de toute impossibilité de trouver une origine du langage, pour l'homme ; qui, ne le soit aussi : pour les animaux. Le seul Descartes, capable d'une pareille discussion, a rejeté la sensibilité des animaux. Mais, il s'imaginait : que, l'âme isolée pouvait penser ; et, sur cette voie, il est impossible de rencontrer la vérité.

rêves de l'imagination (1), et sans doute le sentiment de cet homme célèbre aurait été d'un plus grand poids aux yeux de ses contemporains, si les plus clairvoyants n'en eussent redouté les conséquences pour des croyances que J. J. Rousseau a toujours défendues et qu'on ne lui a jamais pardonnées. »

BONALD, *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, t. II, 1818, p. 22.

Il faut convenir : que, s'il ne s'était agi que de la vérité, jamais il n'aurait existé d'aussi sotte querelle : que, celle des anthropomorphistes avec les matérialistes. Si, l'anthropomorphisme est réel; l'homme n'est rien : que, le jouet de l'anthropomorphisme. Si, le matérialisme est réel; l'homme n'est rien : que, le jouet des forces. Un seul brin de raisonnement aurait dû suffire : pour les mettre d'accord ; ou plutôt pour reconnaître : que, rien ne pouvait dépendre d'eux. Mais, ce n'était point de la vérité, qu'il s'agissait ; c'était : d'une part, de conserver l'exploitation des masses ; de l'autre, d'arracher cette exploitation à ceux qui en jouissaient : pour en jouir soi-même.

Voilà l'opinion de Bonald bien établie. Selon lui, le verbe est révélé. Selon lui, cela doit être prouvé car il dit:

— « Que ce soit Bacon ou Descartes, Leibnitz ou Locke qui vienne me proposer ses opinions, je n'en reçois jamais que ce que je comprends ou ce que je crois comprendre. Je ne puis même adhérer à ses pensées

(1) Jean-Jacques admettait l'anthropomorphisme ; et, une fois cette absurdité admise, il est absurde : de ne point admettre une révélation, quelle qu'elle soit. Si, Dieu a fait l'homme, il est évident : qu'il lui a donné la parole. Le nier, ce serait nier : que, l'horloger donne à l'horloge, faite pour sonner, la nécessité de sonner.

qu'autant que je les retrouve dans mon esprit, ou plutôt qu'elles sont les miennes ; comme je ne puis obéir à un autre homme, ou MÊME A DIEU, qu'autant qu'il me fait vouloir moi-même. »

—Voyons, comment l'auteur va s'y prendre : pour, que ses pensées, sur la révélation du verbe, deviennent les nôtres.

— « Le vœu de tous les philosophes, dit l'auteur, ou plutôt le premier besoin de la philosophie, est de trouver une base certaine aux connaissances humaines, une vérité première de laquelle on puisse légitimement déduire toutes les vérités subséquentes, un point fixe auquel on puisse attacher le premier anneau de la chaîne de la science, un *critérium* enfin qui puisse servir à distinguer la vérité de l'erreur ; et c'est à la détermination de cette base, de cette vérité première, de ce point fixe, de ce critérium que commence la divergence de tous les systèmes. »

(*Id.*, p. 81.)

— Si, c'est là que commence cette divergence ; et, cela est vrai ; il faut commencer par la faire cesser, sinon, elle continuera d'exister. Bonald l'essaye. Nous allons prouver qu'il n'a nullement réussi ; ce ne sera : ni long, ni difficile.

D'abord, on ne détermine pas un critérium ; on détermine la valeur de cette expression ; puis, on cherche : le critérium déterminé. Quand on veut une règle, une mesure quelconque, on détermine d'abord : la longueur, le poids, le volume, etc., qu'elle doit avoir ; puis, on cherche si elle existe. Si, elle n'existe pas ; et, aucun critérium physique n'existe d'une manière absolue ; on prend une approximation, suffisante aux besoins de la vie. Au moral, le critérium ne peut être un à peu près ; il faut : qu'il soit ABSOLU. Or, pendant toute l'époque d'ignorance ; pendant toute l'époque que la

règle rationnelle des actions ne peut être démontrée; ce critérium ne peut être ABSOLU. La nécessité oblige donc d'en prendre un relatif; et, on le prend relatif à un fait non démontré. De là, les révélations, les critériums moraux qui régissent les nations : depuis l'origine sociale. Voilà, un commencement qui est clair; et, que personne ne contestera.

Quand, l'examen devenu incompressible, par l'impuissance des inquisitions, vient renverser ces critéria; les sociétés se trouvent en état d'anarchie : jusqu'à ce que le critérium moral, qui doit être ABSOLU, soit trouvé. Pendant l'époque d'ignorance, le mot critérium serait déterminé : si, du reste, on s'en servait. Alors, il signifie *révélation :* puisque, tout raisonnement, sans aucune espèce d'exception, lui est soumis; même jusqu'à celui de : *trois ne sont pas trois, mais un.* Une fois que l'époque d'examen, ou d'anarchie par défaut de critérium, est arrivée; le mot, *critérium,* cesse d'être déterminé. Déterminons cette valeur.

Le mot *critérium* signifie : règle, mesure, étalon, etc. Voilà qui est clair. C'est : un mètre, un kilogramme, un litre, un are, etc. Et, comment fait-on pour les avoir? ON RAISONNE. Ce n'est donc, en réalité : ni le mètre, ni le kilogramme, ni le litre, ni l'are qui sont des critéria; c'est, le raisonnement. Mais, comme le raisonnement est bon ou mauvais; et, que là où il n'y a rien d'absolu, il n'y a, en réalité, ni bon ni mauvais; la société donne sa force à un raisonnement quelconque, et dit : l'à peu près de ce mètre, de ce kilogramme, de ce litre, etc., sera considéré : comme ABSOLU. Il en

est de même, pour toutes les sciences physiques ; nous n'avons que des à peu près et que des inductions ; nous n'avons même, pendant toute l'époque d'ignorance, d'autre certitude sur la réalité du raisonnement : que, les révélations ; et, une fois les révélations anéanties, le raisonnement lui-même, critérium physique, reste : *socialement* sans valeur.

Qu'est-ce, maintenant, que le critérium moral ? C'est le critérium du critérium physique, le critérium du raisonnement ; qui, pendant toute l'époque d'ignorance, n'est réel : que, relativement aux révélations ; qui, toutes ont été inventées : pour rendre l'AME, base du raisonnement, une réalité et non une illusion ; c'est-à-dire : un être IMMATÉRIEL ; et non, un fait TEMPOREL.

L'âme, ou la base du raisonnement, ou la sensibilité, doit donc être : un fait non temporel; un fait éternel ; pour, que le critérium moral, qui doit avoir une existence ABSOLUE, puisse : exister.

C'est donc par savoir : si, l'âme est éternelle, qu'il faut commencer : pour, que le critérium puisse être connu : s'IL EXISTE. Nous avons dit ailleurs : quel est le chemin qu'il faut suivre, pour arriver à cette connaissance ; et, nous y arriverons au présent chapitre.

Une fois, arrivé à cette connaissance ; et, par cela seul qu'on y est arrivé ; il est facile de distinguer : les AMES, seules VÉRITÉS ; de ce qui n'est pas AME ; de ce qui n'est qu'illusion ; c'est-à-dire : ERREUR.

Pour ce qui est illusion ou physique, la bonté du raisonnement consiste : à observer l'enchaînement des

illusions ; ce qu'on appelle causes et effets ; et, l'expression de ces enchaînements se nomme : vérité physique.

En morale, en société, ce qui est la même chose ; la bonté du raisonnement consiste : à déduire, par identités et non par analogies ; à déduire, dis-je : des âmes, reconnues éternelles : la liberté réelle de l'homme ; l'égalité réelle des hommes, basée sur des âmes égales, comme éternelles, immatérielles ; et, leur fraternité, comme se rattachant tous : à une sanction identique et également éternelle.

Voilà, le critérium moral déterminé. Reste à voir s'il existe ; et, il doit exister : pour, que l'humanité, la société, puisse persister : une fois, que les puissances de révélation sont anéanties.

Tout ce que nous venons de dire : est clair, incontestable, et rend la valeur du mot *critérium moral* parfaitement diaphane. Voyons, maintenant, ce que va dire Bonald. Nous allons lui laisser citer un morceau de l'*Histoire comparée des systèmes philosophiques*, etc.

— « Les philosophes, dit l'*Histoire comparée*, demandent une chose qui serait sans doute bien agréable et bien commode dans l'usage, lorsqu'ils veulent trouver un critérium tellement prompt, tellement simple, qu'il puisse au premier coup d'œil faire distinguer la vérité de l'erreur... »

— Tout ce que l'on sait bien est prompt, simple ; et, si c'est une règle, elle fait distinguer, au premier coup d'œil, la vérité de l'erreur ; et cela, bien plus au moral qu'au physique. Rien n'est plus long, plus composé, plus difficile à trouver : qu'un mètre, considéré

comme dix-millionième partie du quart du méridien. Mais, une fois trouvé, le mètre, le kilogramme et le litre servent, au premier coup d'œil, à distingner la vérité de l'erreur. Ici, cependant, remarquons bien : que, le critérium n'est pas tel mètre en bois, en fer, en or ou en argent. Le mètre corporel n'est que l'expression, plus ou moins approchée, du mètre incorporel, donné par le raisonnement ; ou, du mètre abstrait, pour se servir du langage de ces messieurs. Il en est de même pour le critérium moral. Rien n'est moins prompt, moins simple, pour celui qui l'ignore, que le raisonnement, qui démontre l'immatérialité des âmes. Mais, une fois que cette démonstration est faite ; une fois que le verbe est donné comme l'expression de ce critérium, en tant que les âmes ont une existence dans le temps ; rien ne devient plus prompt, plus simple : que, l'usage de ce critérium ; ou, plutôt de l'expression du critérium ; et, rien alors n'est plus facile : que, de distinguer, au premier coup d'œil, la vérité de l'erreur, les réalités des illusions. Après cela, rien n'est encore plus facile : que, d'en déduire toutes les vérités subséquentes.

— « ... servir, continue de Gérando, de cachet sensible... »

— Nous avons déjà dit : qu'une idée est aussi sensible qu'un bœuf. Il faut traîner dans les boues de l'ignorance, ces expressions : de *sensible* et *d'insensible*, de *tangible* et d'*intangible*, de *visible* et d'*invisible*. Encore une fois, une idée, à l'âme qui SEULE VOIT; une idée est visible : comme un bœuf.

— « ... universel, continue de Gérando, aux connaissances légitimes... »

— Ceci est du galimatias. Le critérium est applicable à toutes les connaissances ; comme un mètre est applicable : à toutes sortes d'étoffes.

— « ... et, continue de Gérando, dispenser ainsi de tout examen. »

— Autre galimatias. Comment un critérium peut-il dispenser d'examen? C'est, comme si on disait : que, l'on mesure sans mesurer. Quand on a le critérium moral ; et, qu'il est démontré que le verbe est son expression ; on examine : un chien, une laitue, une écritoire ; on regarde s'ils ont le verbe. S'ils l'ont, on dit : ce sont des hommes ; des êtres *moraux* comme vous et moi ; des êtres réels ; des vérités. S'ils ne l'ont pas, on dit : ces êtres, ne sont êtres : qu'illusoirement ; que figurément ; ce sont des êtres physiques, des phénomènes, des apparences, des illusions, des erreurs. Tout cela se fait : promptement, simplement ; mais, ne dispense pas : de tout examen.

— « Mais, continue de Gérando, ils demandent une chose tout à fait impossible... »

— Et pourquoi, s'il vous plaît, déclarez-vous cela impossible? Qui vous autorise : à donner vos connaissances, comme les bornes du possible? Cela est tellement possible, qu'il faut : que, cela soit, et promptement ; ou, que notre monde moral périsse.

— « ... et, continue de Gérando, l'inutilité des tentatives qui ont été faites dans tous les temps pour l'obtenir, suffirait pour en démontrer l'impossibilité. »

— D'abord, il n'y a jamais eu que des individus, qui aient cherché le critérium ; et, s'ils l'avaient trouvé ; et, qu'ils eussent eu la sottise de vouloir le montrer à la société; ils auraient été anéantis par les inquisitions, avant de pouvoir exposer leur démonstration. La première chose, pour trouver le critérium rationnel ou moral, est de répudier : toute espèce de révélation ; toute espèce d'anthropomorphisme ; sous le régime desquels, les âmes sont nécessairement tem porelles; sous le régime desquels, il ne peut exister : ni liberté, ni égalité, ni fraternité. Le critérium moral ne peut être socialement accepté : que, lorsqu'il est socialement cherché ; il ne peut être socialement cherché : que, lorsque le besoin s'en fait socialement sentir; et, ce besoin peut seulement être senti, socialement, lorsque la société reconnaît : qu'elle doit posséder ce critérium; ou, périr.

— « La destinée de notre raison, » continue de Gérando...

— Autre sottise. Il n'y a pas deux raisons, il ne peut y en avoir qu'une : la sensibilité modifiée par un organisme ayant un centre. Si, votre bon Dieu raisonne, il raisonne comme nous. Si, un chien raisonne ; il raisonne comme le bon Dieu. Quiconque n'est pas susceptible de raisonner mal ; n'est pas susceptible de raisonner bien.

— « ... serait trop brillante et trop heureuse, continue de Gérando,

s'il existait pour la vérité des caractères si apparents qu'ils pussent être reconnus du premier coup d'œil ;... »

— M. de Gérando veut, sans doute, qu'il n'y ait : que, les intelligences d'élite; les académiciens; les riches ; les nobles ; qui puissent voir la vérité. Il lui faut du privilége à ce Monsieur. Seigneur ! le temps des priviléges est passé. Il faut maintenant : que, la vérité soit pour tout le monde; ou, pour personne.

— « ... il n'est rien, continue de Gérando, qui puisse l'affranchir du devoir d'une réflexion patiente et méthodique. »

— Eh ! malheureux homme; il n'y a que la bête qui ne réfléchisse pas..... Nous nous trompons, ou plutôt vous vous trompez. Si, votre Dieu existe, vous êtes incapable de réfléchir, *en réalité*. Écoutez Bonald :

— « Que ce soit Bacon ou Descartes, Leibnitz ou Locke qui vienne me proposer ses opinions, je n'en reçois jamais que ce que je comprends ou ce que je crois comprendre. Je ne puis même adhérer à ses pensées qu'autant que je les retrouve dans mon esprit ou plutôt qu'elles sont les miennes, comme je ne puis obéir à un autre homme, ou MÊME A DIEU, qu'autant QU'IL ME FAIT VOULOIR MOI-MÊME. »

(P. 71.)

— Vous voyez bien que Bonald, lui-même, reconnaît : que, Dieu existant, l'homme n'est qu'une machine.

Maintenant, c'est Bonald qui va continuer :

— « Mais il s'en faut bien, dit-il, que les hommes aient cherché *à s'affranchir du devoir d'une réflexion patiente et méthodique* dans la

poursuite de ce *critérium*, puisqu'il y a trois mille ans qu'ils y réfléchissent avec une patience que Dieu n'a pu rebuter, et qu'ils ont de siècle en siècle imaginé de nouvelles méthodes d'investigation. »

— Nous répétons : que, pendant l'époque d'ignorance ; et, avant que la vérité soit devenue nécessaire; il est permis de dire toutes les *bêtises* possibles ; mais, que celui qui s'aviserait de dire la *vérité* est nécessairement brûlé ; et avec raison. La vérité n'est utile : que, lorsqu'elle est nécessaire. Il est évident, qu'ici : le mot, *socialement,* est sous-entendu.

— « L'inutilité des tentatives faites jusqu'à présent, continue Bonald, prouve bien moins l'impossibilité de réussir que la constance des recherches et les talents de ceux qui s'y sont livrés ne prouve qu'il existe un objet à cet effort opiniâtre de l'esprit humain, et qu'il ne doit pas désespérer de l'atteindre. »

— Vous voyez : que, Bonald est d'avis : que, le critérium incontestable, nécessaire pour distinguer la vérité de l'erreur, doit exister. Cela est vrai. Mais, ce critérium devient seulement nécessaire : lorsque la société ne peut plus se baser : sur une révélation ; sur l'anthropomorphisme ; sur l'erreur.

— « Enfin, continue Bonald, l'homme n'a aucune raison de penser que la raison ne soit pas appelée à une *destinée heureuse et brillante ;* et il n'y a rien dans la philosophie, dans la morale, même dans l'histoire de l'esprit humain, qui puisse nous autoriser à borner ainsi la fortune de notre raison.

« Cette base, cette vérité primitive, ce point fixe, ce principe en un mot, ne peut être qu'*un* fait qu'il faut admettre comme certain... »

— Comme certain ! Que signifie ce mot? Certain d'illusion? certain de réalité? certain de doute? Un

fait est toujours certain, quand même ce serait une illusion. Quand on a une illusion, on est bien certain de l'avoir. S'il y a un Dieu, tout est illusion ; et, lui-même, comme étant seul : n'est rien. Admettre un fait comme certain, sans distinction d'illusion ou de réalité, sans démonstration; c'est, répondre à la question par la question. Comment est-il possible, qu'un homme de la capacité de Bonald, capacité immense, ait pu avancer de pareilles choses? Le malheureux croyait; il croyait en Dieu. Dans cette croyance, et en présence de l'examen, il n'y a pas de salut.

— « ... pour pouvoir, continue Bonald, aller en avant avec sécurité dans la route de la vérité. »

— Et, où est-elle cette route? C'est, n'est-il pas vrai? celle de la révélation, que vous admettez comme vérité. Soit! Mais, vous voyez bien : que, sur cette route, le raisonnement réel est impossible.

— « Les faits primitifs, dit M. Ancillon, ou les premières conditions de la pensée, sont la base qui doit porter l'édifice de nos connaissances... On doit piloter jusqu'à ce qu'on arrive à un fond solide. »

— Quel galimatias! Qu'est-ce qu'un fait primitif? C'est un fait éternel. C'est Dieu, dans votre système; et, alors, tout le reste : est secondaire; n'est rien de réel. Hors de là, les faits primitifs sont : les âmes et la matière. En dehors de leur union, il n'y a aucune connaissance possible. La base des connaissances est :

1° L'union d'âmes, à des organismes, ayant capacité de développer l'intelligence;

2° La société;

3° Le verbe.

Le fond solide est : la connaissance de la vérité.

— « Mais les philosophes, dit l'auteur que j'ai souvent cité, continue M. Ancillon, ont commencé par admettre comme un fait primitif l'expérience des phénomènes intellectuels... »

— Quel jargon! L'expérience, le raisonnement, est le premier phénomène intellectuel.

— « ... et ils ont dit, continue M. Ancillon : le germe de la science de l'homme est renfermé tout entier dans le phénomène de la conscience. »

— Continuation de jargon. Conscience et raisonnement, c'est la même chose; et, en dehors de la société, il n'y a pas de raisonnement.

— « C'est-à-dire, reprend Bonald, qu'ils ont cherché ce fait primitif dans notre esprit, dans notre âme, et ses opérations purement intellectuelles;... »

— Voilà l'âme qui fait des opérations; qui raisonne seule. C'est là, du pur matérialisme; car, raisonner, ou comprendre, est complexe; et, si l'âme seule raisonne, elle n'est que matière. Il est impossible d'être anthropomorphiste, sans être matérialiste, si on est logicien.

— « ... ils l'ont cherché dans l'homme intérieur, continue Bonald, au lieu de le chercher dans l'homme extérieur. »

— Autre jargon, galimatias double. Qu'est-ce qu'un homme intérieur? qu'est-ce qu'un homme extérieur? Comment un homme de talent peut-il écrire de pareilles balivernes? Supposons même : que, l'homme intérieur soit l'âme; et, l'homme extérieur la bête. C'est donc dans la bête qu'il faut chercher le fait primitif de nos connaissances? C'est encore là du matérialisme. Au seizième siècle, M. de Bonald aurait été brûlé mille fois; et, avec toute justice.

— « Ainsi, continue Bonald, *les rationalistes...* »

— Les faiseurs de fables, comme les faiseurs d'évangiles, comme les faiseurs des meilleures équations, sont des rationalistes. Quiconque a le verbe est rationaliste; et, Bonald, lui-même, qui dit : ne pouvoir obéir à Dieu qu'en raisonnant; peut fort bien être taxé de rationalisme, au premier chef. Nous dirons même : que, toutes les fois qu'il n'a plus l'intelligence obscurcie par le préjugé; il raisonne très-bien.

— « ... les rationalistes, continue Bonald, ont cru le trouver dans *l'évidence, la raison suffisante, la raison pure, la conscience, l'intuition, la connaissance réfléchie, le sens moral, le sens commun, etc.*; ils ont donc posé un fait purement intérieur et intellectuel, dont chacun est juge et dont personne n'est témoin... »

— Voilà, Bonald qui, après avoir démontré : que, l'homme isolé ne peut raisonner; prétend : que, l'âme isolée raisonne.

— « ... fait aussi obscur, continue Bonald, que nos esprits sont impénétrables... »

— Si, nos esprits sont impénétrables, c'est-à-dire : incompréhensibles; pourquoi donc écrivez-vous ? Votre intention est-elle de ne professer : que, la physiologie ? Voilà encore du matérialisme.

— « ... aussi varié, continue Bonald, qu'ils sont différents... »

— Pour Bonald le mot esprit signifie *âme,* il vient encore de le dire. Ainsi, les âmes sont différentes. Et, comme il n'y a que la matière qui soit susceptible d'avoir des qualités ; voilà encore : l'âme matérielle.

— « ... fait sur lequel, continue Bonald, il est à peine possible à deux hommes de s'accorder pleinement et entièrement... »

— Rien n'est plus facile, que de s'accorder sur l'âme ; quand on n'est : ni anthropomorphiste; ni panthéiste. Et quand on est l'un ou l'autre; et, qu'on est logicien; il est encore très-facile de s'accorder, en reconnaissant : que, dans les deux cas, l'âme n'est rien du tout. Quant au fait intellectuel, le raisonnement, il est évident : que, deux hommes ne peuvent s'accorder, aussi longtemps : qu'ils se trouvent hors du giron d'une foi commune; et, que la vérité n'est point encore démontrée : d'une manière rationnellement incontestable.

— « ... fait par conséquent insuffisant, continue Bonald, pour fonder une certitude générale et universellement convenue... »

— Que signifie ce nouveau galimatias, une *certitude convenue?* Une certitude convenue est une sottise. La certitude réelle, la vérité démontrée, est si peu convenue ; qu'elle est : *nécessairement* acceptée.

— « ... et qui même, continue Bonald, fût-il évident pour chacun, ne pourrait avoir d'autorité sur TOUS, PARCE QUE l'évidence serait individuelle ;... »

— Voilà bien le plus singulier *parce que,* qu'il soit possible d'inventer! Comment, le fait *un* est *un,* n'a pas autorité sur tous? Il n'y a qu'à Charenton : que, ce fait soit sans autorité.

— « ... et, continue Bonald, que l'autorité doit être publique... »

— Il paraît que vous voulez insinuer : que, l'autorité pratique peut faire accepter : que, un n'est pas un, mais trois. C'est vrai; mais : pour autant que l'inquisition peut subsister. Essayez donc d'obliger à croire, maintenant : que, *un* n'est pas *un?*

— « ... et de là uniquement sont venus, continue Bonald, et les systèmes, et les incertitudes, et les disputes. »

— C'est vrai, depuis qu'on ne peut plus brûler les hérétiques. Mais, il faut que cela finisse; ou, que l'humanité finisse elle-même.

— « Il s'agirait donc, poursuit Bonald, de trouver un fait, un fait sensible et extérieur... »

— Tous les faits perçus sont sensibles ; tous les

faits sensibles ne sont ni intérieurs, ni extérieurs à l'âme qui n'a ni intérieur ni extérieur; ils sont relatifs à l'intelligence : qui est l'union de l'âme à un organisme.

— « ... un fait, continue Bonald, absolument primitif. . . »

— Un fait, absolument primitif, est : une âme; ou, la matière. Est-ce la matière que vous voulez prendre : pour critérium moral?

— « ... et *à priori*, continue Bonald, pour parler avec l'école... »

— L'école est une sotte. Si, elle était sage, elle forcerait : l'assentiment universel.

— « ... absolument général, » continue Bonald...

— Le seul fait absolument général, absolument identique, est : l'existence des âmes; si, âme réelle il y a.

— « ... absolument évident, » continue Bonald...

— L'évidence absolue est exclusivement relative aux âmes; à l'âme, après cependant : que, la réalité des âmes est incontestablement démontrée. Jusque-là : *un* est *un;* est une hypothèse.

— « ... absolument perpétuel, continue Bonald, dans ses effets... »

— Pourquoi, ne pas dire éternel? A cause de la

création, n'est-ce pas? Mais, si la création existe, devant la logique qui vous est si chère, il n'y a absolument rien, de réel; pas même : le Créateur.

— « ... un fait commun, continue Bonald, et même usuel... »

— Au moral, le seul fait commun et usuel; c'est : l'âme. Mais, y a-t-il des ames? y a-t-il un moral? Voilà ce qu'il faut démontrer. Autrement, c'est se rouler perpétuellement dans un cercle vicieux.

— « ... qui pût servir de base à nos connaissances, continue Bonald, de principe à nos raisonnements, de point fixe de départ, de *critérium* enfin de vérité. »

— Le point fixe de départ, est : le sentiment de l'existence; la sensibilité. Le point d'arrivée à la vérité; et, le *critérium* de vérité; est la démonstration : que, le sentiment de l'existence, la sensibilité, l'âme : n'est point matière; n'est point temporelle; mais, qu'elle est immatérielle; éternelle. Voilà, qui est clair; voilà, qui est dépouillé : de toute espèce de galimatias.

— « Ce fait existe, continue Bonald, pour les sciences physiques, spéculatives ou pratiques. »

— Est-ce que la morale n'est pas une science spéculative et pratique? Sciences physiques, signifie : sciences relatives à la matière; et, vis-à-vis de la raison, à laquelle vous vous soumettez plus qu'à Dieu lui-même, il n'y a que des sciences physiques : jusqu'à

ce que vous ayez démontré : qu'il y a des êtres qui ne sont point matière.

— « Ainsi, continue Bonald, les unes partent du fait extérieur, primitif, général, évident, usuel, que *la ligne droite est la plus courte entre deux points donnés...* »

— Ce fait n'est pas plus extérieur : que la connaissance du carré de l'hypothénuse. On démontre, en géométrie : que, la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre ; et, cette démonstration appartient à la connaissance des triangles, qui démontre : qu'un côté est toujours plus court que les deux autres. Ce fait n'est pas *primitif :* puisque, le raisonnement lui est antérieur ; il n'est pas *général :* puisque, avant le verbe il est impossible qu'il soit connu ; il n'est pas *évident* : puisqu'il a besoin de raisonnement, de démonstration ; et il n'est pas *usuel :* puisque, ceux qui ne raisonnent pas n'en usent pas.

— « ... du mouvement en ligne droite, continue Bonald, ou de la tendance des fluides à se mettre en équilibre, etc., etc. Les autres, comme la zoologie, la botanique, la minéralogie, ont pour fait primitif les corps mêmes soumis à leurs observations, plantes, métaux, animaux, dont les propriétés sont l'effet de leurs recherches; et c'est uniquement à l'avantage qu'ont toutes ces sciences de commencer par quelque chose d'évident, d'extérieur et d'universellement convenu... »

— Les sciences, relatives à la nature, commencent si peu par quelque chose d'évident, et d'universellemsnt convenu ; qu'il n'est pas deux organismes qui soient identiquement affectés par la même force ; que l'on se trompe, continuellement, en n'écoutant que le

rapport des sens; et, que c'est exclusivement le raisonnement, qui est la base de toute science quelconque. Il y a plus : ou, M. de Bonald devait renoncer à la raison, à laquelle il se dit si soumis; ou, il devait reconnaître : que, si l'âme doit être reconnue immatérielle, ce ne peut être : qu'après avoir obtenu une parfaite connaissance de la matière; et, qu'ainsi, si la science morale existe en réalité; elle doit avoir les sciences physiques pour point de départ. Sinon : soumettez-vous à la révélation; et abjurez le raisonnement.

— « ... qu'elles doivent, continue Bonald, la certitude de leurs démonstrations... »

— Il n'y a de certitude, dans les sciences physiques, que pour ce qu'elles ont de ramené aux sciences mathématiques. La certitude réelle, absolue, appartient exclusivement à la science morale ; si, cette science peut exister.

— « ... l'autorité de leur enseignement, » continue Bonald...

— Quiconque affirme, d'une manière absolue : que, le soleil paraîtra demain, est un sot. Tous les jours des étoiles disparaissent.

— « ... et, continue Bonald, les progrès de leurs découvertes.
« Ce fait pour les sciences morales doit être non-seulement extérieur et par conséquent sensible, mais il doit encore être moral... »

— Avant de parler de morale, devant la raison, il faut avoir prouvé : que, tout n'est pas physique; et,

quand vous avez fait cette preuve ; vous avez le critérium. Vouloir l'avoir, auparavant, est digne de Charenton.

— « ... ou pris dans l'ordre des choses morales, continue Bonald, puisqu'il doit servir de base à la science des êtres moraux... »

— Vous admettez, donc : qu'il y a des êtres moraux? Qui vous l'a dit? — La révélation? — Avec celle-là on ne raisonne pas. — La raison? — Où sont vos preuves? Donnez-les; puis, l'âme sera votre critérium ; et, la preuve son expression.

— « ... et, continue Bonald, de leurs rapports à la science de Dieu... »

— Si, Dieu existe : il n'y a pas d'êtres moraux. Devant la raison, dégagée de préjugé, c'est clair comme *un* est *un*.

— « ... de l'homme, continue Bonald, et de la société.
« Ce fait, nous en avons vu la raison, ne peut se trouver dans l'homme intérieur... »

— Nous répétons : que, l'expression *l'homme intérieur*, est un galimatias qui n'a pas de sens; ou, qui n'a qu'un sens absurde : ce qui est encore pire.

— « ... je veux dire, continue Bonald, dans l'individualité morale... »

— Il n'y a pas d'individualité morale; l'âme, isolée, n'est pas morale; elle EST. L'individu moral est divisible : en âme; et, en organisme. L'âme n'est morale qu'en tant : qu'unie à un organisme.

— ... « ou physique, » continue Bonald ;...

— Une individualité physique est très-joli ! L'organisme de l'homme, dira-t-on, ne peut se couper en deux sans mourir. Cela pourrait être autrement, en tant qu'organisme. Au bas de l'échelle, une foule d'*individualités physiques* se coupent en deux, en dix. Jolies individualités !

— « ... il faut donc, continue Bonald, le chercher dans l'homme extérieur ou social... »

— Que signifie : cet autre galimatias? Qu'est-ce qu'un homme extérieur, qui est synonyme d'homme social? Comment se nomme-t-il? Société? Et, l'on accepte un pareil jargon !

— « ... c'est-à-dire, continue Bonald, dans la société. »

— Il y a donc quelque chose, dans la société. Dans quelle poche garde-t-elle ce qu'il y faut prendre? L'expression de l'homme moral est le raisonnement; l'expression de la société est un raisonnement. Il y a : raisonnement bon; et, raisonnement mauvais. Sortez de là, il n'y a plus que galimatias. En y restant, il n'y a plus qu'à examiner : si, le raisonnement est réel; si, nous sommes libres; si, l'âme est immatérielle; si, enfin, Dieu n'est qu'une absurdité. Ces points éclaircis, le *critérium* est trouvé.

— « Ce fait est, poursuit Bonald, ou me paraît être... »

— On ne dit point *me paraît* en mathématiques. Toutes les fois, qu'en fait de science, on dit il me paraît; cela signifie : *je ne sais pas;* et, *je ne suis pas assez modeste : pour l'avouer.*

— « ... le don primitif et nécessaire, continue Bonald, du langage fait au genre humain... »

—Pourquoi *un don?* Vous décidez, ce qui est à prouver. Pourquoi *primitif?* L'homme existe avant le langage. Le langage appartient à la société, direz-vous. Alors, pourquoi les bêtes ne parlent-elles pas? Parce qu'elles ne sont pas des hommes direz-vous. Alors, le langage n'appartient pas à la société; mais, à des hommes en contact nécessaire; et, la société, proprement dite, n'est : que, le résultat de ce contact; ou, l'expression du langage. Le langage, au contraire, est l'expression de l'humanité. Le langage ou le verbe est le lien : qui unit l'homme à la société.

— « ... question fondamentale, continue Bonald, de toutes les questions morales, disait l'auteur de ce discours (dans la *Législation primitive*), et qu'on peut comparer à ces postes importants que deux armées se disputent avec opiniâtreté, et dont la possession décide du succès d'une campagne. »

— Cela est vrai. Mais, il n'appartient : ni, aux anthropomorphistes; ni, aux panthéistes; de résoudre cette question, en effet fondamentale. Cela ne leur appartient pas : parce que, sa solution anéantit : et, l'anthropomorphisme; et, le panthéisme.

— « Examinons-en tous les caractères, continue Bonald, pour pouvoir en indiquer toutes les conséquences.

« Ce fait est pris dans l'homme social ou la société... »

— Cela est faux. La société n'est que l'expression du langage. Le langage, et la société, sont simultanés; comme, la pensée et la parole ou le verbe. Mais, comme dans la communication de la pensée, l'expression est postérieure à la pensée; de même, dans la conception de deux faits, la société est postérieure au langage.

— « ... puisque, continue Bonald, la parole n'a été donnée à l'homme que pour la société... »

— Voilà, encore une fois, la question décidée par la question.

— « ...et, continue Bonald, qu'elle n'est nécessaire qu'à l'homme vivant en société. »

— Nécessaire pour quoi ? Il n'y a pas de doute : que, la parole n'est pas nécessaire pour respirer; mais, elle est nécessaire : pour être un être moral; dans le sens d'agissant en réalité. Dira-t-on; que, le verbe n'était pas nécessaire à Robinson dans son île? Ou, dira-t-on qu'il était en société? Alors, un homme, seul sur le globe, serait en société avec les habitants de la lune. Une fois, qu'on a quitté le chemin de la vérité; on trébuche à chaque pas.

— « Ce fait, continue Bonald, est à la fois moral et physique... »

— Tâchez de trouver un fait : qui, ne soit pas moral et physique en même temps ! Un bœuf, comme organisme, est un fait physique; comme perçu, il est

un fait moral. L'âme, est un fait moral, en tant qu'immatérielle. C'est un fait matériel, si on ne considère que la pensée, par laquelle elle est connue, qui est elle-même matérielle.

— « ... intérieur et extérieur, continue Bonald, puisque la parole est l'expression de l'homme moral et de ce qu'il y a de plus intérieur dans l'homme, et qu'elle résulte de l'action des organes de l'homme extérieur et physique. »

— Nous répéterons mille fois : qu'il n'y a pas d'homme intérieur; ni d'homme extérieur. L'homme est l'union : de l'âme à un organisme. De plus, l'organisme est incapable : d'action réelle.

— « Ce fait, poursuit Bonald, est absolument primitif et *à priori*, puisqu'on ne saurait remonter plus haut, et qu'il a commencé avec l'homme et avec la société. »

— Quel galimatias! Si même, Dieu a donné la parole à l'homme ; il fallait encore : que, l'homme existât avant la parole; sinon : la parole serait inhérente à l'homme; puis, adieu le don de la parole!

— « Ce fait est absolument général et perpétuel, continue Bonald, puisqu'on le retrouve partout où il y a deux créatures humaines, et qu'il ne peut finir qu'avec le genre humain. »

— Un homme et une femme, élevés dans l'isolement, et réunis, feraient des enfants; et, continueraient le genre humain, si même ils restaient seuls sur le globe. Ils parleraient donc! Alors, à quoi sert le bon Dieu. Du reste, ce que vous dites là devrait encore

être démontré ; et, nous le démontrerons : par le raisonnement. Rien, ensuite, ne serait plus facile ; que, de le démontrer par la pratique. Pourquoi donc ne l'a-t-on pas fait ? Pourquoi, aussi, n'a-t-on pas raisonné juste ? Parce que, cela n'a pas encore été : socialement nécessaire.

— « Ce fait est absolument commun et même usuel, continue Bonald, puisque absolument tous les hommes libres de corps et d'esprit en offrent encore la preuve ; les plus ignorants des hommes comme les plus habiles, et les peuples les plus abrutis comme les plus civilisés. »

— Très-bien. Mais, cela ne prouve point : que, la parole ou le verbe a été révélé.

— « Ce fait, poursuit Bonald, sur lequel il ne s'était pas élevé de contestation, et qu'aujourd'hui il faut défendre avant d'avoir songé à l'établir, peut, *je crois*, devenir absolument évident... »

— Il l'est devenu pour vous. Et, vous dites : *je crois*. Allons ! c'est trop modeste ; ou, ce ne l'est pas assez.

— « ... et, continue Bonald, être rigoureusement démontré par l'impossibilité physique et morale que l'homme ait pu inventer l'expression de ses idées avant d'avoir aucune idée de leur expression... »

— Voilà, tout ce que vous avez à dire ? Cet argument tombe en vous disant : que, l'idée et le verbe ; l'idée et l'expression ; sont simultanées ; que du MOI, verbe tout entier, connu et exprimé par un mouvement quelconque, verbe constituant le raisonnement, DÉRIVENT : toutes les idées ; toutes les expressions d'idées ;

tous les raisonnements. Vous direz : prouvez. Nous prouverons.

— « ... et encore, continue Bonald, par des considérations prises dans la nature même du langage et des idées de l'homme, du temps et des modes de son action, des rapports des *personnes* dans la société, de la correspondance de ses organes avec les opérations de son intelligence, etc., etc.

« En exigeant la démonstration de ce fait primitif, je vais plus loin que plusieurs philosophes même de notre temps, qui, forcés d'admettre des vérités primitives ou immédiates, des vérités de fait, où l'on puisse légitimement placer le principe de nos connaissances, veulent que ces vérités n'aient aucun besoin de démonstration, et qu'elles éclairent les esprits immédiatement et par elles-mêmes. »

— Ceci est bon : pour ceux qui trouvent la vérité en regardant leur nombril. Il n'est aucun fait qui n'ait besoin : d'une démonstration bonne ou mauvaise. Démontrer, c'est raisonner. *Un est un*, est une démonstration, un raisonnement; et, ce raisonnement, pour être accepté sans contestation, a besoin de la preuve de l'immatérialité de l'âme; car, jusque-là, *un* n'est *un* qu'hypothétiquement, temporellement. Rien ne vient de rien, est une démonstration, un raisonnement; c'est, *le même est le même*. La matière est éternelle, n'est : que, la conséquence de cette démonstration. L'attraction, elle-même, est démontrée, par le raisonnement, qui prouve : qu'elle est. L'intuition n'est bonne que pour les pierres.

— « Dieu, l'homme, la société, poursuit Bonald, sont, comme nous l'avons dit, l'objet de la philosophie.

« Examinons donc si le fait SUPPOSÉ du don primitif du langage donne une *raison suffisante* des questions élevées, en philosophie, sur Dieu, sur l'homme et sur la société. »

— Il n'y a rien à dire : à un homme, qui vous offre d'examiner. Ainsi, examinons !

— « 1° S'il a été *nécessaire,* continue Bonald, à prendre cette expression dans le sens rigoureux et métaphysique, que l'homme, quelle que soit l'époque de l'origine de l'espèce humaine, ait reçu le langage en même temps que l'existence; s'il est impossible qu'il se soit élevé de lui-même et avec les facultés que nous lui connaissons, jusqu'à cette étonnante propriété de sa nature, il a donc existé de toute nécessité, antérieurement à l'espèce humaine, une cause première de ce merveilleux effet, un être supérieur à l'homme en intelligence, supérieur à tout ce que nous pouvons connaître ou même imaginer, de qui l'homme a positivement reçu le don de la pensée, le don de la parole, et qui a formé l'inexplicable nœud de la parole et de la pensée, de l'esprit et des organes, etc., etc. »

— Tout cela est incontestable. Prouvez cette impossibilité; et, vous aurez prouvé : l'existence de la cause première; si, l'absurde peut être prouvé. Mais, admettons cette cause première, cet absurde qui tombe devant la démonstration *ex nihilo nihil;* qu'en résultera-t-il? Que, de votre propre aveu, vous ne pourrez vouloir : sans, que cette cause ne vous fasse vouloir; ce qui vous rend : une véritable machine parlante; comme, une horloge est une machine sonnante. Est-ce là ce que vous voulez prouver? Alors, ne vous disputez pas avec les matérialistes; c'est là, aussi : ce qu'ils veulent.

Le chapitre que nous venons d'examiner, et qui est le premier, a pour titre : *De la philosophie.* Le second, traite : *De l'origine du langage.*

— « Les philosophes, dit-il, sont partagés sur la question de l'origine du langage comme sur toutes les autres questions de la société.

« Les uns pensent que l'homme, être essentiellement intelligent, est né d'une cause intelligente... »

— C'est l'anthropomorphisme. Ce système ne peut masquer son absurdité : que, vis-à-vis de ceux, qui répudient le raisonnement.

— « ... qui, continue Bonald, a formé les organes et les a animés d'un souffle de vie et d'un principe actif de pensée et de mouvement;... »

— Ce qui les rend de pures machines.

— « ... ils croient, continue Bonald, que cette première cause de l'existence des premiers humains, après les avoir produits de deux sexes, dans le plein exercice de toutes les facultés de l'esprit et du corps... »

— Cependant : sans *vouloir;* que, ce que Dieu *fait vouloir;* ainsi, que le dit fort bien l'auteur.

— « ... et par conséquent, continue Bonald, avec la parole, a confié à cette première société le devoir... »

— Quelle espèce de devoir peut donc avoir : une machine; un vase de terre; ainsi, que le dit saint Augustin.

— « ... le devoir, continue Bonald, de se reproduire, de perpétuer le genre humain, de conserver et d'étendre la société par la transmission héréditaire et jamais interrompue de la vie et du langage, expression naturelle des pensées de l'homme, et *moyen* nécessaire de la société.
« D'autres, heureusement en petit nombre,... »

— L'auteur se trompe. Ceux qui comptent, *en fait de science,* sont ceux : qui sont à hauteur; ou qui ont dépassé l'état de la science. Ces derniers, même, ne comptent pas *socialement;* ils sont toujours considérés comme des fous. Or, l'état de la science est matéria-

liste. Le nombre des matérialistes n'est donc pas petit; mais, embrasse : la totalité de ceux qui se considèrent, comme capables de raisonner. Ce qu'il y a de singulier, c'est : que, les matérialistes se croient capables de raisonner; n'étant que des machines. C'est en cela, que le système, que l'état de la science, est évidemment : absurde.

— « ... font éclore l'homme, continue Bonald, par les seules forces des agents physiques, de la chaleur du soleil et des sens de la terre... »

— Quand, on combat un système; il faut, surtout ne le rendre ridicule : que, dans ce qu'il a réellement de ridicule. La science ne dit pas : que, l'homme est venu de la chaleur du soleil; et, des sens de la terre; l'état de la science dit et prouve : que, depuis sa conception jusqu'à sa naissance, l'homme passe par tous les états de la série animale ; et, que sur le globe, l'homme n'est apparu : qu'après l'apparition successive des animaux de cette même série. Il y a là, ordre éternel; et, non point, effet de chaleur solaire et de sens terrestres. L'absurdité de la science ne consiste pas : à avoir établi la série zoologique; mais, à n'avoir pas su distinguer : là, où commençait la sensibilité réelle; là, où finissait la sensibilité apparente.

— « ... d'abord plante ou poisson, continue Bonald, insecte ou reptile, ayant tout à acquérir pour devenir homme, âme et corps, pensée et parole, et ayant tout acquis à force de temps et de *circonstances favorables.* »

— Les circonstances *favorables* ne sont jamais invo-

quées : que, par les sots, qui se servent du mot *hasard*, sans savoir : qu'il ne signifie qu'*ignorance*. Il y a des sots partout ; et, dans ce qu'on appelle science, plus que partout ailleurs.

— « D'autres enfin, poursuit Bonald, tenant le milieu entre ces deux opinions extrêmes,... »

— Et, toutes les deux absurdes, nous venons de le voir.

— « ... en ont hasardé une troisième, continue Bonald, faible et inconséquente, comme toutes les opinions *moyennes* en morale. »

— Voilà, une immense vérité. De trois opinions, également fausses ; la plus inepte, la plus fatale à la société est toujours celle qui tient des extrêmes. On a dit : *in medio virtus*. C'est une sottise énorme en morale. La vérité est absolue ; et non, sur une ligne. Cette maxime appartient exclusivement au domaine physique ; et là, elle est la vérité figurée ; la vérité absolue n'y pouvant exister.

— « Ils ne nient pas, continue Bonald, qu'une cause intelligente n'ait créé ou n'ait pu créer l'homme et l'univers ; mais ils veulent qu'en donnant à l'homme l'organisation physique qui le distingue des autres êtres animés, et sans laquelle il n'aurait pu vivre, elle l'ait doté d'une simple puissance ou capacité de devenir être moral, raisonnable ou sociable, et qu'il ait dû à sa seule industrie l'invention du langage et par conséquent de la société. »

— Cette troisième opinion, est la plus évidemment absurde des trois ; en ce : qu'elle se prive des avan-

tages d'une révélation ; et, qu'elle ne couvre point, du bouclier de la foi, l'absurdité : d'accorder la liberté, à un être fabriqué. Mais, parmi les hommes instruits et de bonne foi, il y a infiniment peu de déistes. Le déisme, de toute antiquité, a été inventé : pour masquer le matérialisme. C'est, surtout Voltaire qui a renouvelé cette doctrine ; et, jamais personne n'a été, plus que lui, entiché du matérialisme. Nous le prouverons ailleurs.

— « Ainsi, continue Bonald, jusqu'à l'époque de l'invention du langage, *époque nécessairement très-éloignée de l'origine de l'homme*, le genre humain a vécu dans la condition la plus *misérable* qu'on puisse imaginer, *sans parole, sans pensée, sans société, au-dessous même de la brute.* »

— Comment un homme, aussi instruit que Bonald, peut-il allier : les idées de misère, avec celles d'absence de pensée, de parole ?

— « Cet état primitif, continue Bonald, qu'ils appellent *nature* ou de pure nature,... »

— La doctrine de l'état de nature est une sottise, inévitablement professée, par ceux qui, rejetant toute révélation, ne se servent du déisme : que, comme masque du matérialisme. Il faut, peut-être, en excepter ce pauvre Jean-Jacques ; dont, l'éloquence couvrait l'incapacité d'établir un système d'une certaine étendue, sans le tisser d'absurdités.

— « ... ils le rejettent, continue Bonald, dans un passé indéfini, et

quelques myriades de siècles avant tous les monuments historiques et toutes les traditions. »

— Si, tous ces Messieurs, à style musical et ne pouvant plaire qu'aux oreilles, avaient la modestie de croire l'étude de l'histoire naturelle bonne à quelque chose ; ils apprendraient : que, l'homme n'est sur le globe, que depuis un très-petit nombre de siècles. S'ils voulaient, même, lire un peu d'histoire ; ils trouveraient dans Solis : que, les Mexicains, sous Montézuma, étaient arrivés du degré des peuplades les plus brutes à l'état de civilisation où les trouva Cortès : en CENT ET TRENTE ANNÉES.

— « Ces trois opinions sur l'origine du langage, poursuit Bonald, correspondent, comme on peut le voir, etc. »

— Nous avons déjà dit : que, pour l'auteur, le mot *parler* n'a point exclusivement le sens de penser et de pouvoir transmettre sa pensée. Nous reviendrons souvent sur ce point important.

— « Un homme, dit Bonald (p. 85), ne parle pas s'il n'a pas *entendu* parler ; il ne parle que les langues qu'il a apprises à parler ; le mutisme ne vient que de surdité, soit que l'homme, par un vice de l'organe de l'ouïe, ne puisse pas entendre la parole de ses semblables, ou qu'il n'ait pu l'entendre par la faute de circonstances qui l'auraient isolé de toute société ; et on ne trouve ni dans l'histoire ni dans la tradition la trace d'aucun fait qui démente la nécessité de la transmission successive du langage. Pascal aurait inventé la géométrie, un autre homme de génie pourrait inventer la musique ou la poésie ; des hommes industrieux inventent tous les jours dans les arts ; mais il faut pour inventer, même dans les arts, avoir appris à parler, parce que la parole, qui nous sert à nous-mêmes pour *connaître nos propres pensées*... »

— Le verbe ne sert pas : pour connaître des pen-

sées, que l'on ne peut avoir avant le verbe. Le *verbe* n'est autre : que, la *pensée :* tant à l'intérieur ; qu'à l'extérieur ; VERBER, qu'on nous passe cette expression, c'est : PENSER ; comme, PENSER ; c'est, VERBER. Alors, qu'est donc la pensée : si, elle n'est le verbe ?

— « ... est, continue Bonald, le moyen et l'instrument de toutes les inventions. »

— Ici, l'auteur met en note :

— « On ne voit pas que les sourds-muets aient rien inventé dans les arts. »

— Il est évident : qu'ici, Bonald parle des sourds-muets instruits. Ainsi, pour lui, Massieu ne parlait pas. Il soutient donc : que, si Massieu eût été doué du génie de la peinture, du génie de la mécanique, etc., il aurait été incapable de rien inventer. En vérité, une pareille proposition ne mérite pas d'être réfutée.

Et ailleurs (p. 123) :

— « L'organe de l'ouïe, quoique isolé et physiquement indépendant de l'organe vocal, est absolument nécessaire pour recevoir la connaissance du langage... »

— Ici, l'auteur veut dire : ou, qu'un sourd-muet de naissance ne peut avoir le verbe ; et, pour le contredire, il suffit d'aller à l'institut des sourds-muets ; ou, qu'un sourd-muet de naissance ne peut apprendre à parler sa pensée, par des sons articulés, qu'il ne peut cependant entendre en sa qualité de sourd. A cet

égard, l'auteur aurait encore pu se convaincre : qu'il était dans l'erreur. Déjà, à la fin du siècle dernier, toute l'Europe a vu une charmante petite Anglaise, à l'école des sourds-muets, qui parlait parfaitement, quoique sans accent ; ce qui provenait seulement de ce qu'elle était sourde.

— « ... puisque, continue Bonald, les hommes sont toujours muets ou peuvent le devenir, lorsqu'ils n'ont pas entendu ou qu'ils cessent d'entendre la parole... »

— L'auteur met ici en note : « Les sourds par accident finissent par parler très-peu. » C'est vrai. Mais c'est parce qu'ils n'entendent pas ce qu'on leur dit.

— « ... faute du sens de l'ouïe, continue Bonald, ou faute de société. Les langues, expression des idées communes, confirment cette vérité en faisant du mot *entendre* le synonyme de comprendre ;... »

— Si le genre humain avait été, originairement, privé de l'ouïe ; il n'en aurait pas moins inventé le langage. Et, alors, *voir :* eût été synonyme de *comprendre,* comme, à présent, *entendre :* est synonyme de comprendre.

Il y a même plus :

Si le genre humain avait été primitivement privé de l'ouïe, de la vue et de l'odorat ; à supposer qu'il pût se conserver physiquement dans cet état ; le verbe aurait encore été inventé, sous la seule condition d'un contact nécessaire ; car le verbe a pu être inculqué à des sourds-muets et aveugles de naissance par le seul tact. Et, ce qui peut être inculqué, se développe seul,

nous le prouverons bientôt, dans la circonstance de contact nécessaire.

— « ... et l'on dit indifféremment, continue Bonald, *je n'entends pas* ou *je ne comprends pas.* »

— Et ailleurs (p. 124), l'auteur dit encore :

— « La question tout entière du langage réel ou inventé peut être réduite à la démonstration de l'impossibilité de son invention ; et cette démonstration se trouve dans cette proposition sérieusement méditée : *que l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée*, ou autrement, *que l'homme ne peut* PARLER *sa pensée sans penser sa parole.* »

— Cela est vrai. Mais, ce n'est nullement une preuve qu'il soit impossible, à l'humanité, d'inventer le langage. En effet, cela prouve : que, le verbe et la pensée sont une seule et même chose ; et, quand nous avons dit : que, le verbe et la pensée naissaient simultanément ; nous réservions de faire sentir à nos lecteurs, sans qu'il fût besoin de le leur dire : que, verbe et pensée c'est une seule et même chose. La proposition de Bonald, pour être exacte, et ne laisser aucune ambiguïté, sur la valeur de l'expression *parole;* devrait être : l'homme ne peut *verber* sa pensée ; sans, penser son *verbe.*

Écoutons l'auteur, revenant à sa thèse favorite : l'anthropomorphisme.

— « Comment, dit-il, ceux qui admettent un être suprême, et même la *création* de l'homme, peuvent-ils supposer que cet être, essentiellement puissant et bon, ait mis l'homme sur la terre pour y vivre en société, sans reconnaître en même temps qu'il a dû lui donner ou lui inspirer dès le premier moment de son existence les connaissances nécessaires à sa vie

individuelle et sociale, physique et morale, connaissances qui, transmises naturellement du père aux enfants et de génération en génération, se sont développées avec la société, et ont pu s'altérer avec la société?..... »

— Tout cela est très-vrai. Mais, c'est du raisonnement. Et, du moment que le raisonnement est admis comme autorité; il vient proclamer : qu'une cause première est absurde; et, que, toute création, est l'expression de cette absurdité. Il ajoute : que, dans l'hypothèse de la création, il est encore absurde, à l'être créé, de se croire libre; que, relativement à la puissance et à la bonté, il est encore absurde d'accorder cette bonté : à un être qui crée des êtres destinés à être brûlés, pendant toute l'éternité; et cela, pour le seul amusement de les voir brûler.

— « En supposant, contre toute raison et toute autorité, continue Bonald, que le genre humain ait commencé dans la barbarie absolue... »

— Ce morceau est dirigé contre le prétendu état de nature embrassant des générations. Il est digne du talent de l'auteur.

— « ... où pouvait être pour l'homme, continue Bonald, la nécessité du langage? En avait-il besoin pour être éclairé de la lumière du soleil, pour se retirer dans une grotte à l'abri des injures de l'air, pour cueillir le gland et s'en nourrir? En avait-il besoin pour atteindre sa proie ou éviter un ennemi, pour manger, digérer ou dormir? Dans cette misérable existence, il ne pouvait avoir que des nécessités corporelles... »

— Et, des nécessités incorporelles aussi. L'homme a besoin de lumière; et, la lumière n'est pas un corps.

— « ... et il lui suffisait pour les satisfaire, continue Bonald, de voir et

de toucher les objets qui étaient à sa portée, et dont l'image reçue par ses sens se retraçait involontairement à son imagination... »

— Avant le verbe, l'imagination : c'est le cerveau.

— « ... sans qu'il lui fût nécessaire, continue Bonald, de leur donner un nom ou de disserter sur leurs propriétés. Les brutes qui éprouvent les mêmes besoins reçoivent aussi les images des objets que *l'instinct de leur conservation* (1) les porte à fuir ou à chercher... »

— Fuir et chercher supposent le raisonnement. En dehors du raisonnement, *fuir* et *chercher* sont des expressions figurées, dont les valeurs sont : *effets d'attraction ou de répulsion.*

— « ... et, continue Bonald, n'ont pas besoin de langage. »

— Pour avoir un *besoin,* il faut avoir le langage. Auparavant, il n'y a : que, *tendance.*

— « L'enfant qui ne parle pas encore, continue Bonald, le muet qui ne parlera jamais, se font aussi des images des choses sensibles... »

— *Se faire*, au propre, est la suite d'un raisonnement. Avant le verbe, on n'est pas actif, mais passif. Il n'est ensuite aucune chose qui ne soit sensible ; et, nous le répéterons mille fois : un bœuf, et la vertu, sont également sensibles au cerveau, après le développement du verbe.

— « ... et la parole, continue Bonald, nécessaire pour la vie morale et sociale... »

(1) Organisme serait plus clair.

— La parole, ou mieux le verbe, n'est pas nécessaire pour la vie morale ou sociale, qui sont une seule et même chose ; la parole, qui est la pensée, qui est le raisonnement, EST : LA VIE MORALE.

— « ... ne l'est pas du tout, continue Bonald, à la vie physique et individuelle; et c'est ce qui fait qu'il n'y a jamais eu de société sans langage, et qu'il y a des hommes condamnés par la nature ou par leur propre volonté à ne jamais parler. »

— Ne point parler *volontairement;* c'est encore parler ; c'est dire : je ne veux point parler. Quant à l'incapacité de parler, d'avoir le verbe, elle ne peut être : que, physiologique. Des hommes, privés dès leur naissance : de l'ouïe, de la vue et de l'odorat, peuvent parler, je le répète. Pour parler, il ne faut : qu'être susceptible d'éprouver les modifications du *sentir;* et, savoir à qui les faire éprouver.

— « Et comment supposer, continue Bonald, que l'art de la parole... »

— Ce qui existe, *nécessairement,* n'est point un art ; et, le verbe est la suite nécessaire : du contact, plus ou moins prolongé, de *deux intelligences latentes.*

— « ... le plus merveilleux et le plus compliqué de tous les arts, continue Bonald, ait été inventé sans nécessité... »

— Rien n'est plus vrai. Pour inventer il faut parler. Aussi, le verbe n'est pas inventé : dans le sens d'être un art.

— « ... et encore au sein des plus profondes ténèbres de l'esprit, con-

tinue Bonald, si toutefois l'esprit peut exister avant la parole qui lui révèle sa propre pensée? »

— Quel galimatias! révéler une pensée qui n'existe pas! Parole ou verbe, et pensée; c'est : une seule et même chose.

— « Qui est-ce qui aurait pu, dans cet état, continue Bonald, donner aux hommes le désir ou même la pensée... »

— Pour avoir des désirs, il faut penser; et, toute pensée vient d'une pensée, sauf la première : qui, résulte du contact de deux intelligences, même lorsque toutes les deux sont à l'état latent; pourvu : que, le contact soit excité et conservé : par des tendances organiques.

— « ... ou même la pensée, continue Bonald, d'une condition meilleure... »

— Avant le verbe, il n'y a : ni mauvais, ni meilleur.

— « ... qui, continue Bonald, n'existait nulle part pour des créatures humaines, et dont ils ne pouvaient avoir aucune connaissance? Telle est l'incohérence de nos systèmes, que nous commençons par placer l'homme dans un état contraire à sa nature, dans un état où il ne fut jamais, où il ne peut pas avoir été... »

— Cela est vrai. L'état de nature, embrassant des générations, ne peut pas avoir existé. Mais, il faudrait dire un pourquoi; et, il n'y en a que deux. Le premier, est la possibilité de la création, ce qui est absurde. Le second, la nécessité du développement du

verbe, au sein de la première famille naturelle. Voilà, ce qu'il fallait démontrer.

— « ... pour, continue Bonald, lui attribuer gratuitement les goûts, les sentiments, les connaissances, les besoins que fait naître un état tout différent..... »

— Un matérialiste, un partisan de la série des êtres, ne peut rien répondre à de pareilles propositions; qui, nous le répétons, sont dignes du talent de l'auteur.

— « Le hasard, poursuit Bonald, qui peut arracher à l'homme vivement affecté d'un objet un cri, un son fugitif, ne sert de rien pour expliquer la formation du langage. Il aurait fallu, pour en inventer le système entier (car nous verrons que le langage n'a pu exister sans être complet)... »

— Alors, le langage n'existe pas encore ; car, tous les jours il acquiert plus de développement. Le langage est complet : dès qu'il y a communication de pensée. Et, dès que deux êtres, en contact, ont dit MOI ; ils ont dit TOI ; et, le langage existe. Le reste, est l'affaire du raisonnement, développant cette première pensée ; ou, pour parler juste, de l'âme : développant cette première pensée, au moyen du raisonnement.

— « ... il aurait fallu, continue Bonald, si l'invention eût été possible, toute la force, toute l'étendue, toute la sagacité de réflexion et d'observation dont l'homme peut être capable, et les plus profondes combinaisons de la pensée. »

— Il paraît que l'auteur ne se doute pas : que, le genre humain est encore plongé : dans la plus profonde ignorance.

— « Aussi, continue Bonald, les partisans de l'invention du langage ne manquent pas de dire que les hommes s'observèrent, réfléchirent, comparèrent, jugèrent, etc., etc. »

— L'auteur a bien raison de se moquer de ces folies. Mais, lui-même va tomber dans une autre.

— « Car, continue Bonald, il fallait tout cela pour inventer l'art de parler. »

— Il n'y aurait pas de doute : si, le langage était un art. C'est, le développement du langage, qui est un art; si, cependant, le nom d'art peut être donné : au raisonnement.

— « Mais, etc.... »

— Ici, nous renvoyons le lecteur curieux à l'auteur qui va parler, à peu près pour ne rien dire.

Nous allons voir, maintenant, ce que l'auteur entend : par une langue parfaite.

— « Toute langue, dit-il, est finie, complète, parfaite, si l'on veut, à prendre ce mot dans une acception philosophique, lorsqu'elle a eu d'une manière ou d'une autre, et *plus ou moins explicitement*, toutes les *parties d'oraison* qui sont l'essence et la constitution du langage, dont les mots ne sont que des accidents. »

— Très-bien ! Aussi, l'essence du langage est, tout entière, dans une proposition substantif, verbe et adjectif. Une langue est donc parfaite, avec la pensée *moi;* qui, signifie : MOI-ÊTRE-EXISTANT.

— « Toute langue, continue Bonald, a été complète dès qu'elle a été parlée... »

— Impossible de dire mieux. *Moi* est une parole. *Moi* est donc une langue ; *moi* est le verbe.

— « ... et c'est peut-être par un sentiment confus de cette vérité, continue Bonald, que Duclos a dit de la langue fixée par l'écriture : « *L'écriture est née* TOUT A COUP *et comme la lumière.* »

— C'est ainsi, en effet, que naît le langage. Le verbe est : LA LUMIÈRE DE L'AME.

Ce qui suit cet admirable passage est bien faible. Mais, nous aimons à citer : les deux passages suivants.

— « Les parties *d'oraison*, sous une forme plus ou moins explicite, ont été et seront toujours les mêmes dans toutes les langues en espèces ou en équivalents.

.....

« Le langage est partout le même, quoique les idiomes soient différents. »

— Ce qui suit, ces belles pensées, est également faible ; et, faux quelquefois.

A la page 170, l'auteur dit : que,

— « La parole créa l'intelligence et la tira du néant. »

— Il faut avoir : un grand amour de création et de néant ; pour dire de pareilles choses.

Pour Bonald les animaux ont un langage.

— « La surprise et l'effroi dit-il (p. 226), arrachent toujours à l'homme un cri involontaire. Mais ce cri n'est pas, comme celui des animaux, *un langage* ; c'est un accident, etc. »

— La fin de ce chapitre est, en partie, consacrée à

à la critique de Condillac. Cette critique est souvent très-juste. Les défauts viennent de l'hypothèse anthropomorphique, à laquelle l'auteur se trouve soumis. En critiquant Condillac, il dit :

— « En vérité, on a quelque peine à concevoir pourquoi les animaux qui vivent près de nous, et pour ainsi dire avec nous, ne parlent pas notre parole, puisqu'ils ont pour l'apprendre autant de facilité, ou même plus que nous n'en avons eu pour l'inventer. »

— Cela, est très-vrai. Mais, si l'on demandait à Bonald : pourquoi, son Dieu a donné la parole à un animal, et ne l'a pas donnée à l'autre ; pourquoi, il en destine un à brûler, pendant l'éternité, et l'autre à souffrir tous les caprices de la tyrannie, sans avoir commis de péché ; que répondrait-il ? Que, le potier est le maître du vase qu'il fabrique ? Mais, c'est là une réponse de tyran ; et non, une réponse rationnelle ou divine.

Donnons un exemple des folies, auxquelles on peut se livrer, quand on s'est mis dans la tête de soutenir un système : *per fas et nefas.*

— « Pour moi, dit Bonald, je crois que, même l'union des sexes dans l'espèce humaine, est un effet de la société. »

— En vérité, il faut bien aimer les mystères : pour, dire de pareilles choses !

La fin de ce chapitre, cite J. J. Rousseau. L'auteur s'appuie, sur cette autorité, pour affirmer : que, dans l'état de pure nature, l'institution du langage n'était : ni nécessaire ; ni possible.

Le chapitre troisième, a pour titre : *De l'origine de l'écriture.* L'auteur dit : qu'elle est révélée comme la parole. Un professeur de la Sorbonne, faculté des lettres, a consacré deux années à vouloir prouver : que, du temps d'Homère, l'écriture n'était pas connue. Ces deux opinions sont dignes l'une de l'autre. Ce qu'il y a de plus curieux, dans ce chapitre, est le passage suivant :

— « Peut-être n'est-ce pas tout à fait sans raison qu'on croit retrouver quelque indice du caractère d'un homme dans le caractère de son écriture. »

(P. 280.)

— Voici, les conclusions de ce chapitre :

— « L'homme ne peut parler sa pensée sans penser sa parole.

« L'homme ne peut décomposer les sons que d'une langue écrite, c'est-à-dire déjà décomposée.

« Donc il est *physiquement et moralement* IMPOSSIBLE que l'homme ait inventé l'art d'écrire ou l'art de parler. »

— Le chapitre quatrième est intitulé : *De la physiologie.*

Ce chapitre renferme le passage suivant : où, l'état actuel de la science, est parfaitement exposé :

— « D'autres physiologistes, dit Bonald, venus principalement dans ces derniers temps, ne remontent pas plus haut que le cerveau et l'organisation en général, pour trouver le principe même de nos déterminations. Ils regardent la pensée, ainsi que toutes les autres fonctions productives du corps humain, comme une faculté dérivée de la seule organisation matérielle (1). Ce qu'on a toujours appelé l'homme moral n'est, à leurs yeux, que le physique, observé sous un rapport particulier. »

(1) Singulière expression! Est-ce que l'auteur connaît des organisations immatérielles?

— Du moment, que la cause première est reconnue, ce qu'elle est, absurde; l'homme moral ne peut être : que, le physique observé sous un rapport particulier... jusqu'à ce qu'il soit démontré : que, les âmes sont immatérielles; ce qui ne peut exister, qu'en démontrant : que : les animaux n'ont qu'une sensibilité apparente.

— « Mais, continue Bonald, en considérant l'intelligence comme le produit final de l'organisation, ils ont été conduits, pour ainsi dire malgré eux-mêmes, à reconnaître de l'intelligence partout où ils voyaient une organisation. Ainsi ils ont attribué des facultés ou des affections qui supposent de l'intelligence à l'animal... »

— Et, que fait donc l'auteur, quand il dit : que, les cris des animaux sont un langage?

— « ... et peut-être au végétal, continue Bonald; peu s'en faut même qu'ils n'en aperçoivent jusque dans l'organisation artificielle des mécaniques, qui sont l'ouvrage de l'homme; et l'auteur du traité de physiologie déjà cité (1), observe des traces d'une faculté de *contracter des habitudes* dans la plus grande facilité de jeu et de mouvement que les machines reçoivent de l'usage et de la répétition fréquente des mêmes opérations.

« Dans cette hypothèse, l'homme n'est l'être le plus intelligent que parce qu'il est le mieux organisé; et s'il a plus d'intelligence que la brute, il n'a pas une intelligence d'une autre espèce. »

(P. 294.)

— Le chapitre cinquième a pour titre : *Définition de l'homme : Une intelligence servie par des organes.*

Nous avons déjà dit : que, l'âme, considérée comme intelligence, était la source de toutes les erreurs philosophiques. Une fois entré dans cette voie

(1) Cabanis.

qui distingue la sensibilité de l'âme, il devient impossible, en suivant la chaîne du raisonnement, de ne point arriver au matérialisme. Dans ce cas, il n'y a que la foi, les mystères, la création, l'anthropomorphisme, et toutes les absurdités qui en sont les conséquences ; qui, puissent vous sauver de cet abîme.

— « S'il était permis, dit Bonald, de rendre témoignage à la vérité de ses propres pensées, j'oserais dire que la définition de l'homme, *une intelligence servie par des organes,* présente le premier des êtres créés sous le rapport à la fois le plus noble, le plus simple et le plus étendu, et qu'elle réduit à la concision et à la généralité d'un axiome, la science de ce que l'homme est par sa nature et de tout ce qu'il doit être par sa raison. Je vais plus loin, et je ne crains pas d'avancer que cette définition renferme tout ce qu'il suffirait à l'homme, et plus encore à la société, de savoir des rapports du moral et du physique de l'homme...

— Vis-à-vis de la foi, c'est même beaucoup trop. Vis-à-vis de la raison, c'est dire : ou, plutôt c'est laisser déduire par le raisonnement : « Si l'âme est « intelligence : comme l'intelligence est nécessaire- « ment composée : de sensibilité ; et, de modifications « de sensibilité ; il s'ensuit : que, l'âme est complexe. « Et, comme tout ce qui est complexe est matériel ; « j'en conclus : que, l'âme est matérielle. » Si, c'est là, la conclusion à laquelle Bonald voulait arriver ; que ses mânes soient satisfaits ! Tel est : l'état actuel de la science ; l'état actuel du raisonnement.

— ... Si nous étions encore, continue Bonald, à cet âge heureux de la vie sociale, où l'homme modéré, même dans ses désirs de connaître, satisfait de savoir les choses utiles, ne cherche pas les choses curieuses, et n'abandonne pas des vérités simples et éprouvées... »

— *Éprouvées* est délicieux !

— ... pour courir, continue Bonald, après un vain luxe d'opinions nouvelles, etc. »

— Le chapitre sixième est intitulé :

— « Définition de l'homme : une masse organisée et sensible, qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins. (*Catéchisme philosophique* de Saint-Lambert.)

— Bonald prouve : que, cette définition est l'expression du matérialisme. Cela n'était pas difficile.

Ce chapitre contient une singulière proposition, la voici :

— « Hélas ! et les plus grandes découvertes qui appartiennent à l'homme, puisqu'on peut en nommer les auteurs et en assigner l'époque, l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon, un nouveau monde tout entier, on dispute encore et l'on disputera longtemps pour savoir si elles ont été plus utiles que funestes ; et le problème devient tous les jours plus difficile à résoudre. »

(P. 330.)

— Il est évident : que, ces découvertes ont singulièrement affaibli la valeur de la définition de l'homme : *une intelligence servie par des organes.* Et, il n'y a pas de doute : que, ce serait un grand malheur, s'il fallait s'en tenir à la définition de Saint-Lambert, qui a rempli d'enthousiasme la fin du dix-huitième siècle ; définition qui a placé et maintient, sur le trône du monde, le veau d'or israélite. Mais, ce règne passera : comme, tout ce qui est bâti sur l'erreur. Il s'écroulera, sous son propre poids.

Le chapitre septième est intitulé : *De la pensée.*

A propos de la proposition, base, dit-il, du matérialisme : que, *penser* et *sentir* c'est une seule et même chose; proposition qui, cependant, ne conduit au matérialisme : que, parce que la sensibilité réelle n'est point encore distinguée de la sensibilité purement apparente; Bonald dit :

— « Il y a même bien peu de philosophie à soutenir que penser et sentir sont une même chose, lorsqu'on est forcé de se servir de deux termes différents. »

— Puis il ajoute, avec beaucoup de raison :

— « Il peut y avoir des synonymes ou des termes à peu près équivalents en poésie; mais la philosophie n'en connaît pas; et elle conçoit deux idées partout où elle entend deux expressions. »

— Rien, n'est plus philosophique; c'est-à-dire : rien n'est plus raisonnable; que, cette réflexion. Aussi, nous ne pouvons trop engager nos lecteurs à ne jamais la perdre de vue. Bonald, malheureusement, a manqué bien souvent à son propre précepte.

Nous avons déjà dit, et nous allons répéter, pour ceux dont la mémoire serait faible, quelle différence il y a entre *penser;* et, *sentir*. Penser, c'est : sentir dans le temps. Bonald avoue : que, les animaux sentent. Alors, ils sentent, dans l'éternité; ils sentent, comme les enfants qui viennent de naître. Dans ce cas, et comme le dit Bonald, pourquoi les animaux n'apprennent-ils pas à parler? Parce que, dit toujours Bonald : il est impossible à l'homme de parler sans la

révélation ; et, si l'homme parlait sans révélation, il n'y aurait pas de raison pour que les animaux ne parlent pas également. D'accord. Nous prouverons : que, l'homme parle sans avoir besoin de révélation. Si, cela est ; alors, et de l'aveu de Bonald, les animaux n'ont pas de sensibilité.

— « L'âme, dit Bonald, est : imagination, entendement, sensibilité. »

— Laissons l'imagination et l'entendement de côté, qui appartiennent à la définition : que, l'âme est intelligence. Si, la sensibilité est âme ; les animaux, qui sont sensibles, ont donc des âmes. Nous voilà au matérialisme démontré. Mais, dira Bonald, c'est par la volonté de Dieu que les âmes sont immortelles ; et, que celles des animaux sont mortelles. Alors, nous voilà dans l'anthropomorphisme ; et, ce chemin, vis-à-vis de la raison, conduit au matérialisme ; aussi bien : que, le catéchisme de Saint-Lambert.

Le chapitre huitième a pour titre : *De l'expression des idées.*

Ce chapitre est important. Nous devrions, peut-être, laisser à nos lecteurs : le soin de critiquer Bonald eux-mêmes. Ils doivent, maintenant, en être capables. Ce que nous allons dire, ne sera donc encore : qu'en faveur des faibles.

— « Nous reviendrons, dans ce chapitre, dit l'auteur, sur la nécessité des expressions ou paroles, pour penser aux choses qui ne peuvent se peindre à notre esprit sans images. »

— L'auteur pense donc qu'il est possible : de pen-

ser à des choses, sans expressions, sans parole ou verbe? Il est dans une erreur profonde; et, pour s'en convaincre, il n'aurait eu qu'à réfléchir. Penser à un bœuf, n'est point voir le bœuf comme on le voit dans un rêve, sans aucune espèce d'idée ou de raisonnement. Voir un bœuf, comme Pascal voyait un précipice, n'est point penser; c'est *sentir : dans l'éternité.* Du moment, qu'il se joint à cette sensation un élément de temps, c'est penser; et, alors, ce n'est pas de l'image bœuf, dont il est question; mais, du raisonnement, représenté par l'expression *bœuf.*

Poursuivons :

— « Comme nous ne pouvons rien imaginer, dit Bonald, c'est-à-dire nous former des images d'aucun objet, que par les impressions que les corps extérieurs font sur nos organes, lesquelles impressions devenues intérieurement des images, peuvent être transportées au dehors par le geste ou le dessin... »

— *Imaginer* est actif; et, avant le verbe, il n'y a pas d'activité réelle. Ainsi, avant le verbe, pas d'imagination réelle. Après le verbe, pour s'imaginer un bœuf, il faut le vouloir; et, on ne le peut : que, par des signes. Ajoutons même : qu'il est très-peu de personnes, qui soient assez maîtresses de leur cerveau, pour se figurer, à volonté, tel bœuf devant les yeux internes, comme on le voit dans un rêve, les yeux externes fermés. Quand on dessine un bœuf, on le dessine avec des raisonnements; sans cela : un chien vous dessinerait un lièvre.

— « ... ainsi, continue Bonald, nous ne pouvons rien idéer, si l'on me permet cette expression... »

— On vous la passera, si vous voulez. Mais, vous avez dit : qu'en philosophie, il ne doit pas y avoir de synonyme; et, alors il ne faut pas de terme inutile. Or, celui d'*idéer*, est complétement inutile; puisque idéer, c'est faire des idées; et, que faire des idées, n'est autre chose : que, *raisonner*. Idéer *vertu;* ou idéer *bœuf;* c'est toujours idéer; c'est toujours raisonner.

— « ...je veux dire, continue Bonald, avoir des idées présentes des choses... »

— Il serait très-joli : d'avoir des idées, qui ne fussent pas présentes. Quand, on veut retrancher les synonymes; c'est, qu'on veut retrancher les mots inutiles; et Bonald ne prêche pas d'exemple.

— « ... qui, continue Bonald, ne tombent sous le sens... »

— Le sens, c'est le cerveau; et, il n'y a aucune chose qui ne tombe sous le sens : la vertu y tombe; comme le bœuf.

— « ... qu'à l'aide, continue Bonald, des expressions que nous recevons du dehors par la parole ouïe ou lue... »

— Et, pourquoi ne dites-vous pas : parole ouïe; ou lue; ou sentie? Vous n'aviez donc pas deviné : que, des sourds-muets-aveugles et privés d'odorat, dès la naissance, pouvaient parler? Ils parlent français ou anglais, ou, etc., direz-vous. C'est vrai. Mais, si vous alliez dans un monde, ou dans un pays; où, il

n'y aurait que des sourds; et, qu'ils voulussent bien vous apprendre leur langue, qui ne serait : ni française, ni anglaise, ni, etc.; alors, vous apprendriez une langue, qui n'aurait jamais été parlée, par la parole articulée ; et, pour nous la rendre, vous seriez obligé de nous la traduire. Alors, les sourds diraient : que, vous avez traduit la parole vue, en parole ouïe; et, si vous aviez été chez des sourds-muets-aveugles, qui remplaceraient les usages du son et de la lumière par l'odorat; ils diraient que vous avez traduit la parole sentie par la peau ou par le nez en parole ouïe pour nous, et en parole vue par des sourds. Si, le verbe dépendait des articulations sonores; *Vert-Vert* aurait été composé : par un perroquet.

— « ... et que nous transmettons au dehors, continue Bonald, par la parole articulée ou écrite. »

— Tout ce qui suit, sur ce sujet, est d'une grande faiblesse. Non, que Bonald ne fût une intelligence de premier ordre. Mais, dans le chemin de l'erreur, on ne peut éviter l'absurde évident; que, par des sophismes que l'on s'efforce, en vain, de faire accepter: comme de bons raisonnements.

Citons le passage suivant, qu'il est bien étonnant de rencontrer, chez un homme, qui avait profondément étudié le langage.

— « L'auteur des rapports du physique et du moral semble, dit-il, s'écarter de ce sentiment lorsqu'il dit, d'une manière générale : — « On « peut penser sans se servir d'aucun idiome connu, » *ce qui est vrai sans doute*, continue Bonald, tant qu'on pense par images et à des objets figurables, etc. »

— Voilà bien la proposition la plus hétéroclite qu'il soit possible d'imaginer. C'est, comme si on disait : qu'il est possible de parler sans penser. Nous avons relu dix fois cette proposition, avant de pouvoir nous imaginer : qu'elle avait pu être écrite, par un homme de mérite.

Le passage suivant, fait autant d'honneur à Bonald; que, le passage que nous venons de citer, lui en fait peu. C'est, à propos de Cabanis, qu'il a critiqué, avec raison, sur la proposition idiote et adorée du dix-huitième siècle : qu'une science n'est qu'une langue bien faite.

— « Toutes ces propositions, dit-il, qu'on retrouve dans tous les ouvrages de la même école, sont louches et sophistiques. Un peuple ne fait pas de progrès parce qu'il améliore sa langue; mais il améliore sa langue parce qu'il fait, ou lorsqu'il fait des progrès. La langue n'est pas la cause de ses progrès, elle en est le résultat et l'indice. »

— Bonald a raison. Il aurait dû conclure : que, la langue est le résultat du raisonnement; et, non pas le raisonnement, le résultat de la langue ; et, qu'une fois que l'humanité a fait le premier raisonnement, identique à la première expression : *moi;* le développement, de cette expression radicale, appartient en entier : au raisonnement. Nous ferons voir : comment, ce premier raisonnement n'existe jamais, chez une intelligence isolée ; et, comment ce premier raisonnement a lieu , *nécessairement;* quand, l'organisme met deux intelligences latentes : en contact nécessaire.

Le passage, que nous venons de citer, est, malheu-

reusement, suivi de raisonnements faux ; et, peu dignes de ce qui précède.

Ce qui va suivre, est encore : indigne de notre auteur.

— « Dans ce que nous avons dit de la nécessité de l'expression pour la manifestation ou la présence même mentale d'une idée, c'est-à-dire pour la représentation d'un objet qui ne tombe pas sous le sens et ne fait pas image, on peut trouver un moyen d'accommodement entre les partisans des *idées innées* et ceux qui ne veulent que des idées acquises par les sens ou des *sensations transformées : l'idée est innée, son expression est acquise.* »

(P. 393.)

— Bonald, ne s'est pas rappelé avoir dit : qu'en morale, les opinions mitoyennes sont toujours : faibles et inconséquentes.

Le chapitre neuvième a pour titre : *que, l'âme n'est pas le résultat de l'organisation corporelle.*

Pour Bonald *corporel* est synonyme de matériel. Nous répétons que nous serions curieux de savoir : ce que l'auteur comprenait par une organisation immatérielle ? Il est évident, qu'à cet égard : il n'avait aucune espèce d'idée.

Certes Bonald est loin de prouver la proposition qu'il avance. Mais, nous aimons à transcrire le commencement de ce chapitre ; dans lequel, il est facile de reconnaître : un homme d'un grand mérite.

— « Il n'en est pas, dit-il, de la réfutation d'un système de philosophie morale, comme de la discussion d'un ouvrage historique. Une histoire se compose de faits, les uns vrais, les autres faux, d'autres douteux, de faits qui n'ont en eux-mêmes rien de *nécessaire*, rien qui n'ait pu ne pas arriver, ou ne pas arriver autrement, et qui souvent n'ont entre eux

d'autre liaison que de s'être passés dans le même pays et dans le même temps. La critique est donc obligée de suivre l'historien pas à pas, de parcourir avec lui la suite des époques, de revenir sur les détails des événements pour lui apprendre ce qu'il a ignoré, pour distinguer ce qu'il a confondu, éclaircir ce qu'il a obscurci, et de là il peut résulter un ouvrage aussi étendu que l'histoire elle-même.

« Mais un système de philosophie morale (1) est un enchaînement de raisonnements, qui tous tendent à un but, celui d'*établir une opinion*. Cette opinion à prouver, est le *pivot* sur lequel roule toute la machine du système, et le point *unique* auquel tout se rapporte. Si ce point est prouvé, le système cesse d'être une simple hypothèse, et il prend son rang parmi les vérités ; s'il est contesté, le système n'est encore qu'une supposition qui a besoin d'être fortifiée par de nouvelles preuves; mais s'il vient à être renversé... »

— Ce qui signifie : s'il est reconnu anti-rationnel, absurde; ainsi, par exemple, qu'il en est : pour la création, la cause première, l'anthropomorphisme, etc.; vis-à-vis de ceux qui sont parvenus : à se dépouiller des préjugés.

— « ... l'édifice entier s'écroule, » continue Bonald...

— Ce qui signifie : la révélation s'écroule; la morale qui se base sur la révélation, sur l'anthropomorphisme, s'écroule également; et, par conséquent, la société tout entière... Jusqu'à ce qu'une *nouvelle base* puisse *la supporter*.

— « ... il n'y a plus de système, continue Bonald, *ni même d'hypothèse...* »

— En effet : l'hypothèse de l'anthropomorphisme a cessé d'exister : vis-à-vis de ceux qui raisonnent.

(1) Cette distinction est du plus grand mérite; et, nous la recommandons particulièrement : à l'attention, à l'étude de nos lecteurs.

— « ... et quelquefois l'erreur, une fois démontrée, continue Bonald, prouve toute seule la vérité de l'opinion opposée. »

— Cela existe : lorsqu'il n'y a que deux possibilités. Par exemple : l'âme est matérielle ou immatérielle ; temporelle ou éternelle. Une fois, que vous avez démontré : qu'elle n'est point matérielle ; vous avez démontré : qu'elle est immatérielle ; une fois que vous avez prouvé : qu'elle est immatérielle ; vous avez prouvé : qu'elle est éternelle.

— « Les raisonnements de l'auteur, poursuit Bonald, peuvent être conséquents ; »

— Comme, la création est conséquente : lorsque la cause première est le point de départ ; lorsque, le néant est admis.

— « . . mais, continue Bonald, il est parti d'un principe erroné ; les faits allégués peuvent être vrais, mais ils s'appliquent à un autre ordre de vérités. »

— Par exemple : il est vrai qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Mais, c'est dans l'ordre des temps. Vouloir induire de cette vérité, *dans l'ordre des temps;* que, la création est une réalité ; c'est conclure : *de l'ordre de temps; à l'ordre d'éternité;* ce qui est absurde. L'éternité ne peut avoir : ni cause première ; ni cause finale.

— « Il suffit donc, dans l'examen d'un système de philosophie, continue Bonald, de s'attacher à la conclusion générale que l'auteur en a tirée... »

— Ceci est une erreur. Il n'est pas nécessaire : que, l'auteur tire la conclusion, de ses prémisses; pour, que la conclusion puisse en être tirée. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, des professeurs actuels, professent la série continue; c'est-à-dire : le matérialisme; et, très-peu avouent, ou même reconnaissent : que, leurs doctrines ont, *nécessairement*, le matérialisme pour conclusion. Parce que ces Messieurs ne tirent point, de leur doctrine, la conclusion qui doit en être déduite; faut-il, pour cela, ne point avertir la société : que, ces prétendus hommes d'ordre, sont les plus grands fauteurs de l'anarchie?

— « ... et, continue Bonald, de la discuter directement et en elle-même. Cette marche abrége même la discussion;... »

— Et, voilà pourquoi nous avons commencé par démontrer : qu'admettre la sensibilité, chez les animaux; c'était prêcher : le matérialisme; l'immoralité; l'anarchie.

— « ... et j'en fais ici l'observation, continue Bonald, pour tranquilliser les lecteurs qui compareraient le nombre des volumes plutôt que la force de la raison.

« C'est donc sous ce point de vue que nous allons considérer le système dominant dans quelques traités modernes de physiologie, et plus expressément développé dans le rapport du *physique et du moral de l'homme*. Il est possible que les physiologistes ne conviennent pas de tous les faits avoués dans cet ouvrage, et il paraît même que l'auteur n'est pas toujours d'accord avec le savant Barthez, dans ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme*. Il est possible encore qu'une saine logique n'en trouve pas tous les raisonnements concluants; la philosophie ne voit que le résumé du système, qui est :

« *Que notre âme est non un être, mais une simple faculté de notre organisation, ou plutôt, que notre âme est notre organisation elle-même;*

que les opérations de l'intelligence et de la volonté se trouvent confondues, à leur origine, avec les autres mouvements vitaux, tels que la digestion, la circulation, la sécrétion, etc.; que la physique de l'homme fournit les bases de la morale, que la saine raison ne peut les chercher ailleurs, etc.; et qu'enfin l'homme moral n'est que l'homme physique considéré sous un autre aspect. »

— Il est impossible de mieux résumer : LA PRÉTENDUE SCIENCE ACTUELLE.

— « C'est là, poursuit Bonald, ce que tous les faits, tous les raisonnements, toute l'érudition physiologique, anatomique, médicale, physique et métaphysique de *beaucoup* d'ouvrages tendent à prouver. »

— Ce n'est pas *de beaucoup,* qu'il faut dire ; mais, de tous ceux qui sont à hauteur de la science. Ceux, qui sont au-dessous ne comptent pas.

— « Mais, continue Bonald, si la physique a ses faits qui ne peuvent être que des *mouvements...* »

— Voilà, Bonald qui reconnaît : qu'en physique, il n'y a que *mouvement;* dont, la cause est *force*. Et, comme la physique est la science de la matière; il s'ensuit : que, selon lui, la matière n'est que *mouvement;* ou mieux : que, *force*.

— « ... la morale, continue Bonald, a les siens qui sont des actions... »

— Des actions *réelles*, sont la suite d'un raisonnement réel. Il fallait donc dire : la morale a les siens qui sont des raisonnements. Et, comme il n'y a pas de raisonnement ; là, où il n'y a pas de sensibilité dans

le temps ; il fallait dire : la morale a les siens, qui dérivent : de la sensibilité dans le temps. Et, comme il n'y a de sensibilité dans le temps ; que, là où il y a sensibilité réelle ; il fallait dire : la morale a les siens, qui dérivent : de la sensibilité réelle. Après cela, il eût été facile de dire : la *force,* est la caractéristique de la matière ; et, la *sensibilité* est la caractéristique de l'immatérialité. Voilà, Bonald qui a dit, il y a cinquante ans ; ce, que nous disons maintenant.

— « ... et des faits purement matériels, poursuit Bonald, ne prouvent pas plus pour ou contre une vérité morale, que de simples raisonnements ne prouvent pour ou contre la certitude d'un fait physique. »

— Il est impossible de trouver un passage, plus philosophique ; que, celui que nous venons de citer.

Le passage suivant est également remarquable. Mais, Bonald, qui l'a écrit contre les matérialistes, n'a pas observé : qu'il a une valeur, parfaitement égale, contre les anthropomorphistes. C'est, ce que nous allons montrer.

— « L'homme, dit-il, dans ce système... »

— Bonald entend : le système matérialiste. Supposez : que, ce soit un matérialiste, qui en dise autant contre les spiritualistes admettant la création ; il n'y aura de changé : que, les expressions relatives à ce changement. Les raisons resteront : les mêmes.

— « ... est donc, continue Bonald, une *masse organisée* pour penser, une machine à penser, comme une horloge est une masse ou portion de

matière organisée, c'est-à-dire une machine à marquer les heures. L'homme pense par le jeu de ses organes... »

— Il est évident : que, dans le système anthropomorphiste, l'âme est un organe comme le cerveau. Organe signifie instrument. L'âme est l'instrument, dont le créateur se sert, pour faire penser l'homme; comme, le ressort est l'instrument, dont l'horloger se sert, pour faire aller une horloge.

—« ... comme l'horloge, continue Bonald, indique l'heure par le mouvement de ses rouages; si l'horloge est l'ouvrage de l'homme, l'homme aussi doit son existence à son semblable; et si le mouvement de la machine artificielle doit tous les huit jours être renouvelé par la tension du ressort qui lui donne l'impulsion, le mouvement de la machine humaine ou la vie a besoin aussi, à peu près tous les jours, d'être entretenu, c'est-à-dire renouvelé par la nutrition des organes qui la constituent : et toutes les deux finissent, l'une par le relâchement des ressorts qui ne peuvent plus être remontés; l'autre par la dissolution d'organes usés, qui ne peuvent plus être réparés par la nutrition. Les fonctions de l'horloge sont, à la vérité, plus simples que celles de la machine humaine; mais aussi l'appareil de ses ressorts est bien moins compliqué, et dans les deux machines, le mécanisme est relatif à leur destination. Si les partisans de l'organisation pensante ou de la pensée organique... »

— Contre l'anthropomorphisme, dites : si, les partisans de l'organisation pensante, *créée;* ou, de la pensée *créée*.

— « ... veulent, continue Bonald, admettre cette comparaison, qui me paraît résulter naturellement de leur système et être d'une parfaite exactitude, je me bornerai à leur présenter une réflexion.

« Cette machine artificielle qu'on appelle horloge, n'est que le *moyen, l'instrument* dont l'intelligence de l'ouvrier s'est servie pour marquer les *divisions* du temps. *Cette intelligence est réellement et constamment présente à la machine, quoique le corps de l'ouvrier en soit éloigné;* elle en anime les ressorts, elle en règle le mouvement, et peut seule le rétablir, s'il est arrêté ou dérangé. Toute mécanique, quel qu'en soit

l'usage, considérée sous cet aspect, n'est jamais qu'un *moyen* de l'intelligence humaine... »

— Contre l'anthropomorphisme dites : toute mécanique quel qu'en soit l'usage, considérée sous cet aspect, n'est jamais, même la machine humaine, qu'un moyen de l'intelligence divine, etc.

— « ... un nouvel organe qu'elle se donne, continue Bonald, un corps artificiel dont elle s'est revêtue; c'est encore ici *une intelligence servie par des organes,* pour exécuter telle ou telle opération, etc. »

— Oui : mais, ici, l'intelligence qui fait l'horloge est la même que celle qui fait les machines humaines. Voilà, les intelligences réelles réduites à une seule; il n'y a plus qu'*un être réel;* et, de l'anthropomorphisme, nous voilà tombés : dans le panthéisme; et, comme dit M. Cousin, *point de substance ou une seule.* Vis-à-vis de la raison, panthéisme et anthropomorphisme sont toujours absolument identiques. Ils ne peuvent être distincts : que, vis-à-vis de l'ignorance.

A la fin du premier volume, Bonald dit :

— « On a demandé si Dieu, qui a créé nos âmes, pourrait les détruire. Cette question est tout au moins inutile. »

— Cela est vrai, au moins vis-à-vis de la raison. Car, un homme *créé* ne peut pas plus raisonner *en réalité;* qu'une horloge ne peut se refuser à sonner les heures; ou, ne peut en sonner dix : quand, l'horloger veut qu'elle en sonne douze.

— « Il semble, continue Bonald, qu'il répugne à l'idée de la toute-

puissance de Dieu et de sa toute-raison d'anéantir des êtres faits à son image... »

— Mais, nous anéantissons, tous les jours, des petits bonshommes de pain d'épices, faits à notre image; et, nous ne nous le reprochons pas. Il est vrai : que, si les petits bonhommes souffraient, nous nous reprocherions, peut-être, de les faire souffrir; eux, qui ne pourraient faire : que, ce à quoi nous les aurions destinés.

— « ... et à sa ressemblance, continue Bonald, et qui sont capables de le connaître et de l'aimer. »

— De le connaître, c'est possible. Mais, de l'aimer, en raisonnant : ce serait autre chose.

— « Dieu, continue Bonald, pouvoir suprême de la société, des êtres intelligents, ne peut dépendre de ses sujets, etc. »

— Il aime mieux les garder : pour les faire brûler éternellement. Que dirait-on de nous : si, ayant fait de petits bonshommes de pain d'épices, capables de souffrir; nous préférions, au lieu de les manger, les conserver, pour les faire rôtir, jusqu'à la consommation des siècles? Et qu'on ne nous dise pas : que, la doctrine de l'éternité des souffrances : est figurée, est maintenant rejetée, etc. Voici, à cet égard, ce que vient de dire encore : le premier prédicateur de notre époque.

— « Il y a un enfer et des feux éternels. Jamais, jamais l'éternité mal-

heureuse n'aura de terme, jamais elle n'aura de fin ! Je le crois, c'est ma foi, je la professe et la révèle de toute l'énergie de mes convictions et de mon dévouement. Mais Dieu est juste, Dieu est bon, et il sera éternellement l'un et l'autre, même en enfer. »

(L'abbé de Ravignan, cité par la *Revue sociale*, avril 1846.)

— Il faut être bien malade, pour énoncer de pareilles propositions.

Le second volume commence par la suite du chapitre neuvième et a pour titre : *Réponse à quelques objections.*

Des objections, auxquelles un homme comme Bonald croit devoir répondre, méritent d'être examinées : pour voir s'il les a exposées, dans toute leur force ; pour étudier, s'il a pu les anéantir, par ses raisonnements.

— « On n'avait jamais douté, dit-il, que la parole *articulée* et *entendue des autres* ne fût indispensablement nécessaire pour la production de l'idée, ou sa manifestation au dehors. Mais il semble qu'il n'était pas aussi universellement reconnu que la parole simplement pensée ou intérieure fût également nécessaire pour la conception et la contemplation de l'idée, ou sa représentation *purement mentale*, et qu'il fallût, comme nous l'avons dit ailleurs, *penser sa parole pour pouvoir parler sa pensée ;* cependant cette dernière proposition, aussi vraie que l'autre, et même aussi évidente pour ceux qui prennent la peine d'y réfléchir, pourrait faire croire que l'*esprit n'est que la mémoire des mots,* etc. »

(P. 1.)

— Voilà, Bonald qui établit clairement : que, la parole, articulée et entendue des autres, est indispensablement nécessaire : à la production des idées, du verbe, de l'existence dans le temps.

Comment est-il possible : qu'un homme, aussi instruit, ait pu poser un principe aussi évidemment faux ?

Nous ne lui dirons pas : que, les sourds-muets parlent, lorsqu'ils ont été à une institution formée à cet effet; il pourrait nous répondre : ils parlent français ou anglais, etc., selon le pays où ils ont été instruits; et, s'ils ont des idées; c'est, parce qu'ils ont été initiés, au verbe, par ceux qui articulent et entendent. Il pourrait lui être répondu : que, pour apprendre le français ou l'anglais, à ces sourds-muets de naissance, il a fallu, auparavant, les faire penser : sans se servir d'aucun idiome articulé. Mais, nous prendrons un exemple plus facile à saisir.

Malheureusement, ce n'est encore qu'une très-faible fraction des sourds-muets de naissance, qui sont instruits à parler, par signes, une langue articulée, par les autres. Que l'on observe un sourd-muet de naissance : soit, au sein d'une famille saine, et non suspecte de crétinisme; soit, aux colonies où il y a des esclaves sourds-muets de naissance; et, où l'intérêt oblige à développer leur intelligence, pour en profiter. Ces sourds-muets ne parlent ni français ni anglais. Partout où ils existent, il y a entre eux et ce qui les entoure : une véritable langue, ayant toutes les parties de l'oraison; et, partout différente : par la manière d'exprimer les idées; et, par la manière de les combiner. Dira-t-on : que, ces sourds-muets n'avaient pas d'idées; et, ne les manifestaient pas au dehors? Il faudrait avoir perdu le sens, pour faire une pareille objection. Nous avons possédé une sourde-muette, avec laquelle il était plus facile de raisonner juste : qu'avec beaucoup d'académiciens.

— « L'esprit, dit Bonald, n'est pas seulement la mémoire des mots, l'esprit consiste à *découvrir de nouveaux rapports.* »

— Il n'y a pas de doute : que, l'esprit ne consiste pas dans *la mémoire des mots;* sans cela, un perroquet aurait de l'esprit. Mais il ne consiste pas non plus : à découvrir de nouveaux rapports. L'esprit consiste : à raisonner ; à posséder le verbe ; à exister dans le temps ; *à tout rapporter à soi :* car, raisonner n'est pas autre chose. Certes, en raisonnant, on trouve de nouveaux rapports ; si, par nouveaux rapports, on entend : des rapports qui n'ont pas encore été trouvés par les autres. Si, par nouveaux rapports, Bonald entend : que, celui qui raisonne, trouve, en raisonnant, des rapports qu'il n'avait pas encore trouvés ; il est certain que, l'enfant qui commence à raisonner, ne cesse, depuis qu'il a dit *moi*, de trouver de nouveaux rapports, à chaque raisonnement qu'il suit. Mais, cela est trop simple : pour avoir besoin d'être dit.

Nous avons cru, au premier volume : que Bonald condamnait la proposition de Condillac : qu'*une science est une langue bien faite.* La langue, dit-il, est l'expression de la science; et, la science n'est pas l'expression de la langue. Au second volume nous trouvons (p. 9) :

— « Condillac le dit avec raison : *Une science est une langue bien faite.* »

— Quand, dans un même ouvrage un auteur, dit ainsi, blanc et noir, sur une même chose : c'est une

preuve : qu'il n'a pas de ce qu'il traite, des idées parfaitement claires.

— « De là vient, dit-il, que la chimie, la botanique, la médecine, la tactique, ont refait et refont encore tous les jours leur langue... »

— Si les chimistes, etc., refont leur langue ; c'est donc : qu'ils la trouvent mal faite ; alors la langue suit les variations des connaissances ; et, non les connaissances, les variations de la langue. Il est évident, qu'aussi longtemps : que, les connaissances varient ; que, la vérité n'est pas trouvée ; les langues doivent varier : comme ces connaissances. Mais, une fois la vérité trouvée ; il est impossible : que, la langue varie, pour ce qui concerne la vérité. Il est même évident : qu'aussi longtemps que la langue varie, sur un sujet dit scientifique ; c'est : que, la science n'existe pas encore ; et, que ce qu'on appelle *science,* alors ; n'est, que du scepticisme ou de l'ignorance ; et, souvent encore : de l'ignorance de la plus mauvaise espèce ; de l'ignorance méconnue.

— « ... et que la morale, en se détériorant, continue Bonald, a aussi changé la sienne. »

— Nous venons de voir : qu'aussi longtemps que la morale change la langue ; c'est : que, la science morale réelle n'existe pas encore ; et, que cette prétendue science, n'est qu'à l'état : de scepticisme.

— « La politique, je crois, continue Bonald, a besoin de refaire sa langue... »

— Lorsqu'on dit : *je crois;* on fait aveu d'ignorance. Que dirait Bonald, à quelqu'un qui dirait : *je crois le contraire?* Il donnerait ses raisons. C'est ce qu'il aurait dû faire.

— « ... et l'on peut, continue Bonald, remarquer que, dans le moyen âge, lorsque la théologie, la philosophie, la jurisprudence, la médecine, s'emparèrent de la langue latine, la seule qui fût alors universellement entendue, elles l'accommodèrent à leurs pensées, etc. »

— Très-bien ! Mais, est-ce une raison : pour, que la théologie, la philosophie, la jurisprudence et la médecine du moyen âge, soient l'expression de la vérité ?

— « C'est, continue-t-il, parce qu'une autre langue suppose d'autres pensées... »

— Voilà bien l'idée la plus excentrique, qu'il soit possible d'avoir. Comment ! Bonald a-t-il pu énoncer une pareille folie ? Comment ! la pensée : que, les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, n'est pas la même : en français et en anglais ? Mais, il n'y a qu'à une académie qu'il soit permis de dire de pareilles choses ! !

— « ... ou, continue Bonald, des pensées diversement modifiées ;... »

— Cette modification, de proposition, est aussi fausse : que la principale. Les expressions sont diverses ; mais, la pensée, clairement énoncée, est la même : en français, comme en anglais. Et dans la

société universelle, le langage français et le langage anglais ne diffèrent entre eux ni plus, ni moins; que ne diffère d'un autre, chaque langage d'un sourd-muet de naissance, ou de plusieurs sourds-muets de naissance, en contact dans une même société particulière de non sourds ; ou même entre eux. Et, je le répète, le verbe, au sein d'une population de sourds-muets isolée, se développerait, comme au sein d'une population ayant l'ouïe.

— « ... que la religion chrétienne, continue Bonald, en permettant aux langues vivantes l'enseignement de la morale, ... »

— Vous voulez donc bien que la morale change ?

— « . . n'a confié sa liturgie, continue Bonald, qu'à une langue morte depuis longtemps; immobile aujourd'hui comme le peuple qui la parlait, et d'autant plus propre à transmettre fidèlement le dépôt des vérités universelles... »

— Quand, on n'a plus qu'une langue morte, pour appuyer des vérités universelles; c'est, que ces prétendues vérités sont déjà reconnues : n'être que des mensonges.

— « ... qu'elle est plus à l'abri, continue Bonald, des opinions locales. »

— Il faut avouer : que, des vérités universelles, qui craignent des opinions locales, sont bien mal établies.

— « Les religions, continue Bonald, qui ont adopté pour leur culte les langues vulgaires, se sont exposées à toute la mobilité des pensées humaines, et l'histoire des variations de leurs dogmes n'est, à le bien prendre, que l'histoire des variations de leurs langues. »

— C'est là une preuve incontestable : que, la religion réelle ; la religion basée sur la raison ; n'existe pas encore. Quand, cette religion existera ; elle n'aura rien à craindre : des variations du langage. Sur la vérité, démontrée, le langage ne varie jamais. Voyez ! s'il a varié : sur le carré de l'hypoténuse ?

Passons à une discussion, d'une immense importance ; dont les difficultés ont été bien aperçues par Bonald ; mais, qui ont été mal résolues.

— « Une difficulté d'un genre plus grave est, dit-il, celle qu'on peut élever à l'occasion de la part que les physiologistes et même les moralistes donnent à l'organe cérébral dans l'opération de la pensée.

« Que le cerveau, dira-t-on, soit la cause de la pensée ou son moyen ; qu'il soit l'âme elle-même ou seulement son instrument pour l'opération intellectuelle, toujours est-il vrai que l'état natif ou accidentel de cet organe doit influer sur la *qualité* de nos pensées ;... »

— Les pensées, relativement au raisonnement, ne peuvent avoir que deux qualités ; c'est : d'être contestables ; et, d'être incontestables. Les pensées sont contestables, c'est-à-dire : leur conclusion est contestable : quand la conclusion dérive d'un enchaînement, par analogie ; au lieu de dériver d'un enchaînement, d'une déduction, par identité. La conclusion est encore contestable : quand même l'enchaînement se fait par identité ; si, le point de départ est lui-même. contestable. Or, tout cerveau, non pathologiquement af-

fecté ; est capable de servir : à connaître ces qualités.

— « ... et, continue Bonald, comme le cerveau, dans son organisation native ou dans ses modifications *adventives*, ne dépend point de notre volonté,... »

— C'est, pour cela : qu'une société, rationnellement organisée, reconnaît : qu'il ne lui appartient pas de juger des intentions. Elle ne dit jamais : cet homme est méchant ; mais, cet homme est fou, ou paraît fou. Nous devons essayer de le guérir ; et, l'empêcher de nuire par sa maladie. Quant à punir : cela est du ressort de la justice éternelle ; et, n'appartient pas à la société.

— « ...il est évident, continue Bonald, que nos pensées sont déterminées de telle ou telle manière par l'état actuel de notre cerveau,... »

— Il n'y a pas de doute : qu'un cerveau pathologique, ne sert point au raisonnement, comme un cerveau physiologique.

— «... et que nous ne sommes pas libres, continue Bonald, de penser sur tel ou tel objet comme on le voudrait, et comme nous le voudrions nous-mêmes. »

— Quand, le cerveau est à l'état physiologique ; nous sommes libres : de penser, de raisonner, sur tel ou tel sujet. Mais, nous ne sommes jamais libres : de penser de telle ou de telle manière. Il nous est aussi impossible de penser : que, trois sont un ; que, d'aller

dans la lune et même plus. Les pensées ; c'est-à-dire : les conclusions des pensées ; sont, *nécessairement*, conformes à leurs prémisses ; car, conclusions et prémisses sont identiques ; et, ne diffèrent : que, par l'expression. Mais, si Dieu d'une part ; et, le matérialisme d'une autre ; sont des absurdités, nous sommes libres de prendre nos précautions : pour pouvoir agir, conformément à des pensées reconnues bien établies ; et, pour ne pas nous exposer à devenir fous ; c'est-à-dire : incapables d'agir, conformément à un jugement reconnu bon.

— « Mais, continue Bonald, la volonté est déterminée par la pensée... »

— Une volonté déterminée, n'est pas une volonté réelle. Le fou, n'a pas de volonté réelle ; il obéit à l'organisme. La volonté, c'est l'âme ; c'est elle, qui détermine, conformément à la pensée ; ou, contre la pensée. Quand un homme sait : que, s'il commet telle action, il sera puni ; et, que cependant il veuille la faire ; il est libre. Si, sachant, aujourd'hui : que, s'il fait telle action, dans huit jours, il sera puni ; et, qu'il ne prenne point les précautions nécessaires pour n'être point fou dans huit jours ; il est coupable : pour n'avoir pas pris ces précautions, qu'il était libre de prendre ; quoique en commettant cette action, huit jours après, il l'eût commise involontairement, comme étant devenu fou. Saint Jean d'Arbrissel, qui couchait avec deux jolies filles toute nues, pour vaincre la tentation, n'était pas coupable, au moment de succomber : mais, il était coupable de s'y exposer.

— « ... et, continue Bonald, l'action par la volonté. L'homme tout entier pensant, voulant et agissant, est donc une machine mue par son organe cérébral,... »

— Vis-à-vis du raisonnement, il n'y a aucune espèce de doute : que, si l'anthropomorphisme d'une part, le matérialisme d'une autre, sont des vérités; l'homme tout entier pensant, voulant et agissant est une machine mue, dans le premier cas par l'anthropomorphe, dans le dernier, non point par le cerveau; mais, par la résultante : des forces dont le cerveau est composé ; et des forces qui agissent sur lui.

— « ... comme une horloge, continue Bonald, l'est par son grand ressort; et lors même qu'on n'étendrait pas cette nécessité rigoureuse jusqu'aux actions matériellement criminelles,... »

— Quelle expression! Toute action est matérielle ou immatérielle selon qu'elle est considérée. Si, on la considère comme venant de l'âme, considérée comme immatérielle, il est possible de dire : qu'elle est immatérielle. Si, elle est considérée : non pas même comme accomplie; mais, seulement comme préméditée, comme pensée; elle est encore matérielle, puisque la pensée est elle-même matière ou mouvement. Et, d'ailleurs; si, l'homme tout entier est machine, pourquoi y aurait-il des exceptions? Est-ce que l'entier renferme, en lui, quelque chose de plus que l'entier?

— « ... on ne pourrait s'empêcher, continue Bonald, de la reconnaître

dans les opinions spéculatives, comme le sont par exemple les croyances religieuses, etc. »

— Est-ce que l'opinion, qu'on peut faire du pain avec des os de mort, n'est pas aussi spéculative que celle que trois sont un? C'est, absolument la même chose. Seulement, la dernière est plus facile à reconnaître, comme sottise, que la première... pourvu que l'éducation, c'est-à-dire une folie, ne s'y oppose pas. Toute éducation est une folie ; si, la raison ne confirme pas : ce qu'elle inculque.

— « Voilà, poursuit Bonald, l'objection dans toute sa force ; mais il faut observer, avant d'y répondre, que ce que nous avons dit des croyances religieuses ou des dogmes pourrait s'appliquer aux croyances civiles ou aux lois, et que ce prétendu défaut natif ou accidentel de pénétration et d'étendue d'esprit pourrait être allégué par ceux qui refusent de se soumettre aux lois de l'État, comme par ceux qui rejettent les dogmes de la religion. »

— Sans aucune espèce de doute. Aussi, la force seule, et non la raison, peuvent obliger d'obéir : à des lois que l'on ne comprend point parfaitement. Pour l'enfant, pour le mineur à quelque âge qu'il soit, il n'y a pas de lois, il n'y a que de la force ; il n'y a pas de religion, il n'y a que des momeries.

— « Si la religion et le gouvernement, continue Bonald, imposaient à chaque homme, comme une condition nécessaire, la science d'un père de l'Église, les talents d'un général d'armée... »

— Il ne s'agit pas de talent, en fait de religion et de loi ; il s'agit de connaissance. Quant à la science des pères de l'Église, elle est pure folie : car, il n'en

est pas deux qui aient été d'accord ; et, il n'en est pas un seul, qui se soit compris.

— « ... ou seulement, continue Bonald, cette disposition d'esprit qui fait les grands poëtes et les habiles artistes,... »

— Ce ne sont point les dispositions, non pas d'esprit mais du cerveau, qui font les grands poëtes et les habiles artistes; mais, c'est avec ces dispositions : qu'ils se font.

— « ... la plupart, continue Bonald, pourraient s'excuser sur la faiblesse de leur intelligence... »

— Descartes lui-même, et mille autres ont démontré : que, tout ce qui est compris, par un homme non malade, peut être compris : par un autre. Avec une échelle, une méthode, un enfant peut arriver, partout, où va un géant ; pourvu : que, l'échelle et la méthode soient appropriées : à ceux, auxquels elles doivent servir.

— « ... et, continue Bonald, accuser la Providence de partialité... »

— Partout, où il y a Providence, dans le sens anthropomorphique ; la liberté ne peut exister. Ainsi, la question finirait là.

— « ... de partialité, continue Bonald, dans la distribution de ses dons ; mais en *permettant* aux meilleurs esprits,... »

— Et, quels sont les bons esprits, s'il vous plaît ?

Où est votre critérium, pour les juger? Vous accordez la science aux pères de l'Église. Un autre dira qu'ils n'ont fait que déraisonner. Qui aura raison? La force? Voilà un beau juge!

— « ... en en exigeant même, continue Bonald, l'emploi de tous les talents qu'ils ont reçus pour la recherche et la connaissance des plus hautes vérités... »

— Vous permettez, la recherche de la vérité, à ceux qui consentent à croire : qu'il n'y a de vérité, que ce que vous leur donnez comme vérité. Qu'auriez-vous dit, au seizième siècle, à celui qui aurait affirmé : que, les dogmes chrétiens n'ont pas le sens commun?

— « ... ou l'exercice des plus sublimes vertus, continue Bonald; la société ne demande de tous que de savoir ce qu'elle enseigne à tous... »

— Et, si la société n'enseigne que des sottises; vous voulez : que, celui qui raisonne prenne ces sottises pour des vérités? Tant, que vous aurez un bourreau à vos ordres; à la bonne heure! Mais, quand le règne du bourreau est passé; il faut : que, la vérité puisse être touchée, par tous; ou que la société périsse.

— « ... et, continue Bonald, d'y conformer leur conduite, c'est-à-dire de croire et d'obéir. »

— Conformer sa conduite aux lois, est très-bon : tant, que le bourreau est le plus fort. Quant, à croire

une sottise, sans être un sot; c'est, précisément, ce qui est impossible.

— « La société tout entière, poursuit Bonald, religieuse et politique, n'est que *pouvoirs* et *devoirs* ;... »

— Tout cela est parler : pour ne rien dire. La société est l'expression des connaissances; comme, le verbe est l'expression de la pensée. Quand, la vérité n'est pas connue; la force, comme base sociale, tient lieu de vérité. Quand, la vérité est devenue nécessaire et se trouve connue; c'est elle, qui est base sociale; et, la force ne fait que lui obéir.

— « ... et si prescrire et diriger, continue Bonald, constituent le pouvoir,... »

— Pendant l'époque d'ignorance; le pouvoir, c'est la force. Pendant, l'époque de connaissance; le pouvoir, c'est la vérité.

— « ... écouter et mettre en pratique, continue Bonald, sont tous les devoirs. »

— Oui, pendant l'époque d'ignorance. Mais, une fois que l'époque de connaissance est devenue nécessaire; il n'y a de devoir : que, de mettre en pratique; ce, que l'on comprend devoir y être mis.

— « On ne peut pas même concevoir, continue Bonald, de société sans cette double nécessité de commandement et d'obéissance,... »

— Une fois, que l'examen est devenu incompressi-

ble ; la nécessité d'obéir, à ce qu'on ne comprend pas, disparaît ; et, voilà pourquoi il faut maintenant : que, chacun comprenne ; ou, que la société périsse.

— « ... et toute réunion d'hommes, continue Bonald, où il n'y aurait aucune autorité qui eût le droit d'exiger l'obéissance à ses décrets... »

— C'est, précisément, ce qui existe actuellement ; où, la force *seule,* exclusivement *seule,* peut se faire obéir ; s'il est permis de donner le nom d'obéissance, à ce qui n'est que soumission involontaire : à la force.

— « ... serait proprement une anarchie, continue Bonald, c'est-à-dire l'absence et la mort de toute société. »

— Et, voilà pourquoi notre société se trouve à l'agonie. Une agonie sociale peut durer des siècles.

Le chapitre dixième traite de la cause première. Nous examinerons ce chapitre en traitant du troisième moyen despotique.

Le chapitre onzième traite des causes finales. Les causes finales se rapportent à une création ; et la création étant absurde, nous passerons ce chapitre.

Le chapitre douzième est intitulé : *De l'homme ou de la cause seconde*. Nous y trouvons :

— « Je le répète, dit Bonald, l'homme est cause seconde dans l'univers, comme l'être suprême en est la cause première, et il est en quelque sorte le créateur du monde secondaire et industriel, comme Dieu est le créateur du monde primitif et naturel. »

— C'est, absolument, comme si on disait : que, le

grand ressort est : le créateur secondaire de l'horloge.

Nous trouvons dans le même chapitre des propositions que nous allons relever, en faveur de ceux de nos lecteurs qui ne se seraient point familiarisés avec ce que nous avons dit au chapitre cinquième.

— « La vie, dit Bonald, je le répète, n'est en rien séparée de l'être qui vit,... »

— Quelle tautologie! C'est, comme si on disait : que, la vie ne peut être séparée de la vie. Voilà, comme on parle : quand, on n'a pas d'idées claires.

— « ... puisque, continue Bonald, la vie n'est que la durée de l'être par le jeu des organes. »

— Les organes, sont le résultat de la vie ; et, la vie n'est pas le résultat des organes.

— « La vie, continue Bonald, est le temps de l'être animé,... »

— Le mot *être animé* n'a pas de sens, aussi longtemps : que, le mot *âme* n'a pas de sens. Le mot *animal* n'a, lui-même, aucun sens déterminé. La vie, n'est pas le temps de l'être animé. Le temps est relatif au verbe; et, l'être *réellement animé* n'existe *dans le temps;* qu'après, ou plutôt : qu'en même *temps,* qu'il a le verbe.

— « ... et le temps, continue Bonald, n'est que la succession des êtres ; ... »

— Le temps, n'est pas la *succession des êtres;* c'est, la *succession des idées.*

— « ... et il ne serait plus, continue Bonald, si les êtres cessaient d'exister. »

— S'ils étaient anéantis, n'est-ce pas? Voilà, le néant qui fait le pendant de la création. Le temps, ne serait plus; si, le verbe n'était plus. Le temps : est l'expression du verbe.

Le chapitre treizième est intitulé : *Des animaux.* Écoutons : le défenseur de l'anthropomorphisme, sur ce point important !

— « Il y a peut-être, dit-il, de quoi s'étonner de l'importance qu'on a mise à la question de l'âme des bêtes. »

— Il est bien plus étonnant, de voir : un homme, comme Bonald, s'étonner de cette importance. C'est, de la solution de cette question; que, dépend : le matérialisme ou le spiritualisme; et, Bonald appelle cela : une question de peu d'importance ! Il oublie donc : que, l'examen est devenu incompressible; que, le bourreau ne suffit plus, pour faire accepter l'absurdité anthropomorphique, sur laquelle ont reposé, jusqu'à présent : l'immatérialité de l'âme, la morale, la société; et, qu'il faut maintenant : que, la question de l'âme des bêtes, soit résolue; ou, que la société périsse.

— « Il suffirait sans doute, continue Bonald, à la dignité de l'espèce humaine... »

— Du moment : que, la révélation a perdu son autorité; et, que la question de l'âme des bêtes n'est pas décidée; il n'y a pas plus de dignité, chez l'homme ; que, chez la bête.

— « ... et même à ses besoins, continue Bonald, d'étudier les habitudes des animaux, de connaître leur instinct, pour les faire servir à son utilité; et c'était assez, pour ce roi de l'univers, de cultiver sa raison, ... »

— Si, la création, ou le matérialisme, sont des réalités; la raison, n'appartient pas plus à l'homme; qu'une prune, n'appartient au prunier. Dès lors, il n'y a raison nulle part; mais, partout : FATALITÉ.

— « ... sans employer, continue Bonald, son esprit et son temps à chercher la nature du principe intérieur qui conduit les êtres qui végètent et ne *vivent* pas,... »

— Comment! les animaux ne vivent pas? Et, vous dites : que, les animaux sentent? Mais, une pareille proposition devrait seule suffire pour démontrer : qu'un système est absurde.

— « ... et en qui il ne peut apercevoir, continue Bonald, ni pouvoir sur eux-mêmes, ni devoir envers les autres.

. . . . . .

« Il peut donc être avantageux pour la connaissance de l'homme physique, d'étudier l'anatomie et la physiologie des animaux. Mais la *psychologie* des bêtes, si l'on peut ainsi parler,... »

— L'état actuel de la science peut tellement s'exprimer ainsi : que, la chaire de physiologie comparée, établie au Muséum d'histoire naturelle, devait porter le nom de : psychologie comparée; et, qu'elle n'a

reçu celui qu'elle porte : que, parce que, a dit, au cours d'ouverture, M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences : LA PSYCHOLOGIE EST UNE BRANCHE DE LA PHYSIOLOGIE.

— « ... quelle peut en être l'utilité ? » continue Bonald,...

— Cette utilité consiste à savoir : s'il y a une morale, ou s'il n'y en a pas ; si, maintenant, la société peut vivre ; ou, si elle doit nécessairement mourir. Trouvez-vous : qu'il y ait là quelque utilité ?

— « ... et quelles lumières sur le principe intérieur qui préside à nos actions, continue Bonald, peut nous fournir la correspondance apparente de l'existence des brutes avec leurs mouvements... »

— Comment ! vous ne voulez pas même qu'il y ait une correspondance réelle : entre l'instinct, entre la force qui meut les bêtes ; et, les mouvements qui sont les résultats de cette force ? Mais, de pareilles propositions sont inouïes ! !

— « ... que nous ne trouvions en nous-mêmes, continue Bonald, et avec bien plus d'éclat et de certitude, dans la connaissance distincte, ou plutôt dans le sentiment intime de l'influence évidente de notre volonté sur nos actions ?

« Quoi qu'il en soit, la question de *l'âme des bêtes*, après avoir été sur les bancs un objet de pure curiosité propre à exercer les esprits... »

— Est-ce aussi, pour exercer les esprits ; que, l'Ecclésiaste dit : que, l'homme et la bête meurent également en *totalité ?*

— « ... et à fournir un aliment inépuisable aux disputes de l'école,

continue Bonald, est devenue une arme dangereuse entre les mains des sophistes... »

— En bonne logique, il faudrait n'appeler les autres des sophistes ; qu'après avoir prouvé : qu'ils sont mauvais logiciens.

— « ... qui n'affectent de comparer l'homme à la brute, continue Bonald, que pour éloigner de son esprit toute idée de rapport et de ressemblance avec la suprême intelligence. »

— Si, la suprême intelligence existe ; la question est jugée ; et, il n'y a pas plus de spontanéité réelle, chez l'homme ; que, chez la bête.

— « Dès qu'ils ont eu avancé que notre faculté de penser était tout entière dans notre organisation, poursuit Bonald, conséquents avec eux-mêmes, ils ont supposé une intelligence, sinon égale, du moins semblable à la nôtre, partout où ils ont aperçu une organisation semblable en quelque chose à celle de l'homme ; et tous les êtres *animés* ont été classés dans une série de termes semblables, dont le ver et l'homme sont les extrêmes... »

— Bonald n'était point à hauteur de la science. Vis-à-vis de la science actuelle, la cause de l'animation est la force ; et, la série s'étend : jusqu'à la dernière parcelle matérielle.

— « La parole restait à l'homme, continue Bonald, expression simple de son intelligence, moyen de sa sociabilité, premier instrument de son industrie, caractère incommunicable de sa prééminence ; et voilà qu'on l'attribue aux animaux, qu'on nie même qu'elle appartienne exclusivement à l'homme : et il est assurément digne de remarque que dans le même temps, au sein de nos compagnies littéraires, un savant estimable, un peu trop prévenu peut-être pour ses occupations bienfaisantes, avançait, sur la foi de je ne sais quel voyageur, qu'il existait sur quelque point

reculé du globe, une peuplade qui ne connaissait pas le langage articulé. »

— Linné avait placé dans son genre *homo :* et, l'homme proprement dit ; et, le premier des singes.

— « Un autre savant, continue Bonald, faisait entendre à ses confrères la langue des rossignols et des corbeaux. »

— M. de la Mennais, dans sa *Philosophie,* prétend : que, tout parle. C'est bien plus : que, les rossignols et les corbeaux. Tout cela est : parler pour ne rien dire. Les animaux parlent-ils ; ou ne parlent-ils pas ? Répondez et prouvez d'une manière incontestable ; sinon, c'est toujours parler pour ne rien dire. Si, les animaux ne parlent pas ; pourquoi ne parlent-ils pas ? Répondez encore ; et prouvez toujours d'une manière rationnellement incontestable. Sinon : c'est toujours parler pour ne rien dire.

— « Mais enfin, poursuit Bonald, les bêtes sont-elles de simples *machines,* montées à l'avance pour tous les mouvements qu'elles doivent exécuter, mouvements qui, par une sorte d'*harmonie préétablie,...* »

— Harmonie préétablie est encore une de ces expressions, qui n'a pas de sens, parce qu'elle se rapporte : tantôt à l'ordre de temps ; et, tantôt à l'ordre d'éternité. *Préétablie* est une expression qui doit se remplacer : par l'expression *éternelle;* et, celle-ci n'a : ni *avant,* ni *après.*

— « ... coïncident, continue Bonald, avec leurs besoins et avec la

présence des objets destinés à les satisfaire; ou bien ont-elles en elles-mêmes une intelligence qui anime leurs organes,... »

— Ce n'est pas l'intelligence, qui anime; c'est, la sensibilité. L'intelligence n'est qu'un développement de la sensibilité réelle, unie à un organisme. Ainsi posée, la question se réduit à savoir : si, les bêtes ont de la sensibilité RÉELLE; ou, si leur sensibilité n'est : qu'APPARENTE.

— « ... reçoit des impressions, continue Bonald, forme des volontés...»

— Ainsi l'intelligence ou l'âme forme des volontés; et, n'est pas volonté? Quel galimatias!

— « ... et, continue Bonald, transmet des ordres? »

— Probablement : à des intelligences ; à des âmes secondaires ; car, pour recevoir des ordres, il faut être intelligence. Nous voilà dans les archées d'un professeur de l'École de médecine, qui en compte par douzaines.

— « Ces deux opinions, poursuit Bonald, ont eu leurs partisans; mais, en laissant à part les inconséquences, ... »

— Pour les laisser à part; il faudrait, auparavant : les avoir fait connaître, comme inconséquences. La plus grande, de toutes les inconséquences, est : de prétendre se soumettre au raisonnement; et, de vou-

loir obliger à croire, ce qui est évidemment contre le raisonnement; comme, par exemple, l'existence : d'une cause première; d'une création; d'une âme, intelligente et simple; de la liberté d'un être créé, etc., etc.

— « ... il semble, continue Bonald, que, dans ces derniers temps, la question de l'âme des bêtes a été décidée par chaque école... »

— Il n'y a pas deux écoles, il n'y en a qu'une : l'état de la science; et, l'état de la science dit : que, l'âme est une *entité*. La foi, n'est pas une école; c'est, la négation de la valeur des écoles. Celui, maintenant, qui n'est pas matérialiste; ou, qui ne prouve pas, d'une manière incontestable, que le matérialisme est un sophisme; ce qui ne peut être prouvé qu'en démontrant : que, les animaux n'ont point de sensibilité réelle; celui-là, fait preuve d'ignorance.

— « ... d'après l'opinion dominante, continue Bonald, sur la spiritualité ou la matérialité de l'âme humaine;... »

— Aussi longtemps : que, des écoles n'ont que des opinions; elles ne sont écoles que pour rire. Elles ont de la foi, en elles-mêmes; et, rien de plus.

— « ... de telle sorte, continue Bonald, qu'on a incliné davantage à attribuer les mouvements de l'animal à un principe intelligent, à mesure qu'on était moins disposé à le reconnaître dans les actions de l'homme. »

— Cela est vrai; et, devrait surtout se reprocher : aux partisans de la suprême intelligence. Car, à me-

sure qu'ils sont plus disposés à reconnaître une suprême intelligence ; ils devraient reconnaître qu'ils sont, eux-mêmes : incapables, d'en avoir une réelle.

— « Condillac, poursuit Bonald, est allé jusqu'à leur attribuer gratuitement la plus haute fonction de l'intelligence,... »

— L'intelligence n'a ni haute ni basse fonction. L'intelligence est l'union d'une sensibilité réelle, unie à un organisme. L'intelligence, développée par la société, sert à raisonner ; et... voilà tout. N'est-ce pas assez ?

— « ... la faculté, continue Bonald, de se former des idées générales,... »

— Les idées sont des raisonnements ; et, le raisonnement *chien* est un raisonnement ; comme, le raisonnement *vertu*.

— « ... faculté, continue Bonald, qu'il refuse même à Dieu,... »

— Si, Dieu raisonne ; c'est un homme ; c'est, à prendre ou à laisser.

— « ... sur cette inconcevable raison, continue Bonald, que les idées générales ne prouvent que la limitation de l'esprit. »

— Il serait joli : un esprit qui aurait des limites ; et, serait immatériel ! Tout ce galimatias, de part et d'autre, vient : de rendre l'AME, synonyme d'INTELLIGENCE.

Si, on doutait : que, Bonald, ayant dit : que, *les animaux végètent et ne vivent pas;* doit, par conséquent, leur refuser les sensations ; on se tromperait.

— « J'entre tout à fait, dit-il, dans la pensée de M. de Buffon, qui dit : *Les animaux ont des sensations et n'ont pas des idées;* et dans celle de Bossuet : *Il semble que tout le mieux qu'on puisse faire pour les animaux est de leur accorder des sensations.....*

.....

« *Ainsi*, dit encore Bossuet, *la raison nous persuade que ce que les animaux font de plus industrieux se fait de la même sorte que les fleurs, les arbres et les animaux eux-mêmes, c'est-à-dire avec art* DU CÔTÉ DE DIEU, *et sans art qui réside* EN EUX. »

— Et, la raison nous persuade également : que, si Dieu EXISTE ; il en est de même : pour nous.

Vous croyez, peut-être : que, Bonald est certain de l'immortalité de son âme ? Il est trop bon logicien pour cela ; il sait : qu'une âme faite, doit se défaire : suivant la raison.

— « Et PEUT-ÊTRE, dit-il, n'est-il pas impossible de tirer de cette différence entre l'âme de l'homme et l'instinct de la brute *quelques inductions éloignées* sur l'immortalité de l'une et la mortalité de l'autre. »

— Nous renvoyons le lecteur à l'original : pour trouver ces inductions éloignées ; qui, reposent sur un *peut-être.*

Il est curieux de voir : comment, Bonald cherche à excuser la suprême intelligence ; de la suprême injustice.

— « L'animal souffre sans doute, dit-il, mais il n'est pas malheureux... »

— Nous renvoyons, à l'original; pour trouver le *parce que :* de cette singulière proposition.

La proposition, qui va suivre, est d'un tout autre genre ; et, nous aimons à la citer.

— « Si, dit-il, les pies pouvaient, comme on l'a dit, compter jusqu'à trois et même jusqu'à neuf, il n'y aurait pas de raison pour que les pies ne pussent, avec le temps, embrasser le système entier du monde physique. »

— Bonald aurait dû ajouter : ... *et, du monde moral.* Une fois : que, le *moi,* le *un,* a été prononcé; le raisonnement existe; et, le raisonnement embrasse : le possible, et l'impossible.

Ce volume est terminé : par, des considérations générales. Elles méritent : d'être étudiées.

— « On ne réfléchit pas assez, dit Bonald, à la position défavorable dans laquelle certaines opinions placent leurs défenseurs. »

— Il y a, dans cette plainte, un cri de conscience qui reconnaît : la faiblesse de la cause, soutenue par Bonald.

Comment! la création, l'anthropomorphisme enfin, est la base sociale, depuis l'origine de l'humanité; la conviction, que cette opinion est la vérité, se trouve enracinée et se trouve pour ainsi dire devenue organique, au moyen de l'éducation; tous les meilleurs esprits, dites-vous, l'ont appuyée de leurs raisons et de leur autorité; puis, vous appelez DÉFAVORABLE : une pareille position. Mais, ce sont vos adversaires, qui sont dans la plus mauvaise des positions. Il faut :

qu'ils aient mille fois raison ; pour, qu'on soupçonne, seulement, qu'il est dans les possibles : qu'ils n'aient pas tort; et, ce tort serait considéré : comme, le plus grand des crimes.

— « Les écrivains, continue Bonald, qui soutiennent l'existence de la cause première, la spiritualité de l'âme humaine,... »

— Si, la *cause première* existe; rien ne peut être *spirituel;* c'est-à-dire : *éternel*, sinon ELLE. Une spiritualité créée, est une contradiction dans les termes; et, par conséquent, une absurdité. Et, cela est tellement vrai : que, les partisans de la création de l'âme immatérielle, ont encore besoin d'une volonté particulière du Créateur, pour que l'âme soit immortelle. Ils supposent donc : qu'une âme immatérielle peut mourir ? C'est encore là : un véritable mystère.

— « ... ces croyances générales, continue Bonald, dont toutes les religions ont fait leurs dogmes,... »

— Mais, un dogme n'est qu'une opinion ; et, l'opinion de l'immatérialité de l'âme n'a été établie en dogme : que, parce qu'elle est nécessaire à l'existence de l'ordre. Si, maintenant, que l'examen est devenu incompressible, la raison reconnaît qu'il y a incompatibilité : entre la cause première ou Dieu; et, l'immatérialité de l'âme ; lequel, des deux dogmes, voulez-vous conserver : celui de l'anthropomorphisme, qui n'a été inventé que pour baser l'immatérialité de l'âme et ne sert à rien d'autre ; ou, celui de l'immatérialité

de l'âme, hors laquelle immatérialité, l'existence de l'ordre, vie sociale, est impossible?

— « ... et sur lesquelles, continue Bonald, tous les gouvernements ont fondé leurs lois, ne combattent pas pour des opinions qui leur soient personnelles,... »

—Comment! qui ne vous est pas personnelle? Vous n'êtes donc pas d'opinion : que, l'anthropomorphisme est une réalité? Ce n'est, certainement, pas cela que vous avez voulu dire; mais, c'est ce que vous dites.

— « ... mais, continue Bonald, pour la doctrine de tous les temps et de tous les lieux... »

— Il n'y a pas de prescription, en faveur de l'absurde; et, la cause première, ainsi que le néant : sont absurdes.

— « ... et le sentiment unanime des nations, continue Bonald, instruit par cette raison universelle qui a parlé une fois pour tous les peuples. »

— Ceci, est de la pure déclamation; c'est parler : pour ne rien dire.

— « Certes, poursuit Bonald, il peut marcher avec confiance celui qui se sent appuyé d'une pareille autorité; et quand il resterait au-dessous d'une si grande cause,... »

— Tout ce qui est en cause est en doute. La vérité, n'a pas besoin de tant de précautions. Une cause première est absurde. Quiconque, n'a point l'intelligence cataractée par le préjugé, voit cela : comme il sent son

existence. S'il ne le voit pas, il est paralysé moralement.

— « ... ou même, continue Bonald, qu'il mêlerait à la défense de ces hautes vérités les erreurs particulières de son esprit, il serait digne d'estime pour ses intentions,... »

— En fait de discussion, il ne s'agit pas d'intention ; mais, de vérité.

— « ... s'il n'était pas, continue Bonald, recommandable par ses talents ; soldat imprudent, qui n'aurait écouté que son courage et se serait jeté sans armes au fort de la mêlée. »

— Tout cela, est phrase de rhéteur. La cause première est-elle absurde, oui ou non? Osez répondre : sans penser à ce que vous croyez être les conséquences, d'une décision rationnelle ; et, vous direz : oui, la cause première est une absurdité.

— « Mais, continue Bonald, celui qui vient faire secte... »

— Faire secte, c'est mettre : une opinion en place d'une autre. La vérité ne fait jamais secte. Quiconque fait secte, est toujours coupable : contre l'ordre social, ayant une autre secte pour base. Mais, quand une opinion est devenue incapable de servir de base à l'existence de l'ordre ; ceux, qui défendent cette opinion, sont les sectaires et les coupables.

— « ... qui vient faire secte, continue Bonald, dans cette unanimité générale... »

— Celui-là serait bientôt mis à mort ; et, la preuve qu'il n'y a plus unanimité à cet égard ; c'est, qu'il vous est impossible de mettre à mort ; celui qui démontre : que, votre opinion est absurde.

— « ... dans cette unanimité générale de croyance, » continue Bonald...

— Pour qu'une croyance puisse être base sociale, elle a besoin du bourreau ; et, il n'y a plus de croyance, qui ait des bourreaux à son service.

— « ... et opposer des opinions particulières, continue Bonald, au sentiment de l'univers,... »

— Celui qui opposerait une opinion, au sentiment de l'univers, serait un sot ; celui qui opposerait une vérité, à une erreur universellement acceptée, serait encore un sot. Une vérité *sociale* n'est utile : que, lorsqu'elle est devenue nécessaire ; et, il est devenu nécessaire de démontrer : que, la cause première est une absurdité. Et, cela : parce que, cette absurdité est devenue incompatible avec l'immatérialité de l'âme ; et, que l'immatérialité de l'âme doit être tenue pour réelle : pour, que l'humanité puisse persister.

— « ... celui qui, continue Bonald, s'annonçant pour le libérateur promis aux nations, ose accuser le genre humain tout entier d'une imbécile crédulité,... »

— Ceci, est encore déclamatoire. Jamais, depuis que le genre humain existe, aucun esprit éclairé et

dégagé de préjugé, n'a cru : à l'anthropomorphisme ; à la cause première. Toujours, et toujours : les gens instruits ont été panthéistes. Certes, le panthéisme est aussi une absurdité ; mais, beaucoup moins évidemment que l'anthropomorphisme. Vis-à-vis de la raison, le panthéisme peut rester dans le doute, aussi longtemps qu'il n'est pas démontré : que, les animaux sont privés de toute sensibilité réelle. Mais, l'anthropomorphisme n'a jamais été bon : que, pour les ignorants.

— « ... et venir, continue Bonald, après tant de siècles de durée, de recherches, de progrès, révéler à l'homme, à la société, au monde, qu'ils se sont trompés sur tout et sur la cause première de l'univers,... »

— Qu'ils se sont trompés !... Non pas, s'il vous plaît. Mais, que les gouvernements ont trompé ; et, qu'ils ont bien fait de tromper : puisque, la société reposait sur le mensonge, qu'ils faisaient accepter comme vérité. Si, ce mensonge pouvait encore servir de base sociale ; celui, qui chercherait à en démontrer la fausseté : serait criminel.

— « ... et, continue Bonald, sur le pouvoir de la société,... »

— Le pouvoir social est toujours la force. Mais, en époque d'ignorance la force est basée sur le sophisme ; et, en époque, de connaissance, sur la vérité rendue incontestable à chacun.

— « ... et, continue Bonald, sur les devoirs de l'homme.... »

— Des devoirs, qui présupposent la liberté, sont incompatibles : avec une cause première. Aussi, depuis l'origine sociale, la liberté n'a été appuyée que sur le galimatias ; ou, sur le mystère et le bourreau.

— « ... comment peut-il, continue Bonald, justifier à ses propres yeux et à ceux des autres cette inconcevable présomption... »

— Très-facilement. D'abord, en prouvant : que, l'ordre social est devenu incompatible, avec l'anthropomorphisme considéré comme base morale ; ensuite, en prouvant : que, l'anthropomorphisme est inutile : puisque, la démonstration de l'immatérialité de l'âme renferme, en elle-même, la démonstration de la sanction inévitable des actions ; ce qui ne pouvait même être obtenu, avec l'anthropomorphisme : qu'en sacrifiant la liberté ; et, par conséquent, toute source de moralité.

— « ... et ne pas trembler, continue Bonald, à la vue de l'effrayante responsabilité à laquelle il se soumet? »

— Ceux qui doivent trembler vis-à-vis de la responsabilité à laquelle ils s'exposent, ce sont les défenseurs de l'anthropomorphisme, à une époque : où, l'anthropomorphisme ne peut plus être base d'ordre. Ils rendent, ainsi, nécessaires : toutes les horreurs d'une anarchie que moins d'entêtement, de leur part, permettrait d'éviter.

— « Peut-il, quel qu'il soit, continue Bonald, trouver, dans les flatteries les plus outrées de ses amis, ou dans l'estime la plus exagérée de

lui-même, un motif suffisant de se croire lui seul plus éclairé que toutes les sociétés ensemble,... »

— Il ne se croit pas plus éclairé, pour reconnaître l'absurde ; puisque, tout ce qu'il y a eu d'éclairé, depuis que le monde est monde, a toujours considéré : l'anthropomorphisme comme absurde. Et, depuis que le monde est monde, les gens éclairés ont toujours mis le panthéisme en doute. Or, celui qui résoud un doute, n'a pas de quoi se vanter. Il a monté sur les épaules des autres ; il a vu de plus loin ; il a démontré ; la démonstration a été un belvédère, sur lequel tous les autres sont montés ; et, ils ont vu comme lui : voilà tout.

— « ... ou même, continue Bonald, que tous les hommes célèbres qui, de siècle en siècle, ont combattu les opinions qu'il défend... »

— Elles ont donc été soutenues, ces opinions : que, l'anthropomorphisme, la création, etc., étaient absurdes ; et, à cette époque, elles ne pouvaient cependant être soutenues *publiquement* : que, par des insensés qui ne voyaient pas : que, le mensonge était *alors* : la seule base sociale possible.

— « ... ont défendu, continue Bonald, celles qu'il attaque? »

— Et, ils faisaient bien de les défendre ! parce qu'alors : elles étaient nécessaires.

— « Et en portant aussi loin qu'il puisse aller le délire de l'orgueil, continue Bonald, se croit-il appelé à réformer le monde ? et pense-t-il que le genre humain attendit sa venue pour se fixer sur ce qu'il doit croire

et ce qu'il doit pratiquer, et établir enfin sur une base invariable les lois et les mœurs? »

— Tout cela : est déclamatoire ou insensé. Il ne peut y avoir délire d'orgueil à présenter : une démonstration rationnellement incontestable. Puis, quand une erreur ne peut plus servir de base à l'existence de l'ordre, il faut bien : que, ce soit *quelqu'un* qui présente la vérité. Quant au genre humain, il ne peut croire : qu'autant que les croyances sont basées sur le bourreau. Et, quant aux lois et aux mœurs, il faut : qu'elles aient une base invariable ; ou, tenue pour telle; sinon, elles ne sont : que, brigandages et bestialité.

Bonald est enchanté, de ce que Rousseau veut : que, l'athéisme soit puni de mort. S'il fallait maintenant punir de mort tous les athées ; c'est-à-dire : tous ceux qui nient l'anthropomorphisme, soit explicitement, soit implicitement ; il faudrait mettre le feu à Paris ; et, bientôt : à l'Europe entière.

Passons, à la *Législation primitive* du même auteur. Autant que possible, nous éviterons ce qui aura déjà été examiné, dans les *Recherches philosophiques*.

— « Pour mieux prouver, dit Bonald en parlant de Condillac, que des enfants abandonnés avaient pu inventer la parole, il s'appuya très à propos de l'exemple de quelques êtres à la figure humaine trouvés dans les bois, même deux ensemble, dont aucun ne faisait entendre un mot, un seul mot articulé, etc. »

(T. I, p. 30.)

— Condillac, en aucun endroit de ses ouvrages, ne

parle de deux enfants trouvés ensemble dans les bois. Il est bien de citer ; mais, il faut citer juste ; et, ne pas inventer.

Plus loin Bonald dit :

— « Des enfants abandonnés, hors de toute communication avec des hommes parlants, ne feraient point de gestes imitatifs.... Pour faire des gestes imitatifs délibérés et avec intention, il faut avoir vu des actions à imiter, avoir observé que tel geste correspond à telle action, etc. »

— Ceci, est une pure négation. C'est, précisément, ce qui est à démontrer. Quand un homme résoud la question par la question ; c'est une preuve : que, ses idées ne sont pas claires.

— « Si la parole, dit Bonald, est d'invention humaine, il n'y a pas de vérités nécessaires, puisque toutes les vérités nécessaires ou générales ne nous sont connues que par la parole,...»

— Eh bien ! avant la parole on ne les connaît pas ; voilà tout. Si, sur notre globe, il n'y avait pas d'intelligence ; cela empêcherait-il : que, deux et deux soient quatre ?

— « ... et que nos sensations, continue Bonald, ne nous transmettent que des vérités relatives et particulières. »

— Ceci est du galimatias.

— « Il n'y a plus, continue Bonald, de vérités géométriques, car comment sais-je, autrement que par la parole et le raisonnement, qu'il y a des lignes absolument et nécessairement droites, des cercles absolument ronds, des triangles absolument rectangles,... »

— Voilà de bien singulières propositions. C'est, au contraire, la parole; c'est-à-dire : le raisonnement, qui nous fait connaître : qu'il n'y a pas : de ligne absolument droite; de cercle absolument rond; de triangle absolument équilatéral; parce que : ligne, cercle et triangle appartiennent au monde matériel; et, que dans le monde matériel, il n'y a rien d'absolu.

— « ... lorsque mes sens, continue Bonald, ne me rapportent jamais que des lignes relativement droites et des cercles relativement ronds, etc., etc.? »

— Les sens ne rapportent rien du tout. L'âme raisonne : au moyen de son union avec un organisme; union constituant : intelligence.

— « Il n'y a plus de vérité arithmétique, continue Bonald; car mes sens ne voient qu'*un, un, un,* et c'est ma parole qui compte trois, quatre, cent, mille, et qui combine des valeurs qui ne sont jamais tombées et qui ne tomberont jamais sous mes sens. »

—Les sens ne voient : ni un ; ni deux; ni quoi que ce soit; c'est l'âme, qui voit par les sens ; la parole ne compte ni trois ni quatre; c'est l'âme qui raisonne, au moyen de l'intelligence : développée par le verbe.

— « Il n'y a plus de vérités morales, poursuit Bonald; car toutes ces vérités ne nous sont connues que par des formes de langage que l'inventeur, libre dans ses inventions, a pu ne pas inventer ou inventer toutes différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui,... »

— Qu'est-ce que vous dites là? Vous plaisantez

donc? L'homme complet, la famille, n'est pas libre de ne pas inventer le langage ou le raisonnement; il n'est pas libre de dire : que, trois ne sont qu'un; et, quand il le dit, il n'est plus homme sain; il est malade.

— « ... ou différentes encore chez les différents peuples, continue Bonald; car pourquoi n'y aurait-il qu'un inventeur? »

— Il y en aurait des milliards : que, le raisonnement serait toujours le même.

— « Il n'y a plus de vérités historiques, continue Bonald, et l'homme ne sait que ce qu'il voit et ce qu'il touche,... »

— Ceci est encore du galimatias.

— « ... et encore, continue Bonald, s'il saisit ces êtres, ne peut-il combiner leurs rapports, puisqu'il ne les combine qu'à l'aide de la pensée exprimée par la parole. »

— Et, qu'importe donc : que, la parole soit révélée ou inventée, pour que le raisonnement existe? Cependant, nous nous trompons : si, la parole est révélée, l'anthropomorphisme existe; et, dans ce cas, c'est, l'anthropomorphe qui raisonne, et non point nous. Alors, l'anthropomorphe dit : aujourd'hui blanc; demain noir; et, il n'y a plus : ni ligne, ni cercle, ni triangle, ni vérité; il n'y a rien, pas même l'anthropomorphe : parce qu'un être unique et le nihilisme; c'est la même chose, SOCIALEMENT.

— « L'uniformité des langages, dit encore Bonald, dans le sens qu'ils

se traduisent tous les uns des autres, et font entendre la même pensée chez les divers peuples, dépose contre l'invention attribuée à l'homme. »

— Quand un homme de mérite n'a pas de meilleure raison, pour défendre un système; ce n'est pas la faute de l'homme, c'est la faute : du système.

Bonald, a quelquefois : de bien singulières idées! En voici une, qui ne sera point accusée : d'être dépourvue de patriotisme, spirituel et temporel.

— « Les deux langues les plus vraies, dit-il, ou les plus analogues du monde, sont l'hébraïque et la française. »

— Nous avons un auteur qui affirme : que, le paradis terrestre se trouvait en Bourgogne. Alors, l'hébreu n'est qu'un français : dégénéré.

Nous avons déjà dit : que, Bonald est un homme du plus grand mérite; ayant profondément réfléchi; sur la nécessité du verbe pour penser. Mais, nous avons dit aussi : qu'il n'avait pas attaché, au sens *verbe, parole*, une valeur parfaitement déterminée; ce qui a été chez lui : la cause de beaucoup d'erreurs; et, même de contradictions.

— « Les sourds-muets, dit-il, pensent, mais seulement par *images*,..»

— La parole dit Bonald est nécessaire à la pensée; et, c'est très-vrai : lorsque, parole signifie : mouvement représentatif de pensée. Si donc, les sourds-muets pensent : ils ont le verbe, la parole. Quel sens peut avoir, chez Bonald, cette expression *penser par images?* Si, on pensait par images, un miroir pense-

rait. Ainsi que Bonald l'a dit, on pense : par paroles ; et, non par images. Quand un sourd-muet parle par *gestes;* ses gestes, sont des *paroles*.

— « ... et, continue Bonald, n'expriment ainsi que des *images* par le geste ou le dessin ;... »

— On n'*exprime* rien par geste ou dessin; quand le geste ou le dessin, n'est pas l'expression d'une pensée, d'une parole ; et, quand le geste ou le dessin sont expressions de pensée ; ce n'est ni le geste ni le dessin qu'ils expriment; mais, la pensée.

— « ... ce qui fait, continue Bonald, qu'on ne peut les instruire que par le geste ou le dessin. »

— Et, cependant, on peut leur faire prononcer des mots comme aux perroquets. Vous voyez donc que la parole *articulée* n'est pas nécessaire à la pensée.

— « Le mot même qu'on leur fait entrer par les yeux, comme aux autres par les oreilles, continue Bonald, n'est pas pour eux une expression comme *son*, mais une expression comme *image* ou *figure*,... »

— Comment? lorsque Massieu trouvait dans un livre le mot *âme*, il n'attachait à ce dessin que l'assemblage d'un *â*, d'une *m* et d'un *e?* Quelle force de préjugé faut-il avoir en soi : pour, qu'un homme de mérite, dise de pareilles choses !

— « ... et ce n'est pas non plus par *la parole*, continue Bonald, mais par le geste ou l'*action* qu'ils expriment le sens qu'ils y attachent. »

— Ainsi, ils attachent des sens, ils parlent, sans avoir de parole. Alors, la parole articulée n'est donc pas nécessaire à la pensée !

—« Les bêtes sans doute, poursuit Bonald, ont des images,... »

— *Avoir* des images, *au propre,* c'est avoir le verbe. Avant le verbe, il n'y a pas, même pour l'homme : d'images proprement dites. Pour qu'une image, soit image; il faut : qu'elle soit vue; et, avant le verbe, il n'y a pas de vue intellectuelle proprement dite. Avant l'existence du verbe, la réflexion d'un arbre par l'eau d'un lac, n'est pas une image; c'est : un *mouvement.*

— « ... puisque, continue Bonald, elles ont des sensations... »

— Voilà, Bonald matérialiste, sans qu'il s'en doute; pas plus, qu'il ne se doute de l'être, en qualité d'anthropomorphiste. Il oublie : que, dans sa théorie du pouvoir, il a approuvé, fortement, l'auteur des *Études de la nature,* lorsqu'il dit . *je suis,* non point parce que *je pense;* mais, parce que *je sens.* Ainsi, et de son propre aveu, si les animaux *sentent,* ils ont une âme : comme l'homme.

— « ... sensations bornées, continue Bonald, à leur état purement physique,... »

— Ainsi, voilà la montre capable de sentir? de sentir *au propre.* Bonald, a-t-il bien réfléchi : où, une pa-

reille proposition doit le conduire ? Hélas ! non. Ses préjugés l'ont empêché : de faire aucune réflexion, à cet égard. S'il en avait été capable, il aurait reconnu : que, l'existence de l'âme, comme immatérielle, est aussi impossible : avec l'existence de Dieu ; qu'avec l'existence de la sensibilité, chez les animaux.

— « . . et, continue Bonald, qu'elles n'expriment point par des *gestes*, qui sont des actions délibérées,... »

— Si, des gestes sont des actions *délibérées;* ce sont des actions *pensées*. Les gestes, sont donc : des expressions de pensées ; des paroles. Quand, on se contredit, ainsi, dix fois dans une page ; c'est qu'on n'a pas d'idées claires : de ce, sur quoi on écrit.

— « ... mais à l'occasion desquelles, continue Bonald, elles font des mouvements. *suite nécessaire de leur organisation* et de leurs *rapports avec les objets matériels.* »

— Très-bien ! Mais, s'il en est ainsi, à quoi donc sert la sensibilité ? Autant vaudrait dire : que, l'horloge sent les coups du marteau sur la cloche ; et, que c'est le mal, qu'elle éprouve, qui lui fait crier les heures.

— « Elles ont des *images*, continue Bonald, puisqu'il en résulte un mouvement correspondant à l'image *présente* par l'impression actuelle ou l'impression conservée,. . »

— C'est, comme si vous disiez : que, l'horloge a l'image du ressort, qui la fait aller.

— « ... comme, continue Bonald, de courir après leur proie quand elles la voient,... »

— Ainsi, un chien construit par Vaucanson, comme courant après un lièvre, ne courrait après ce lièvre : que, parce qu'il le voit?

— « ... ou, continue Bonald, de la chercher quand elles ne la voient pas. »

— Comme les plantes cherchent la lumière, n'est-ce pas ? Comme, les racines cherchent la bonne terre ? Si, Bonald était conséquent, il devrait nous dire : que, les carottes sont nos sœurs.

— « Mais elles n'ont point d'idées, continue Bonald, puisqu'elles n'ont pas l'expression de l'idée de la parole; ... »

— Mais, en poussant leurs branches vers la lumière ; ou, leurs racines vers l'humus ; elles font des gestes ; et vous venez de dire : que, des gestes sont des actions déterminées.

— « ... elles n'ont pas de volonté *libre*, » continue Bonald...

— Il faut convenir : qu'une volonté, qui n'est pas libre, est une singulière chose. Voilà, cependant, où l'on arrive; quand on confond sans cesse : le propre, avec le figuré.

— « ... puisque, continue Bonald, elles n'ont pas l'expression de la volonté libre ou l'action spontanée, et par conséquent variée;... »

— Est-il nécessaire de faire remarquer : ce galimatias.

— « ... et, continue Bonald, comme elles n'ont qu'un *instinct* ou volonté forcée (si on peut allier ces deux mots),... »

— Il paraît : que, Bonald s'est aperçu qu'il déraisonnait. Et, cependant, il a continué.

— « ... elles n'ont, continue Bonald, que l'expression de l'instinct,... »

— L'expression, la parole de l'instinct, est digne : de la volonté forcée. Bonald a raison. Si, Dieu existe ; nous n'avons que des volontés forcées : et, nos paroles ne sont : que, l'expression d'un instinct.

— « ... l'action invariable, continue Bonald, uniforme et inévitablement DÉTERMINÉE. »

(*Législation primitive*, t. II, p. 149)

— DÉTERMINÉE ! Par qui ? Par Dieu ? Alors, vous n'avez qu'un instinct : comme le chien ou la carotte. Par l'ordre éternel ? Alors, il faut que vous prouviez : que, Dieu n'existe pas ; et, qu'il y a une différence absolue ; entre vous, libre, d'une part ; et, d'une autre, le chien ou la carotte, soumis à l'ordre éternel, aux lois éternelles de la matière.

Bonald met ici la note suivante :

— « Le P. Gerdy dit que l'opinion qui fait des bêtes de pures machines est PEUT-ÊTRE un peu trop philosophique,... »

— Pourquoi donc PEUT-ÈTRE ? Le mot, PEUT-ÈTRE, n'appartient pas à la science ; mais, à l'ignorance.

— « ... et, continue le P. Gerdy, que celle qui leur suppose un principe distingué de la matière, ... »

— Il paraît que pour le P. Gerdy comme pour Bonald, le principe *sentant* n'est pas distingué de la matière. Le principe *pensant* n'est cependant autre : que, le principe sentant; et Bonald approuve, lui-même, la proposition : *je suis, par ce que je sens, et non parce que je pense.*

— « ... quoique, continue le P. Gerdy, d'un ordre inférieur à l'âme humaine, ne l'est pas assez. »

— Comment ! ne l'est pas assez. Mais, c'est tout ce qu'il y a de plus philosophique; et, par conséquent, de plus matérialiste. Allez, plutôt, le demander aux professeurs de philosophie ! C'est, peut-être, le seul point sur lequel : ils sont d'accord.

— « Ce savant estimable, reprend Bonald, est aujourd'hui cardinal. »

—Et, probablement, après sa mort, Bonald aurait donné sa voix : pour, en faire un saint. Voilà, comment on a fait : le calendrier.

Le passage suivant est extrêmement remarquable : en ce, qu'il va contenir l'aveu implicite : que, l'homme peut inventer la parole. Or, de le pouvoir à le faire, nécessairement; il n'y a plus qu'un pas : les *circonstances* qui rendent *nécessaire :* ce développement de puissance.

— « On peut absolument concevoir, dit Bonald, qu'on peut inventer le nom du substantif;... »

— En voilà assez : pour, que le langage soit dans la puissance de l'homme. *Je, moi*, est le premier des substantifs ; et, une fois inventé, il renferme : *moi, être; moi, être modifié*. Voilà : le sujet, le verbe et l'attribut. Le développement, du reste de la grammaire, n'est plus qu'un jeu.

— « ... nous en inventons tous les jours, continue Bonald ; mais quant au verbe ,... »

— Il est compris : dans le substantif.

— « ... avec ses modes de temps, d'action, de personne, » continue Bonald...

— Ils dépendent du raisonnement. Et, quand le *moi* est prononcé ; le raisonnement existe.

— « ... il ne s'en introduit jamais de nouveaux dans le langage, continue Bonald, qu'ils ne soient tirés de quelque autre mot. »

— L'âme, au moyen du raisonnement, les tire : du *je;* du *moi*. Moi, pas moi ou *toi;* pas moi ni toi, mais *lui*, etc.

— « Or, continue Bonald, on peut parler sans substantif,... »

— Comment ! on peut parler sans substantif? Sans dire *moi?* Autant vaudrait dire : qu'il est possible de parler, sans sentir.

— « ... parce que, continue Bonald, le geste exprime l'objet présent ,... »

— Vous venez de dire : que, le geste est une action DÉTERMINÉE ; une action PENSÉE ; une action RÉELLE. Pour faire un geste, il faut donc penser ; il faut exprimer le substantif, qui contient le verbe ; et, en dehors duquel, il n'y a pas de pensée : possible.

— « ... et le dessin, continue Bonald, l'objet absent. »

— La présence et l'absence sont des raisonnements ; et, pas de raisonnement sans verbe. C'est vous qui l'avez dit.

— « Mais, continue Bonald, on ne peut parler sans verbe. »

— Comment Bonald n'a-t-il pas compris : que, tout substantif renferme le verbe. Il sait : que, le verbe n'est qu'une affirmation. Qu'il tâche donc de trouver un substantif qui ne soit pas une affirmation. Une négation est l'affirmation : que, la négation existe ; que, le raisonnement existe.

Nous avons déjà dit : que, Bonald n'a pas d'idées claires, sur ce qui empêche les sourds-muets d'articuler les sons. Nous allons donner un nouvel exemple de cette confusion d'idées ; et, en même temps, nous aurons occasion de faire citer à Bonald, une des explications les plus excentriques qui aient été données : sur l'origine du langage.

— « Si l'organe des premiers inventeurs du langage, dit-il, au temps de la plus extrême barbarie, puisqu'elle précédait l'invention du langage,... »

—Avant le langage, il n'y a : ni barbarie, ni civilisation ; il y a organisme ; et, l'âme, si elle existe, n'est encore : que, dans l'éternité. Si, les chiens ont des âmes ; ils ne sont point à l'état de barbarie ; ils sont à l'état de chiens. Les enfants (*infans*) ne sont point à l'état de barbarie ; ils sont : dans l'enfance.

— « ... a pu, continue Bonald, à cause de sa prodigieuse souplesse, se prêter, comme dit M. Damiron, ... »

— Nous n'avons pas rapporté cette belle explication, de M. le professeur de philosophie ; parce : qu'en vérité, nous ne voulons point abuser de la patience de nos lecteurs.

— « ... aux *mouvements* intellectuels, et, continue Bonald, produire *spontanément* le langage, comment nos muets, au milieu de toutes les relations de la société, qui donnent aux esprits bien plns de mouvement et d'activité, entourés d'êtres parlants et entendants, et en commerce continuel avec eux, malgré tous les bienfaits d'une éducation qui ne leur laisse pas les mots à inventer, puisqu'elle s'applique à leur enseigner les mots d'une langue toute formée, comment nos muets ne peuvent-ils pas même répéter cette parole, ... »

— Bonald oublie : qu'on ne se fait pas honneur, en réfutant sérieusement l'absurde ; surtout, quand l'absurde qu'on veut réfuter n'est pas un préjugé social, contre lequel préjugé il faut toujours parler sérieusement. Mais, ici un autre tort de Bonald est de n'avoir pas compris : pourquoi les sourds-muets instruits n'articulent pas ordinairement, quoiqu'ils soient capables d'articuler quand on veut se donner la peine de leur apprendre cette manière de s'exprimer. Les sourds-muets

n'articulent point les sons, parce que l'articulation des sons est une imitation de ce qui a frappé l'oreille, comme la peinture est une imitation de ce qui a frappé les yeux. Par lui-même, le sourd-muet, même instruit ne peut donc articuler. Mais, si on lui explique : comment il faut ouvrir la bouche, pour émettre les voyelles ; et, comment il faut frapper ces émissions de voix, avec la langue, les dents, les lèvres ou le gosier, pour émettre des consonnes ; alors, avec assez de patience, on parvient à le faire parler. Si, on parvenait à faire parler un perroquet sourd ; on serait bien sûr : qu'il a une âme ; et, qu'il n'est pas un perroquet seulement ; mais, un homme perroquet.

— « ... et, continue Bonald, ne font-ils entendre que des sons inarticulés qui les rapprochent bien plus de la brute que de l'homme ? »

— Comment ! un sourd-muet, instruit, plus rapproché de la brute que de l'homme ? Mais, Bonald n'y pense pas. Il faut être bien fanatique d'un système, pour s'exprimer ainsi.

Résumons !

Si, Dieu est l'auteur du langage ; l'homme n'est qu'une machine.

Mais, entendons-nous bien : seulement, pour autant que, par le mot Dieu, nous comprendrons l'anthropomorphe créateur, personnification de l'éternelle justice. Si, au contraire, par le mot Dieu, nous comprenons l'éternelle justice ; alors, le mot auteur, exclusivement relatif au temps, disparaît : tout apppartient à Dieu ; tout appartient à l'ordre éternel ; tout appar-

tient à l'éternelle justice ; dont, l'harmonie, entre la liberté des actions et la fatalité des événements, est l'expression. De ces points de vue, les affirmations et les négations : DÉISME, ATHÉISME et PANTHÉISME peuvent alors être données comme vérités. Voilà, comment, avec des langues indéterminées, les contraires peuvent paraître : également rationnels.

---

§ 3.

Si les animaux parlent ?

Au § 1, nous avons dit :

« Le chien sent-il ? Première question. Avant de l'a-
« voir résolue, il est impossible de savoir d'une ma-
« nière *incontestable*, s'il a des signes ; ou, s'il n'en a
« pas. »

D'après ce passage, il paraîtrait : que, nous aurions dû intituler ce paragraphe : *Si les animaux sentent.* Avant de discuter ce point, nous croyons préférable de voir : ce qui a été dit, sur la question de savoir : *Si les animaux parlent.*

— « Rien, dit M. Cousin, n'induit plus à faire des cercles vicieux... »

— Les cercles vicieux sont inhérents au langage : aussi longtemps, que le point de départ du langage, n'est point démontré : être absolu. Jusque-là, tout point de départ est nécessairement hypothétique ; et, toute hypothèse appartient à un cercle vicieux, qui n'a ni commencement ni fin. C'est, ce cercle qu'il faut briser : avant de pouvoir sortir de l'hypothèse.

— « ... que, continue M. Cousin, l'habitude des abstractions logiques... »

— C'est, comme si M. Cousin disait : — « Rien n'in-« duit plus à faire des cercles vicieux, que l'habitude « de raisonner. » — Car, tout raisonnement est une logique; et, toute logique est une abstraction. C'est, qu'il y a bien et mal raisonner; et, qu'il n'y a que cela. Après cela : peut-on raisonner réellement; et, comment raisonne-t-on bien ? QUESTIONS.

— « ... qui, continue M. Cousin, vous ramènent *d'ordinaire* au point de départ d'où vous êtes parti. »

— Ce n'est point d'ordinaire, qu'il fallait dire: c'est, *toujours :* lorsqu'on ne s'arrête pas. Et, cela est inévitable : aussi longtemps, que le cercle vicieux n'est point brisé. Une encyclopédie, un cercle de connaissances est une sottise. Les connaissances réelles ne sont point en cercle. Elles ont l'ABSOLU, pour point de départ; et, se développent sur des lignes droites : elles rayonnent.

— « M. de Tracy, continue M. Cousin, analysté logicien,... »

— Il y a bon et mauvais logicien. L'auteur de l'idéologie est un matérialiste déclaré. Est-ce là ce que M. Cousin nomme *bon logicien?*

— « ... cherche, continue M. Cousin, pourquoi l'animal n'a pas de signes. »

— Avant de rechercher : pourquoi les animaux n'ont pas de signes ? Il faudrait démontrer : qu'ils n'en

ont point. *Signe,* d'après le dictionnaire, signifie : *qui exprime la pensée.* Or, Descartes; et, M. Cousin; et, le sens commun; et, le raisonnement réel; disent : que, SENTIR; c'est, PENSER. Toute l'Académie des sciences affirme : que, les animaux sentent et par conséquent qu'ils raisonnent; nous avons donné mille preuves de ce fait, de cette affirmation au titre premier. Il faudrait, cependant, être d'accord avec soi-même. Et, cela n'existe point, pour ces Messieurs.

— « C'est, dit-il, continue M. Cousin, qu'il n'est pas capable de distinguer les sensations particulières... »

— Est-ce que Messieurs de Tracy et Cousin s'imaginent : qu'il y a des sensations générales? Est-ce. qu'ils s'imaginent qu'il est possible : de se trouver *en société*, avec une mémoire; et, de ne point distinguer ses sensations, QUAND ON EN A?

— « ... renfermées, continue M. Cousin, sous une sensation complexe. »

— Est-ce que MM. de Tracy et Cousin s'imaginent : qu'il y a des sensations, qui ne soient point complexes? S'ils en trouvent : qu'ils les mettent donc en bouteille ; ce sera curieux!!

— « Mais, continue M. Cousin, comme l'animal ne pourrait faire cette opération sans signes, il s'ensuit que l'animal n'a pas de signes parce qu'il n'a pas de signes. »

— M. Cousin se moque, très-agréablement et très-

spirituellement, de M. de Tracy. Il a parfaitement raison. Mais, quand on critique, il faut : ou, faire mieux ; ou avouer son ignorance. M. Cousin n'avoue pas son ignorance. Voyons ! s'il fera mieux. Toute la question *philosophique,* c'est-à-dire *morale*, *religieuse, sociale,* se trouve là. Allons, M. Cousin, la question est bien posée ; résolvez-la.

— « Toute institution, continue M. Cousin, suppose une puissance d'institution. »

— Dès l'entrée, nous voilà dans le vague, jusque par-dessus les oreilles. Il y a puissance illusoire et puissance réelle. La puissance illusoire est relative à l'organisme, à la matière ; la puissance réelle, s'il y a des puissances réelles, est relative : aux âmes. Aussi longtemps, que ces deux puissances ne sont pas distinguées, on tourne dans le cercle ; et, on n'en sort pas.

— « Or, continue M. Cousin, l'institution réagissant sur la puissance qui l'institue... »

— Est-ce une puissance réelle qui institue, ou, est-ce la nécessité, l'organisme. Parle-t-on, comme on tette ?

— « ... la développe, continue M. Cousin, l'étend, de sorte que celle-ci lui doit ses progrès et *paraît* en dépendre. »

— Un matérialiste fera usage de cet argument, comme un spiritualiste. Il vous *paraît,* dira-t-il : que,

le langage dérive de la liberté; c'est une erreur, il dérive : de la nécessité, de l'organisme.

— « Mais, continue M. Cousin, comme la puissance d'institution a créé l'institution... »

— Oui, dira le matérialiste, comme un capucin de carte en tue un autre; quand il est renversé par un autre.

— « ... qui, continue M. Cousin, la fortifie, il est vrai de dire que c'est *à elle-même* réellement qu'elle doit tous ses progrès,... »

— A qui se rapporte cet *à elle-même?* Est-ce à la puissance; ou, à l'institution. Si, c'est à l'institution, il n'est pas vrai de dire : que, c'est à elle-même, réellement, qu'elle doit tous ses progrès; pas plus qu'il n'est vrai de dire : que, c'est à une hache que l'on doit la plus belle des charpentes; ou à une plume le plus beau des poëmes. Une fois, l'âme unie à un organisme; c'est à l'âme, c'est à la puissance, *et à la société* que tout est dû : *sans exception aucune.*

— « ... qu'elle doit, continue M. Cousin, ses progrès ultérieurs. Aussi le génie moral dicte les lois qui règlent la moralité... ».

— Qu'est-ce que vous dites? Il y a donc un être, qui s'appelle génie moral? Il n'y a pas de génies moraux; ou, il n'y a que des génies moraux. Tâchez donc de trouver un génie physique, et, mettez-le en bouteille.

— « ... et, continue M. Cousin, paraissent la faire. »

— Ce qu'il y a de sûr; c'est, que jusqu'à présent, toute morale a été *faite*. Car, tout ce qui est hypothèse est *fait;* il n'y a pas d'hypothèse dans la nature. Y a-t-il une morale? Ce qu'il y a de certain encore; c'est, que si le panthéisme, ou l'anthropomorphisme, sont des réalités; toute morale : est une calembredaine; un cercle vicieux; un rien du tout.

— « Si, continue M. Cousin, l'on examinait aussi les effets des grandes institutions naturelles,... »

— Qu'est-ce que vous dites encore? Des institutions naturelles! En voilà une expression qui est joliment philosophique! Vous verrez : que, l'attraction et la répulsion sont des institutions. Est-ce : des institutions du Créateur, que M. Cousin veut parler? Alors, nous voilà encore dans le panthéisme : par voie d'anthropomorphisme.

— « ... on verrait, continue M. Cousin, qu'ils ne sont point arbitraires,... »

— Que signifie ce galimatias? Un effet dérive : de la nécessité; ou de la liberté. S'il dérive de la nécessité, il n'est pas arbitraire; s'il dérive de la liberté, il est arbitraire, quand même il arriverait *nécessairement*. Voilà encore où conduit l'indétermination des expressions. Il y a nécessité matérielle; et, nécessité intellectuelle. La terre tourne à l'entour du soleil; voilà une nécessité matérielle. Deux êtres réels unis à des organismes ayant mémoire, et étant en société;

parlent *nécessairement* : nous le prouverons. Voilà, une nécessité intellectuelle, qui dérive : de la liberté; de l'union d'une âme à un organisme. Il y a, encore ici, le défaut de passer : de l'ordre d'éternité, à l'ordre de temps, sans le remarquer. Avant le développement du verbe, le temps n'existe pas encore. Et, l'arbitraire appartient à l'ordre des temps. Parler d'arbitraire, avant que le verbe soit développé, c'est passer, sans le savoir, d'un ordre à un autre. Et, voilà comment on fait : du galimatias inextricable.

— « ... parce que, continue M. Cousin, leurs causes ne le sont pas,... »

— Arbitraire, voyez le dictionnaire, signifie : qui dépend de la volonté. Y a-t-il des volontés; et, qui a une volonté. Si, le panthéisme existe; il n'y a pas de volonté, il n'y a pas d'arbitraire. Si, l'anthropomorphisme existe; il n'y a que l'anthropomorphe qui ait une volonté; et, tout est arbitraire, relativement à lui; mais, rien n'est arbitraire relativement à nous. Si, le panthéisme et l'anthropomorphisme sont des calembredaines; si, nos âmes sont des êtres réels; tout ce que nous faisons, par le raisonnement, est arbitraire. Avant le raisonnement, le temps n'existe pas, il n'y a pas d'arbitraire, il n'y a encore rien *dans le temps*.

— « ... et l'on ne confondrait pas, continue M. Cousin, les causes prochaines et immédiates avec les vraies causes plus éloignées. »

— Comment! que dites-vous? Si, le panthéisme existe; il n'y a pas de causes réelles : qu'elles soient

prochaines ou éloignées. Si l'anthropomorphisme existe ; il n'y a qu'une cause, *l'anthropomorphe;* et, le raisonnement le réduit à rien du tout. Si, les âmes existent; il n'y a de causes réelles, prochaines ou éloignées : que, ce qui en dérive. Si, je donne un coup à un capucin de carte, placé devant dix mille autres, je sais la cause de la chute : du dernier comme du premier. Tâchons donc de parler clairement!

— « Il est absurde, poursuit M. Cousin, de dire que l'homme ne pense qu'au moyen des signes,... »

— Faites bien attention, lecteurs! M. Cousin va dire des folies; mais, de ces folies qui ne sont jamais dites : que, par les plus belles intelligences. Nous le répéterons mille fois, M. Cousin est une des plus belles intelligences qui aient jamais existé. C'est dommage qu'il l'ait pervertie par sa vanité. S'il avait su douter, jusqu'à ce qu'il sût, il serait arrivé à la vérité.

— « ... si l'on n'ajoute, continue M. Cousin, qu'il n'a des signes que parce qu'il pense. »

— Toute l'erreur de M. Cousin gît dans cette phrase. Si, M. Cousin avait dit : « Si l'on n'ajoute « qu'il n'a des signes que parce qu'il *sent* et qu'il est « en société. » Il aurait été exempt de reproches; et, il serait arrivé à la vérité; et, il aurait vu la vérité, pour ainsi dire : sans le vouloir. Et, pourquoi a-t-il commis cette faute? Par l'indétermination des termes.

Il n'a pas reconnu : que, *sentir* appartient à l'ordre *d'éternité;* et, que *sentir* n'est *penser* : que, lorsque le verbe est développé. Si, *sentir* appartient à l'ordre d'éternité ; PENSER, appartient à l'ordre des temps ; et, il n'y a pas de pensées, pas de temps, avant le développement du verbe, avant l'établissement du signe.

— « Les signes, continue M. Cousin, ne créent point des facultés;... »

— Les facultés, chez un homme, sont des sottises. L'âme, unie à un organisme, etc., est-elle faculté? c'est-à-dire : est-elle réellement âme? Voilà la question.

— « ... ils supposent, continue M. Cousin, une activité... »

— Pas du tout. Ils en supposent deux. Laissez un homme seul : il ne parlera jamais ; il ne pensera jamais ; il ne sortira point : de l'éternité.

— « ... une activité intentionnelle antérieure, continue M. Cousin, qui a pu les créer,... »

— D'abord, on ne crée pas. Créer est absurde : vous l'avez dit. Ensuite, cette activité intentionnelle a bien l'air : anthropomorphique.

— « ... parce que, continue M. Cousin, elle l'a voulu,... »

— Voilà encore la même faute. La volonté, est relative au temps. Parler de volonté, avant le développement du verbe ; c'est, passer, sans le savoir, de

l'ordre d'éternité à l'ordre de temps. Le verbe se développe : sans le vouloir, nécessairement : lorsque deux êtres réels, unis à des organismes ayant mémoire ; se trouvent en contact. Le contact, de deux libertés, développe le verbe : nécessairement. C'est là, une nécessité intellectuelle. Nous le prouverons. Mais, probablement : quand, nous donnerons nos preuves, nos lecteurs nous auront déjà envoyé promener : ils n'auront plus besoin de nous.

— « ... et c'est de cette volonté productrice, continue M. Cousin, qu'il faut nous relever,... »

— Ce n'est pas du tout d'une volonté, qui n'existe pas avant le développement du verbe, qu'il faut nous relever, pour développer le verbe ; ce serait rester dans le cercle vicieux. Ce, dont il faut relever, c'est : de l'âme unie à un organisme ; et, de la société. Plantez un homme, dans une solitude, et vous verrez, s'il aura de la volonté. Il aura des tendances organiques ; et, rien de plus.

— « ... non, continue M. Cousin, des signes qui n'en sont que les produits. »

— Le signe, primitif et affirmatif MOI, qui, en société, d'où il dérive exclusivement, renferme le signe également primitif et négatif PAS MOI, *toi;* ne dépend point de la volonté ; mais, devient l'instrument de la volonté, ou plutôt de l'âme : qui, ne devient volonté : qu'en même temps, que ces signes sont dé-

veloppés. Nous donnons ici des détails qui seront inutiles, pour plusieurs de nos lecteurs. Mais, nous les prions de nous pardonner : en faveur de ceux pour lesquels ils ne le seront point.

— « Pourquoi, continue M. Cousin, l'animal ne pense-t-il pas? »

— Allons! voilà la question bien posée. De Maistre dit : qu'une question, bien posée, est plus d'à moitié résolue. C'est vrai. Si donc, M. Cousin ne la résoud pas ; il y aura de sa faute. Car, son intelligence est assez belle pour la résoudre.

— « Parce qu'il n'a pas de signes, dit-on, continue M. Cousin ; mais pourquoi n'a-t-il pas de signes? »

— Très-bien! de mieux en mieux! Allons! du courage! vous touchez au but. Le malheureux! il va virer de bord!

— « Parce qu'il ne pense pas, continue M. Cousin ; et il ne pense pas parce qu'il ne veut pas ;... »

— Eh non! Monsieur Cousin. Il ne pense pas..... *parce qu'il ne sent pas*. Si, dans la *solitude*, il sentait dans l'éternité : dans la société, il sentirait nécessairement dans le temps. Il penserait par nécessité intellectuelle ; et, c'est seulement alors : qu'il aurait une volonté. Nous le prouverons... Mais, alors, et nous le répétons : cela sera inutile. Tant mieux! on ne sait bien : que, ce que l'on apprend soi-même.

— « ... c'est-à-dire, continue M. Cousin, qu'il ne produit pas volontairement (1), et par conséquent, ce qu'il fait (2) n'étant pas un effet qu'il puisse distinguer de sa cause,... »

— Quel galimatias! N'était-il pas plus simple de dire : ne sentant pas, il est incapable d'établir des signes; incapable d'établir des signes, il est incapable de penser; incapable de penser, il est incapable de vouloir. Dès lors, tout ce qu'il fait, il le fait *nécessairement, illusoirement,* il ne fait pas, IL PARAIT FAIRE.

— « ... il est toujours, continue M. Cousin, sous la loi de l'affection passive. »

— C'est dommage; car, une affection *active* serait bien jolie! A l'article *Affections* le dictionnaire dit : « terme de philosophie, qualités qui surviennent à un « corps soumis à l'action d'une cause. » M. Cousin devrait nous donner son dictionnaire.

— « Il n'a pas, continue M. Cousin, et par conséquent il ne conçoit pas l'intention et ne peut attacher une intention métaphysique... »

— C'est encore bien dommage! Mais, il paraît qu'il y a des intentions physiques. Ce doit être une bien belle chose qu'une intention physique. M. Cousin en aura probablement mis en bouteille. Nous donnerions bien des choses pour en voir une. Quel jargon!

(1) Voilà, un c'est-à-dire, qui équivaut à l'explication du *Médecin malgré lui.*

(2) Voilà, une conclusion, digne de l'exorde!

Est-il permis de faire un pareil salmigondis : de choses bonnes ; et, de choses mauvaises.

— « ... et ne peut attacher, continue M. Cousin, une intention métaphysique à un son. »

— Le son immatériel se trouve probablement dans la fiole à côté de l'intention physique. Tenez, lecteurs ! vous nous tueriez plutôt que de nous empêcher de rire : quand, un grand homme nous dit une bêtise. Que voulez-vous ? c'est une maladie.

— « L'homme, poursuit M. Cousin, est essentiellement une *force libre : ...* »

— Voyez-vous ces deux mots : qui hurlent de se trouver ensemble ! C'est, comme si vous disiez : l'homme est essentiellement de la matière qui n'est pas matière. Et, pourquoi l'animal n'est-il pas aussi : de la matière qui n'est pas matière ? Sera-ce parce qu'il est matière qui est matière ? L'argot est cent fois préférable : à un pareil jargon.

— « ... là est, continue M. Cousin, sa dignité,... »

— Si, sa dignité équivaut à la définition de sa réalité ; sa dignité est d'un beau poil.

— « ... l'origine, continue M. Cousin, ou du moins la condition de toutes ses connaissances. »

— Il y a diablement de conditions pour avoir, même une *seule* connaissance.

1° Il faut être un être réel, un être sentant.

2° Il faut être uni à un organisme.

3° Il faut que cet organisme ait une mémoire.

4° Il faut que cette mémoire soit développée par l'âge.

5° Il faut être en société.

6° Il faut que le verbe soit développé.

Otez une seule de ces choses; et, la connaissance va se promener : la canne à la main.

— « Il y a de l'action, continue M. Cousin, dans toute connaissance,... »

— Le mot action a deux valeurs. Il y a : action *réelle;* et, action *illusoire*. Toute action réelle, est relative au temps ; le temps est relatif au verbe. Ainsi, avant le verbe, il n'y a pas d'action réelle. Aussi, la première connaissance, le premier signe, ne dérive pas : d'une action réelle. C'est, seulement par le signe : que, l'âme devient capable d'action. Auparavant, il n'y a qu'action illusoire; action organique.

— « ... et toute action, continue M. Cousin, est essentiellement libre. »

— Oui, une action réelle. C'est, comme si vous disiez : qu'une action est une action.

— « Le reste, continue M. Cousin, n'est point de l'action, mais du mouvement. »

— Il est impossible de dire mieux. Vous le voyez,

Messieurs ! en dehors de l'action réelle, de l'action de l'âme, il n'y a : que, mouvement, matière. C'est, M. Cousin qui l'a dit. La vérité, dit-on, sort de la bouche des enfants. Que signifie ce proverbe ? Que, les enfants n'ont pas encore de préjugés ; et, que c'est chez eux qu'il est le plus facile : de reconnaître la vérité. Qu'est-ce qui masque la vérité ? Les préjugés. Anéantissez les préjugés, la vérité reste évidente. Ici M. Cousin, sans le savoir ; et, par ce non-savoir ; a laissé paraître la vérité.

— « Notre vraie puissance, continue M. Cousin, est notre volonté. »

— Toujours de mieux en mieux : notre vraie puissance est l'âme ; et, notre fausse puissance, est : l'organisme ; la matière ; la *force*. Force et volonté ; ce qui signifie ici : force et âme ; sont ainsi les antipodes. Voilà M. Cousin disant lui-même : que l'âme n'est pas une force ; et que, par conséquent, elle n'est pas : *une force libre*.

— « Si l'homme ne voulait pas, continue M. Cousin, il ne pourrait rien. »

— Trop gratter cuit ; et, trop parler nuit. A quoi bon ajouter, à de belles choses, des vérités de la Palisse ? C'est, par trop enfant de dire : que, si l'homme ne voulait pas, il ne pourrait pas. Et, encore ici, l'homme doit signifier l'*âme*, pour ne pas dire une folie. Un homme, qui a la fièvre, peut étrangler ce qu'il a de plus cher. Il ne veut pas l'étrangler cependant.

Et, si vous ne faites la distinction, n'est-ce pas l'homme qui étrangle?

— « Il ne pourrait, continue M. Cousin, que ce que peut l'animal;... »

— Parfaitement bien! L'homme est donc : une âme, plus une bête. Or, comme l'âme est exclusivement : ce qui sent; ce qui est capable de penser; les bêtes, qui sont incapables de penser, selon le M. Cousin d'ici, ne sentent donc pas. Allons : M. Cousin! il faut sortir ou entrer. Si, la bête n'a pas de puissance réelle; n'a pas de volonté réelle; avec tout ce qu'il faut pour développer la volonté; elle n'a donc pas d'âme? Et, si elle n'a pas d'âme, elle ne sent pas. Ou, M. Cousin veut-il : que, ce soit la matière qui sente? Le célèbre Laplace disait, du reste, qu'on ne pouvait affirmer : qu'une salade était incapable de souffrir mort et passion. Écoutez ce qui va suivre : quand, M. Cousin parle comme un enfant, il est admirable.

— « ... c'est-à-dire, continue M. Cousin, que *la force universelle de la nature, à l'aide de circonstances extérieures et de ressorts internes, déterminerait en lui des expressions et des mouvements purement organiques.* »

— Messieurs! tout notre travail consistera : à vous prouver la vérité, de ce que M. Cousin vient de vous exposer. Jamais, Descartes n'a rien dit, sur l'automatisme, qui eût plus de valeur : que, ce que vient de dire M. Cousin.

— « Parmi ces mouvements, continue M. Cousin, il faut compter le *langage primitif,...* »

— Voilà, M. Cousin qui cesse d'être enfant; le voilà redevenu philosophe; et, le voilà perdu dans l'indétermination : entre le propre et le figuré.

— « ... tout signe, continue M. Cousin, involontaire et irréfléchi. »

— L'expression *signe involontaire* équivaut : à l'expression *blanc noir*. Un signe, dit le dictionnaire, est l'expression de la pensée; et, ce qui est involontaire, n'est pas une expression de pensée; M. Cousin vient de le dire. Au propre, un perroquet ne parle pas; même, quand il dit : *bonjour, Jacot*. Maintenant, vous allez avoir : du galimatias; du philosophisme.

— « Quand ces signes irréfléchis, continue M. Cousin, seraient aussi riches qu'ils le sont peu,... »

— Voyez-vous : le passage d'un ordre à un autre; de l'ordre de nécessité, à l'ordre de liberté? Et, pourquoi donc le langage primitif de la bête ne devient-il pas riche?

— « ... quand, continue M. Cousin, l'imagination systématique... »

— Quel langage! L'imagination n'est pas un être. Le mot imagination a deux valeurs : l'imagination est réelle ou illusoire; active ou passive. Là, où le verbe n'est pas développé; et là, où il n'y a pas de source de

verbe; comme chez l'homme isolé, pour le premier cas; ou, chez l'animal même en société figuree, pour le second; il n'y a que mémoire, imagination illusoire, imagination passive, où la force, la matière, l'organisme simulent l'activité réelle. Là, où le verbe est développé, là, seulement, il y a imagination réelle. Quant, à l'épithète *systématique :* c'est, une philosophade. Du reste M. Cousin, par l'imagination systématique a voulu dire : l'*esprit de système, le préjugé*. Ce qui va suivre, sauf quelques taches, est excellent.

— « ... leur prêterait, continue M. Cousin, les caractères dont *ils sont entièrement dépourvus*,... »

— Les caractères de la volonté, les caractères de l'âme; et, par conséquent, les caractères du sentiment; car, l'âme est le sentiment; ou, ce n'est rien du tout. Suivez bien M. Cousin. Voilà encore l'enfant qui va parler.

— « ... si parfaits, continue M. Cousin, qu'on les suppose,... »

— Ce sont les signes des animaux, ne l'oubliez pas.

— « ... considérés isolément en eux-mêmes, continue M. Cousin, ils ne pourraient jamais servir de moyens de rappel ou de communication à la pensée. »

— Qu'est-ce que vous nous chantez, M. Cousin? La pensée n'est pas un être; les pensées ne communiquent

pas ; ce sont les âmes qui communiquent, au moyen des pensées ; ou, plutôt, des expressions de pensée qu'elles peuvent émettre et recevoir : par leur union à des organismes. Le langage primitif, qui n'est pas du tout un langage, est transformé en langage réel : partout, où il y a des êtres réels en contact, ayant déjà ce prétendu langage primitif.

— « Ils ne seraient même jamais des signes, » continue M. Cousin : ...

— Très-bien ! M. Cousin. Voilà que vous distinguez le propre du figuré. Alors, pourquoi ne concluez-vous pas ?

— « ... ils seraient exactement, continue M. Cousin, comme s'ils n'existaient pas,... »

— Ainsi, quand le chien crie, après avoir reçu un coup de bâton, c'est relativement à la douleur, relativement à l'âme, absolument comme s'il chantait. C'est vous, qui le dites, M. Cousin. Nous, nous le prouverons.

— « ... si, comme on le dit ordinairement avec assez de justesse, continue M. Cousin, l'homme n'avait quelque pensée à leur donner... »

— Quel jargon ! On ne donne pas une pensée à un mouvement, à un signe figurément dit ; l'âme donne à ce signe, une valeur ; et, dès lors, ce signe figuré devient : un signe propre ; une expression de pensée ; et, non une pensée. Dites donc alors : que, partout où les signes figurés existent, ainsi que la société qui rend les

signes propres nécessaires; et, que cependant les signes propres ne viennent point à être inventés; *c'est, qu'il n'y a personne pour les inventer;* c'est, qu'il n'y a pas d'âme, pas de sentiment; et, que les signes qui apparaissent, même après des coups de trique, sont, ainsi que le dit M. Cousin, *comme s'ils n'existaient pas.* C'est, un arbre qui crie en tombant.

— « ... quelque pensée à leur donner à signifier, continue M. Cousin, ou plutôt s'il n'avait le pouvoir de se les approprier et de les apercevoir. »

— Ainsi, où ils ne sont pas appropriés, c'est, qu'il n'y a personne pour les apercevoir. Quand, le chien crie; c'est, comme s'il chantait. C'est M. Cousin qui le dit.

— « Car, continue M. Cousin, tout ce qui est inaperçu est insignifiant et nul. »

— Quand, le chien crie; c'est, comme s'il chantait : c'est M. Cousin qui le dit; ne l'oubliez jamais!

— « Or la condition essentielle de toute aperception, continue M. Cousin, est l'action intérieure,... »

— C'est clair; et, où il n'y a point appropriation des signes, il n'y a point d'action intérieure *réelle;* il n'y a qu'action intérieure *illusoire : la force universelle de la nature,* comme dit M. Cousin.

— « ... cette action personnelle et fondamentale, continue M. Cousin, que les scolastiques appelaient la forme substantielle de l'existence. »

— Eh! grand Dieu! dites donc, tout bonnement : le *sentiment*. Pourquoi, ne point parler comme tout le monde? La forme substantielle de l'existence! Qui diable voulez-vous qui comprenne cela? Dites, le *sentiment de l'existence;* et, toutes les cuisinières vous comprendront.

— « Ce n'est pas l'aperception, continue M. Cousin, qui nous constitue,... »

— Prenez garde, M. Cousin! Vous allez tomber dans le galimatias.

— « ... c'est bien plutôt nous, continue M. Cousin, qui constituons l'aperception. »

— Quel jargon! Dites donc : là, où il n'y a pas d'âme, pas de sentiment; il n'y a qu'aperception illusoire; là, où il y a sentiment, il y a aperception réelle. C'est, comme si vous disiez : il y a sentiment; là, où il y a sentiment; et, il n'y pas sentiment; là, où il n'y a pas sentiment. Il faut éviter de pareilles tautologies, qui ne sont bonnes : qu'à faire gagner les imprimeurs; et, à faire devenir fous des malheureux jeunes gens, qui ne peuvent s'imaginer : qu'un philosophe vienne leur dire : qu'un pain d'un sou, vaut cinq centimes.

— « Où manquerait l'action intérieure, continue M. Cousin, défaillirait l'aperception... »

— Cela signifie : que, quand le boulanger n'a pas de pain, il ne peut nous en donner.

— « . . et il n'y aurait rien pour nous, » continue M. Cousin.

— Cela signifie encore : que, quand vous donnez des coups de bâton à un chien ; s'il crie, c'est comme s'il chantait.

— « En vain l'animal en nous pousserait des cris, » continue M. Cousin, . . . »

— Écoutez bien ! cela devient intéressant. Vous allez voir : combien il est possible d'approcher de la vérité ; et, de faire naufrage sans y aborder. Et cela, parce que lorsque la vérité paraît ; si, vous ne jetez les préjugés à l'eau ; ils font chavirer le navire.

— « ... exécuterait mille mouvements, continue M. Cousin, ne sachant rien parce qu'il ne saurait pas, . . . »

— Ceci est obscur : parce que le mot *nous*, que nous avons souligné, peut avoir plusieurs valeurs. Il peut signifier : un animal, purement et simplement, sans avoir d'âme ; il peut signifier : un animal ayant une âme ; et, alors, c'est un homme ; mais, qui peut être complétement isolé ; il peut signifier encore : un homme, en rapport avec son semblable, avant que le verbe soit développé. La bête, pure et simple, exécuterait ses mouvements, pousserait ses cris par suite de la force universelle, ainsi que le dit M. Cousin. L'homme, isolé, n'attacherait aucune valeur à ses mouvements ; parce qu'il n'existerait pas encore dans le temps ; parce qu'il serait encore incapable de penser.

Quelques lignes de plus auraient suffi pour démontrer : comment la société développe le verbe ; là, où existe le verbe non développé ; là où existent des âmes unies à des organismes.

— « ... ne se sachant pas, » continue M. Cousin, ...

— Ne pas *se savoir*, quand on ne distingue pas l'ordre d'éternité de l'ordre de temps, est une expression qui n'a pas le sens commun. *Ne pas se savoir*, signifie : ou, ne pas sentir, n'avoir pas de sentiment; et, alors, c'est n'être qu'illusoirement ; ou, se sentir dans l'éternité et ne pas encore se sentir dans le temps ; et, c'est l'existence de l'enfant, avant le développement du verbe. L'animal, le chien, par exemple, qui chasse dans une meute : est-il un animal, qui n'a pas le sentiment de l'existence ; ou, est-il un animal, comme l'enfant chez lequel le verbe n'est pas développé? Là est toute la question. C'est, parce qu'il ne la détermine pas ; que, M. Cousin est obscur.

— « ... parce qu'il n'aurait jamais ni agi ni voulu, continue M. Cousin, il ne saurait jamais ni que lui, ni à plus forte raison qu'un autre que lui, eût exécuté un mouvement extérieur, encore moins qu'il eût voulu l'exécuter, et que ce mouvement réfléchit un sentiment, une idée. »

— D'abord, un sentiment ne se réfléchit pas ; ou, plutôt, le sentiment ne se réfléchit pas. Le sentiment est l'âme ; elle est, ou elle n'est pas. Ensuite, un mouvement ne réfléchit pas le sentiment ; le mouvement est l'expression de l'organisme ; et, il n'est l'ex-

pression de l'âme : que, lorsque le verbe est développé. Enfin, le mouvement d'un enfant, chez lequel il y a sentiment, et chez lequel le verbe n'est pas développé, n'est pas l'expression d'une idée. Il n'y a idée : que, là, où il y a verbe développé. Tout cela est nécessairement obscur : parce que, M. Cousin ne sait ce qu'il dit. C'est, un aveugle ; à la vérité, un aveugle fort adroit ; qui marche, avec son bâton. Mais, c'est toujours un aveugle. Il trébuche à chaque instant. M. Cousin devait nous dire : pourquoi les hommes parlent ; et, pourquoi les bêtes ne parlent pas. Pourquoi ne le dit-il pas ? Nous le dirons, nous.

— « Ce n'est donc pas, poursuit M. Cousin, la puissance de la parole et du signe... »

— Allons ! quel est l'imbécile qui ait jamais dit : que, le signe, la parole, étaient des puissances et non des outils ? C'est donc bien amusant, de se forger des monstres, pour avoir le plaisir de les combattre ?

— «... considérés en eux-mêmes, continue M. Cousin, qui produit les miracles qui nous accablent aujourd'hui... »

— Eh ! M. Cousin ; laissez donc les miracles et les mystères de côté. Pour un aveugle, tout ce qui a rapport à la lumière est mystère. Ouvrez les yeux : et les miracles et les mystères s'évanouiront. Le tout est simple comme bonjour.

— « ... et dans l'éclat desquels, continue M. Cousin, le signe et la parole cachent leur origine. »

— Allons! voilà du Saint-Esprit tout pur. Mettez-vous donc à genoux!

— « Car, continue M. Cousin, ôtez l'activité humaine... »

— Ne l'oubliez pas! M. Cousin vient de vous dire: que, l'action humaine réelle dérive : de l'âme; de la volonté; de la forme substantielle de l'existence; ce qui, pour dire simplement qu'il fait clair de lune, signifie : que l'activité humaine dérive : du sentiment de l'existence, de la sensibilité. Ainsi, ôtez le sentiment de l'existence, ou la sensibilité; et, vous ne parlerez pas. Ayez sensibilité, mémoire, société, etc., et, vous parlerez. Les bêtes ne parlent pas. Elles ont, évidemment : mémoire et société. Elles n'ont donc pas la sensibilité. C'est clair, comme bonjour. Nous rendrons cela plus clair encore, s'il est possible, quand, nous expliquerons : comment, le verbe se développe, *nécessairement,* partout où il y a les conditions *nécessaires;* et, comment il est possible de reconnaître : que, l'une des conditions manque, nécessairement : quand, les autres existent; et, que le verbe ne se développe pas. Tout cela, du reste, est tellement clair : qu'il serait honteux d'en parler deux fois, après l'avoir expliqué une..... si, les préjugés ne rendaient aveugle. Galilée a été obligé de dire : que la terre ne tournait pas. Du reste, la vérité ne peut être acceptée : avant, que les fautes soient expiées.

C'est juste. *Fatalité* et *liberté* doivent être HARMONIQUES; sinon..... RIEN.

— « ... et, continue M. Cousin, cette puissance mystérieuse... »

— Parlez-nous donc de votre ignorance; et, non de mystère. Un mystère : c'est un ballon de vanité. Dites : Je ne sais pas; je suis un ignorant, un sot : cela vaudra mieux. Socrate le disait bien; pourquoi ne le diriez-vous pas?

— « ... cette puissance mystérieuse, continue M. Cousin, se réduit à rien. »

— C'est-à-dire : que, les animaux ne sont rien..... de réel. Il y a longtemps, que nous vous le disons. Vous le dites comme nous. Nous sommes d'accord.

— « Laissez l'activité, au contraire, continue M. Cousin; laissez-lui apercevoir ces cris, ces gestes, qui, tant qu'ils lui sont étrangers, sont *insignifiants* en eux-mêmes. Elle les aperçoit. »

— Il fallait donc conclure et dire : voilà pourquoi l'activité humaine parle. C'eût été infiniment plus clair que le fameux : « Et, voilà pourquoi votre fille est muette. » La suite de la conclusion était : Et voilà pourquoi les animaux ne parlent pas. S'ils avaient une activité réelle, une activité indépendante de la force universelle, une volonté, une forme substantielle de l'existence, un sentiment de l'existence, la sensibilité enfin, ils parleraient. Ce serait également plus

clair : que, ce même : « Et voilà pourquoi votre fille est muette. »

— « Bientôt, continue M. Cousin, elle va les répéter librement,... »

— Très-bien! M. Cousin. Il n'y a, en effet, liberté : qu'après le développement du verbe. C'est, maintenant, vous qui le dites.

— « ... se les approprier, continue M. Cousin, les rendre significatifs pour elle... »

— Pour elle; et, pour un autre, au moins. Pour elle seule; par elle seule; elle ne ferait rien du tout. Le verbe ne se développerait point.

— « ... qui les comprend parce qu'elle les produit, continue M. Cousin, qui les produit puisqu'elle les répète librement. »

— Nous voilà retombé dans la tautologie. Puis, avant d'avoir conclu : que, les animaux ne sentent pas; il vous est impossible de savoir : si, l'âme est immatérielle; et, par conséquent, si l'âme produit réellement, librement, au propre et non au figuré. Si, le chien sent le coup de bâton; il n'y a pas plus d'âme, chez l'homme, que dans le creux de la main. C'est, à prendre ou à laisser.

— « Car toute répétition volontaire, continue M. Cousin, est une véritable production. »

— Pour l'amour du bon Dieu, laissez-nous donc

tranquille avec votre tautologie ! On croirait entendre les cloches, un jour des Morts !

—« Voilà, continue M. Cousin, les signes inventés : ... »

—Eh bien ! après ? Concluez donc ! Il faut bien avoir la rage, de parler sans rien dire ; quand, il est si facile de conclure.

—« ...l'activité, continue M. Cousin, n'a plus qu'à les perfectionner,... »

— Allons ! encore des bêtises. L'activité ne suffit pas. Allez voir des peuplades qui ne comptent pas plus loin que trois, ce qui du reste est bien difficile à croire ; mais, enfin, allez voir des langues qui restent des siècles sans se perfectionner. C'est, qu'il faut plus que l'activité ; il faut des besoins. Sans le besoin de la vérité ; sans l'anarchie, causée par MM. les philosophes, M. Cousin en tête ; jamais, la vérité ne serait cherchée ; et, si elle était trouvée ; M. Cousin et ses acolytes la fouleraient aux pieds. Ce sont des philosophes anthropomorphes qui ont incarcéré Galilée ; et, les philosophes panthéistes valent encore moins. Les premiers ont, au moins, l'excuse de vouloir l'ordre ; les derniers, pour s'excuser, n'ont que leur vanité. Belle excuse !

— « ... à les varier, continue M. Cousin, à les unir, à en faire à la longue, pour la pensée,... »

— Eh non ! M. Cousin ; ce n'est pas pour la pensée ;

c'est pour l'âme. Que diable voulez-vous donc que la pensée rappelle? La pensée n'est pas plus un être, que la force, qui se trouve dans une bille.

— « ... les moyens de rappel, continue M. Cousin, de communication ou même de production ultérieure si actifs et si puissants,... »

— Des moyens actifs! des moyens puissants! des outils actifs! des outils puissants! Quel jargon figuré. On peut dire : qu'un acide est actif, pour dire qu'il est concentré. Cela est bon dans le règne matériel. Mais, passer ces expressions dans le règne intellectuel, c'est faire du matérialisme; et, qui plus est, du galimatias!

— « ... puisqu'ils sont, continue M. Cousin, dépositaires de toute l'activité et de toute la puissance de l'intelligence volontaire et libre... »

— Encore une fois, quel jargon! Est-il possible qu'un homme d'autant de mérite dise de pareilles sornettes; et, cela : pour confondre la pensée avec l'âme!

— « ... dont ils sont à la fois, continue M. Cousin, les effets et les instruments. »

— La cause des signes est l'âme. Les moyens de l'*âme*, pour établir les signes, sont : son union à un organisme, suffisamment développé; et, l'état de société. Puis, les signes se perfectionnent : à mesure que les besoins l'exigent.

— « Les signes, continue M. Cousin, la parole, ne sont donc rien en eux-mêmes. »

— Non : il n'y a rien, qui soit en soi-même : que les âmes ; si, âmes il y a. Ici, nous parlons des individualités. Les signes et la parole sont faits : comme du beurre et du fromage.

— « Ils ne sont, continue M. Cousin, que ce que la volonté les fait être ;... »

— Le premier signe naît : de l'âme, unie à un organisme; et, de la société. La volonté et le temps naissent : avec les signes; avec le verbe. Après cela, les signes sont en effet, ce que *la volonté les fait être*. Du reste, c'est de la tautologie. Dire : que, les signes sont essentiellement conventionnels ; c'est tout dire. Bien entendu, s'il y a des volontés réelles : ce qui est à démontrer.

— « ... et en ceci comme en beaucoup d'autres choses, continue M. Cousin, il est dur d'entendre partout célébrer les effets quand la cause est ou méconnue ou repoussée. »

— C'est vous, qui repoussez et méconnaissez la cause, en accordant : qu'elle n'est pas exclusive à l'homme. Si, la sensibilité galope sur toute la série ; on a raison de dire : que, si une laitue ne fait pas un poëme; c'est, qu'elle ne parle pas. Demandez, plutôt, à M. le marquis de la Place?

— « Que l'on y songe, continue M. Cousin; la théorie que nous combattons ne va pas à moins qu'à faire produire l'homme par la parole;...»

— Vous ne combattez rien du tout. Nier, n'est pas combattre; et, encore moins vaincre. Pour combattre et vaincre, il faut prouver : que, l'âme, la sensibilité, appartiennent exclusivement à l'homme. Sinon, il est évident : que, l'homme n'est rien que par la parole; et, dans ce cas, ce n'est : qu'une très-mauvaise bête.

— « ... mais l'homme de cette théorie, continue M. Cousin, n'est qu'une machine... »

— C'est vrai. Et l'homme, fait par l'être unique, n'est-il pas une machine? Jusqu'ici, messieurs les philosophes, vous vous êtes rangés parmi les machines; et, en vérité : c'était justice.

— « ... une machine, continue M. Cousin, dont se sert plus ou moins heureusement le langage... »

— Il doit être bien joli, cet être nommé langage! A-t-il des oreilles, pour entendre toutes ces belles choses?

— ... « qui vient alors, continue M. Cousin, on ne sait d'où. »

—Il vient du Dieu : UN et PLUSIEURS. Il en est la conséquence logique.

— « N'est-ce pas là, continue M. Cousin, un véritable suicide? »
(*Fragm. philos. Pensées détachées; langage*, t. I, p. 212, 215.)

—Tout à fait. Mais, si une âme peut tuer le corps;

elle ne peut se tuer elle-même... si elle est. Le plus sot des suicides, est d'étudier : la philosophie de ces messieurs.

Nous venons de juger bien sévèrement M. Cousin. Disons néanmoins : que, personne, avant lui, n'a approché autant du but. S'il est coupable, c'est pour ne point l'avoir touché. Il ne tenait qu'à lui de le voir, il n'avait qu'à se frotter les yeux.

Voici un autre morceau également très-remarquable. Nous en signalerons les défauts.

— « Que d'absurdités, dit M. Cousin, n'a-t-on pas entassées sur la question du langage et des signes! »

— C'est vrai; c'est très-vrai; nous verrons cela en traitant du verbe. (Voyez au chapitre cinquième.)

— « L'école théologique, continue M. Cousin, pour abaisser l'esprit humain,...»

— L'école théologique a toujours eu raison. Aussi longtemps, que la vérité ne peut être connue, il faut abaisser l'esprit humain, puisqu'esprit humain il y a; ou sinon : l'humanité doit aller se promener dans le néant. Et, une fois qu'on ne peut plus abaisser l'esprit humain, qui alors est un esprit fort bête; il faut : que, ce charmant esprit trouve la vérité; ou, qu'il aille faire la même promenade.

— « ... prétend, continue M. Cousin, que Dieu seul a pu inventer le ngage. »

— C'est, précisément, pour cela : que, le bon Dieu a été inventé. Une fois que l'on sait, quelle est l'origine du verbe, on n'a plus besoin de lui ; et, du moment qu'on n'en a plus besoin, il s'évanouit. *Pasato il pericolo, gabbato il santo.*

— « Mais, continue M. Cousin, la difficulté n'est pas d'avoir des signes. »

— Comment ! la difficulté n'est pas d'avoir des signes ? Mais, il n'y en a pas d'autres. Voilà, M. Cousin, qui confond des mouvements instinctifs : du corps, ou du gosier, ou du sang, avec des signes. Il a cependant dit, plus haut, qu'il y avait un abîme : entre des mouvements et des signes.

— « Les sons, continue M. Cousin, les gestes, notre visage, tout notre corps expriment nos sentiments... »

— D'abord, avant le verbe il n'y a pas de sentiments au pluriel, de sentiments dans le temps ; il n'y a qu'éternité, sentiment d'existence ; ensuite, ce qui va suivre est pire encore.

— « ... instinctivement, » continue M. Cousin,...

— Tout ce qui est instinctif n'est pas un signe proprement dit. Si, les animaux n'ont pas de sentiments, ont-ils des signes proprement dits ? La sensitive, qui ferme ses feuilles, fait-elle des signes ?

— « ... et souvent même, continue M. Cousin, à notre insu. »

— Est-ce que M. Cousin s'imagine : qu'il y a des signes, proprement dits, à notre insu? Le *bonjour Jacot* du perroquet est-il un signe?

— « Voilà, continue M. Cousin, les données primitives du langage, les signes naturels... »

— Qu'est-ce que vous dites? Des signes naturels? Voilà, encore deux mots qui hurlent de se trouver ensemble. Signe naturel équivaut : à infini fini; à Dieu *un* et *plusieurs;* à nécessité liberté; à matière immatérielle. Un signe est, précisément, le contraire : de naturel; de dérivant du seul organisme. Il est artificiel, conventionnel, ou il n'est pas. Mais, dira M. Cousin, on se sert de mouvements pour en faire des signes. Et de quoi voudrait-il donc qu'on se servît? Du néant? Ils sont singuliers ces philosophes! Et cela : pour avoir la rage de parler trop vite.

— « ... que Dieu a faits, continue M. Cousin, comme il a fait *toutes choses.* »

— S'il a fait toutes choses, il a donc fait la parole. Il faut perdre la tête, pour dire de pareilles folies. Une fois, que le bon Dieu fait quelque chose, il fait, comme le dit M. Cousin, *toutes choses;* et, l'homme *ne fait rien du tout.* M. Cousin s'imagine-t-il : que, c'est la truelle qui fait le maçon? Eh bien! s'il y a un bon Dieu; l'homme est sa truelle.

— « Maintenant, continue M. Cousin, pour convertir ces signes naturels en véritables signes... »

— Ainsi, les signes naturels ne sont pas des signes? Pourquoi donc les appelez-vous signes? Est-ce pour embrouiller ce que vous dites, par la confusion du figuré avec le propre.

— « ... et instituer le langage, continue M. Cousin, il faut une autre condition : ... »

— Une autre condition! Pouvoir produire des mouvements, est donc une condition du langage; et, par conséquent, de la pensée? L'âme ne peut donc penser : sans produire des mouvements? L'âme doit donc être unie au mouvement, pour pouvoir penser? L'âme est donc séparée du mouvement; car, si elle était mouvement, elle ne serait pas simple, elle ne serait pas âme? L'âme ne peut donc penser? L'âme n'est donc pas un *être pensant?* Qu'en dites-vous?

— « ... il faut, continue M. Cousin, qu'au lieu de faire de nouveau tel geste, de pousser tel son *instinctivement*, comme la première fois, ayant *remarqué* nous-même que d'ordinaire les mouvements extérieurs accompagnent tel ou tel mouvement de l'âme,... »

— Ta, ta, ta, ta, ta; vous voilà parti au galop avec le mors au dent. Mais, cette *remarque* est un raisonnement; et un raisonnement très-complexe; or, pour raisonner il faut des signes. Il y a donc des signes, avant qu'il n'y ait des signes? Puis, nous voilà, jusqu'au cou, dans le cercle vicieux : pour lequel M. Cousin paraît avoir tant d'horreur. Et, tout cela : parce qu'on veut parler, avant d'avoir pensé. Alors, on lâ-

che *instinctivement* des paroles; et, on ne dit rien du tout.

— « ... nous les répétions volontairement, continue M. Cousin, avec l'intention de leur faire exprimer les mêmes sentiments. »

— Et, alors, pourquoi les chiens ne parlent-ils pas? Selon vous, ils ont des sentiments. Pourquoi diable ne remarqueraient-ils pas, comme vous; si, on peut remarquer sans signes? Direz-vous, aussi, cette belle calembredaine : que, c'est parce qu'ils ne peuvent articuler des sons comme les perroquets? Vous imaginez-vous : que, si l'humanité était sourde-muette de naissance, l'humanité n'aurait pas le verbe? Allons! M. Cousin, vous plaisantez!

— « La répétition volontaire d'un geste ou d'un son, » continue M. Cousin,...

— Vous le voyez; vous le dites vous-même : l'humanité, sourde-muette de naissance, parlerait. Pour, que des hommes parlent; qu'ils soient dans des enveloppes de chiens ou de chauves-souris, il leur suffit : de faire des mouvements; d'avoir des besoins; et d'être en société. Ce n'est pas plus malin que cela.

— « ... produit d'abord par l'instinct, » continue M. Cousin,...

— C'est, du mouvement, sans doute, que vous voulez parler; et, non de tel mouvement. Alors, il serait très-joli : que, le mouvement ne fût pas produit par

instinct! Vous ignorez donc : que, l'instinct n'est qu'une force, un mouvement? Il faut donc vous remettre à l'A, B, C? Tout cela : c'est, parler pour ne rien dire; ne pouvant dire pour parler.

—« ... et sans intention, » continue M. Cousin,...

— Ce serait bien joli : s'il était produit : par instinct; et, avec intention! Ce serait cela : qu'il faudrait mettre en bouteille!

— « ...telle est, continue M. Cousin, l'institution du signe *proprement* dit, du langage. »

— Eh bien! si cela se fait comme cela; et, que le bon Dieu ait fait l'homme comme cela; l'homme est la truelle du bon Dieu, qui lui sert à faire le langage. On ne coud pas un habit avec du fil; on le coud avec une aiguille. De cette manière-là, ou d'une autre, c'est toujours le bon Dieu qui fait le langage; comme, c'est le tailleur qui fait l'habit; et, non l'aiguille ni le fil. Mais, encore une fois, pourquoi les chiens ne parlent-ils pas? Ne tournez donc pas autour du pot; et, venez au fait.

— « Cette répétition volontaire, continue M. Cousin, est la convention primitive sans laquelle toute convention ultérieure avec les autres hommes est impossible. »

— *Very well*, disent les Anglais. Mais, c'est précisément ce premier pas, qui est le plus difficile. C'est l'affaire de saint Denis : portant sa tête, pendant deux lieues.

— « Or il est absurde, continue M. Cousin, d'employer Dieu pour faire cette convention première à notre place. »

— C'est bien vrai. Comme il serait absurde : que, le tailleur fît les trous d'aiguille avec le bout de son doigt. Mais, en est-ce moins le tailleur qui fait les trous ?

— « Il est évident, continue M. Cousin, que nous *seuls* pouvons faire celle-là. »

— Ah çà ! camarade, vous supposez donc : que, le bon Dieu a les doigts trop gros, pour pouvoir faire des trous aussi fins qu'on peut les faire avec des aiguilles ? Nous pouvons donc faire, ce que le bon Dieu ne pourrait faire ? Allons ! vous frisez le fagot.

— « L'institution du langage par Dieu, continue M. Cousin, recule donc et déplace la difficulté et ne la résoud pas. Des signes inventés par Dieu seraient pour nous, non des signes, mais des choses... »

— Très-bien ! M. Cousin ; parfaitement bien ! Il est impossible de dire mieux. Et, comme s'il y a un bon Dieu, c'est nécessairement lui : qui fait les signes, comme le tailleur fait les trous ; vous voyez donc bien ; et, vous dites parfaitement : que, s'il y a un bon Dieu, nous n'avons pas de signes en réalité ; nous ne pouvons penser, raisonner en réalité ; c'est-à-dire : qu'alors, nous ne sommes *rien du tout*. Bravo, M. Cousin ! bravissimo !

— « ... qu'il s'agissait ensuite pour nous, continue M. Cousin, d'élever à l'état de signes en y attachant telle ou telle signification. »

— Pas possible, M. Cousin; pas plus, qu'il n'est possible à une aiguille de faire un trou sans le tailleur. C'est le bon Dieu qui fait tout, vous venez de le dire : *il fait toutes choses.* Vous aurez beau faire; tant qu'il est là, vous ne ferez rien du tout..... en réalité.

— « Le langage, poursuit M. Cousin, est une institution de la volonté... »

— Bien certainement, M. Cousin, si volonté signifie l'âme ; et, si cependant il y a des volontés. Pour le savoir, voilà par où il faut commencer : y a-t-il des volontés? S'il y a un bon Dieu; pas plus de volonté que dans le creux de la main. Dans ce cas, c'est *lui, lui seul qui est volonté.* Ne dites-vous pas qu'il est l'ÊTRE UNIQUE? Eh bien! concluez donc.

— « ... travaillant, continue M. Cousin, sur l'instinct et la nature. »

— La nature et l'instinct, M. Cousin; c'est une seule et même chose! Vous aimez donc bien à embrouiller les questions?

— « Mais, continue M. Cousin, ôtez la volonté, il n'y a plus de répétition libre possible... »

— Très-bien! Vous voyez donc : que, partout où le bon Dieu se trouve; il n'y a rien ailleurs ; et, que partout où il est, il n'y a que lui. Vous l'avez dit : il est *l'être unique, la substance des substances.* C'est bien joli : une substance élevée au carré!!

— « ... d'aucun signe naturel, continue M. Cousin, il n'y a plus de vrais signes possibles, et la sensibilité toute seule... »

— Savez-vous bien ce que c'est, M. Cousin, que la sensibilité toute seule? C'est, l'âme séparée de l'organisme; c'est, la sensibilité dans l'éternité. La sensibilité dans le temps, c'est diablement complexe. D'abord, là elle n'est pas toute seule; elle est unie à un organisme; et, ce n'est pas tout. Il faut : que, cet organisme soit développé; et, ce n'est pas tout. Il faut : que, cet organisme ait une mémoire; et, ce n'est pas tout. Il faut : que, cet être double puisse faire des mouvements; et, ce n'est pas tout. Il faut : que, cet être double ait des besoins; et ce n'est pas tout. Il faut : qu'il ne soit pas seul; et, ce n'est pas tout. Il faut encore : que, le verbe soit développé. Et, c'est seulement alors : qu'il y a langage et volonté.

— « ... la sensibilité toute seule, continue M. Cousin, n'explique pas plus le langage que l'intervention de Dieu. »

— Comment! l'intervention de Dieu n'explique pas le langage? Mais, vous voulez donc vous faire brûler? L'intervention de Dieu explique TOUT; par une bonne raison : c'est, qu'avec l'intervention de Dieu; toute explication est une sottise.

— « Enfin, continue M. Cousin, ôtez la volonté,... »

— Qu'est-ce que vous dites? Mais, ôter la volonté c'est ôter l'âme. Vous perdez donc la tête? La ques-

tion est de savoir : s'il y a des volontés; s'il y a des âmes, qui soient des réalités, et non : des calembredaines.

— « ... c'est-à-dire, continue M. Cousin, le sentiment de la personnalité, la racine du *je* est enlevée. »

— Nous voilà, encore, dans le cercle vicieux; et, cela : parce que M. Cousin passe, sans le savoir, de l'ordre de temps, à l'ordre d'éternité. Dans le temps : le JE, la volonté, n'existe : qu'après le verbe; qu'après avoir dit : JE. Dans l'éternité : la racine du JE; la racine de la volonté; existe : avant le verbe. Tout cela, est clair comme bonjour. Mais, quand on ne distingue pas : c'est du noir, à couper au couteau.

— « Il n'y a pas de sujet, » continue M. Cousin,...

— Pas de sujet, dans le temps, c'est vrai. Mais, il existe dans l'éternité.

— « ... ni par conséquent d'attribut, » continue M. Cousin;...

— Le sujet, peut exister sans être uni : à des attributs; à des qualités; à de la matière; et, alors, le sujet est dans l'éternité. L'attribut, isolé du sujet, c'est : la qualification; la matière. Mais, la matière n'existe dans le temps; ces attributs n'existent dans le temps; que, lorsque le temps existe; et, le temps n'existe : que, lorsque le verbe existe. Vous ne voyez donc pas : que, pour que des qualifications existent, il

faut : que, le qualificateur existe. Le temps est un dérivé du verbe; et, non le verbe un dérivé du temps. Avant le verbe, il n'y a pas de temps; il n'y a : qu'éternité.

— « ... il n'y a plus de verbe, » continue M. Cousin...

— Dites : il n'y a pas encore de verbe; et, vous serez dans le vrai.

— « ... il n'y a plus de verbe, continue M. Cousin, expression de l'action de l'existence. »

— Très-bien! Le verbe est, en effet, l'expression de l'action de l'existence; et, il est impossible de mieux dire. Mais, pour que l'existence, l'âme, puisse agir; il faut : qu'elle soit unie à un organisme, etc., etc. — Voilà, ce qu'il fallait expliquer. Il fallait, surtout, ajouter le mot *réelle* : au mot *existence*. Car, si un phénomène, un arbre par exemple, est une existence réelle; quand cet arbre tombera et criera; il aura parlé.

— « Il n'est pas plus au pouvoir de Dieu, continue M. Cousin, qu'il n'appartient aux sens et à l'imagination de nous en suggérer la moindre idée. »

(*Fragments philosophiques*, t. II, p. 74.)

— Dire : que, quelque chose n'est pas au pouvoir de Dieu; parce que cette chose est absurde; c'est dire : que, Dieu est incompatible avec l'absurde. Dès

lors, dire : que, *Dieu est un et plusieurs* (1), c'est affirmer : que, Dieu n'existe pas. C'est M. Cousin qui le dit... et nous y souscrivons... pour le sens de ces messieurs.

Malgré, toutes nos critiques déjà faites; et, que nous ferons encore; nous répéterons : que, M. Cousin est celui qui a le moins mal raisonné, sur l'origine du langage et sur le langage. Nous ne laisserons rien échapper de ce qu'il a écrit sur ce sujet. Ses erreurs sont utiles, en ce qu'elles donnent occasion de les signaler. Écoutons-le de nouveau.

— « Nous ne saurions, dit-il, trop insister sur cette erreur singulière de Condillac. Séduit par un amour excessif de la simplicité,... »

— La simplicité, en fait de raisonnement, c'est : la clarté; l'incontestabilité; l'absolu; la vérité. Et là, il n'y a pas d'excès possible : parce qu'il n'y a ni plus ni moins. Où, il y a plus et moins, il n'y a point : clarté; vérité; simplicité. Condillac n'est simple : que, pour ceux qui ne réfléchissent pas. Quand, on prend la sensation pour point de départ des connaissances réelles; on prend le double pour le simple; et, la simplicité va se promener.

— « ... il substitue ici, continue M. Cousin, dans l'explication du fait, la cause extérieure à la cause intérieure, qui est seule la réelle,... »

— Vous le voyez, M. Cousin vous dit : que, les causes extérieures, la matière, ne sont que causes il-

(1) Définition de M. Cousin.

lusoires ; et, que la cause réelle est l'âme. Toute la philosophie est là. Il n'y a plus qu'à prouver : que, cela est.

— « ... et s'arrête, continue M. Cousin, à un principe qu'il aurait reconnu pour conséquence,... »

— C'est, que Condillac était beaucoup meilleur logicien que M. Cousin. Si, vous ne dites pas, comme Condillac, que l'homme doit tout à la parole; vous êtes obligé de dire : que, la parole est due : à une âme, unie à un organisme ayant une mémoire; et, à la société ou au non-isolement. Dès ce moment, vous reconnaissez : que, les chiens doivent parler. Condillac a vu le précipice; et, n'a pas voulu s'y jeter. M. Cousin ne le voit pas; ou, ne veut pas le voir. Arrangez-vous comme vous voudrez : ou, les chiens ne sentent pas; ou, ils doivent parler.

— « ... s'il avait, continue M. Cousin, creusé un peu plus avant. »

— Eh bien! M. Cousin; voyons si vous, vous allez creuser. Allons, courage! le champ est libre.

— « Pourtant, poursuit M. Cousin, l'explication de Condillac a fait fortune ; on a répété partout après lui que si l'homme pense, c'est qu'il a des signes,... »

— Et, l'on a bien raison; si, l'homme pense : c'est, qu'il a des signes. Sans signes on ne pense pas. *Il faut penser sa parole avant de parler sa pensée.*

— « ... et que si l'animal ne pense pas, continue M. Cousin, c'est qu'il est privé de signes. »

— C'est encore parfaitement vrai. S'il sentait : il aurait des signes.

— « Mais ce qu'il importe d'expliquer, continue M. Cousin, c'est pourquoi l'homme a des signes, et pourquoi l'animal n'en a pas. »

— Bravo, bravissimo, M. Cousin ! Vous avez mis le doigt sur la plaie. Allons ! dites pourquoi ; et, nous vous tiendrons quitte de tout le reste. Toute la philosophie est là.

— « Si Condillac, continue M. Cousin, s'était posé cette question, il aurait compris la véritable origine du langage. »

— Alors, M. Cousin qui s'est posé cette question, va la résoudre. Allons ! résolvez : nous vous écoutons.

— « Qu'est-ce que le langage ? » continue M. Cousin.

— Mais, homme du bon Dieu que vous êtes ! vous l'avez déjà dit cent fois ; le langage, c'est l'existence des signes. Et, maintenant vous allez vous plonger, et nous avec, dans le galimatias par-dessus les oreilles. Est-ce comme cela que vous résolvez vos questions ? Vous avez donc été à l'école des sibylles ?

— « C'est, continue M. Cousin, le rapport entre deux termes, dont l'un sert d'expression à l'autre. »

— Sert d'expression ! Dites donc qu'il fait clair de lune. Servir d'expression, c'est être signe. C'est comme si vous disiez : Qu'est-ce que le langage ? Et que vous répondiez : C'est le langage. Est-ce pour dépister les chiens que vous employez cette tautologie ? On ne vous demande pas, ce que c'est que le langage ; on le sait. Il s'agit de savoir : pourquoi l'homme parle ; et, pourquoi les chiens ne parlent pas ?

— « Or, poursuit M. Cousin, exprimer, c'est produire au dehors... »

— Ainsi, quand le volcan produit la lave au dehors, il parle ? Ne vaudrait-il pas mieux dire, tout bonnement : *je ne sais pas;* que, de donner de pareilles explications ? Vous oubliez donc : que, Socrate a été déclaré le plus sage des hommes, pour avoir dit : *je ne sais pas?*

— « ... c'est manifester, continue M. Cousin, c'est rendre sensible... »

— Quand, vous amoncelleriez les bêtises ; en seriez-vous plus clair?

— « ... ce qui se fait, continue M. Cousin, par la correspondance établie entre les deux termes dont l'un est nécessairement invisible, intérieur, immatériel,... »

— Qu'est-ce que vous chantez là? L'invisible est donc l'immatériel. Vous voyez donc la force, qui vomit la lave? Et, cette force invisible, les chiens ne l'ont-ils pas? Pourquoi donc ne veulent-ils pas?

— « ... et l'autre, continue M. Cousin, visible, extérieur, matériel. »

— Quel jargon !

— « Dans le langage dit naturel, » poursuit M. Cousin,

— Allons ! encore confondre le propre et le figuré. Il n'y a pas de langage naturel, il y a des mouvements naturels. Les chiens ont des mouvements naturels, pourquoi ne parlent-ils point ? Allons ! ne tergiversez pas.

— « ... c'est la nature elle-même, continue M. Cousin, qui crée cette correspondance ;... »

— Vous avez dit, vous-même : que, la création est une bêtise, une chimère ; ensuite, la nature n'est pas un être ; à moins, que cette nature ne soit votre bon Dieu anthropopanthée ; votre être UNIQUE. Dans ce cas, que voulez-vous que fasse l'homme ? il n'est rien du tout. Il ne peut faire que des trous, comme l'aiguille entre les mains du tailleur.

— « ... l'homme, continue M. Cousin, n'y intervient pas. »

— Il y interviendra, si vous voulez : comme l'aiguille.

— « Dans le langage artificiel, » continue M. Cousin ,...

— Encore une fois, homme du bon Dieu ! le langage est-il artificiel ? Toute la question est là. Si, l'âme

est matérielle, le langage, puisqu'il existe, est naturel, est une conséquence des lois inhérentes à la matière. Dire : qu'il y a de l'artificiel réel; c'est dire : qu'il y a de l'immatériel. Nous voilà dans le cercle vicieux. Et puis encore : pourquoi les chiens ne parlent-ils pas?

— « ... c'est l'esprit qui crée, » continue M. Cousin...

— Créer est une bêtise ; vous l'avez dit. Ensuite, y a-t-il des esprits. Toute la question est là. Puis, le chien qui a de l'esprit comme l'homme, puisque, selon vous, le phénomène est inséparable de la substance; le chien, qui a de l'esprit, pourquoi ne parle-t-il pas? Est-ce que le chien a une espèce d'esprit qui ne crée pas? Tâchez donc de mettre deux espèces d'esprits dans une bouteille! cela fera une liqueur délicieuse.

— « .. c'est l'esprit qui crée, continue M. Cousin, le rapport sur l'exemple que lui offre la nature. »

— A la bonne heure! voilà des esprits bien dociles; et, qui profitent bien des leçons qu'on leur donne. Et, c'est à la France, à l'Europe, au monde, que l'on fait avaler : de pareilles calembredaines!

— « Mais, continue M. Cousin, comment parvient-il ainsi à créer? »

— Oui, c'est là le joli de la question. Est-ce du premier coup? Jean-Jacques dit : qu'il faut des milliers d'années. Et, des philosophes avalent toutes ces sornettes!

— « Par la puissance d'abstraction, » continue M. Cousin...

— Et, voilà pourquoi votre fille est muette. Voyez-vous cet esprit qui abstrait, qui raisonne, avant d'avoir des signes? Il est bien gentil cet esprit. Mais, il a trop d'esprit; il ne vivra pas longtemps.

— « ... par la puissance d'abstraction, continue M. Cousin, qui lui est propre. »

— Ce serait plus curieux encore, si c'était par une puissance qui ne lui fût pas propre. Tout cela ne vous ennuie point? Vous avez le cerveau dur.

— « Or, continue M. Cousin, l'abstraction n'est autre chose que la volonté... »

— En voilà d'une autre : l'abstraction qui est la volonté. Homme du bon Dieu! vous êtes donc, pour le dictionnaire, comme les enragés sont pour l'eau? Allons, tenez cet homme à quatre; et, faites-lui lire, dans le dictionnaire, l'article Abstraction : « Examen « d'une chose séparée de ses accessoires, de ses par- « ties; séparation en idée; acte de l'esprit qui sépare « une idée de celles qui lui coexistent, etc. » Vous voyez : que, tout cela est raisonner. Et, comment voulez-vous : que, tout cela se fasse sans signes? C'est ennuyeux, très-ennuyeux, d'être obligé : de vous dire ces choses-là.

— « ... n'est autre chose, continue M. Cousin, que la volonté faisant effort... »

— Prenez donc garde! Cette volonté pourrait attraper une entorse.

— « ... que la volonté faisant effort, continue M. Cousin, pour séparer ce que la nature a uni et confondu. »

— Où donc loge-t-elle, dame nature? Laissez donc les figures de côté; et, parlez clair! La nature ne fait rien, la nature est une sotte; ce que l'homme ne fait pas, *se fait*. A moins : cependant, que tout ne soit fait par votre être unique. Mais, alors, l'homme ne fait rien du tout. Puis : comme, être tout seul; c'est, comme si on n'était pas; votre être *unique* ne peut rien faire... que, de se promener dans le néant... la canne à la main.

— « C'est donc à la volonté, poursuit M. Cousin, qu'en définitive l'homme doit le langage;... »

— Voilà, toute votre démonstration? Voilà, tout ce que vous savez? Eh bien! ce n'est pas grand'chose. Il n'est pas du tout malin de dire : que, c'est la volonté qui fait le langage; quand, on se contente d'affirmer. C'est, prouver qu'il faut. D'abord y a-t-il des volontés? Voilà, par où il faut commencer. Ensuite, s'il y a des volontés, expression des âmes, il faut que le verbe existe : pour, qu'elles puissent exister. Voyons! avez-vous quelque chose de mieux à dire? Dépêchez-vous.

— « ... et comme la volonté, continue M. Cousin, est le type de la nature humaine,... »

— Et, pourquoi diable, ne voulez-vous pas : que, les chiens aient de la volonté; s'ils ont de l'esprit comme nous? Si, comme nous venons de le dire, vous accordiez : que, la volonté dérive du verbe; vous pourriez dire : que, les chiens n'ont pas de volonté, parce qu'ils n'ont pas de verbe. Mais, alors, nous vous demanderions toujours : pourquoi les chiens n'ont-ils pas le verbe? Dites donc : *je ne sais pas.* Ce sera bien plus tôt fait.

Ensuite, que signifie ce jargon : *la volonté est le type de la nature humaine?* Type signifie modèle, original. La nature humaine est donc une copie? Alors, ce n'est rien du tout. Envoyez-la promener cette nature; elle ne vaut pas mieux : que, la nature du chien.

— « ... il sait que c'est à lui-même, continue M. Cousin, à l'excellence de sa nature, que l'homme doit le langage,... »

— C'est-à-dire : que, l'homme parle, parce qu'il parle. C'est joli! très-joli! !

— « ... ainsi, continue M. Cousin, que tous les progrès dont le langage est le principe. »

— Le langage, M. Cousin, n'est le principe d'aucune connaissance. Le principe, c'est l'âme; son outil, c'est l'intelligence; et, son champ, c'est la société.

— « Il ne faut pas dire, continue M. Cousin, que l'homme est *supérieur* aux animaux parce qu'il a le langage :... »

— Supérieur! L'homme est donc de même nature

que l'animal? Car, il n'y a d'infériorité et de supériorité, qu'entre choses de même nature. Voilà, M. Cousin, votre panthéisme à nu. Quand on est panthéiste, on devrait cependant savoir : qu'on est incapable de raisonner. Quand, on ne le sait pas; on est fou, sans le savoir. C'est, du reste, ce qui doit être. On n'est fou : que, quand on ne le sait pas. Une fois qu'on le sait; c'est, le commencement de la sagesse.

— « ... il faut dire, continue M. Cousin, qu'il a le langage parce qu'il leur est supérieur. »

(*Cours d'hist. de philosophie morale,* 3e leçon, p. 112.)

— C'est-à-dire : que, les animaux ne parlent pas, parce qu'ils ne parlent pas. Et, voilà : ce, que M. Cousin appelle une démonstration. C'est encore bon : à mettre en bouteille.

Pauvre M. Cousin! il n'a rien expliqué. Et il le sait bien, il va vous le dire.

— « Herder, s'écrie-t-il, a recours à des explications mystiques en contradiction avec la théorie générale et l'esprit de son ouvrage. Ainsi, pour avoir fait l'homme trop passif et presque exclusivement sensitif,...»

— Eh! M. Cousin! laissez dire Herder. S'il a un tort, c'est de ne pas dire *exclusivement sensitif*. Que diable! voulez-vous donc que l'homme soit autre chose que sensitif? Sensitif, c'est : raisonnable. Et, l'homme n'est que cela, rien que cela, il ne peut être que cela, il ne sera jamais autre chose que cela, et il n'y a que cela... de *réel*. Est-il nécessaire d'ajouter : dans le temps?... Feriez-vous une chicane; si, on laissait ce *dans le temps,* en ellipse? Il faut donc tout vous dire?

— « ... il ne sait plus, continue M. Cousin, comment résoudre le problème des langues,... »

— Et vous, M. Cousin, le savez-vous? Tout à l'heure vous allez dire que non. Si, vous saviez cela, vous sauriez tout. Après cela, il n'y a plus rien à savoir... en morale. Faut-il encore l'ajouter? Ne peut-on le laisser en ellipse? Il faut donc encore : tout vous dire?

— « ... et, comme Rousseau et depuis M. de Bonald, continue M. Cousin, il le résoud par le *Deus ex machinâ.* »

— Eh bien! M. Cousin; c'est, la moins mauvaise solution qu'il soit possible de donner. Il n'y a que la bonne : qui, vaille mieux.

— « L'institution du langage, selon Herder, poursuit M. Cousin, est d'institution divine : cela peut être;... »

— Comment cela peut être? Vous n'en savez donc rien? Alors, que diable nous parlez-vous de solution? Dites donc *je n'en sais rien.* Ce sera plus tôt fait; et nous ne serons pas obligé, à chaque instant, de vous donner des camouflets.

— « ... mais, continue M. Cousin, ce n'est pas moins un contre-sens dans l'ouvrage de Herder, où tout est expliqué humainement. Si Dieu intervient dans cette difficulté, il faut le faire intervenir dans d'autres difficultés qui ne sont pas moins grandes, et c'en est fait de l'idée fondamentale du livre. »

(*Introduction à l'histoire de la philosophie*, p. 349.)

— M. Cousin a raison. Une fois que le bon Dieu

intervient, en quoi que ce soit; il n'y a plus que lui. Et, comme il n'y a que lui; il n'y a rien. Alors, c'est bientôt fait (1).

(1) Nous aurions voulu intercaler ici, l'examen des expressions *verbe* ou *langage*, *idée*, *mémoire*, *durée*; examens qui appartiennent au chapitre cinquième; et, que nous publierons séparément; chapitre constituant l'EXAMEN DE L'ÉCLECTISME. Mais, cette intercalation n'étant point, ici, *absolument* nécessaire, nous nous bornons à l'indiquer, au lecteur.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

ACE?

H
33
C685
t.4

Colins, Jean Guillaume César
Alexandre Hippolyte
Science sociale

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 12 25 10 006 2